# REVUE

DES

# DEUX MONDES

XLIXe ANNÉE — TROISIÈME PÉRIODE

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue Saint-Benoît.

# REVUE

DES

# DEUX MONDES

XLIXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-DEUXIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE BONAPARTE, 17
1879

# DE BYZANCE A MOSCOU

## LES VOYAGES D'UN PATRIARCHE

En recherchant dernièrement des documens relatifs à l'histoire de Russie au XVIe siècle, nous avons eu la bonne fortune de rencontrer un opuscule d'une lecture fort attachante : c'est la relation de voyage d'un évêque grec qui accompagna le patriarche de Constantinople, Jérémie II, quand ce dernier vint instituer à Moscou, en 1588, le patriarcat de Russie (1). Les détails, très pittoresques, mais très incomplets, contenus dans cette relation, nous inspirèrent le désir de faire plus ample connaissance avec le patriarche Jérémie. En interrogeant les sources grecques et russes, nous avons pu reconstituer sans trop de lacunes la vie du prélat oriental. Les vicissitudes singulières qui l'ont traversée suffiraient à jeter sur elle un intérêt dramatique; mais un intérêt bien supérieur s'en dégage quand on voit cette destinée modeste concourir à son insu au déplacement de l'équilibre du vieil Orient. L'histoire s'éprenait exclusivement autrefois des noms retentissans sur lesquels la postérité a concentré toute une époque; elle a aujourd'hui des curiosités plus intimes et ne dédaigne pas de demander à des figures plus effacées comment on a vécu dans leur temps de la vie de chaque jour; elle se plaît surtout à retrouver dans ces humbles acteurs les instru-

(1) *Arsenii Elassonis episcopi descriptio itineris in Moscoviam*, dans Wichmann, *Kleinere Schriften...* — Les principales sources d'où est tiré ce récit sont en outre : *Dorothei Monembasiensis Synopsis;* Le Quien, *Oriens Christianus;* Hammer, *Empire ottoman;* les historiens russes, Karamsine, Solovief et autres, *passim*, et les *Gosoudarstvennia Gramoty*, aux archives d'état de Moscou.

mens inconsciens et parfois les plus efficaces des grandes évolutions de l'humanité; ce lui est un admirable spectacle de voir ces comparses du drame guidés, comme par une main visible, vers un dénoûment qu'ils précipitent et qu'ils ignorent. L'ombre que nous voulons évoquer a joué à son heure un rôle important dans la préparation des grandes crises auxquelles assiste notre siècle; à ce titre elle méritait d'être tirée de l'oubli et de nous entraîner à sa suite sur le vaste théâtre de ses tribulations et de ses aventures.

## I.

L'histoire que nous allons raconter est vieille de trois cents ans : c'est un grand pas en arrière, semble-t-il; pourtant nous le ferons insensiblement en nous transportant sur la scène où s'est déroulée la première partie de cette histoire et parmi les héritiers de ceux qui y ont figuré. Ni l'une ni les autres n'ont guère changé depuis lors : aussi s'agit-il moins, pour notre imagination, de voyager dans le temps que dans l'espace; transportons-nous à donc Constantinople, au vieux quartier du Phanar, et la distance est franchie. Le caïque qui nous amène du pont de Galata a remonté durant une heure le golfe étroit et profond de la Corne-d'Or, en suivant la colline allongée qui porte la ville turque de Stamboul. Si nous débarquons à une petite échelle, un peu avant l'enceinte de remparts qui couvre cette ville du côté de la terre, nous nous trouvons devant une porte de pierre trapue et sombre, aujourd'hui veuve de ses vantaux; elle donne accès dans un quartier de mine inquiète et misérable, timidement blotti au fond du port, sur le versant de la colline, contre le rempart. Les premières maisons, en pierre et de style génois, ont l'air de sentinelles avancées, avec leurs façades aveugles, percées seulement de barbacanes et de lucarnes grillées; au delà s'entassent pêle-mêle des boutiques en planches, des appentis branlans, des maisons et des églises de bois. En passant la porte qui garde ce quartier, on croit entrer au Ghetto; c'est le Phanar, l'asile où se sont réfugiés les petits-fils des maîtres de l'Orient, où la vie grecque a reflué loin des sites superbes qu'égaie le Bosphore et que détient le conquérant. C'est dans ce triste faubourg qu'habite au milieu de ses ouailles le patriarche œcuménique, vicaire de la chrétienté orientale; c'est ici qu'il prie, bien loin de la magnifique Sainte-Sophie, dans une modeste église aux murs de bois, au plafond de solives, bâtie sur l'emplacement d'un ancien monastère.

Si nous avons choisi, pour visiter le pauvre temple, une des grandes solennités grecques, nous y trouverons encore tout l'appa-

reil des pompes d'autrefois et comme une majesté raidie sous les injures du temps. Le pontife est assis sur un trône antique, sauvé du grand naufrage; les diacres placent sur ses épaules la tunique de brocart à fleurs d'or, ouverte sur les côtés comme aux premiers âges, et rattachée par des grelots en souvenir de celle d'Aaron; ils apportent le pallium, tissu d'argent, où sont enchâssées les saintes reliques, la croix pastorale en pierres précieuses, la *pateritza*, bâton terminé par deux serpens en forme de caducée, qui tient lieu de la crosse catholique. Enfin le patriarche coiffe la splendide tiare d'émail, ornée des portraits des douze apôtres et de la croix en diamans; au sommet, par une suprême et poignante dérision, étincelle l'aigle en brillans, l'aigle impériale, l'aigle de Constantin, étreignant le globe dans ses serres; souvenir jaloux et symbole inoffensif d'un empire confiné aujourd'hui entre les quatre murs de l'humble basilique. Les archevêques suffragans entourent leur pasteur, revêtus d'anciens costumes d'une richesse éblouissante; les diacres les suivent, en robe noire, leurs longs cheveux épars sur les épaules. Les chants retentissent, l'office commence suivant la liturgie traditionnelle; en regardant, aux lueurs des cierges et dans les fumées de l'encens, ces prélats aux traits archaïques, immobiles sous leurs robes d'or et leurs longs voiles de deuil, on croit voir les effigies des vieux patriarches béatifiés, descendues de l'iconostase où le pinceau des Byzantins les a fixées. Par un de ces phénomènes d'assimilation que la physiologie reconnaît sans pouvoir les expliquer, ces figures d'une majesté hiératique et glacée se sont modelées, semble-t-il, sur le relief des saints qu'elles contemplent habituellement. Tout ici parle de constance et d'immutabilité, tout repousse la pensée en arrière. Au dehors, loin de ce lieu, des choses ont pu passer, l'état politique et social, les mœurs, les idées, les races ont pu se modifier; mais ici nous sommes au lendemain de la grande catastrophe. Ce vieux prêtre ignore les quatre siècles de conquête musulmane, pas un pli n'est changé à sa tunique, pas une syllabe à son livre, pas une note à son chant; tandis qu'un zaptié turc monte la garde à sa porte et que le muezzin jette son appel traînant du minaret voisin, lui, replaçant sur son front la tiare à l'aigle double, bénit son peuple et croit à son autorité comme à sa bénédiction. Il écrit à Chalcédoine et à Éphèse, — noms qui ne vivent plus que pour lui, — comme aux jours des grandes assemblées œcuméniques; il tient pour un espoir avéré que son héritier et les héritiers de son héritier poursuivront la tradition séculaire, sans changer ni périr, longtemps après que le dernier Osmanli dormira sous les cyprès d'Eyoub. — On contemple cette exception aux lois mobiles du monde, ces hommes, cette langue, ces

cérémonies, ces vêtemens et ces traits d'un autre temps; involontairement, l'imagination perd le sens du présent, remonte les âges et, comme nous le disions tout à l'heure, elle se retrouve sans effort en pleine histoire; demandons à la nôtre de s'arrêter en l'an 1572, au moment où, dans ce même lieu et avec les mêmes rites, fut intronisé le patriarche Jérémie. Mais avant de présenter notre héros aux lecteurs, il importe de leur faire connaître sommairement le triste milieu dans lequel il est appelé à se mouvoir. C'était alors une dangereuse aventure que de s'asseoir sur le trône de Chrysostome. Un instant, en plein effondrement de Byzance, la chrétienté orientale s'était reprise à un court espoir, quand elle reçut de Mahomet II, sur les ruines encore sanglantes du palais des Blachernes, le célèbre firman qui maintenait les privilèges de l'église œcuménique, le droit d'assembler le synode et de pourvoir à la vacance du siège patriarcal. Ce firman dura ce que dure une bonne intention et passa bientôt à l'état de lettre morte. La liste des patriarches, depuis la conquête jusqu'aux temps qui vont nous occuper, n'est qu'un long martyrologe, et, il faut bien le dire, un martyrologe sans grandeur. Ce n'est plus celui des catacombes et des arènes. Le drame oriental se joue à la Shakspeare, avec des intermèdes de basse comédie, entre une criée à l'encan et un gibet. Par une tradition indélébile du cirque byzantin, d'âpres factions se disputent l'église et les vains honneurs du Phanar. Les parties en litige viennent sans cesse, les mains pleines de sequins, stimuler la cupidité du Turc, qui les oublierait peut-être, laissé à son indolence naturelle; brigues, délations, achats de sentences et surenchères, tous les moyens leur sont bons pour provoquer les caprices des pachas. A peine installé sur le trône, le patriarche voit son compétiteur assiéger les portes du divan : tantôt c'est un évêque qui arrive d'un lointain diocèse d'Asie, l'escarcelle pleine; tantôt un moine ambitieux qui s'échappe de l'Athos, où l'on s'est cotisé pour lui assurer une victoire dont toute la communauté profitera. L'élu de la veille a la bourse dégarnie par le fait même de son élection; il ne lui reste plus qu'à céder la place à ses compétiteurs, mieux en fonds; s'il résiste, on lui fera entendre raison, suivant l'humeur du sultan et du vizir, par l'exil ou par le pal. Quand on parcourt, dans les chroniques ecclésiastiques, cette misérable et dramatique histoire, on croit voir s'agiter des ombres vaines, se pourchassant les unes les autres au milieu de tragédies bizarres; ainsi, dans un des cercles de l'Alighieri, des fantômes de prélats prévaricateurs et de papes anathèmes tournent confusément dans d'étranges supplices : « Au fond de l'abîme, baigné de pleurs d'angoisse, je vis une foule qui venait par le val circulaire, silen-

cieuse et en larmes, du pas auquel marchent les processions en ce monde. »

... Tacendo e lagrimando, al passo
Che fanno le letane in questo mondo.

Regardons défiler la triste procession, depuis Gennadios et pendant un siècle et demi. — Joasaph Cocas, homme ami de la paix, disent les chroniqueurs, est si fort maltraité par son clergé qu'il se jette de désespoir dans un puits. Des hommes pieux l'en retirent et le guérissent; le pacha l'envoie en exil après lui avoir coupé la barbe, parce qu'il n'a pas voulu consentir au mariage de son protovestiaire avec la veuve du duc d'Athènes. — Marc Xylocarabée lui succède; le sultan l'exile également à la demande des gens de Trébizonde. Ils font élire Siméon, au prix de 1,000 florins d'or; on le jette dans un monastère. Denys a le même sort. — Marc II, accusé de s'être fait circoncire par les Turcs, doit se justifier de cette accusation devant le synode, et n'en est pas moins destitué. — Le Serbe Raphaël promet de porter à 2,000 ducats le tribut qui était de 1,000 jusqu'à lui; comme il ne peut le payer, on lui met une chaîne au cou, et un agha le mène ainsi en laisse mendier sur les routes, où il meurt de misère. — Nyphon, accusé de supposition d'héritage, est renvoyé avec le nez coupé. Joachim porte le tribut à 3,000 florins; exilé, rappelé, exilé de nouveau, il va mourir en Valachie. Pacôme est empoisonné par un moine de Sélymbrie. — Jérémie I^er^ part pour une tournée en Chypre; son vicaire l'abandonne à mi-chemin, revient en hâte, paie et prend sa place. Le peuple chasse l'intrus et achète de ses deniers un firman de retour pour Jérémie. Joasaph II est déposé pour cause de simonie; le clergé le maudit parce qu'il a encore grossi le tribut. — Grégoire le Borgne, enlevé sur une galère, est jeté à la mer. — Son successeur Cyrille, en route pour l'exil, est étranglé et caché dans le sable sur une grève de l'Euxin : des Turcs passent, voient une corde, croient à une épave enfouie, et amènent à eux le cadavre du patriarche de Constantinople. — Arrêtons ici ces monotones horreurs; telle est, à peu de variantes près, l'histoire de chacun de ces pontifes.

Dans les dernières années du sultan Sélim II, le siège patriarcal était occupé par Métrophane de Césarée. Sous son pontificat, écrit un des prélats contemporains, la simonie devint tellement flagrante qu'un parti se forma bientôt, sous la direction de Michel Cantacuzène, pour chasser ce trop faible pasteur. On lui proposa, pour quitter la place, les deux diocèses de Larisse et de Chio; il accepta, vendit le premier et se retira dans le second. Le synode se réunit alors, afin de pourvoir à sa succession, dans l'humble ca-

thédrale où nous avons introduit le lecteur. C'est là qu'on procédait à l'élection pontificale. — Alors comme aujourd'hui, les prélats des plus lointaines églises de Morée, d'Asie, de Mésopotamie, déployaient une activité infatigable pour se rendre à ces élections, renouvelées pourtant à de si fréquens intervalles. De toutes ces felouques marchandes des ports du Levant, qui s'assemblent chaque nuit aux Sept-Tours, et que la brise du matin pousse dans le Bosphore, on voyait descendre, aux échelles de la Corne-d'Or, les évêques de la Thrace et de l'Anatolie, les patriarches de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie. Ces vénérables voyageurs débarquent en bien modeste équipage, comme les apôtres des premières églises, un bâton à la main, suivis d'un diacre qui porte leur Évangile roulé dans un tapis. Plusieurs d'entre eux, souvent des vieillards tout blanchis d'années et de fatigues, ont traversé le Taurus ou le Balkan, et tardé de longues semaines sur la mer contraire, bravant toutes les peines pour apporter au synode le bulletin qui doit faire triompher leur faction. Même dans nos parlemens les plus passionnés, les chefs de parti auraient peine à trouver des votes aussi fidèles. Aussitôt débarqués, les prélats se hâtent dans les rues étroites qui mènent au Phanar: chacun cherche un gîte chez les hauts dignitaires de sa province ou de son camp, revêt la chape et la mitre, prend le sceptre pastoral et va s'asseoir dans l'église patriarcale, à la place que lui assigne son rang hiérarchique. Le bas clergé de Constantinople emplit le chœur, la foule des fidèles se presse dans la nef. Trois noms sont proposés à l'acclamation populaire; souvent ces noms soulèvent des orages parmi ce peuple ardent, dont toute la vie nationale a reflué sur cette seule institution; des cris se croisent, des couteaux se choquent, du sang coule dans la maison de paix; on emporte quelque batelier du port blessé dans la bagarre; la garde turque, qui veille à la porte, prend les armes, l'ordre se rétablit à sa vue; après force vociférations et controverses, un autre nom est jeté à la multitude; s'il a pour lui la faveur du moment, des *zitos* enthousiastes ébranlent les vieilles solives du plafond, la joie reparaît sur toutes ces physionomies naïves, toujours promptes à tout espérer d'un homme nouveau. Enfin le grand logothète va soumettre la décision du synode à la ratification de la Porte; ce n'est qu'après la délivrance du firman que l'église veuve peut saluer son nouveau pasteur.

Le synode qui s'assembla après l'éloignement de Métrophane, au printemps de 1572, semble avoir eu le sincère désir de procurer des jours meilleurs au monde orthodoxe et de faire cesser les scandales qui le désolaient. Un des premiers noms proposés au peuple fut celui de Jérémie qui, disait-on, administrait dans l'esprit du

Seigneur l'important diocèse de Larisse. Des acclamations unanimes l'accueillirent, le choix du synode ratifia le vœu populaire, et le vicaire du siège vacant annonça à la foule qu'elle eût à prier le ciel de prêter son aide à Jérémie II, chef et pasteur de l'église œcuménique.

Le prélat qui venait d'être appelé à cette dignité suprême était un homme jeune encore, d'à peine quarante ans. Il était né à Anchialo, petite bourgade de pêcheurs adossée aux escarpemens méridionaux du Balkan, sur une falaise de la Mer-Noire, à l'entrée de la baie de Bourgas. La vocation ecclésiastique l'avait conduit de bonne heure chez le métropolite de Tirnowo, théologien de grand renom. Jérémie y reçut, avec les ordres sacrés, l'instruction monacale de ce temps, qui dressait l'esprit à lutter subtilement pour ou contre un texte, mais qui négligeait de le former aux luttes de la raison et de la vie réelle. Le haut clergé de l'église orientale ne se recrutait pas, comme le nôtre, dans cette vaste pépinière de prêtres séculiers, pasteurs des petites paroisses, en rapports constans avec le peuple, partageant son esprit, sachant ses besoins et préoccupés de ses misères. Il sortait exclusivement soit des monastères, soit de cet état-major de jeunes diacres, promis d'avance aux honneurs, qui errent dans les maisons épiscopales, figurent aux cérémonies solennelles, tiennent la comptabilité du prélat et apprennent à cette école l'administration matérielle d'un diocèse, peut-être plus que sa conduite spirituelle. Jérémie sut déployer dans ce stage des qualités qui plurent à ses protecteurs, car ils le désignèrent, malgré sa jeunesse, pour le siège métropolitain de Larisse. C'était une des circonscriptions les plus importantes de la Thrace, et aussi l'une de ses plus tristes résidences. Nous racontions dernièrement comment, un soir de voyage, le protosyncelle nous reçut dans la vieille maison métropolitaine, en nous disant que son supérieur était retenu au Phanar depuis plus d'une année. Ainsi faisait sans doute son prédécesseur Jérémie, las de l'exil provincial; il était à Constantinople, et il prit part à l'élection qui lui destina le trône patriarcal, car nous le voyons officier solennellement à la fête de l'Ascension, tombant, l'année 1572, dix jours après le 15 mai.

Un historien contemporain cité par Étienne de Gerlache nous a laissé un portrait du nouveau patriarche qui a tout l'accent de la vérité. Jérémie était un homme de haute taille, de forte corpulence, au visage placide et immobile. Modeste et de bonnes mœurs, il avait dirigé en paix son diocèse de Larisse; mais il était d'un caractère indolent, et sa vie toute monastique le préparait aux vertus du cloître plus qu'à la gestion des grandes affaires de l'église. — Les biographes officiels ajoutent mille perfections à ce fond de tableau;

on est libre de les en croire, mais les traits précis de Gerlache nous peignent suffisamment le prélat oriental, bon, faible, d'humeur lymphatique, sous sa physionomie paisible de béatifié.

## II.

Tel était l'homme qui s'assit, le jour de l'Ascension de l'année 1572, sur le trône pontifical, et que le peuple orthodoxe de Constantinople vint « adorer, » suivant la formule consacrée, avant de recevoir de lui la bénédiction œcuménique. Tel était le prélat qui allait présider aux destinées de l'église d'Orient durant l'heure de crise profonde que traversaient et l'Orient et les églises de toute la chrétienté. L'année précédente, l'islam avait reçu le premier grand coup au cœur : les échos du canon de Lépante réveillaient sur les côtes asservies des mers de Grèce et d'Asie d'indomptables espérances ; les raïas, connaissant mal l'Espagnol, tout-puissant mais tout catholique, de l'Escurial, rêvaient d'une croisade victorieuse et voyaient déjà l'épée de don Juan affranchissant les églises-mères du monde oriental ; ils se seraient volontiers écriés, comme Pie V en recevant la nouvelle de Lépante : « Un homme fut envoyé de Dieu dont le nom était Jean ! » Par un retour naturel, les Turcs, sentant frémir sous leur main les élémens chrétiens, se tenaient prêts à d'implacables répressions. Tandis que l'église d'Orient était menacée par la colère de ses maîtres, l'église d'Occident passait par l'angoisse de la réformation ; le concile de Trente venait de se clore, ayant touché à tous les points de foi sans parvenir à pacifier les consciences ; Sixte-Quint, malgré sa fermeté et ses lumières, s'apprêtait à jeter sa béquille pour jouer et perdre la dernière partie du génie romain contre le génie anglo-germanique ; des cendres de Luther et de Calvin naissaient mille sectes bizarres ou inquiétantes, en Italie, en France, en Suisse, aux Pays-Bas, dans la malheureuse Allemagne surtout, où le Palatinat changeait quatre fois de religion en quinze ans. Jamais, depuis les barbares, l'Europe n'avait été aussi violemment secouée, toute en proie aux colères, aux souffrances, aux flots de sang, qui sont l'inévitable rançon de toute grande transformation de la conscience humaine. — Quand Jérémie vint faire, selon l'usage, sa visite à l'ambassadeur de France, dans cette même année 1572, il put apprendre de sa bouche ce qu'avait été la Saint-Barthélemy, et comment l'empire des sultans n'avait pas le monopole des épisodes tragiques.

Par une singulière destination de la fortune, le nouveau patriarche d'Orient devait être mis en demeure, dès le début de son pontificat, de prendre parti entre les deux camps religieux qui se

disputaient l'Occident. Dans les premiers jours de 1574, des gens venus d'Allemagne apportèrent à Jérémie une lettre des docteurs luthériens de Tubingen et un exemplaire de la confession d'Augsbourg. Les réformés établissaient dans ces écrits qu'ils étaient simplement revenus à la foi des premiers apôtres et sollicitaient l'église d'Orient de les imiter. On peut imaginer le trouble du prélat « indolent et placide, » dont l'esprit monacal vivait muré dans la tradition, ennemi de tout bruit et de toute nouveauté. Les audaces des controversistes allemands ne pouvaient que terrifier ces casuistes byzantins, toujours prêts aux subtiles discussions sur un texte, mais en garde contre les réformes radicales et éloignés par toutes leurs habitudes intellectuelles de la doctrine du libre examen. Pourtant il y avait là une armée redoutable contre la grande rivale, l'église de Rome, et ce point de vue primait tous les autres à Constantinople. Le patriarche répondit à Jacob, chancelier de l'académie de Tubingen, en protestant d'avance contre toute interprétation dangereuse que les novateurs pourraient tirer de ses paroles. Une curieuse correspondance s'établit entre Tubingen et le Phanar; elle dura de 1574 à 1578, et n'aboutit à aucun résultat. — Ainsi devait échouer, trois cents ans plus tard, une tentative semblable de rapprochement entre les vieux catholiques d'Allemagne et un successeur de Jérémie; on se souvient du congrès de Bonn et de l'empressement courtois des théologiens grecs; mais cette fois encore on a dû abandonner de vains essais de conciliation entre l'esprit de l'Occident, en marche vers l'avenir, et celui de l'Orient, arrêté dans le passé.

Ce n'était pas la lutte pour les idées qui devait remplir la vie de Jérémie; les compétitions de personnes et d'intérêts n'en laissaient guère le loisir au malheureux patriarche. Le lendemain du jour où il avait pour la première fois ceint la tiare et incarné dans sa personne le fantôme d'une grandeur évanouie, une dure obligation vint le rappeler à la réalité; on le mandait au Séraï pour recevoir l'investiture du Grand Seigneur. Il faut traverser toute la ville turque pour atteindre l'enceinte du Séraï, à l'extrémité de Stamboul opposée au Phanar. Le palais des conquérans sort paresseusement du milieu des jardins, entre un bois de cyprès et le flot du Bosphore, dans le site le plus majestueux qui soit au monde. De chacune des fenêtres des trois façades, le regard plonge sur une mer nouvelle et sur une autre ville, sur des montagnes, des îles et des horizons différens. Si l'homme n'avait qu'une heure à vivre sur la terre, a dit avec raison un poète, c'est là qu'il devrait la passer. Les sultans avaient découvert cette vérité avant Lamartine, et planté des tentes de bois doré à la pointe du Séraï, pour les heures

qu'il plairait au destin de leur donner. Ce fut là que Jérémie se présenta après son intronisation, en bien humble posture. Le pontife passa devant Sainte-Sophie sans oser lever les yeux sur le temple de ses prédécesseurs, il franchit la Bab-Humaïoum, la porte triomphale aux créneaux de laquelle le corps d'un de ses successeurs, Parthénius, devait rester suspendu durant trois jours; il traversa les cours intérieures sous les quolibets des eunuques noirs, qui errent de ce côté sous les cyprès; arrivé à la troisième enceinte, à la porte de la Félicité, il laissa ses chaussures aux mains des icoglans et pénétra dans le kiosque du divan, en se courbant sous l'arceau surbaissé à dessein, pour arracher aux ambassadeurs un salut plus humble. Cette pièce a pour tout meuble un large lit, sous un baldaquin doré et constellé de pierres précieuses : accroupi sur ce lit, le Grand Seigneur recevait jadis les hommages des infidèles, quand il ne les entretenait pas de loin à travers une grille pratiquée dans le mur à leur usage. Le nouveau patriarche de Byzance dut se prosterner sur le carreau aux pieds du khalife, avant de recevoir de la main du drogman le firman d'investiture. Dans la salle voisine, une cérémonie non moins déplaisante et plus indispensable encore s'accomplissait : un vicaire comptait au khasnadar l'argent du *kharatch*, tribut qui s'élevait alors à 10,000 florins, et jusqu'au paiement duquel l'élection ecclésiastique n'était qu'une formalité sans valeur. Ces devoirs accomplis, Jérémie sortit du Séraï et regagna le Phanar monté sur un cheval blanc harnaché de drap d'or, présent de la munificence impériale.

C'était peu d'avoir acheté du sultan la jouissance de sa charge; il fallait, pour en assurer la durée, gagner au même prix la bienveillance de quelques-uns des dignitaires influens de la Porte. Notre prélat s'y employa activement; il se concilia la protection du grand vizir, Mohammed Sokolli, et de Michel Cantacuzène, un Phanariote tout-puissant alors sur les choses de l'église. Ces négociations menées à bonne fin, et au moment où le patriarche croyait avoir chèrement acquis le droit de se reposer, ses protecteurs firent faillite à leurs engagemens de la façon la plus naturelle, la seule pourtant que ne prévoient jamais les ambitieux; ils sortirent de ce monde, en commençant par Sélim. Un juif portugais, José Miquez, fait duc de Naxos par la faveur du sultan, avait capté cette faveur en introduisant le vin de Chypre au palais. C'était sur les conseils de ce juif que Sélim avait entrepris la conquête de l'île, cinq ans auparavant, pour s'assurer la propriété des précieux vignobles. Quand Bragadino eut succombé dans Nicosie, les galiotes victorieuses eurent ordre de rapporter, avec la peau de l'héroïque provéditeur, une forte cargaison de vin de commanderie. Sélim se livra

dès lors sans mesure à sa boisson favorite; un jour du mois de décembre 1576, comme il venait d'en vider une bouteille d'un trait, en sortant du bain, son pied glissa sur les degrés de marbre humide, et il tomba pour ne plus se relever.

Comme l'homme, l'empire tomba, le vigoureux empire des grands sultans. Il avait atteint son apogée sous Soliman; Hammer fixe avec raison à l'avènement de Mourad le commencement de sa décadence. Le jeune efféminé qui arrivait de Magnésie fit égorger le jour même de son débarquement à Stamboul, suivant la coutume, ceux de ses frères en âge de lui disputer le trône; puis il disparut dans le kiosque de Scutari, là où sourient les jardins de roses, les platanes ombreux et les nuits silencieuses au bord du Bosphore. La Vénitienne Baffo l'y retenait enchaîné au milieu des devins, des astrologues et des bateleurs. D'abord l'esclave de Corfou gouverna seule la volonté inerte de son jeune maître; bientôt la jalousie de la sultane validé lui suscita des rivales; le harem s'emplit de Juives, de Moldaves, de Hongroises, d'Espagnoles; il y en eut cinq cents, livrées à un peuple d'eunuques, et le conseil de ces derniers décida désormais des affaires d'état; ils s'arrachaient à tour de rôle le spectre pâli par l'opium dont un envoyé du saint-empire nous a laissé le portrait. Le vieux Mohammed Sokolli, le glorieux pilier de l'islam durant trois règnes, déclina et devint importun; il rappelait trop que l'aïeul Soliman était sept fois monté à cheval pour voler au Danube, et rapportait chaque fois des canons de Hongrie. Mourad, qui dépensait sa poudre en feux d'artifice et ne faisait jouer les batteries du Vieux-Séraï que pour amuser ses fils, éloigna le vieillard; un jour de l'an 1579, un derviche bosniaque se présenta à titre de compatriote chez Mohammed le Faucon; tandis que le vizir lisait une supplique, le derviche lui plongea un poignard dans le cœur. Quelques mois auparavant, l'ami de Sokolli et le second protecteur de Jérémie, Michel Cantacuzène, qui se bâtissait un palais à Anchialo, dans la propre patrie de notre prélat, avait été pendu par des janissaires aux échafaudages de sa bâtisse. A ces compagnons de Soliman succédaient des icoglans de Sicile et des jardiniers de Scutari; la vénalité et la corruption, jusque-là réprimées par boutades inégales, devinrent la loi commune, et le Séraï se montra d'autant plus altéré d'or que le prix des esclaves avait décuplé sur le marché de Stamboul.

Malgré les sommes qu'il dut verser à plusieurs reprises à la cassette du nouveau sultan, Jérémie sentit bientôt sa position si menacée qu'il se plaignait à Samuel Hailand, l'un de ses correspondans de Tubingen, de ne pouvoir visiter les églises de province, de peur de retrouver son siège occupé par surprise en son absence.

Ces craintes du patriarche étaient fondées. Son prédécesseur Métrophane avait quitté Chio et s'était retiré à l'Athos, refuge des mécontens et des évincés du Phanar, pépinière d'intrigues et de candidatures aux hautes dignités ecclésiastiques. C'était là que les vaincus de la dernière heure recrutaient des partisans et refaisaient leurs finances, là qu'ils attendaient, en vaguant dans les forêts de la montagne sainte, le moment où les moines quêteurs, grands colporteurs de nouvelles, leur signaleraient une occasion propice. Un de ces nouvellistes annonça à Métrophane la mort de Cantacuzène, le patron de son rival. Le vieux prélat se jeta dans la première barque en partance, et un matin, au grand effroi de tout le patriarcat, on vint annoncer à Jérémie que son prédécesseur avait reparu aux abords de la Porte. Une contestation d'un bien triste caractère s'éleva entre les deux compétiteurs. Métrophane réclamait la pension annuelle de 300 ducats que Jérémie lui avait promise pour l'éloigner de Constantinople : celui-ci refusait de la servir, sous prétexte que son créancier avait enfreint les conditions du pacte intervenu entre eux, et exigeait qu'il se retirât à Chio ou à Mitylène; la ville, ajoutait-il, n'était pas assez grande pour contenir deux patriarches. On porta l'affaire devant le tribunal du sultan, et nul débat ne fut plus douloureux pour la dignité de l'église chrétienne. Les deux parties épuisèrent leurs dernières ressources à solliciter des avocats dans l'entourage de Mourad; le litige traînait en longueur, les revenus ecclésiastiques s'engouffraient au Séraï; le juge turc touchait des deux mains et se riait, disent les chroniqueurs, de la folie aveugle de ses justiciables. Enfin les argumens de Métrophane furent trouvés plus lourds, et le patriarcat lui fut rendu. Il en jouit à peine deux ans; à sa mort, survenue vers la fin de 1580, Jérémie, qui attendait sa revanche dans le monastère de Chalki, aux îles des Princes, fut rétabli dans sa dignité pour quelques mois. Le défunt laissait un neveu, un certain Théolepte. Celui-ci, regardant le bâton pastoral comme son héritage, se fit ordonner diacre un jour, prêtre le lendemain, évêque de Philippopoli peu après, et entama une guerre sourde contre le malheureux pontife. D'absurdes calomnies furent portées aux oreilles de Mourad : Jérémie visait à détrôner le sultan, il en avait écrit au pape de Rome, il avait fait moines des janissaires, chrétiennes des femmes musulmanes... Théolepte manœuvra si sûrement qu'une nuit des soldats turcs envahirent le patriarcat, arrachèrent de son lit le prétendu coupable de haute trahison et le jetèrent chargé de chaînes dans les cachots des Sept-Tours. Il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour se représenter cette scène dramatique, surtout à celui qui écrit ces lignes; il a vu une nuit à Jérusalem

et raconté à cette place un fait exactement semblable, l'enlèvement du patriarche Cyrille, traîné, malgré ses quatre-vingts ans, entre les baïonnettes et les lanternes, sous les voûtes de la porte de Jaffa.

Heureusement il y avait à Constantinople, à l'époque qui nous occupe, un homme qui représentait la force au service de la justice. C'était l'ambassadeur de France, François de Noailles, évêque d'Aix, l'un des plus marquans dans cette longue liste d'hommes qui ont honoré notre pays à cette place. Il habitait une petite maison perdue dans les vignobles, sur la colline en face de Stamboul où commençait à s'élever le quartier chrétien de Péra. En apprenant le drame du Phanar, l'ambassadeur monta à cheval et se rendit chez le grand vizir, accompagné de l'orateur de Venise. Devant le ferme langage que tinrent l'envoyé de Henri III et celui de la sérénissime république, le vizir Sinan-Pacha donna l'ordre d'élargir l'infortuné patriarche et commua sa peine en un exil à Rhodes.

Jérémie prit la mer, en homme habitué aux orages, et aborda à cette tour du Temple que Soliman avait arrachée à si grand'peine aux hospitaliers, cinquante ans auparavant. Si notre prélat eût été un philosophe, si les séjours au cloître lui eussent enseigné les secrets du détachement et de la quiétude morale, il se fût félicité de son aventure. Certes le repos des vieux jours dans cette île enchantée, perle des mers du Levant, la méditation errante sous ces forêts de platanes et de pins où chantent les brises d'Égypte, l'horizon des flots toujours tièdes et lumineux, tout cela était plus tentant pour une âme religieuse que les misérables intrigues du Phanar. Mais les âmes de ce temps, toutes à l'action, se repliaient rarement sur elles-mêmes, et ne connaissaient pas les langueurs et les dégoûts de nos âmes modernes. Jérémie apprécia peu sans doute le cadre divin de son exil; il attendit, assis sur les rivages de Rhodes et regardant obstinément du côté de Stamboul.

Ce qui s'y passait était de plus en plus navrant. Théolepte se trouva d'abord n'avoir pas travaillé pour lui-même. Un moine de Lesbos du nom de Pacôme, « impie et illettré, » se saisit de la place vacante on ne sait par quelles manœuvres, sans élection régulière. Le peuple s'ameuta contre l'intrus et, au milieu d'une séance orageuse du synode, il fut jeté hors de la salle par les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. Théolepte se glissa tout aussi irrégulièrement jusqu'au trône pontifical: le peuple se souleva de nouveau et lui lança de la boue; mais son allié, Silvestre d'Alexandrie, aposta des émissaires déguisés en évêques et en moines, qui s'introduisirent nuitamment chez le grand vizir et lui affirmèrent que le métropolite de Philippopoli avait été élu patriarche suivant les canons; cette affirmation, appuyée d'un tribut de 20,000 florins

au lieu des 10,000 que la Porte avait coutume de recevoir, assura à l'usurpateur le firman impérial. Intronisé l'an 1584 et fort désormais de la protection du Séraï, Théolepte eut l'imprudence d'entreprendre une tournée en Valachie. A la faveur de son absence, les amis de Jérémie travaillèrent et payèrent avec succès pour le compte de leur patron : le proscrit de Rhodes, revenant sur la galère qui lui avait apporté sa grâce, fut pour la troisième fois proclamé patriarche de l'église d'Orient. — On peut juger si elle était déchirée et saignante, la malheureuse église, et ruinée surtout. Non seulement le trésor du patriarcat avait été mis à sec par ces compétitions acharnées, mais les revenus des provinces et le crédit de la curie étaient engagés pour de longues années. Voilà où les entraînemens du milieu et les nécessités de la lutte avaient conduit un prélat naturellement pieux et honnête, qui avait inauguré son pontificat en assemblant un concile pour détruire la simonie. Dans ces tristes conjonctures, Jérémie fit de nouveau un solennel appel aux chefs des factions; une réconciliation générale s'ensuivit, et l'on s'occupa de panser les plaies communes. Théolepte fut envoyé pour recueillir des fonds en Géorgie, Pacôme en Chypre et en Égypte. Le patriarche lui-même résolut de tenter un voyage plus lointain et plus nouveau, celui de la Moscovie; il comptait pour relever ses affaires sur la munificence du grand-duc.

Jérémie quitta Constantinople à la fin de 1587. Il était accompagné de son plus fidèle champion, Dorothée, évêque de Monembasia; si nous en jugeons par la part constante que ce prélat avait prise aux troubles ecclésiastiques, il ne devait pas avoir vu souvent la jolie petite ville de Morée dont il était le pasteur nominal. Les voyageurs se dirigèrent d'abord sur la Moldavie; l'hospodar, Pierre le Perclus, était pauvre et obéré lui-même par le tribut turc; cette première étape ne fit rentrer que 2,000 florins dans leur aumônière. De la vallée du Danube, ils gagnèrent la Pologne et Lublin, où ils s'adjoignirent Arsène, évêque d'Elassone au mont Olympe. On ne sait trop ce que ce dernier faisait à Lublin, quand il y reçut l'ordre de Jérémie de se tenir prêt à l'accompagner en Russie. — « Je sautai de joie à bas de mon lit, et courus acheter une voiture et des chevaux, » dit Arsène en commençant la relation qui sera désormais un de nos principaux guides. Le patriarche et ses deux acolytes, en quittant Lublin, allèrent saluer à Zamosk le grand chancelier Jean Zamoyski et lui demander des lettres royaux pour le grand-duché de Lithuanie, réuni depuis vingt ans à la monarchie des Jagellons. Il n'y avait rien à espérer de la catholique Pologne, gouvernée alors par le très catholique Sigismond. La pieuse caravane en sortit par Brest et gagna Vilna, capitale de la

Lithuanie. Là encore elle semble n'avoir pas trouvé un terrain favorable, bien qu'une partie de la noblesse du grand-duché fût orthodoxe; le pouvoir était aux mains des Polonais, et, tout en se louant de l'accueil flatteur du grand chancelier, Constantin Ostrojski, Arsène rapporte que ses compagnons et lui se dirigèrent rapidement vers la frontière de Moscovie. Pour tromper l'ennui des longues étapes sur les mauvaises routes du nord, Jérémie racontait à son historiographe les aventures de son orageuse carrière; « il me tenait des discours pleins de tristesse, et les larmes me montaient aux yeux, tandis qu'il énumérait les tribulations par lesquelles il avait passé chez les Turcs. » Ainsi devisant, les prélats grecs entrèrent enfin dans Smolensk, aux portes de ce monde russe nouveau pour eux comme pour toute la chrétienté au XVI^e siècle, muré, curieux et terrible. Notre vénérable voyageur comptait bien emporter une fortune de cette terre inconnue; il ne pensait pas y laisser tout ce qui lui restait encore, le prestige d'une idée. — Devançons-le à Moscou pour nous rendre compte de l'accueil qui l'attend à la cour du tsar Féodor Ivanovitch.

## III.

Le XVI^e siècle avait été pour la Russie ce que le XV^e fut pour notre patrie : un siècle dur et fécond, voué aux luttes sans trêve pour la constitution de l'unité nationale et la concentration du pouvoir. Suivant la juste remarque du vaillant initiateur des études russes dans notre pays (1), le grand ouvrier de l'unité française, Louis XI, semble avoir légué son génie sombre aux deux derniers Ivans. Si les parallèles historiques étaient encore de mode, les imitateurs de Plutarque auraient beau jeu à retrouver au Kremlin le calculateur patient et astucieux de Plessis-lez-Tours, peu scrupuleux sur les moyens, médiocrement ami de la bataille, préférant les sourds coups de hache aux bruyans coups d'épée, la petite proie de chaque jour aux grandes tournées conquérantes, les marchands aux seigneurs, les médailles à Dieu. A Moscou comme à Paris, ces artisans d'une besogne ingrate ont soudé les membres épars d'un grand empire, sans choisir leurs outils et sans craindre de souiller leurs mains; leur mémoire a subi les mêmes vicissitudes, redoutée et maudite par les survivans d'un âge de fer, honnie par les historiens sensibles, relevée et glorifiée par des neveux qui se sentaient redevables à leur génie du bienfait d'une existence nationale.

Le premier des deux grands souverains russes de cette époque,

(1) A. Rambaud, *Histoire de Russie.*

Ivan III, ceint la couronne une année à peine après l'avènement de Louis XI; mais sa tâche est plus lourde que celle du roi français; il trouve son patrimoine dans la situation précaire où Charles VII avait trouvé la France, quarante ans auparavant. Le territoire restreint du grand-duché est dépecé entre des feudataires indépendans, hostiles, alliés souvent à l'étranger; et l'étranger occupe les trois quarts de la Russie future. A l'ouest les frontières livoniennes et polonaises menacent Moscou; à l'est le Tatar détient le Volga, le Don et les mers, et la Horde-d'Or vient périodiquement brûler les faubourgs de la capitale. Ivan le Grand fait le premier travail d'unification, le travail intérieur; il « *rassemble* la terre russe, » rattache les apanages, supprime ses compétiteurs, et laisse à ses héritiers un noyau compact et discipliné pour la lutte extérieure. Au siècle suivant, Ivan IV, celui à qui l'histoire a gardé le nom de Terrible, achève l'œuvre en chassant l'étranger; il libère Kazan, Astrakhan, « la mère Volga; » la question tatare, comme on dirait aujourd'hui, est désormais résolue en faveur de l'Europe contre l'Asie. Ivan refoule le Livonien et le Polonais; un jour des marchands audacieux lui apportent un empire, la Sibérie; à sa mort, la Russie d'Asie existe de nom et la Russie d'Europe est déjà le plus vaste état de la chrétienté. De même que la nature rigoureuse a fait de cet état une immense plaine, ensevelie cinq mois sous les glaces, le despotisme des Ivans en fait une table rase, nivelée sous la terreur; l'histoire nous montre le Terrible parcourant ses steppes, de Novgorod à Astrakhan, armé de son légendaire épieu de fer, abattant les têtes trop hautes, déracinant la féodalité, transformant les grands boïars en courtisans craintifs; « il a passé sur la terre russe comme la colère de Dieu, » a dit de lui un grand poète de notre temps (1). A la place de l'anarchie des *droujines* les Ivans ont scellé le pouvoir le plus autoritaire qui fut jamais; le grand-duc est le premier général, le premier justicier, le suprême propriétaire et le suprême marchand de la Russie. Nous disons le grand-duc; ce terme n'est plus déjà qu'une formule archaïque, à l'usage des chancelleries d'Allemagne, jalouses du nouvel empire. En secouant la suzeraineté tatare, Ivan le Terrible prend le titre de *tsar;* c'est l'effigie slavonne du César romain; à ce dernier s'est substitué en Occident le César allemand, l'empereur apostolique; le tsar russe, le césar orthodoxe se substituera en Orient aux Constantin et aux Justinien. Déjà Ivan III s'était assuré cet héritage moral, suivant les idées du temps, par une union qui témoigne des plus longues visées. Après la prise de Constantinople, il y avait à Rome une pauvre Grecque qui traî-

(1) A. Tolstoï, *Dramatitcheskaia trilogia.*

nait sa misère à la cour du pape Paul II; c'était la dernière des Paléologues, Sophie la Byzantine. Le grand-duc de Moscou, déjà en situation de s'allier aux héritières des princes voisins, — ou pouvant, comme ses prédécesseurs, choisir parmi les trois cents plus belles filles de la Russie, rassemblées sous les yeux du nouvel Assuérus, — se fit envoyer cette exilée et l'épousa de préférence à toute autre; elle lui apporta en dot l'aigle impériale, qu'il plaça aussitôt sur sa couronne avec plus de raison que le patriarche du Phanar; on sait comment l'histoire a capitalisé cette dot idéale. — Certes, ce n'étaient pas de médiocres esprits, ces souverains qui semaient ainsi le germe des grands desseins de l'avenir. On voit souvent, à Saint-Michel-Archange du Kremlin, — le Saint-Denis des princes moscovites, — des moujiks baiser dévotement le cercueil de sapin où dort le tsar terrible qui a fait suer tant de sang à leurs pères; dans cette piété inconsciente, le philosophe retrouve un instinct obscur de la justice populaire; il se dit que, devant l'histoire, le respect de ces pauvres gens a raison contre les malédictions de leurs aïeux.

On sait comment, dans ces vigoureuses races royales, le sang s'épuise et tarit tout d'un coup. Ainsi arriva-t-il à la race des Ivans. Le Terrible avait frappé de son épieu, dans un moment de colère, l'aîné de ses fils; quand il mourut lui-même, en 1584, il laissa pour héritier un enfant chétif et borné, Féodor Ivanovitch, sous le règne duquel s'acheva l'histoire que nous racontons. Féodor fut un moine égaré dans le palais; il s'en échappait furtivement pour passer ses journées avec les religieux au couvent du Miracle; sa grande affaire était de chanter au chœur les longues liturgies, son plus grand plaisir de sonner les cloches avec les sacristains. Incapable, doux et pieux, il semble un de nos derniers Mérovingiens fourvoyé dans le XVI^e siècle russe; heureusement pour l'œuvre de ses pères, en grand péril entre de telles mains, il se trouva près de lui un maire du palais, dans toute l'acception que notre histoire à consacrée à ce terme. Boris Godounof avait été l'ami et le ministre d'Ivan IV, un des seuls grands boïars épargnés par lui; il s'empara du faible fils de son maître en lui faisant épouser sa sœur Irène, et exerça durant quatorze ans le pouvoir absolu au nom de Féodor, en attendant qu'il pût ceindre lui-même la couronne de Monomaque. L'histoire a laissé au front de Boris une tache de sang, et la Russie ne lui a jamais pardonné le meurtre mystérieux du petit Dimitri, le dernier rejeton des Ivans qui barrait à son ambition les marches du trône. Pourtant le ministre continua d'une main forte l'œuvre des grands tsars; il contint la Pologne et la Suède, il acheva d'affaiblir le Tatar et de mater l'aristocratie re-

muante; ses bannières parurent en Perse, ses architectes rebâtirent Moscou incendié. On ne peut juger avec nos idées apaisées et notre droit régulier ce génie du XVI$^{e}$ siècle, sournois ou violent suivant l'heure, qui respirait dans l'âme des Borgia et des Farnèse, d'un Machiavel et d'un Olivarès, d'un Philippe II et d'un Charles IX. Ce n'est pas dans la civilisation moscovite, sortie la veille de la barbarie, faite aux deux tiers d'influences tatares et byzantines qu'il faut s'attendre à voir atténuer les monstruosités du temps; il faut plutôt s'étonner de retrouver chez Godounof les plus viriles inspirations des hommes d'état ses contemporains. Lui aussi sut allier dans son œuvre les intérêts de l'avenir à ceux de son ambition; comme Ivan III, il a peut-être rêvé du grand dessein, et nous allons en saisir la preuve en reprenant le fil de notre récit.

Dans sa marche patiente vers le trône, Boris cherchait surtout à s'appuyer sur le clergé, guide tout-puissant de l'opinion publique. Il avait appelé au siège primatial de Moscou une de ses créatures, le vieux métropolite Job de Rostof. Les métropolites ou prélats de Russie avaient suivi la fortune des grands-ducs à travers leurs capitales successives, de la sainte Kief à Vladimir, et, en dernier lieu, de Vladimir à Moscou; mais le premier représentant de l'église russe n'en était pas le chef; ce n'était qu'un évêque, soumis au patriarche de Constantinople, pasteur suprême des églises orthodoxes. Godounof conçut le dessein de rompre ce lien gênant, presque humiliant depuis que les successeurs de Chrysostome recevaient l'investiture des sultans; il comprit qu'en assurant l'indépendance de l'église nationale et en constituant un patriarche libre aux côtés du tsar, vis-à-vis des patriarches captifs aux mains des infidèles, il attirerait de Constantinople à Moscou toute la sève du tronc orthodoxe; ce déplacement de la tradition religieuse devait achever le transfert de l'héritage byzantin, commencé par le mariage d'Ivan III avec Sophie Paléologue. Le pieux Féodor accueillit avec ferveur les projets de son ministre. Dès le début de son règne, un certain Blagof fut envoyé en ambassade au sultan; il était porteur de cadeaux et de bonnes paroles pour le patriarche et pour les deux diacres russes qui étudiaient, suivant l'usage, la théologie grecque au Phanar. On ne sait si l'ambassadeur Blagof entama formellement la négociation ou prépara seulement le terrain; mais deux ans après, en 1586, à l'occasion du passage à Moscou de Joachim d'Antioche, Féodor assembla son conseil et lui tint ce langage, dicté par Godounof : « Par la volonté de Dieu et pour la punition de nos péchés, les patriarches et autres prélats d'Orient n'ont gardé de leurs dignités que le nom et sont dépouillés de tout pouvoir; notre pays, par la bénédiction du Seigneur, est fort et puissant; c'est pourquoi

je veux, si Dieu le permet et si les saintes écritures ne le défendent pas, instituer à Moscou un très haut siège patriarcal ; si cela vous semble convenable, déclarez-le. » Le clergé et les velmojes approuvèrent le projet du tsar, en ajoutant qu'il serait utile de s'assurer le consentement de toute l'église orientale, « afin que les Latins et autres hérétiques, qui écrivent contre notre sainte foi, ne disent pas que le siège patriarcal a été érigé à Moscou par la seule volonté du tsar. » On fit connaître à Joachim le désir du pieux Féodor, et ce prélat, qui s'en retournait comblé de dons, promit de porter l'affaire devant le saint-synode de l'église grecque.

Dans l'été de 1587 arriva en Russie un certain Nicolas, par lequel on apprit que les patriarches de Constantinople et d'Antioche avaient réuni le synode et consulté par messages leurs frères d'Alexandrie et de Jérusalem : ce dernier devait être délégué à Moscou avec des instructions concernant l'affaire du patriarcat; mais Boris l'attendit vainement. On sait avec quelles lenteurs calculées procèdent en ces matières les chancelleries ecclésiastiques, patientes sans doute parce qu'elles se savent ou se croient éternelles; si le secret de ces temporisations était perdu, on le retrouverait à coup sûr entre la Porte et le Phanar. On devine d'ailleurs que le projet moscovite avait été froidement accueilli par les hauts dignitaires de l'église d'Orient, gardiens très jaloux de leurs anciennes prérogatives; mais il n'était pas facile de répondre par un refus formel au tsar, père de toutes les grâces temporelles, et on se tirait d'embarras en différant. Personne n'entendit plus parler du délégué officiel du synode. Ce fut sur ces entrefaites que les boïars de Smolensk signalèrent à Moscou, au mois de juillet 1588, la présence dans leur ville d'un vénérable voyageur, venant des terres chrétiennes au pouvoir du Turc. C'était notre prélat, qui entrait en Russie en fort humble équipage, un peu à l'aventure, comme nous l'avons raconté plus haut.

L'empire était déjà grand, mais les voyageurs de quelque importance n'y pénétraient pas alors sans éveiller l'attention d'une police très curieuse de leurs faits et gestes. On répondit de Moscou, et sur un ton de verte réprimande, aux voïévodes de Smolensk : « Vous éviterez à l'avenir d'être aussi négligens : nul envoyé, ni aucune autre personne ne doit paraître sur les limites de votre territoire sans que nous en soyons aussitôt informés. » En même temps le tsar écrivait à l'évêque de Smolensk : « Si le patriarche demande aux voïévodes de prier dans l'église de la très sainte mère de Dieu, nous l'autorisons à le faire. Tu auras soin en ce cas que ladite église soit décemment ornée et fréquentée par le peuple, qu'il y ait grande réunion d'archimandrites, d'igoumènes et de popes ; tu iras

à la rencontre du patriarche et tu lui rendras exactement les mêmes honneurs et révérences que tu as coutume de rendre à notre métropolite. » Le commissaire chargé d'aller au-devant de Jérémie et de l'accompagner reçut pour instructions « de savoir dans quelles intentions le patriarche se rendait chez le tsar, s'il occupait actuellement le trône de Constantinople ou si un autre le détenait à sa place; s'il voyageait seulement pour recueillir des aumônes ou s'il était chargé d'un message pour le tsar de la part du saint-synode. » Les instructions ordonnaient d'user en toutes choses avec le prélat de l'étiquette réservée au métropolite de Moscou. Leur teneur démontre clairement que le voyage de Jérémie n'était pas le résultat d'une entente préalable.

Les légats de Féodor rejoignirent les saints personnages à Smolensk et insistèrent pour les ramener sans retard à Moscou. Le voyage dura dix jours; ils eurent partout à se louer de la somptueuse hospitalité du grand-duc. Arsène s'étend avec complaisance sur « la bonne chère, le talent des cuisiniers et tricliniarques. » Le soir du dixième jour, comme ils gravissaient une éminence boisée, ils virent leurs guides russes se hâter vers le sommet et se prosterner pieusement sur le plateau; c'était la colline, si célèbre plus tard sous le nom de *Colline des Moineaux*, d'où le voyageur aperçoit soudainement le panorama de Moscou déroulé à ses pieds. — Nos habitans du Bosphore, qui avaient le droit d'être difficiles, nous ont laissé le témoignage de leur surprise et de leur admiration. Un Orient nouveau se révélait à eux, complètement différent du leur, marqué d'un caractère tout personnel, et qui semblait venir d'une Asie plus mystérieuse et plus lointaine que celle dont ils connaissaient les abords. Les villes polonaises, bâties à l'allemande, ne les avaient en rien préparés à ce tableau : les villes turques, bien que répandues de même dans un océan de vergers, ne leur fournissaient pas davantage un point de comparaison. Peut-être se souvinrent-ils à ce moment des récits merveilleux contés dans les bazars de Stamboul par les marchands de Samarcande sur les cités du pays mongol; peut-être s'imaginèrent-ils voir une de ces cités convertie par enchantement et arborant la croix sur ses coupoles étranges, aux éclatantes couleurs. C'était moins une ville qu'un immense monastère qui s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon, enserré entre les replis de la Moskva. L'œil s'égarait à vouloir compter les clochers, les dômes d'or, d'argent ou d'azur étoilé, qui se pressaient dans le ciel. Sur chacune des innombrables églises étincelaient cinq coupoles de métal. Entre ces églises, la multitude des toits, presque uniformément peints en vert, donnait à la ville l'apparence d'un échiquier de cuivre verdegrisé. On y distin-

guait des enceintes concentriques, crénelées et surmontées de clochetons espacés, toujours comme dans les cités de l'extrême Asie. Celle de ces enceintes qui formait le noyau des autres contenait le plateau triangulaire du Kremlin, dominant Moscou comme l'acropole des villes grecques. Une réunion de blanches basiliques, un fouillis de globes et de croix d'or attiraient l'œil sur ce plateau : on apercevait entre elles les sveltes constructions du palais du Térem, avec leurs revêtemens encore tout neufs de terres émaillées. Puis le regard se reportait invinciblement, un peu à droite du Kremlin et en contre-bas de son enceinte, sur la cathédrale de Saint-Basile, rêve d'un architecte en délire : ce monument, monceau d'églises superposées, se dressait comme un animal fantastique, aux écailles multicolores, avec ses douze têtes coiffées d'appendices sans nom, qui pouvaient rappeler exactement à nos Grecs le *kaouk*, le volumineux turban de parade des pachas et des officiers de janissaires. Entre Saint-Basile et la porte sainte du Kremlin, la place Rouge, nettoyée de ses baraques par l'incendie de 1547, montrait les gibets d'Ivan le Terrible; les processions solennelles s'y déployaient sans cesse, remontant vers le Kremlin et passant entre les œuvres de justice de cette Grève moscovite; elles envoyaient leurs litanies aux misérables qui peuplaient les gibets et dont le dernier regard rencontrait la chimérique cathédrale comme un cauchemar de l'agonie. — Quand l'œil quittait le cœur de la ville pour embrasser sa circonférence, il ne distinguait plus, au delà de la deuxième enceinte de pierre, qu'un labyrinthe de ruelles et de maisons en désordre, izbas de bois enluminées de couleurs vives, perdues et dissimulées dans les jardins coupés d'étangs. A l'extrême horizon et sur les berges hautes du fleuve, une ceinture de grands couvens aux remparts crénelés flanquait la pieuse et militaire cité, forts avancés pour la prière et pour la bataille. Les moines s'y partageaient entre la chapelle et la tour d'armes, guettant l'apparition des colonnes tartares. Sur tout ce vaste panorama passait, montant de centaines de clochers, une vibration d'airain, et l'oreille, comme l'œil, recevait l'impression d'un monastère géant, sur lequel plane la prière, plutôt que d'une capitale avec son tumulte d'activité humaine.

Ainsi se présenta à nos voyageurs la ville où ils entrèrent quelques instans après, avec une pieuse émotion sans doute, mais aussi avec l'inquiétude vague de tout cet inconnu. Ils franchirent la deuxième enceinte, traversèrent les bazars du Kitaï-Gorod, rebâtis en pierre par Boris après les derniers incendies, et gagnèrent, au pied du Kremlin, les logemens qui leur avaient été assignés avec les plus minutieuses précautions. Jérémie fut installé dans la

maison de l'évêque de Riazan; lui-même devait occuper dans le bâtiment principal la chambre et la grand'salle; on avait donné pour demeure à ses deux acolytes le réfectoire, les serviteurs étaient relégués dans les sous-sol. Il était interdit aux Grecs, aux Turcs et autres étrangers de pénétrer dans ce logis; il était également interdit aux serviteurs de nos prélats d'en sortir. Seuls, les gens qui apportaient des provisions de la part du métropolite Job, des membres du haut clergé et des boïars, avaient accès chez les reclus. Si quelque étranger demandait à parler au patriarche ou que celui-ci exprimât un désir semblable, les commissaires devaient répondre qu'ils en référeraient au conseil et à André Stchelkalof, *diak* des ambassades; on désignait ainsi le fonctionnaire préposé aux relations extérieures. — C'était, on le voit, dans une véritable captivité que Godounof entendait retenir son hôte, pour y poursuivre plus à son aise la négociation qui lui tenait tant à cœur. Telles étaient d'ailleurs les pratiques usitées à cette époque envers les ambassadeurs, comme en font foi plusieurs rapports de ces derniers à leurs cours.

Ce fut aussi l'étiquette réservée aux ambassadeurs que le tsar adopta lors de la première audience accordée à Jérémie, une semaine après son arrivée. Les boïars vinrent en grande cérémonie prendre le patriarche au logis de Riazan et le conduisirent chez leur maître. « Les seigneurs marchaient en tête, magnifiquement vêtus d'habits de brocart et tout couverts de perles : les moines en robes noires suivaient; au milieu, Sa Béatitude s'avançait entre ses deux légats, le métropolite de Monembasia, et moi, l'humble Arsène, venu de la Grèce. » Le cortège franchit la porte sainte du Kremlin sous l'image miraculeuse et se présenta à la porte d'or du palais. On l'introduisit dans la pièce de parade qui subsiste encore et a gardé le nom de *salle des Patriarches*. C'est une chambre écrasée sous des voûtes basses, à peine éclairée par des baies étroites; on ne distingue que le fond d'or de ces voûtes, sur lequel se détachent des figures de saints et des peintures d'une tonalité sombre. Tout respirait dans ce palais l'horreur religieuse dont l'Asie entoure ses souverains; en se courbant sous les petites portes, abaissées à dessein, comme au Séraï de Stamboul, pour forcer les envoyés étrangers à saluer plus bas, Jérémie dut revoir en pensée sa première visite au sultan Sélim. Féodor Ivanovitch était assis sur un trône précieux, au-dessous d'une image de la Vierge étincelante de pierreries; à sa droite, une grande sphère d'or représentait la mappemonde : le tsar tenait à la main un sceptre d'ivoire, constellé de diamans et de saphirs. Les knèzes, le haut clergé et les religieux étaient debout autour de lui, dans l'attitude d'une crainte respec-

tueuse. Godounof, que le bon Arsène appelle « l'illustre archonte, duc de Kazan, » occupait une place à part. Féodor fit un pas au-devant du vénérable visiteur : les deux moines, dont l'un portait la couronne et l'autre la tiare, échangèrent dans cette première entrevue les complimens et les bénédictions d'usage; quand le patriarche eut achevé, sur un ton fort pitoyable, le récit de ses malheurs, l'audience solennelle prit fin, et il fut prié chez la tsarine Irène, sœur de Boris.

Ici encore nos Grecs purent se croire sur les rives du Bosphore, en retrouvant des coutumes de tout point semblables. On sait que les mœurs russes du XVIe siècle imposaient aux femmes une réclusion presque aussi sévère que celle des musulmanes. Les tsarines habitaient de hauts appartemens dans le palais du Térem, — le gynécée moscovite. On peut admirer de nos jours au Kremlin cette construction élégante; sa décoration extérieure de briques peintes, ses petites fenêtres basses à colonnettes et à châssis de vitraux coloriés, ses salles étroites aux voûtes puissantes, reliées par des escaliers en colimaçon, bien d'autres traits encore donnent au Térem l'aspect général d'un de nos logis de la renaissance, remanié, orné et meublé par le goût d'un Oriental. Le cortège s'arrêta à la porte interdite aux hommes, — seul, Godounof fut admis à accompagner le grand-duc et les prélats. Ils furent reçus dans une première chambre par les femmes de la tsarine, vêtues de blanc des pieds à la tête, sans un bijou; notre évêque assure en termes fort galans que l'éclat de ces grâces blanches défiait celui des neiges de leur patrie. C'est surtout dans la pièce suivante, à la vue de la princesse et des splendeurs qui l'entourent, que son admiration ne trouve plus d'expressions assez fortes. Sous la voûte lamée d'or, entre les saintes figures et les icônes aux diadèmes de métaux et de pierres fines, majestueuse et parée comme l'une d'entre elles, Irène est assise sur un trône d'un travail merveilleux. Elle porte une tunique de soie de Chine, disparaissant sous les perles et les diamans. Sur sa tête brille une couronne à douze pointes, — en l'honneur des douze apôtres, — terminées par des saphirs et des émeraudes. Le bon prélat, « plongé dans une douce stupéfaction, » compte les chaînes, les colliers, les bracelets, tout le féerique écrin de joyaux et de gemmes qui demeure encore comme un témoin de sa véracité dans le musée impérial de Moscou. En se prosternant jusqu'à terre devant l'idole, Arsène a le temps d'apprécier les tapis de Perse, représentant des chasseurs à la poursuite de tigres, de cerfs, de cygnes, de faisans, de mille animaux « qui semblent respirer. » En se relevant, le consciencieux observateur constate le même luxe dans tout l'appartement, les statuettes de pierre dure sur les piédestaux en marbre de l'Oural,

les guirlandes de colombes et de raisins qui s'enroulent autour des frises; il note même la richesse du lustre, soutenu au centre de la voûte par un serpent qui combat contre un lion. Tout cela l'impressionne moins encore que la beauté de la tsarine et le charme de sa voix. — Cette idole pompeuse n'est pourtant qu'une femme, et une femme malheureuse; elle s'adresse au patriarche avec des larmes dans les yeux, lui demandant la puissante intercession de ses prières pour que le ciel daigne envoyer un héritier au trône des Ivans. A deux reprises, durant cette courte audience, l'épouse du moine Féodor revient avec douleur sur sa stérilité, et, pour intéresser un aussi saint personnage à sa disgrâce, elle lui fait remettre par une suivante une coupe d'argent remplie de perles fines.

## IV.

Ces entretiens furent insignifians, tout de pure forme. Le fantôme royal disparut, et Boris entraîna son prisonnier dans un cabinet du palais pour causer de choses plus sérieuses. La véritable négociation s'engageait. Peut-être, dans ce gênant tête-à-tête, Jérémie se prit-il à regretter les heures semblables passées depuis vingt ans dans les divans de la Porte, en face de vizirs qu'on pouvait du moins satisfaire avec quelques ducats : peut-être Godounof lui apparut-il plus pressant et plus redoutable que son confrère de là-bas, Mohammed Sokolli. De nouveau le vieux Grec entama l'histoire de ses longues misères, comment il avait été calomnié auprès du sultan par ses ouailles, chassé du siège patriarcal, exilé à Rhodes, rappelé après quatre années; à ce point de son récit, en dépeignant la désolation des saintes basiliques souillées par les imans d'Allah, l'état navrant de son troupeau et les cruautés turques, Jérémie fondit en larmes. « Quel secours au monde, ajouta-t-il en terminant, pouvons-nous attendre, sinon de la sainte Russie et de nos frères dans la foi orthodoxe? C'est ici que nous sommes venus chercher des aumônes chrétiennes pour rebâtir un nouveau temple au vrai Dieu dans l'antique capitale de l'orthodoxie. » — Ce discours du prélat n'était déjà plus neuf, et bien d'autres l'ont tenu après comme avant lui : tout le long des siècles, depuis la conquête turque, le raïa chrétien, les yeux tournés vers son puissant frère du nord, lui redit la même litanie désolée et cherche à l'émouvoir par la même péroraison flatteuse. — Godounof était un politique réaliste : il ne s'émut pas plus qu'il ne convenait et répondit au patriarche en lui demandant quels renseignemens il avait pu recueillir en route sur les affaires de Pologne. Jérémie avait entonné le *Super flumina :* le ministre ramenait l'entretien au terre à terre d'un rapport di-

plomatique. Le Grec comprit qu'il fallait changer de note : alors, ajoute discrètement le chroniqueur russe, se poursuivit une conversation secrète.

Enfin Boris, suffisamment édifié sur les faits et gestes du roi de Pologne, aborda la question délicate du patriarcat, et son interlocuteur d'applaudir vivement au pieux projet du tsar Féodor. Cet enthousiasme était bien naturel : l'habile ministre avait proposé à brûle-pourpoint à Jérémie, — nous verrons tout à l'heure avec quelle sincérité, — d'être le premier patriarche de l'église russe. N'était-ce pas là un rêve bien fait pour tenter le pauvre voyageur qui mendiait sur les chemins de quoi rebâtir la petite maison que les aghas toléraient encore dans l'ombre du Phanar? Au lieu de cette église, qui n'avait plus que le nom d'œcuménique, de ce siège précaire où il officiait sous l'œil des janissaires, on lui offrait à la droite du tsar le glorieux trône de Moscou, les libres cathédrales du Kremlin, la primauté sur la Sainte-Sophie de Kiew, légitime héritière de celle de Byzance. Derrière lui les vaines ombres du passé, toutes voilées de misère et d'esclavage; devant lui l'avenir et l'espoir de l'orthodoxie régénérée. — Ainsi l'érection du nouveau patriarcat, sujette à tant de difficultés si on l'eût présentée à l'Oriental comme une institution rivale, emportait son assentiment en lui ouvrant des horizons inespérés de grandeur. Ce n'était là que la première habileté de Boris, et le Grec s'aperçut bientôt que sa diplomatie avait été prise en défaut. A peine le ministre du tsar eut-il surpris le consentement du prélat sur la question de principe qu'il lui déclara comment, dans la pensée de son maître, le siège patriarcal devait être établi à Vladimir. Jérémie se récria en démontrant que la place du premier pasteur était auprès du souverain, qu'on abaisserait singulièrement sa dignité en le reléguant dans une capitale abandonnée, loin du Kremlin et de l'église primatiale de la Vierge. Mais c'était précisément cette église et ce fidèle troupeau de Moscou qu'on ne pouvait, au dire de Boris, enlever au vénérable évêque Job, qui les sanctifiait depuis si longtemps; il serait difficile à un étranger, ignorant la langue et les usages russes, d'occuper le siège de Moscou; il ne pourrait surtout diriger la conscience du tsar sans le secours d'un truchement, auquel on ne saurait livrer les mystères de la pensée souveraine. Au reste le ministre, maître désormais du consentement qui lui était nécessaire, le prit d'assez haut et reconduisit le pauvre prélat, désarmé par son adroite tactique.

Godounof n'avait jamais songé sérieusement à lui offrir le nouveau trône, malgré le prestige qu'une aussi illustre recrue semblait devoir assurer à l'institution. Si l'effet eût été grand à l'extérieur

sur la chrétienté orthodoxe, il eût été déplorable à l'intérieur, dans la Russie du XVI$^e$ siècle, jalouse de sa nationalité et profondément hostile à tout élément étranger. L'ambitieux ministre avait besoin, pour ses vues ultérieures, de maintenir à la tête du clergé le vieux Job, sa créature; c'était au métropolite de Moscou qu'il avait toujours destiné le patriarcat, et ses feintes ouvertures au sujet de Vladimir n'étaient qu'un stratagème; il savait bien que son interlocuteur refuserait une situation ainsi amoindrie et un éloignement de la cour qui, dans les idées du temps, équivalait à un exil. — A la suite de cette conversation, le tsar réunit les boïars et leur tint ce discours : « Le Seigneur a daigné amener chez nous le patriarche de Tsargrad, et nous avons pensé qu'à cette occasion il serait bon d'élever à la dignité de patriarche celui que notre Seigneur Dieu désignera : si Jérémie de Tsargrad consent à rester dans notre empire, il sera notre patriarche sur le siège primatial de Vladimir et Moscou aura son métropolite comme devant; si Jérémie se refuse à demeurer à Vladimir, on établira à Moscou un patriarche pris dans l'église nationale. »

Godounof revint conférer avec le prisonnier du logis de Riazan et reparla de la combinaison de Vladimir. « Qu'est-ce qu'un patriarche qui vit loin du tsar? » répondit l'obstiné vieillard, persuadé peut-être qu'on céderait au dernier moment plutôt que de renoncer à sa glorieuse personne. Féodor assembla de nouveau les boïars et leur dit : « Jérémie, patriarche œcuménique, refuse d'exercer cette dignité à Vladimir; mais si nous la lui accordons dans notre grand-duché de Moscou, où siège maintenant notre père et notre intercesseur le métropolite Job, il consent à l'accepter. Ce ne serait pas là une chose équitable. Notre vénérable père et intercesseur le métropolite Job, cet homme de sainte vie, qui occupe ici le trône de ses prédécesseurs les grands thaumaturges, ne peut être exilé loin de la très sainte mère de Dieu et des reliques miraculeuses. » De nouveaux assauts furent livrés au prélat grec tour à tour par Boris et par Stchelkalof, le *diak* des ambassades. Ces deux maîtres diplomates circonvinrent le pauvre vieillard de telle sorte qu'il finit par promettre d'obéir en tout aux désirs du tsar et demanda pour seule grâce qu'on lui permît de retourner au plus vite dans son pays. L'effroi commençait à le gagner parmi les sombres compagnons du Terrible; cet esprit timide, voué par un jeu du sort aux luttes de toute espèce, regrettait le terrain de Stamboul, non moins glissant, mais mieux connu, et préférait, à tout prendre, des misères déjà accoutumées. — Après les déclarations de Féodor, il ne pouvait subsister aucun doute sur le résultat de l'élection. Néanmoins, pour se conformer aux coutumes de l'église, les

évêques assemblés désignèrent trois candidats : le métropolite Job, Alexandre, archevêque de Novgorod, et Varlaam de Rostof. Boris raya les deux derniers, et Job, agréé par le tsar, fut proclamé patriarche de toutes les Russies le 23 janvier 1589. — Il avait fallu six mois pour mener à bonne fin ces délicates négociations. Jérémie, toujours en instance pour obtenir ses lettres de sortie, ne recouvra pas encore sa liberté ; il dut boire le calice jusqu'au fond et sacrer son rival dans l'église primatiale, avec une pompe qui lui inspira sans doute d'amers retours sur ses propres débuts, dans la pauvre basilique du Phanar.

Au centre du Kremlin, sur le parvis dallé qui relie tout un groupe de monastères, de palais et d'églises, à côté de la tour d'Ivan, la cathédrale de l'Assomption dresse ses blanches murailles et ses cinq coupoles étincelantes. Dès le matin du jour fixé, la foule du peuple et des marchands, les nobles, les moines se pressaient autour des grilles. Le cortège sortit du palais, conduit par Féodor, Boris, les deux patriarches, et se déploya majestueusement sur l'Escalier Rouge ; les lourdes bannières de la Vierge et des saints, rangées sur le passage en haie serrée, formaient au-dessus du parvis comme une voûte d'orfèvreries et d'images, depuis le perron jusqu'à l'Assomption. Les centaines de carillons de la « ville sonnante » ébranlaient l'air à plusieurs verstes de distance, les cloches d'argent de la tour mêlaient leurs notes hautes à la basse profonde des bourdons d'airain. Ceux qui ont entendu cette joie sonore des clochers de Moscou aux grandes fêtes savent comme l'orage de bronze imprime à l'atmosphère un long tremblement, sourde prière murmurée par l'éther jusque dans les cieux. La procession franchit le grand portail, au-dessus duquel la Panagia colossale veille, interrogeant de ses grands yeux fixes l'horizon de la ville sainte déroulé à ses pieds. L'intérieur de la cathédrale est un vaisseau porté sur quatre colonnes élancées, entièrement revêtu de peintures sur un fond d'or; une nuit perpétuelle y règne ; aux grandes cérémonies seulement, réveillé par les lueurs de mille cierges, un peuple d'apôtres et de bienheureux défile sur les parois, tourne autour des colonnes; les flammes d'un jugement dernier viennent lécher la voûte, d'immenses faces de Christs regardent à pic au-dessous d'elles, du fond des hautes coupoles, le troupeau des fidèles. Entre ceux-ci et l'autel se dresse l'iconostase, mur d'or sculpté de figures voilées sous des nimbes de filigrane. Une porte et un rideau s'ouvrent de temps en temps pour laisser entrevoir l'autel et les mystères. — On avait élevé au milieu de l'église une estrade surmontée d'un baldaquin relié à la porte de l'iconostase par un vélum de pourpre. Le patriarche œcuménique en gravit les degrés, la tiare en tête, vêtu du

grand costume pontifical, soutenu sous les bras par ses deux acolytes. Les évêques se rangèrent à l'entour, Féodor s'assit sur un trône. L'office commença; les chantres entonnèrent, sur ce registre mélancolique et puissant cher à l'église russe, les prières pour le tsar et les deux pasteurs. Au moment fixé par la liturgie, on apporta deux coussins pareils devant la porte du sanctuaire; des hommes d'armes, en heaume et en cuirasse, les entourèrent, la hallebarde au poing. L'élu de Dieu, le métropolite Job, parut entre les flambeaux et les nuages d'encens; un archidiacre le conduisit au patriarche d'Orient. Alors on vit un de ces vieillards, imposant les mains sur la tête de l'autre, invoquer sur elle l'esprit du Seigneur et commander au peuple de saluer son nouveau maître spirituel. Les deux frères échangèrent le baiser de paix et, sur les deux coussins jumeaux, Jérémie de Byzance et Job de Moscou, désormais égaux, s'agenouillèrent côte à côte au pied de l'autel, tandis que la cérémonie s'achevait suivant le rite.

L'émotion fut grande chez tous les assistans, de l'aveu des historiens de cette scène; s'ils en eussent compris toute la portée, leur émotion eût été plus profonde encore. Ce n'était pas seulement l'esprit du ciel que l'un des pontifes venait d'appeler sur l'autre, c'était, par surcroît, l'esprit de ce monde, celui qui enflamme et guide les peuples dans le chemin de leurs destinées. En échangeant le baiser de paix avec Job, Jérémie lui avait communiqué son souffle et sa vie même, le souffle et la vie de l'institution qu'il personnifiait; le Grec passait au Moscovite la meilleure part de l'héritage moral que Byzance avait gardé jusque-là, après l'avoir reçu de Rome; il pouvait désormais s'en retourner au Phanar avec sa tiare découronnée. Certes les cloches du Terrible devaient sonner leurs plus joyeuses volées pour annoncer au peuple russe que le chef de l'église d'Orient lui déléguait sa mission. — Ceux qui participèrent à ces cérémonies symboliques virent-ils tout cela? Non sans doute. Tout au plus le regard perçant de Godounof, en contemplant le triomphe de sa politique, put-il en apercevoir les lointains effets par delà l'avenir. Rarement les contemporains saisissent toute la portée des grands faits historiques auxquels il leur est donné d'assister; dans la foule, quelques esprits plus puissans devinent les développemens que l'histoire réserve à leurs actes; encore leur vue est-elle courte et trouble comme toute vue humaine. Seule, la volonté secrète qui mène ce monde voit jusqu'au bout l'épanouissement logique du fait, et le spectacle de ces harmonies futures doit être une de ses suprêmes félicités.

Cette mémorable journée finit par un banquet somptueux au palais. En s'asseyant à sa petite table solitaire, le tsar déposa son

diadème et coiffa un bonnet de pourpre, surmonté d'un rubis de la grosseur d'un œuf. Jérémie prit place à la première table, à la droite de Féodor; aux autres tables se pressaient les boïars dans leurs magnifiques costumes, et parmi eux des princes géorgiens qui apportaient le tribut, sous le vêtement martial du Caucase. Le repas commença, un de ces festins de la vieille Moscou qui duraient parfois plus de six heures et qu'on servait avec dix-huit cents plats de vermeil. Le tsar envoyait de sa main des viandes et des coupes d'hydromel aux seigneurs qu'il voulait favoriser; les échansons eurent l'attention délicate de verser à nos prélats des vins de Grèce, de Crète, et même de Monembasia, le diocèse de l'évêque Dorothée. Son frère d'Élassone ne peut contenir son admiration devant la splendide orfèvrerie qui couvre les tables : une amphore d'argent massif, que douze hommes portaient à peine; des hanaps et des calices de travail persan ou italien, représentant des ours, des autruches, des cigognes, des chasses et des guerres; des plats repoussés d'Allemagne et des cristaux de Venise, le luxe et les arts réunis de l'Orient et de la renaissance européenne émerveillaient nos voyageurs dans ce palais où ils s'attendaient à trouver un roi barbare. On peut se convaincre que l'enthousiasme des convives n'eut rien d'outré en parcourant le musée des armes à Moscou et le trésor des Ivans; tous les voyageurs contemporains témoignent de même de ce luxe fou et de la manie des gemmes, qui avait travaillé Ivan IV; un légat de l'empereur Maximilien, Cobenzl, écrit en 1577 : « J'ai vu les trésors de notre saint-père au château Saint-Ange, ceux du roi catholique et du roi de France, ceux de sa majesté en Hongrie comme en Bohême; ils ne peuvent être comparés à ce que j'ai vu ici, surtout en fait de couronnes et de diamans. »

En rentrant chez eux, les prélats trouvèrent les marques de la munificence souveraine. Nous ne suivrons pas notre guide dans la longue énumération des vases précieux, des fourrures de Sibérie, des étoffes d'Italie et de Damas dont ils furent gratifiés. Boris ne s'était pas montré ingrat envers le patriarche qui venait de lui céder le gouvernement des âmes russes; il avait royalement fait les choses. Le grand chambellan offrit à chacun des Grecs une part de ces richesses avec des paroles flatteuses qui en augmentaient le prix. Il trouva même des phrases fort heureuses, pour un soi-disant barbare, à propos de « l'illustre mont Olympe, patrie de la sagesse et de l'éloquence; » ceci s'adressait « au plus petit de tous les évêques, à l'abject pécheur Arsène, » qui, malgré cette profession d'humilité, fut agréablement caressé dans son amour-propre et acquis à jamais au chambellan et à son maître.

## V.

Jérémie avait donné tout ce qu'on attendait de lui et reçu tout ce qu'il pouvait attendre. On le retint néanmoins sous divers prétextes jusqu'à Pâques, comme pour mieux affirmer par sa présence la vitalité de sa nouvelle création. Les fêtes passées, les prisonniers du logis de Riazan obtinrent enfin leur congé. Après une dernière audience, « le tsar reconduisit jusqu'à la porte d'or du palais le patriarche, qui repartit pour la nouvelle Rome. » — La nouvelle Rome! Il la laissait à Moscou. Quand, des terrasses du Kremlin, on vit les modestes voyageurs disparaître sur la route, on put se dire avec orgueil que ces ombres qui s'évanouissaient à l'horizon avaient légué leur âme à leurs hôtes. Les Grecs reprirent tristement le chemin des steppes, fort inquiets de l'accueil qu'on leur réservait sur le Bosphore. Ils retraversèrent la Pologne et trouvèrent en Moldavie un *tchaouch* qui les attendait pour leur intimer l'ordre du sultan de regagner Constantinople : on augurait mal de cette longue absence à la Porte, et plus mal peut-être encore au Phanar. En reprenant la direction de l'église, Jérémie dut assembler le concile pour faire ratifier la décision dont il avait assumé la responsabilité. Il eut d'abord à lutter contre l'opposition violente de ses frères les patriarches d'Asie; même ses deux compagnons, Arsène et Dorothée, passèrent à l'ennemi et se vantèrent après coup d'avoir refusé leur consentement au grand acte consommé en Russie. Ils furent assez adroits pour accréditer cette opinion dans l'église orientale, et les historiens ecclésiastiques leur font honneur de cette résistance; pourtant nous avons vu aux archives d'état de Moscou, sur la charte d'érection du patriarcat, les sceaux d'Élassone et de Monembasia pendre auprès de celui de Byzance, au-dessous des signatures des deux prélats. Après s'être répandus en récriminations, les membres du concile comprirent cependant qu'il n'y avait pas à revenir sur le fait accompli et l'enregistrèrent de mauvaise grâce, sous la condition que les successeurs de Job demanderaient l'investiture au siège œcuménique. On ne tint guère compte dans la pratique de cette condition, qui fut abolie moins d'un siècle après par Denis II. — Rome avait lutté plus longtemps avant de reconnaître le canon du concile de Chalcédoine qui établissait le patriarcat de Byzance; ses pontifes avaient protesté durant six siècles, avant comme après le schisme, depuis Léon le Grand jusqu'à Innocent III. — De quoi aurait servi la lutte aux prélats du Phanar? Les nécessités historiques consacraient la volonté de Boris; l'œuvre était faite de par la force des choses et des temps.

En la faisant, le prêtre errant dont nous venons de raconter les traverses avait accompli sa propre destinée. A partir de ce moment, les chroniques le perdent de vue, et il meurt obscurément. Chaque homme a ainsi sa tâche, petite ou grande, dans l'œuvre générale de son temps; il naît pour elle, elle est sa raison d'être dans l'harmonie du monde; cette tâche remplie, il devient inutile et disparaît. De même, dans l'ordre de la création naturelle, l'individu qui s'est acquitté de sa fonction est éliminé, depuis l'insecte qui a donné sa chrysalide jusqu'à la plante qui a porté son fruit; s'il est intéressant pour le philosophe de surprendre le jeu de l'atome dans le secret labeur de la nature, il ne l'est pas moins de discerner dans l'histoire le rôle de son plus modeste instrument. Jérémie fut un de ces instrumens inconsciens, et il nous a plu de le suivre dans les voies détournées par lesquelles le destin l'a mené au point où cet ouvrier devait servir ses desseins. Ce point est atteint, le vieillard ne compte plus. Vers 1594, on descendit sans bruit sa dépouille dans quelque caveau du monastère de Chalki peut-être, ou du Pantocrator : son biographe ne saurait où la retrouver aujourd'hui.

Quatre ans après, le tsar Féodor quittait de même ce monde, auquel il appartenait si peu. Une légende enracinée en Russie veut qu'à ses derniers instans il ait eu une vision que Pouchkine a retracée en vers magnifiques dans une scène fameuse de *Boris Godounof:* « A l'heure de sa fin, un prodige inouï s'accomplit. Au lit du mourant apparut un être lumineux, visible pour le seul Féodor; le tsar commença à converser avec lui, et il l'appelait « très haut patriarche... » Tous, alentour, étaient saisis d'épouvante et pressentaient une apparition céleste; car notre seigneur le patriarche ne se trouvait pas alors dans le lieu auguste d'où partait l'âme royale.»

Quel était ce patriarche imaginaire avec lequel s'entretenait l'agonisant? N'était-ce pas quelque vivant souvenir ou quelque appel de l'Oriental qui avait devancé le Moscovite dans la tombe? Peut-être le faible cerveau du pieux monarque avait-il été profondément frappé par l'arrivée du pontife œcuménique, par la scène solennelle de 1589 dans l'église de l'Assomption; peut-être, avec cette ampleur de vues que donnent au plus simple les lumières de la mort, le tsar découvrait-il, en entrant dans la postérité, la grandeur de l'acte accompli sous son règne; peut-être la vision commencée dans le passé et qui allait s'achever dans l'éternité montrait-elle à Féodor les splendeurs futures s'envolant, avec l'aigle impériale, de la tiare de Jérémie de Byzance sur celle de Job de Moscou.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

# MADAME ROBERNIER

DERNIÈRE PARTIE (1).

## IV.

En deux années, M. Robernier avait acquis au corps législatif une situation prépondérante, et dans le pays une notoriété flatteuse autant que méritée. Il siégeait parmi les hommes dont on désignait le groupe sous le nom de tiers-parti, et son talent d'orateur l'avait bien vite mis à leur tête. Également éloignés d'une approbation servile des actes du pouvoir et d'une opposition systématique à sa conduite, ces hommes étaient convaincus que les institutions libérales pouvaient fleurir à l'ombre du régime impérial, et au lieu de s'appliquer à détruire ce régime, ils s'efforçaient d'en améliorer le fonctionnement. Des événemens funestes ont démontré depuis combien était illusoire l'espérance dont ils poursuivaient la réalisation; mais, à cette heure, elle régnait dans bien des cœurs, et si l'avoir partagée est une faute, il faut oser reconnaître que la majorité des Français est coupable. Instruit, possédant l'expérience des hommes et des choses, ayant étudié par profession les questions extérieures, médité, pendant les années qu'il avait vécu dans la solitude, sur les réformes qui s'imposent à la société moderne, orateur à la parole ardente, M. Robernier était devenu l'une des lumières de son parti, et quand, après avoir siégé pendant deux années au corps législatif, il revint, au début de la troisième, y reprendre sa place,

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

ses collègues lui témoignèrent leur confiance et leurs sympathies en le portant à la vice-présidence.

Pauline n'avait pas attendu ce moment pour occuper dans la société parisienne un rang exceptionnel. Parée de dons séduisans, unie à un vieux mari, elle avait semblé d'abord une proie facile à tous ceux qui font métier de tendre des pièges à l'honneur des femmes. Son entrée dans le monde avait fait sensation. Plus d'un cerveau s'était allumé au spectacle de son élégance, de sa jeunesse et de sa beauté, plus d'un cœur avait battu pour elle, et plus d'une plume couru, fiévreuse, sur le papier, pour lui exprimer la passion la plus désordonnée.

Mais, pour se garder contre tant de périls, elle possédait son amour pour André. Cet amour, consacré par une chute irréparable, la préserva de toute chute nouvelle. Elle demeura insensible à tous les hommages parce qu'elle était déjà coupable, et, si sa vertu reçut des éloges, c'est qu'on ignorait la cause véritable de son dédain pour les adulations dont elle était l'objet. Après un séjour de deux ans à Paris, parmi les scandales d'une société pervertie, elle jouissait d'une réputation sans tache. On enviait M. Robernier, qui avait su conserver la possession d'une âme exposée aux dangers les plus menaçans; on citait comme un modèle à imiter celle qu'il s'était donné pour compagne, qui traversait la vie le front haut, sans y souiller ses ailes. Lui-même était heureux; il se croyait aimé, non d'une tendresse passionnée dont, plus jeune, il eût souhaité les douceurs, mais d'une affection sincère et constante qui lui suffisait.

Son élection à la vice-présidence du corps législatif donna plus d'éclat encore aux qualités de sa femme. Il eut un salon dont elle fit les honneurs avec un tact parfait. Elle sut plaire aux hommes graves qui saluaient déjà dans son mari un futur ministre, et prouva du premier coup qu'à quelque haute situation qu'il fût appelé elle était digne d'y monter avec lui et de s'y tenir. Ainsi, respectée par le monde, adorée par un époux asservi à ses caprices, dont le rang et le talent flattaient son orgueil, rien ne semblait manquer à son bonheur. Mais ce n'était là que l'apparence. Tout autre était la réalité, et d'amères déceptions troublaient son repos.

Son mal venait de ce qu'elle n'avait pas confiance dans l'indestructibilité de la chaîne qui la liait à André. Elle le voyait librement tous les jours, tantôt chez lui, où elle restait de longues heures à le regarder travailler, tantôt chez elle, où il venait fréquemment, obéissant à ses exigences et aux pressantes invitations de M. Robernier; elle n'éprouvait aucune crainte pour sa réputation, leur liaison étant environnée de mystère, aucun remords, considérant son amant comme son légitime compagnon ici-bas. Si de temps en temps elle se séparait de lui pour aller embrasser M. de Sérans, dont la santé

s'était altérée à la suite de ses chagrins, et Thérèse, qui demeurait auprès de son père pour lui prodiguer des soins, si André refusait de la suivre, ne voulant pas s'exposer à vivre, même une semaine, sous le toit de l'homme qu'il trompait, du moins ces séparations étaient de courte durée, et des lettres quotidiennes en atténuaient la tristesse, en comblaient le vide.

Toute autre qu'elle se serait donc tenue pour satisfaite de ce que chaque jour lui donnait; mais à une nature aussi passionnée la félicité du présent ne pouvait suffire, et les craintes qu'elle avait conçues pour l'avenir ruinaient lentement son bonheur. C'est qu'elle n'avait pu se méprendre au caractère de l'affection qu'André lui consacrait; c'est qu'elle n'avait pu ignorer les remords, les impatiences, les terreurs, la lassitude de cet amant faible et craintif, plus résigné qu'amoureux, qui, s'étant laissé séduire, ne cessait pas de le regretter et de s'en repentir. Toutes les âmes ne sont pas trempées au même degré pour le crime. Il en est qui, l'ayant commis, en affrontent bravement les conséquences et y goûtent l'éternelle paix dont parle le poète; il en est d'autres qui ne peuvent en porter longtemps le fardeau sans en être écrasées. André était honnête homme; la passion à laquelle il obéissait en la maudissant n'exerçait pas sur lui assez d'empire pour étouffer le cri de sa conscience, en révolte depuis le jour où il avait outragé le foyer de M. Robernier. Il rêvait de rompre ces liens honteux, et si sa bouche timide et prudente n'exprimait pas ce désir, qui eût exaspéré Pauline, ses yeux et son attitude le manifestaient parfois si clairement qu'elle en était toute brisée.

C'est surtout dans les nombreux rendez-vous qu'ils se donnaient, rendez-vous furtifs, fiévreux, dominés par la crainte d'être soupçonnés ou surpris, que les préoccupations d'André éclataient. Prompte à les saisir et à s'en alarmer, Pauline les devinait dans un mot, dans un geste. Elle voyait bien alors que le sentiment qui tenait André rivé à sa chaîne n'était pas un amour égal à celui dont elle subissait les ardeurs; elle n'osait cependant lui adresser des reproches de peur de provoquer une explication qui ne lui aurait plus permis de conserver un doute et une espérance. Elle préférait son incertitude et ses joies précaires à un abandon dont elle serait morte.

— M'aimez-vous toujours? demandait-elle quelquefois à André, en fixant sur lui ses yeux pénétrans, chargés d'inquiétude.

— Oui, je vous aime, disait-il avec un effort; pourquoi en douter?

— C'est que je vous vois si triste...

— On n'impose pas aisément silence au remords; tromper un homme qui m'a accordé sa confiance, le tromper, se cacher, mentir, mentir sans cesse, voilà ce qui est odieux.

— Qu'importe, puisque je vous chéris! se contentait-elle de ré-

pondre, en évitant ainsi un débat où elle n'avait rien à gagner.

Puis elle essayait de verser à André, dans des caresses plus douces et plus tendres, l'oubli de ce qui l'attristait; mais elle était aussi impuissante à ranimer une passion mort-née qu'à chasser le doute de son propre cœur. La peur de perdre son amant, voilà ce qui marquait d'un trait cruel les jours qu'elle passait près de lui. Il arriva même que cette peur, en se trahissant, eut pour conséquence de faire sentir plus durement à André le poids de l'affection contre laquelle il se débattait. En une circonstance notamment, il comprit avec une évidence si saisissante qu'entre les mains de cette femme il ne s'appartenait plus et compromettait son avenir, qu'on peut faire dater de ce moment le projet qu'il conçut de s'éloigner d'elle, aussitôt qu'il trouverait pour s'enfuir une occasion propice. Il préparait alors un groupe monumental représentant la mort de César. C'était une œuvre magistrale, sur laquelle il fondait de grandes espérances. Sur le point de la terminer, il éprouva le besoin de revoir Rome, de parcourir de nouveau les lieux où s'était dénoué le tragique épisode qu'il voulait décrire, et d'admirer encore les statues et les bustes des empereurs romains dont il s'inspirait. Mais, quand il entretint Pauline de son projet, elle protesta; elle ne voulait pas le laisser partir, craignant qu'il ne revînt pas. Il eut beau prier, supplier, exiger, parler au nom de son art, invoquer les nécessités de sa carrière, M^me^ Robernier ne se laissa pas fléchir.

— Vous n'irez pas seul à Rome, répétait-elle sans cesse dans la discussion qu'ils eurent ce jour-là; vous attendrez pour faire ce voyage que je puisse l'entreprendre avec vous.

Il dut se résigner; mais, comme on était alors en pleine session et que M. Robernier ne pouvait accompagner sa femme en Italie, le voyage fut retardé d'abord, abandonné ensuite, et André, découragé, renonça à son groupe. Ce fut le germe d'une rancune de plus contre Pauline.

On entrait alors dans ce brillant hiver de 1869 pendant lequel se préparèrent les réformes libérales qui reçurent une première application au début de l'année suivante. On s'amusa beaucoup dans le monde durant cette saison. Le régime impérial jetait ses derniers feux, et jamais fêtes plus merveilleuses n'avaient préludé à de plus sanglans désastres. M^me^ Robernier sortait presque tous les soirs pour se rendre tantôt au bal, tantôt dans les soirées officielles, tantôt à quelque première représentation. Elle était maintenant l'habituée de ces solennités où l'on peut saisir sur le vif la vie sociale et mondaine d'une grande capitale. En quelque endroit qu'elle allât, André venait la rejoindre. Il arrivait un peu plus tard qu'elle, et, quelque entourée qu'elle fût, quand elle l'entendait annoncer, quand elle le voyait apparaître, elle ne pouvait se défendre d'un mouvement

de satisfaction; souvent même elle se levait, pressée de se montrer à lui plus vite, marchait à sa rencontre avec lenteur, afin de ne pas fournir d'alimens à la médisance. Alors elle prenait son bras, et ils circulaient à travers les valseurs, perdus dans la cohue dorée, s'entretenant comme deux complices des incidens du jour et préparant leurs entrevues pour le lendemain.

Un soir où, comme de coutume, il devait la retrouver, il arriva à l'heure convenue entre eux dans la maison qu'elle lui avait indiquée et où se donnait un bal auquel s'étaient rendues les femmes les plus élégantes de la société parisienne. En entrant, il se mit à chercher Pauline; ses recherches furent vaines. Il n'aperçut ni M[me] Robernier ni son mari. Il crut à un simple retard; mais l'heure s'avançait, et ils ne parurent pas. Vers minuit, convaincu qu'ils ne viendraient plus, bien éloigné de se préoccuper d'une absence qu'il attribuait à un de ces empêchemens dont la vie est pleine, il s'abandonna sans contrainte à la liberté dont il était ordinairement privé. Il avait remarqué en entrant une belle personne, adorable dans sa toilette couleur de vieil or. Il se dirigea de son côté, admirant en artiste des bras et des épaules dignes du ciseau d'un statuaire. Il demanda son nom; c'était la femme d'un des secrétaires de l'ambassade russe. Il se fit présenter, l'invita à danser, se laissa séduire par le piquant mélange de grâce innocente et d'esprit hardi qui caractérisait cette brillante créature, et s'amusa durant toute la nuit à voltiger autour d'elle, ainsi qu'un papillon autour d'une flamme. Vers le matin, au moment où le cotillon commença, il était absolument grisé par le charme de la coquette à laquelle il avait su plaire en feignant une de ces passions foudroyantes que la plupart des femmes sont toujours fières d'inspirer. Débarrassé de la jalouse surveillance de Pauline, il se sentait jeune, gai, léger d'âme et de corps, et pour la première fois depuis longtemps, il goûtait le bonheur de vivre dans ce fiévreux entraînement qui lui donnait la sensation d'un rêve enchanté Son ivresse ne se dissipa qu'au petit jour, lorsqu'en rentrant chez lui il trouva sur un guéridon, dans sa chambre, une lettre de Pauline arrivée dans la soirée. Cette lettre était ainsi conçue :

« Ce soir, au moment de partir pour le bal avec mon mari, j'ai reçu une dépêche de Thérèse. Elle m'annonce que notre père, dont la santé, vous le savez, m'a causé cette année de mortelles alarmes, vient d'être frappé d'une attaque de paralysie qui met ses jours en danger. Non-seulement cette triste nouvelle m'a empêchée de vous aller rejoindre, mon cher aimé; mais encore elle m'oblige à partir demain pour le Midi. M. Robernier m'accompagne. Nous prendrons l'express qui part de Paris à onze heures. Une lettre de mon mari vous fait part du triste événement qui m'éloigne de vous et vous

prie d'être à la gare afin de vous serrer la main avant que nous montions en wagon. C'est moi qui lui ai suggéré l'idée de vous écrire, et je compte que vous ne manquerez pas à ce rendez-vous. — Votre toute aimante : PAULINE. »

Dans les circonstances où il se trouvait, cette lettre fut pour lui comme le prélude de la délivrance. Il n'y vit qu'une chose, c'est que pendant une semaine ou deux, il allait se trouver à Paris seul et libre. Il s'était justement engagé à se présenter le même jour chez sa belle Russe; elle lui avait dit qu'elle désirait son buste, et il se promettait de faire durer les séances afin de se trouver plus longtemps en tête-à-tête avec elle. Le départ de Pauline lui rendait donc sa liberté à l'heure où elle allait lui devenir plus nécessaire, et il se promit d'en user. Il se coucha, dormit d'un bon somme et ne se leva que pour se rendre à la gare, où il trouva M. et Mme Robernier prêts à partir. Après avoir échangé avec eux quelques mots sur le triste événement qui les appelait à Villeneuve, et tandis que M. Robernier parlementait avec le chef de gare afin de se faire réserver un compartiment, il se laissa entraîner par Pauline. Elle avait pris son bras et marchait avec lui sur le quai parmi le bruyant va-et-vient des voyageurs qui s'installaient, et, dans la confusion du départ :

— Je vous remercie d'être venu, lui dit-elle; mais, à vous dire vrai, j'attendais quelque chose de plus.

— Et quoi donc? demanda-t-il.

— J'espérais que vous auriez trouvé un prétexte pour partir avec nous.

— Vous ne me l'aviez pas demandé. N'ayez d'ailleurs aucun regret. Si vous m'aviez invité à vous accompagner, j'aurais refusé. Je vous ai déjà dit, Pauline, que, du vivant de votre mari, je ne retournerai pas à Villeneuve. Je ne veux pas me trouver, même pendant une seule journée, sous le même toit que lui.

— Je connais vos scrupules, répondit Pauline d'un ton d'humeur, et je les trouve absurdes.

— Libre à vous de les qualifier ainsi, reprit André avec fermeté; mais je n'irai pas à Villeneuve avec vous. Je craindrais d'y trouver le châtiment que nous avons mérité et que je redoute...

— Et voilà l'homme auquel je me suis donnée! murmura Pauline. Maudit soit le jour où je vous ai aimé! — Elle s'arrêta pour étouffer un sanglot qui gonflait sa poitrine et allait éclater, puis elle reprit : — Si vous aviez conçu le dessein de briser les liens qui vous unissent à moi, vous ne parleriez pas autrement.

— Peut-être! fit-il simplement sans vouloir compléter sa pensée. Il n'est pas question de rupture, ajouta-t-il; il n'est question que de prudence.

Elle baissa la tête et garda le silence. En ce moment, M. Robernier revenait vers eux :

— Nous avons un compartiment, dit-il; viens vite, Pauline.

Elle obéit sans quitter le bras d'André, sur lequel elle s'appuyait languissante et triste. Puis, comme son mari marchait en avant et ne pouvait l'entendre, elle tourna son visage du côté de son amant et dit d'une voix apaisée, mais résolue :

— Je ne sais ce qui se passe en vous, André, mais comme je vois clairement que vous me fermez votre cœur, j'ai le droit de craindre que vous ne soyez las de ma tendresse et que vous ne songiez à en secouer le joug. Si vous nourrissez un tel projet, nous sommes perdus, car je ne survivrai pas à votre abandon. Oui, sachez-le, si vous me quittez, je me tuerai, et je vous connais trop bien pour croire que vous puissiez porter longtemps la responsabilité de ma mort.

Il n'eut pas le temps de répondre à cette menace, car ils étaient arrivés devant le wagon dont M. Robernier tenait la portière ouverte, afin de faire monter sa femme.

— Je souhaite, reprit-il alors, que vous trouviez votre père rétabli.

— Hélas! soupira M. Robernier, je redoute un malheur.

Le député monta derrière sa femme, et pendant qu'ils s'installaient, André demeura debout, les regardant, regardant Pauline, dont un frémissement mal contenu, au coin des lèvres, trahissait l'émotion. Enfin un employé vint fermer la portière et couper court à l'attente anxieuse d'André. Il s'élança sur le marchepied, tendit la main à M^me^ Robernier et à son mari au moment où le train se mettait en marche. Pauline se tenait à la portière, les yeux fixés sur lui, et c'est seulement quand les wagons furent sortis de la gare qu'il cessa de la voir. Il rentra douloureusement impressionné par ce qu'il avait vu et entendu, et comme il était plus disposé à pleurer qu'à rire, comme une amère tristesse rongeait son cœur, il renonça à la visite qu'il s'était promis de faire à sa danseuse de la nuit. Enfermé dans son atelier, il travailla furieusement jusqu'au soir, cherchant l'oubli non dans la fièvre du plaisir, mais dans les consolations de l'art, l'oubli qui vint pour quelques heures apaiser sa peine et rafraîchir son cœur dévoré d'inquiétude et de remords.

Deux jours après, il reçut une lettre de Pauline. Paraphrase des dernières paroles qu'elle avait adressées à André au moment de partir, cette lettre ne contenait que des récriminations et des reproches. C'était le cri d'une femme irritée et désespérée, que son désespoir et sa colère rendent injuste. Elle reprenait toute l'histoire de leur liaison, en rejetait la responsabilité sur André, qu'elle accusait non seulement de n'avoir pas su la soustraire au mariage qui faisait son malheur, mais encore d'avoir profité de sa détresse

morale pour la séduire. Elle ajoutait qu'elle voyait clairement qu'il ne l'aimait plus; que néanmoins elle ne pouvait se résoudre à le perdre, qu'ils étaient rivés l'un à l'autre pour toujours et qu'il devait se résigner à ne vivre que pour elle, le menaçant en dernier lieu d'un éclat, s'il tentait de l'abandonner. C'est seulement à la fin de ces apostrophes véhémentes qu'elle parlait brièvement de M. de Sérans, dont l'état, disait-elle, ne s'améliorait pas.

André lut avec stupeur ces pages imméritées qui outrageaient la vérité en retournant les rôles. Loin de l'émouvoir, elles firent faire un pas décisif à la résolution qui se formait en lui, peu à peu, d'en finir. Il ne répondit pas et attendit. Le surlendemain, arriva une dépêche. Elle ne contenait que ces mots : « Mon père est mort; je suis bien malheureuse; oubliez mes reproches et venez. » Cet appel le jeta dans la plus grande perplexité. Obéir, c'était fortifier les liens qu'il cherchait à briser; refuser, c'était détromper Pauline, en lui faisant comprendre qu'elle n'exerçait plus d'empire sur lui. Pendant plusieurs heures il se débattit dans ce redoutable dilemme; enfin, las d'une existence de mensonge, ne se sentant plus la force de feindre un amour qu'il n'éprouvait pas, résolu à sortir à tout prix, et quoi qu'il dût arriver, d'une situation fatalement livrée aux orages, il s'arrêta au parti de la résistance, et, alléguant un empêchement grave, il écrivit à Pauline pour s'excuser de ne pouvoir se rendre auprès d'elle. Il se garda bien de lui laisser entrevoir ses desseins. Il se serait trouvé trop cruel de les lui apprendre et de lui déchirer le cœur au moment où la mort de son père venait de lui porter un coup douloureux. Il s'appliqua au contraire à exprimer les sentimens d'une ardente amitié et d'une affectueuse compassion, se contentant de protester avec douceur contre les reproches qu'elle lui avait adressés, évitant toute allusion à l'avenir, comme au passé. Il estimait qu'en faisant acte d'indépendance, qu'en montrant à Pauline qu'il savait au besoin se soustraire à son influence, il la préparait à apprendre la vérité et que, pour une première fois, cela suffisait.

Après le départ de cette réponse, quinze jours s'écoulèrent. Les lettres qui parvinrent à André pendant ce temps, loin de témoigner du dépit, ainsi qu'il l'avait redouté ou espéré, respiraient le calme et la confiance, comme si Pauline se fût apaisée tout à coup. Il put donc croire que la leçon qu'il avait voulu lui donner était perdue, n'ayant pas été comprise. Enfin M. et Mme Robernier revinrent à Paris. André en fut averti dès le lendemain matin par un billet de Pauline. Elle le priait d'aller la voir dans la journée, à une heure qu'elle lui indiquait. Il y alla, armé de résolution et de courage, convaincu que le ton tranquille de ses dernières lettres n'était qu'un jeu, et qu'il allait entendre des paroles menaçantes et amères. Quand il entra dans le

petit salon où elle avait coutume de le recevoir, elle était seule. Ses vêtemens de deuil, la tristesse de son visage, l'éclat de son regard donnaient à sa physionomie une expression tragique qui saisit André et augmenta ses appréhensions. Mais cette expression se modifia aussitôt qu'il eut ouvert la bouche, et Pauline, lui jetant les bras autour du cou, se suspendit à ses lèvres, en murmurant ces mots :

— Méchant! pourquoi n'être pas venu me consoler?

— Je vous ai dit quelles causes m'en ont empêché, répondit-il stupéfait de la douceur de son accent, et se dégageant sans brusquerie de la forte étreinte par laquelle elle avait tenté de reprendre son pouvoir.

— Je les ai comprises, et je ne vous en veux pas; mais votre présence eût apporté un soulagement à ma douleur, et je vous ai regretté. Enfin, me voilà, et de longtemps nous n'avons plus à redouter une séparation nouvelle. — Il garda le silence, car il appartenait à cette race d'hommes qui, lorsqu'il faut faire violence à une femme ou lui résister, ont plus d'énergie loin d'elle que près d'elle, et il hésitait encore à ouvrir son cœur à Pauline. Elle reprit : — Je peux disposer de quelques instans; asseyez-vous là et parlez-moi de vous. A quoi avez-vous passé le temps de mon absence?

— J'ai travaillé.

— Vous n'avez fait la cour à aucune femme?

— A aucune.

— Est-ce bien vrai cela?

— Je ne vous ai jamais menti.

— Alors, vous m'aimez toujours?

— D'une ardente amitié, prête à tous les dévoûmens, oui.

— Il s'agit bien d'amitié vraiment. — Elle prononça ces mots en cachant sous un ton affectueusement railleur la pénible impression que venait de lui causer cette réponse si peu conforme à ce qu'elle souhaitait. Puis, se penchant sur André, elle ajouta comme si elle eût voulu pousser l'épreuve jusqu'au bout : — Quand pourrai-je aller chez vous?

A ces mots, il tressaillit. Une vision rapide lui montra sa chaîne renouée. Il se vit entraîné de nouveau dans les péripéties orageuses de l'adultère, obligé de recommencer à mentir à M. Robernier, à Pauline, et l'horreur qu'il ressentait lui arracha une protestation.

— Jamais! fit-il, si vous avez la prétention de rentrer chez moi comme ma maîtresse.

De la bouche de Pauline tomba un cri de colère.

— Répétez ce que vous venez de dire là, murmura-t-elle frémissante.

— J'ai dit que ma maison vous sera désormais fermée.

— André! C'est donc vrai! vous ne m'aimez plus.

— Je ne vous aime plus !

— Il l'avoue ! Et vous croyez que je vais me résigner à l'arrêt que vous me signifiez !

— Il le faut, Pauline.

— Ah ! prenez garde.

Elle s'était penchée sur lui furieuse et menaçante, sans chercher à taire les révoltes de sa passion blessée.

— Je vous supplie de vous apaiser, dit-il avec douceur, de vous apaiser et de m'écouter.

— Oui, oui, je vous écoute, car je suis curieuse de savoir quelles raisons vous me donnerez pour justifier le langage que vous venez de me tenir.

D'un brusque mouvement, elle se jeta sur une chaise, et demeura là, les bras croisés, le buste droit, la tête haute, l'œil curieux et interrogateur.

— Si je me suis résigné à vous faire entendre ce langage qui vous irrite, reprit André, c'est que je n'ai plus la force de continuer des relations que vous m'avez imposées, vous le savez bien, quoique vous m'ayez écrit le contraire. Quand nous nous sommes connus, vous avez conçu un espoir que je n'ai pu partager, l'ayant longtemps ignoré, et si, quand il m'a été révélé, j'ai eu la faiblesse de consentir à ce que vous attendiez de moi, c'est bien moins parce que j'étais séduit par votre charme que parce que votre infortune avait ému et affaibli mon cœur. Pendant deux ans, j'ai cédé au torrent de votre passion ; pendant deux ans, j'ai été entre vos mains un être docile et sans énergie pour vous fuir. J'ai dévoré ma honte et mes larmes, me méprisant, et sans parvenir à vous aimer, car vous avez été impuissante à conquérir mon cœur. Puis est venu le supplice épouvantable qui s'impose à toute âme loyale quand elle est réduite à tromper un honnête homme. Toutes les fois que votre mari me tendait la main, et que, sous peine de nous trahir, j'étais contraint de lui tendre la mienne, j'avais le cœur déchiré. A l'heure de nos rendez-vous, durant ces entrevues furtives, dérobées à la surveillance qui vous environne, les remords me torturaient, et, quand ma bouche vous tenait le langage de l'amour, elle mentait. C'est ainsi que j'ai vécu près de vous, voulant vous fuir et manquant de courage, partagé entre la volonté de vous rendre à vous-même et la crainte de vous causer une douleur, et si vous n'avez pas compris à quels tourmens j'étais livré, c'est que votre amour vous rendait aveugle, aveugle et sourde. Mais les forces humaines ont des limites, et une heure est venue où il a fallu obéir à la voix de ma conscience. Vous êtes partie, et, croyant alors que la mort de votre père disposerait votre âme à la résignation, j'ai

résolu de couper court à l'existence odieuse dont j'ai plus souffert que je ne peux l'exprimer. Aujourd'hui, tout est fini, et je fais à votre raison un suprême appel. Résignez-vous à ne plus voir en moi qu'un ami, si vous ne voulez pas me perdre tout à fait.

Au début de ce discours, Pauline était pleine de colère; mais, pendant qu'André parlait, elle se laissa attendrir, et quand il eut fini, elle pleurait à sanglots.

— Ingrat! murmurait-elle, voilà donc la récompense que vous réserviez à ma tendresse! Vous ne m'avez pas aimée et vous ne craignez pas de l'avouer, et vous me condamnez à vous perdre, sans avoir même pris soin de me préparer à ce déchirement. J'avais bien compris, hélas! ce qui se passait en vous! Je voyais que votre amour n'était pas à la hauteur du mien; mais j'espérais que vous vous laisseriez toucher par mes soins et par ma constance, que, lorsque vos remords se seraient apaisés, je vous aurais tout entier. C'est pour cela que vous m'avez vue résignée et patiente; je voulais gagner du temps; j'attendais tout de l'avenir! Et voilà que brusquement vous m'enlevez ma dernière espérance! Est-ce possible! Et allez-vous me laisser là, sans que je me sois accoutumée à la pensée de ne plus vous voir!

— Nous nous reverrons souvent, si vous voulez n'être pour moi qu'une amie!

— Allons donc! fit Pauline brusquement; une amie! Est-ce possible? C'est au début qu'il fallait me dire cela; oui, c'est alors qu'il fallait m'opposer l'insensibilité dont vous faites preuve aujourd'hui.

— M'en avez-vous laissé le temps? demanda André bouleversé par le spectacle du désespoir de Pauline.

Mais elle ne l'entendit pas et continua :

— Non, je ne peux croire que ce que je viens d'entendre soit l'expression de votre pensée. Vous n'avez pas voulu me jeter tout à coup dans l'abandon, ni profiter pour m'accabler du moment où la mort de mon père vient de me condamner à la solitude et au deuil. Il est impossible, André, que je ne vous inspire pas quelque pitié! Voyons, que faut-il faire pour vous conserver? Sans doute, vous m'avez trouvée exigeante, jalouse, impérieuse; je vous ai peut-être lassé par l'excès de mon amour; je vous ai fait sentir la chaîne. Eh bien, je changerai, je n'attenterai plus à votre liberté, je me résignerai à vous voir moins souvent, si c'est cela que vous souhaitez. Si vous persistez dans la pensée de faire le voyage auquel j'ai eu le tort de m'opposer, je ne m'y opposerai plus et me contenterai de votre promesse de revenir bientôt et de m'écrire souvent. En un mot, je serai résignée, douce, telle que vous voulez me voir; mais, par grâce, ne m'enlevez pas l'espérance de vous garder toujours!..

Elle était à ses pieds, éplorée, dans le désordre du plus éloquent désespoir. Il fut touché en la voyant ainsi, et il n'eut pas le courage de se montrer inexorable. Après tout, n'était-ce pas beaucoup d'avoir desserré les liens qui meurtrissaient son cœur! Il pensa qu'il pouvait s'en tenir là, que le temps, en lui fournissant l'occasion de les relâcher encore, achèverait peu à peu l'œuvre difficile qu'il venait de commencer, que, quelque impatient qu'il fût de secouer le joug, il valait mieux, maintenant qu'il était allégé, le subir encore que pousser Pauline à quelque acte de folie.

Il lui prit les mains, la releva et lui dit avec douceur :

— Votre conduite dictera la mienne ; il dépend de vous que cette séparation nécessaire ne s'accomplisse que peu à peu, sans secousse, quand vous serez en état de la supporter.

— Alors, pourquoi m'avoir fait tant de mal? soupira-t-elle.

Elle parut résignée ; mais au fond elle était irritée autant que meurtrie, blessée de ne plus inspirer que de la pitié à son amant et comprenant bien que sous l'atténuation et la réserve des dernières paroles qu'il venait de prononcer se cachait malgré tout l'irrévocable dessein de se séparer d'elle. Elle parvint toutefois à déguiser ses impressions, et, après l'avoir torturée en lui parlant avec rigueur, André eut la naïveté de croire qu'il l'avait calmée. Par son attitude, elle favorisa cette erreur. Ce fut avec un triste sourire qu'elle dit à André :

— Vous avez été bien cruel, en prétendant que vous ne m'avez jamais aimée. Cela, je ne le crois pas. Je vous estime trop pour admettre que vous ayez joué la comédie pendant deux ans ; vous m'aimiez tendrement au contraire, et je suis sûre que vous m'aimeriez encore, si j'étais libre. Oui, ayez le courage de l'avouer, ce qui vous détache de moi, c'est mon mari.

— Peut-être, répondit-il.

— De telle sorte que, si je devenais veuve, vous seriez mien pour toujours! Ah! pourquoi le ciel m'a-t-il fait la compagne de cet homme? Ne devrait-il pas avoir pitié de moi et m'en délivrer?

Elle poussa ce cri, farouche et révoltée, reprise pour un moment par le ressentiment qui l'animait tout à l'heure, et André se souvint que deux ans auparavant, le jour où pour la première fois elle était venue dans son atelier, elle avait tenu un propos semblable. Il était donc évident que depuis cette époque elle vivait dans l'espérance de la mort de M. Robernier. Il fut épouvanté comme si elle lui eût proposé de commettre un crime pour se débarrasser de son mari. Mais elle se domina de nouveau. L'impression pénible qu'il venait de ressentir s'effaça, et la suite de leur entretien ne produisit ni les mêmes agitations, ni les mêmes chocs. Ils

étaient depuis longtemps ensemble, et André venait de consentir à grand'peine, à la recevoir chez lui le lendemain, quand un coup timide et discret se fit entendre à la porte du salon.

— Entrez, dit Pauline; et s'adressant à André, elle ajouta : — C'est ma sœur. J'ai oublié de vous avertir que, désormais, elle vivra près de moi.

En quatre ans, il n'avait fait qu'entrevoir Thérèse à lointains intervalles; il la trouva changée et embellie. La jeune fille tenait toutes les promesses de l'enfant. Elle était aussi belle que sa sœur, mais d'une beauté différente; il n'existait même entre elles aucune ressemblance, aucun air de famille, ce qui n'était pas surprenant, puisqu'elles n'avaient pas eu la même mère. Thérèse de Sérans était brune, elle possédait ce type arabe qu'on trouve fréquemment en Languedoc et en Provence et qui semble y perpétuer le souvenir de la domination des Maures en Espagne et des relations qu'ils eurent alors avec les populations de nos provinces méridionales. Elle avait cette peau dorée et pâle qui prend aux lumières un incomparable éclat, d'abondans cheveux, soyeux et noirs, qu'elle portait très bas sur le front et qui formaient sur la nuque une masse lourde; un visage allongé, des traits délicats et fermes à la fois, des lèvres du plus beau rose et des dents petites, blanches, régulièrement placées. D'une taille élevée et mince, elle marchait avec élégance, déployant dans tous les mouvemens de son corps la grâce et l'harmonie. Mais ce qui parait cette beauté parfaite d'un charme souverain, c'était le regard, un regard tour à tour ardent et voilé, que dardaient des yeux placés à fleur de tête, avec de longs cils, aussi noirs que les cheveux. André ne put se défendre d'un grand trouble en la voyant, en songeant que c'était là cette femme que M. Robernier lui destinait, et qu'une fatalité attachée à sa vie l'avait rendu indigne d'elle.

— Je vous dérange, dit Thérèse en entrant, et en surprenant sa sœur et André en train de causer à demi-voix, assis sur le même canapé, penchés l'un vers l'autre.

— Nullement, ma chérie, répondit Pauline; je parlais de notre pauvre père avec mon cousin André Curtal, que tu connais, n'est-ce pas? Tu le trouveras souvent ici; c'est pour nous un ami fidèle et cher.

André s'était levé. Thérèse s'avança vers lui, la main tendue, et, comme il s'inclinait sur cette main qu'on sentait aussi vigoureuse qu'elle était fine :

— Voilà longtemps que nous ne nous sommes vus, monsieur, dit M^lle de Sérans en souriant; mais je vous aurais reconnu, car vous n'avez pas changé.

— Ce n'est pas comme vous, mademoiselle; j'avais laissé une petite fille...

— Et vous retrouvez une grande personne.

La conversation s'anima; Thérèse y fit preuve de tact et d'esprit. Elle pleurait son père, elle regrettait son pays; la douleur avait jeté sur elle un voile de mélancolie, mais il était aisé de comprendre qu'un jour le bonheur reconquis déchirerait le voile et que la brillante intelligence de cette créature douée des dons les plus exquis éclaterait radieuse. André se retira charmé, en se disant qu'une telle femme serait pour un artiste une compagne meilleure et plus aimable que cette Pauline qu'il ne pouvait aimer que dans la confusion de l'honneur outragé et du devoir trahi. Malheureusement, il lui était interdit de prétendre à cette perle rare, car, à moins de supposer chez M^me^ Robernier un repentir et une abnégation dont il la savait incapable, il ne pouvait espérer qu'elle consentît jamais à laisser s'accomplir un mariage entre Thérèse et lui.

Le lendemain, de bonne heure, il reçut la visite de M. Robernier. Le futur ministre venait, entre deux séances de la commission du budget, serrer la main à son cousin. Toujours affairé, toujours préoccupé, il ne faisait que passer.

— J'espérais te voir hier à la maison, dit-il; mais je suis rentré trop tard, tu étais déjà parti.

— Je n'ai pas osé vous attendre, ne sachant à quelle heure vous deviez revenir.

— Tu as bien fait, car je ne m'appartiens plus. Pendant que j'étais occupé à rendre les derniers devoirs à mon pauvre vieux de Sérans et à régler divers détails de sa succession, les affaires se sont accumulées ici effroyablement. Je ne sais comment en sortir. Néanmoins, j'ai voulu te dire bonjour et te parler de ma petite belle-sœur. Tu l'as vue, n'est-ce pas? Est-elle assez jolie, et ai-je exagéré en la comparant à Pauline?

— M^lle^ de Sérans est très belle en effet, dit André, voyant bien où son cousin voulait en venir.

— Eh bien, mon cher, elle est à toi, si tu le désires; Sérans était parvenu à rétablir sa fortune; il laisse trois cent mille francs qui iront entièrement à Thérèse, car Pauline a renoncé, avec mon consentement, à sa part de succession en faveur de sa sœur. De mon côté, si tu épouses celle-ci, je vous offrirai un petit hôtel que j'ai acheté l'an dernier, sur l'avenue de Villiers, sans intention bien arrêtée, et uniquement parce que l'occasion était bonne et que j'avais des capitaux à placer.....

— Mon cher cousin, vous me comblez; mais je ne songe pas à me marier.

— Eh bien, tu y songeras; il serait insensé de laisser échapper l'occasion de t'assurer une compagne aussi accomplie que ma belle-sœur. Dix-huit ans, la beauté que tu sais, une honnête fortune, et avec cela une vraie nature d'artiste... que te faut-il donc, si ce parti ne te convient pas?

— Il me conviendrait si j'étais las du célibat; mais je ne me vois pas bien à la tête d'un ménage...

— Un ménage, mon cher, quand les deux cœurs qui le forment battent à l'unisson est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour réaliser le bonheur qu'il est donné à l'homme de goûter ici-bas. Marie-toi donc et accepte celle que je t'offre. Tu ne trouveras pas mieux, et je ne considérerai ma tâche envers ta mère et envers toi comme pleinement accomplie que lorsque je t'aurai établi...

Ce langage affectueux et paternel déchirait la conscience d'André. Une fois de plus, il se trouva méprisable d'avoir trompé un homme que les liens de la famille auraient dû lui rendre sacré et se dit qu'il était indigne de tenir le bonheur de ses mains. Mais, comme il redoutait d'affliger son cousin et peut-être d'éveiller des soupçons en prolongeant sa résistance, il feignit de céder.

— Je vous promets de songer sérieusement au mariage, lui dit-il; mais, en ce qui touche M[lle] de Sérans, il serait au moins indispensable que je parvinsse à lui plaire.

— Oh! cela te sera facile, et tu n'as qu'à vouloir pour être aimé. Il suffit que l'enfant te voie souvent, et pour qu'elle te voie autant que cela est nécessaire, voici la proposition que je te fais après en avoir parlé à Pauline, qui l'approuve. Je te commande aujourd'hui le buste de Thérèse, et c'est surtout pour cela que je suis ici. Elle viendra donc dans ton atelier tous les jours, elle y restera longtemps, et ma foi, si, quand le buste sera fini, elle songe à épouser un autre homme que toi, c'est que tu n'es qu'un niais.

— Merci, cousin, répondit André en souriant, quoique cet entretien lui causât une vive émotion; ainsi, reprit-il, ma cousine est d'avis que je dois entreprendre le buste de sa sœur?

— Assurément; elle prétend même que tu feras un chef-d'œuvre.

— Approuve-t-elle aussi vos projets de mariage?

— Elle estime que sa sœur est encore jeune et peut attendre; mais, sous cette réserve, elle partage mon opinion.

— Ma foi, si vous vous liguez tous contre moi, il faudra bien me résigner.

— Et tu seras bien à plaindre, n'est-ce pas?

Goguenard comme s'il n'eût pas été un homme d'état grave et chargé de soucis, M. Robernier s'éloigna sur ces mots, convaincu qu'avant quelques mois, Thérèse de Sérans serait la femme heureuse et aimée du statuaire André Curtal.

## V.

Sous sa délicate beauté, Thérèse portait, comme sa sœur, une âme ardente et tendre, et cette âme, qui ne se connaissait pas tout entière, n'ayant subi que des contacts passagers avec le monde, était aussi timide, aussi craintive que celle de Pauline était téméraire et emportée. La jeunesse de Mlle de Sérans avait été de bonne heure voilée de deuil par la perte de sa mère survenue quand elle entrait dans sa neuvième année; puis ce fut la ruine de son père, et enfin la longue maladie de ce dernier, dénouée brusquement par la mort. La solitude à laquelle le mariage et le départ de sa sœur l'avaient condamnée était venue ajouter à ces causes légitimes de tristesse une tristesse nouvelle, et le temps en s'écoulant n'avait fait qu'aggraver cet état. Faute d'un cœur ami à qui confier les impressions de son propre cœur, elle s'était repliée sur elle-même, et accoutumée à ne prendre conseil que de soi dans les circonstances graves de son existence, à n'envisager les hommes, les choses, les actions d'autrui, les siennes qu'au point de vue de sa conscience, qu'elle considérait comme le meilleur des juges. Il en était résulté dans sa conduite une rectitude égale à son austérité, et dans ses appréciations une sévérité singulière qui formait un piquant contraste avec la douce et touchante expression de sa physionomie, et eût bien surpris quiconque eût été mis à même de la constater. Mlle de Sérans gardant ses jugemens pour elle, il fallait au moins un peu d'attention pour comprendre quelle âme honnête, dévouée et généreuse, quelle belle intelligence se cachaient sous l'air discret et froid d'une jeune fille dont la plupart des hommes n'auraient admiré que la beauté, et qui cependant valait mieux encore par ses vertus que par son charme extérieur. Comme la plupart des personnes habituées à vivre seules, elle parlait peu; en revanche, elle observait beaucoup, mais elle réservait pour elle le fruit de ses observations, et si dans le monde on l'eût vue ainsi, on se serait demandé si elle possédait de l'esprit, ou si ce n'était au contraire, sous une merveilleuse enveloppe, qu'une nature insignifiante et vulgaire.

C'est la question qu'André se posa d'abord, quand, prévenu qu'il allait faire le buste de Mlle de Sérans, il essaya d'étudier son modèle. Ces traits d'une exquise perfection, qui s'animaient si rarement; ces yeux profonds qui semblaient se voiler à plaisir et se dérober à toute étude l'intriguaient, et c'est une curiosité d'artiste qui le poussa à les vouloir pénétrer. Pauline avait vanté souvent devant lui l'intelligence de Thérèse; elle ne pouvait s'être trompée à ce point. Il déploya donc toutes les ressources de son esprit pour provoquer

M^lle^ de Sérans, dont l'apparente froideur commença bientôt à se dissiper au contact de cet homme jeune, spirituel, brillant, déjà célèbre, qui n'affichait devant elle que des opinions et des sentimens propres à exciter l'admiration et l'enthousiasme d'une jeune fille aussi pure qu'elle. Peu à peu, elle se livra, se laissa connaître, et comme elle n'y mettait ni coquetterie ni réticence, il sut bientôt le prix de cette âme charmante qui paraissait ne s'être si longtemps contenue que pour se montrer dans toute sa grâce. C'est pendant qu'il travaillait au buste de Thérèse qu'il fit cette découverte.

Il acquit ainsi une fois de plus la certitude que l'homme dont M^lle^ de Sérans accepterait le nom et partagerait l'amour jouirait d'un bonheur parfait. Malheureusement ce bonheur n'était pas pour lui! Il se le disait à toute heure; entre Thérèse et l'amant de Pauline existait un abîme qui ne pouvait être comblé. Ce fut une douleur nouvelle qui vint s'ajouter à celles qu'il subissait déjà. Il en souffrit cruellement, car il n'est rien de pire que d'avoir perdu la liberté de disposer de son cœur et de l'offrir à la seule femme dont on voudrait mériter l'affection.

Quand M. Robernier avait émis l'idée de faire faire par André le buste de Thérèse, Pauline, loin de s'opposer à ce projet, l'avait accueilli avec empressement. Le rapprochement de sa sœur et de son amant ne lui inspirait aucune crainte. Elle était bien loin de redouter que Thérèse devînt sa rivale, et quoique M. Robernier lui eût souvent parlé du mariage dont il caressait avec complaisance le projet, elle n'avait jamais cru à la réalisation de ce rêve. Elle connaissait André; elle croyait le connaître et savait qu'il repousserait avec horreur la pensée de donner son nom à la sœur de sa maîtresse. De ce côté donc elle était rassurée; Thérèse et André pouvaient bien se voir tous les jours, il n'en résulterait rien de pénible pour elle. Dans la proposition de M. Robernier, acceptée avec déférence par André, elle ne vit qu'une chose, c'est qu'elle se donnait un prétexte pour aller tous les jours chez lui. L'état où elle se trouvait la disposa à considérer comme une bonne fortune ces entrevues quotidiennes désormais assurées.

Les séances commencèrent. Accompagnée presque toujours de Pauline, plus rarement d'une femme de chambre quand Pauline était empêchée, Thérèse se rendait chez le sculpteur toutes les après-midi vers une heure et y restait jusqu'au soir. Tandis qu'elle posait, et qu'il travaillait avec l'ardeur qu'apporte à son œuvre tout artiste consciencieux, Pauline demeurait assise à quelques pas de lui, heureuse de se trouver librement sous ce toit où elle aurait voulu passer sa vie. On parlait peu, car le travail absorbait André; il n'ouvrait la bouche que pour provoquer Thérèse à exprimer son opinion.

Ces longs silences trompèrent Pauline ; elle ne vit pas que sa sœur buvait l'amour dans les yeux de l'artiste, elle ne vit pas que lui-même se laissait envelopper peu à peu par ce charme d'innocence, réparateur et doux ; elle le supposait uniquement préoccupé du désir de secouer sa chaîne et s'attachant uniquement à rendre cette chaîne légère, elle ne se doutait pas que sous ses yeux s'élevait, grandissait, se fortifiait un sentiment redoutable, menaçant pour ses espérances. Sa jalousie, qui n'eût pas toléré la présence d'une étrangère dans l'atelier d'André, s'endormait. La beauté de Thérèse ne lui causait aucun effroi ; elle se laissait prendre aux efforts que faisait son amant pour maintenir sa confiance, à l'ombre de laquelle il s'abandonnait aux impulsions de son cœur maintenant acquis à Thérèse.

Tel est le jeu de nos passions. Si la possibilité d'épouser M^lle^ de Sérans se fût offerte à André, il l'aurait écartée. L'honneur lui dictait sa conduite, et son sacrifice était fait ; mais justement parce que ses résolutions à cet égard étaient arrêtées, il goûtait le plus suave attrait aux entretiens de Thérèse et à la contemplation de sa beauté. Les jours où Pauline ne pouvait accompagner sa sœur à l'atelier devinrent pour André des jours de fête. La femme de chambre qui remplaçait M^me^ Robernier s'asseyait dans un coin, loin du groupe formé par l'artiste et par son modèle. Quelquefois même elle demandait et obtenait la permission de sortir pendant quelques instans. Alors André entamait avec Thérèse de longs entretiens. Il se plaisait à éveiller dans cette jeune âme des sentimens inconnus, à ouvrir devant cette imagination enthousiaste des horizons ignorés. Il questionnait M^lle^ de Sérans sur sa vie passée. Elle répondait simplement, en toute confiance, manifestant une curiosité naïve toutes les fois que quelque idée nouvelle pour elle tombait de la bouche d'André, et une émotion difficilement contenue quand, soulevant le voile qui leur dérobait l'avenir, il faisait de discrètes allusions à l'amour, au mariage, à la famille, à la félicité que l'on ressent en vivant à deux, sans s'occuper des autres. Elle se laissait bercer par l'éloquence un peu superficielle, mais toujours entraînante d'André. Ne connaissant rien de sa vie, elle le jugeait d'après ses paroles. Elle se le figurait innocent comme elle, maître de son cœur ; elle se disait qu'il serait bon de vivre près de lui toujours, de tenir une place dans sa destinée, d'être associée à ses travaux, et insensiblement l'amour entrait dans ce cœur vierge et pur.

Bientôt M^lle^ de Sérans ne connut pas de joie meilleure que celle de venir à l'atelier. Elle voyait avec tristesse approcher l'époque où, le buste étant terminé, les séances prendraient fin, et en arrivait à souhaiter qu'à l'exemple de Pénélope, André défît dans

la nuit l'ouvrage du jour, afin de prolonger d'autant leurs longues entrevues. Le matin, à son réveil, sa première pensée était pour André. Devant sa glace, elle songeait encore à lui, quand elle s'appliquait à se coiffer ainsi qu'elle était la veille, afin qu'André n'eût pas à se plaindre d'une modification dans l'ajustement qu'il avait adopté. Quand l'heure de partir approchait, elle devenait impatiente, émue, et ne pouvait se défendre d'un mouvement de plaisir, si sa sœur lui annonçait qu'elle était empêchée de l'accompagner. On sortait; elle allait d'un bon pas, pressée d'arriver, traversant les rues sans remarquer les regards subitement attirés par son élégance et son originalité. Enfin elle poussait la porte de l'atelier, elle entrait. Si elle était avec sa sœur, André s'inclinait un peu froidement et l'invitait à prendre la pose : alors il parlait peu et semblait plus absorbé par son œuvre; sinon, il se métamorphosait, se montrait empressé. Il aidait la jeune fille à se débarrasser de son manteau, l'obligeait à venir s'asseoir devant le poêle embrasé, à réchauffer ses pieds, et, accroupi à quelque distance, il l'interrogeait, l'écoutait en la regardant, laissant fuir le temps, sans songer à se mettre au travail. Thérèse avait remarqué qu'en l'absence de Pauline André était un autre homme, se montrait plus alerte d'esprit, plus enjoué. Sans rechercher la cause de cette différence d'attitude et d'accent, elle en jouissait, et c'est ainsi qu'elle fut amenée à voir une heureuse chance dans tout empêchement qui retenait Pauline loin d'elle aux heures des séances.

Peu à peu, l'amour jeta ses racines en elle, un amour chaste et contenu, telle que pouvait le concevoir une enfant vertueuse qui professait au plus haut degré le respect d'elle-même et de l'honneur, et ne jugeait qu'à travers sa conscience tout rêve de son imagination, toute aspiration de son âme. André ne comprit pas plus Thérèse qu'il n'avait compris Pauline; mais, tandis qu'autrefois l'indifférence seule causait son aveuglement, maintenant c'était le sentiment de son indignité. Pris aussi par cette passion, il en étouffait l'expression. Il ne voulait pas que Thérèse connût jamais la vérité, et il se serait enfui s'il avait découvert que cette enfant l'aimait.

Cependant les séances duraient depuis cinq semaines : merveilleux de ressemblance et superbe d'attitude, le buste était presque achevé. Les sentimens de Thérèse et d'André ne s'étaient trahis ni par un mot, ni par un geste, bien que la jeune fille, livrée aux plus doux rêves, se plût à se voir dans l'avenir unie à André, et que ce dernier, au moment où allaient être interrompues ces entrevues auxquelles il devait les meilleures émotions de sa vie, sentît ses regrets s'accentuer et se transformer en un véritable déchirement. Ce jour-là, Pauline, n'ayant pu accompagner sa sœur, lui avait promis de

l'aller rejoindre, et Thérèse était arrivée seule avec sa femme de chambre. Celle-ci, lorsqu'elle vit le travail commencé, demanda la permission d'aller passer quelques instans chez une de ses parentes, logée dans le voisinage. M[lle] de Sérans, ce jour-là comme d'autres jours, consentit à la laisser sortir; mais, après son départ, la conversation, au lieu de s'animer, devint languissante. André, qui cherchait à donner au masque modelé par ses mains une expression analogue à celle du modèle, s'était laissé absorber par sa tâche au point de ne plus parler, et Thérèse, pénétrée d'admiration, le regardait, respectant son silence. Tout à coup il s'arrêta, et s'éloignant de quelques pas pour mieux juger son œuvre :

— Voilà qui est fait, s'écria-t-il, je crois que, cette fois, j'ai trouvé.

Il avait la flamme aux yeux, un sourire d'orgueil sur les lèvres, transfiguré par la satisfaction que lui causait la difficulté vaincue.

— Vous êtes content? demanda timidement Thérèse.

— N'y a-t-il pas lieu de l'être? Voyez plutôt, mademoiselle.

Elle quitta la chaise haute sur laquelle elle était assise, vint se mettre à côté d'André, demeura muette un moment; puis elle dit :

— Oui, c'est bien moi!

— L'expression de ce mystérieux regard était difficile à rendre, et j'ai craint un moment de n'en pouvoir venir à bout; mais enfin j'ai réussi, et il me semble que c'est le trait final.

— Alors il ne sera plus nécessaire que je revienne?

— Hélas! non, répondit André tristement; ou plutôt une ou deux courtes séances suffiront pour les retouches insignifiantes qui restent à faire, et qu'à la rigueur je pourrais faire sans vous; je n'aurai donc plus aucun prétexte pour abuser de votre patience.

— Aucun prétexte! fit-elle étonnée.

— Vous ne comprenez pas! Mais vous comprendrez quand vous saurez que j'aurais pu terminer ce buste dix jours plus tôt, et que je me suis appliqué, pardonnez-le-moi, à perdre du temps en chemin au risque de prolonger votre fatigue.

— Et pourquoi prolonger ce qui pouvait être terminé plus vite?

— Pour jouir plus longtemps de votre présence, reprit André avec douceur.

Une teinte rose colora les joues de Thérèse, et les battemens de son cœur devinrent plus pressés.

— Ma présence vous est donc agréable? demanda-t-elle d'une voix faible comme un souffle.

— Pouvez-vous en douter? Depuis que vous venez dans cette maison, vous en avez été la joie et le sourire. Vous ne saurez ja-

mais tout ce que vous y laissez de souvenirs ineffaçables, et celui que je garde de vous.

Il s'arrêta, craignant d'en trop dire, et, une fois entraîné par le flot d'éloquence brûlante qu'il sentait sur ses lèvres, de ne pouvoir plus se contenir. Mais Thérèse fut frappée par la tristesse de ces paroles.

— Vous me parlez comme si vous étiez sur le point de me faire vos adieux, et comme si nous ne devions plus nous revoir, lui dit-elle.

— Il est vrai que je compte partir bientôt pour un assez long voyage; mais ce n'est pas la perspective de ce départ qui cause l'émotion que vous venez de surprendre, c'est la reconnaissance dont mon cœur est plein; grâce à vous, j'ai fait une belle œuvre.

Dans cette réponse, ce qu'elle entendit surtout, c'est qu'André songeait à quitter Paris.

— Ah! vous vous préparez à partir?

— J'ai besoin d'aller passer quelques mois à Rome.

— Vous irez seul?

— Seul, oui, car je n'ai pas le bonheur d'être marié et de pouvoir emmener ma femme avec moi, fit-il avec amertume.

— Si vous l'aviez déjà choisie, objecta Thérèse, toute étonnée de l'audace de son langage qu'elle aurait voulu rendre clair et précis pour André, vous pourriez l'épouser avant de partir, et par conséquent vous ne seriez pas seul.

— C'est vrai; mais il faudrait pour cela que je fusse libre,... et je ne le suis plus.

Cet inutile aveu, qu'il ne fit que pour se mettre en garde contre sa faiblesse et s'épargner la honte de parler d'amour à M^lle^ de Sérans, arracha un cri d'étonnement à celle-ci.

— Vous êtes engagé!

— Toute existence a son secret, mademoiselle, fit-il, ne me demandez pas le mien.

— Ce n'était pas de la curiosité, murmura-t-elle défaillante.

— Un affectueux intérêt, je le sais; mais ne m'interrogez pas, je ne peux répondre; sachez du moins que vous m'avez inspiré la plus respectueuse sympathie; c'est maintenant que je regrette d'avoir aliéné ma liberté.

En prononçant ces mots, il prit la main de Thérèse, il l'effleura de ses lèvres. Un flot de sang monta aux yeux de M^lle^ de Sérans; elle chancela, aveuglée, toute meurtrie. C'en était trop pour elle d'apprendre qu'elle était aimée au moment où André venait de lui faire entendre qu'il ne s'appartenait plus. Pour lui, il fut éclairé soudain par ce trouble qu'elle ne put cacher; la vérité lui ap-

parut, et, dominé brusquement par l'honnête et pure tendresse qui s'offrait à lui, il fut sur le point de tomber aux pieds de Thérèse et de lui crier :

— J'ai menti, je suis libre.

Il en fut empêché; la porte de l'atelier venait de s'ouvrir et Mme Robernier d'entrer. Debout sur le seuil, elle avait saisi d'un regard rapide cette scène, la confusion de Thérèse et d'André, et son visage exprimait une surprise mêlée de colère que seul il pénétra. Il ne fit rien cependant pour apaiser Pauline. En l'état où il était, il souhaitait une discussion, des récriminations, des reproches, tout ce qui pourrait provoquer et justifier une rupture. Il était irrité autant que semblait l'être sa maîtresse; il l'accusait de son infortune, elle ne lui inspirait plus que de l'horreur, et il était presque heureux qu'elle fût entrée en ce moment. Pour elle, après avoir paru hésiter, elle s'avança dans l'atelier, composant sa physionomie et feignant de n'avoir rien vu.

— Vous étiez seuls? demanda-t-elle sans colère.

— Oui, ta femme de chambre m'a demandé à sortir; elle va rentrer.

— Cette fille est folle, pensa Pauline.

— Viens voir mon buste, continua Thérèse sans se douter des sombres préoccupations de sa sœur; le voilà fini; tiens, regarde.

Pauline resta silencieuse devant l'œuvre nouvelle d'André, partagée entre l'admiration et la colère. Oui, c'était bien là Thérèse, son regard candide, ses cheveux tombant en boucles sur son front, ses traits faits pour le marbre; à cette glaise pétrie de ses mains, l'artiste avait donné la vie; sous ce masque immobile, on devinait l'âme, comme si sur la matière animée par le talent d'un homme fût tombé un atome de cet idéal qui caractérise l'œuvre de Dieu. Pauline, qui voyait tous les jours le portrait de sa sœur au fur et à mesure qu'il s'achevait, croyait maintenant le voir pour la première fois. Elle était éblouie et terrifiée.

— Mais il l'aime! se disait-elle; seul l'amour a pu lui inspirer une œuvre si parfaite et si pure! il y a mis tout son cœur, et cela éclate dans chaque trait de ce buste admirable! Le mien, qu'il a fait l'an dernier, n'approche pas de celui-ci; c'est l'œuvre d'un artiste, tandis que ce que j'ai là sous les yeux, c'est l'œuvre d'un homme éperdument épris. Insensée, qui n'ai rien vu et qui les ai rapprochés!..

— N'est-ce pas que c'est beau? demanda Thérèse, surprise du long silence de sa sœur.

— Très beau, répondit Pauline, en surmontant les pensées tumultueuses qui se pressaient dans son esprit; on ne se lasse pas

d'admirer. Je vous félicite, mon cousin; j'avais prédit que vous feriez un chef-d'œuvre; vous avez justifié ma prédiction.

André n'en était plus à s'étonner d'un si brusque changement d'attitude et d'accent. Il avait deviné la pensée de Pauline et il lui fut aisé de comprendre qu'elle ne cherchait à cette heure qu'à dissimuler à sa sœur ses véritables sentimens. Cependant Thérèse avait mis son chapeau et son manteau et attendait le bon plaisir de Pauline; la femme de chambre était rentrée furtivement et attendait aussi.

— La voiture est à la porte, dit tout à coup Mme Robernier à sa sœur, prenez-la; moi, je rentrerai à pied. J'ai une visite à faire dans ce quartier.

— Ne puis-je te tenir compagnie? demanda Thérèse.

— Non, ma chérie, répondit Pauline; tu ne peux m'accompagner là où je vais. Partez, ajouta-t-elle, je veux demander à mon cousin des renseignemens qui seraient sans intérêt pour toi.

— Adieu, monsieur, dit tristement Thérèse à André, en lui tendant la main.

— Au revoir, mademoiselle; je compte encore sur vous demain.

— Vous disiez que c'était fini! objecta Pauline.

— Il me faut au moins une séance, répondit André froidement.

Il ne comprenait que trop pourquoi Pauline éloignait sa sœur; il s'attendait à une scène de cris et de larmes et il s'apprêtait à la subir. Laissant Mme Robernier seule, il accompagna Thérèse jusqu'à la voiture; puis, quand il eut vu la voiture s'éloigner, il revint dans l'atelier, les mains dans les poches, chantonnant, affectant enfin un calme d'esprit qu'il était loin de ressentir. Il entra, ferma la porte derrière lui, et s'approchant de Pauline, qui se tenait debout et rêveuse devant le buste de sa sœur :

— Les choses dont vous avez à m'entretenir sont donc bien urgentes ou bien graves, que vous avez renvoyé Mlle Thérèse? demanda-t-il.

Pauline se tourna brusquement vers lui. Elle ne cherchait plus à se contenir, à dissimuler son ressentiment. Il éclatait dans ses yeux, et André comprit qu'il touchait à une crise décisive.

— Urgentes et graves, oui, répondit Mme Robernier. J'avais espéré que Thérèse serait sacrée pour vous, que vous comprendriez que le mariage auquel a songé mon mari est impossible, et que vous m'épargneriez l'injure de penser à ma sœur.

— Où prenez-vous que je vous aie fait cette injure?

— L'étrange attitude où vous étiez quand je suis entrée, la scène que j'ai surprise...

— Rien de plus simple à expliquer; je témoignais à Mlle de Sé-

rans mes remerciments et ma reconnaissance pour la complaisance qu'elle a mise à me faciliter mon œuvre.

— C'est la reconnaissance qui causait votre émotion, qui vous courbait passionnément sur la main de cette enfant? s'écria Pauline avec ironie.

— Je n'ai pas exprimé un autre sentiment.

— Pourquoi donc était-elle toute troublée?

— C'est votre esprit soupçonneux qui vous l'a montrée ainsi; je ne me suis pas aperçu qu'elle ressentît d'autre émotion que l'émotion du plaisir que lui causait la vue de son buste achevé.

— Elle doit en effet être heureuse et fière de vous avoir inspiré une telle œuvre, murmura Pauline avec amertume. Dans aucune de celles que vous avez faites jusqu'ici vous n'aviez mis tant d'âme. On voit bien que vous aimez Thérèse. — Et comme André restait silencieux en regardant le buste avec complaisance, Pauline ajouta : — Vous ne protestez pas! c'est donc vrai! vous l'aimez!

— Je ne dois compte à personne de mes impressions intimes.

Pauline fit un pas vers lui :

— Vous vous trompez, s'écria-t-elle; vous m'en devez compte, à moi. Jadis vous vous êtes engagé à ne jamais aimer ma sœur.

— Je ne me souviens pas d'avoir pris un tel engagement, il eût été aussi présomptueux que ridicule; la vérité est toute autre et se borne à ceci : un jour que je m'entretenais avec vous des projets de votre mari, — c'était au début de nos relations, — j'ai dit que je n'épouserais jamais M^lle de Sérans.

Le calme d'André exaspérait Pauline.

— Enfin, vous l'aimez! fit-elle.

— Eh bien, oui, je l'aime, et cet amour, qu'elle ne connaîtra pas, est à la fois ma joie et mon tourment; ma joie, puisqu'il m'a permis de constater que vous n'avez pas éteint en moi toute noble ardeur, mon tourment, puisque je ne peux, à cause de vous, en parler à celle qui l'a fait naître. Mon secret mourra avec moi, continua André, et si, provoqué par vous, je vous l'ai révélé, c'est afin de vous faire comprendre que désormais Thérèse nous sépare.

— Ah! c'en est trop! s'écria Pauline, ne se contenant plus; voilà que vous me bravez! Eh bien, qu'il en soit de cet amour qui m'offense comme de ce buste qui me l'a révélé, puisse-t-il périr de même!

Affolée, la rage aux yeux, les traits convulsés, elle s'élança contre le piédestal mobile sur lequel l'artiste avait édifié son œuvre et lui imprima un choc terrible. Le piédestal ébranlé oscilla une seconde, le buste détaché de son armature fut renversé et s'abîma avec un bruit sourd sur le plancher, où il s'écrasa, ne formant plus qu'un amas de terre et de boue. Un cri de stupeur

et de colère sortit de la bouche d'André. Il bondit, se jeta sur Pauline, la main levée, et, la prenant par le bras, il l'envoya brutalement à l'autre bout de l'atelier, en disant ces seuls mots :

— Misérable femme !

— Tuez-moi donc, répondit Pauline ; tuez-moi, cela vaudra mieux après tout que l'intolérable existence que vous me faites.

Mais il ne la voyait plus; il était revenu vers son œuvre détruite, et il la regardait d'un œil si désespéré, si morne que Pauline fut épouvantée. Elle s'avança vers lui et, s'agenouillant, elle soupira une supplication.

— Pardon, André!

Il leva les épaules, et reprit d'une voix sévère comme une sentence de mort :

— Oui, je vous pardonne, mais vous ne m'êtes plus rien. Il en est des sentimens d'affectueuse estime que je vous conservais encore comme de ce buste : vous les avez brisés.

Sans attendre qu'elle répondît, il courut vers la porte et sortit en la fermant avec fracas derrière lui, laissant Pauline seule, toujours agenouillée au milieu de l'atelier. Elle resta longtemps à cette place, écrasée, hébétée, le regard fixé sur les débris informes du chef-d'œuvre qu'elle venait d'anéantir, espérant toujours qu'André allait revenir. Elle pleurait son bonheur perdu, son rêve évanoui, ne pouvant croire à la réalité de cette heure cruelle qui mettait en pièces tout ce qu'elle avait espéré et ne laissait subsister autour d'elle que des ruines. Bientôt, les premières ombres du soir commençant à descendre, elle se décida à partir. Elle se leva péniblement, rajusta les plis de son manteau, les rubans de son chapeau et se dirigea lentement vers la porte. Mais, comme elle passait devant le bureau d'André, une feuille blanche étalée sur le buvard attira ses yeux. Ce fut une inspiration ; elle prit une plume, et debout, le corps plié en deux, elle écrivit d'un trait quelques lignes passionnées et suppliantes, expression éloquente de sa douleur et de son repentir. Puis, ayant glissé sa lettre, sa dernière espérance, sous une enveloppe, elle la mit en évidence en se disant que si cette lamentation désespérée ne lui ramenait pas André, tout était bien fini. Elle sortit, arrêta le premier fiacre qu'elle rencontra et se fit conduire chez elle, où elle arriva vers six heures.

Son mari l'attendait avec impatience. Il subissait aussi des émotions violentes qui, quoique d'une autre nature que celles de sa femme, ne laissaient pas de l'agiter. Il était ému lui-même à ce point qu'il ne remarqua pas le bouleversement des traits de Pauline. Dès qu'il la sut rentrée, il alla la rejoindre dans sa chambre où elle s'était réfugiée avec le désir d'y demeurer seule.

— J'avais hâte de te voir, ma chère, lui dit-il en se jetant dans

un fauteuil, des événemens graves s'accomplissent en ce moment, et j'ai besoin de tes conseils. Les ministres ont donné leur démission; on s'efforce de former un cabinet avec les élémens libéraux qui se trouvent dans les deux chambres et on me propose d'en faire partie. Que dois-je faire?

Que son mari devînt ministre ou non, que lui importait! En d'autres temps, elle avait envisagé avec complaisance la perspective de cette élévation. Elle se voyait trônant au ministère des affaires étrangères, partageant avec André sa toute-puissance. Maintenant, il s'agissait bien de cela; elle aurait sacrifié tous les portefeuilles du monde pour acquérir la certitude que son amant allait lui revenir! Elle écoutait son mari d'une oreille distraite, tandis qu'il énumérait les raisons qui lui faisaient un devoir d'accepter. A vrai dire, il les exposait avec la conviction d'un homme qui ne sollicite un avis que dans l'espoir que cet avis sera conforme à son désir. Il voulait être ministre; une telle ambition n'était pas déplacée. Mais, dans ce qu'il disait, Pauline ne voyait qu'une chose, c'est que, si cette ambition se réalisait, elle serait obligée de se jeter dans le tourbillon de la vie officielle et mondaine, d'aller aux Tuileries, de recevoir, de donner des dîners, des fêtes, et autant ce tableau lui avait naguère paru séduisant, autant maintenant elle le trouvait odieux.

— N'acceptez pas, dit-elle tout à coup, en interrompant son mari.

— Tu me conseilles de ne pas accepter! fit-il désappointé. Donne au moins tes motifs.

— Les voici, répondit-elle en faisant effort pour fixer sur ces questions son esprit entraîné ailleurs; d'abord, je suis en deuil pour longtemps encore, et je ne pourrais tenir votre salon. Or un ministre qui ne reçoit pas se prive du plus efficace de ses moyens d'action.

— Cela est vrai; cependant, si tu n'as pas d'autres raisons...

— J'en ai une autre et celle-là est plus grave. Est-ce le moment pour un homme tel que vous de prendre le pouvoir? Êtes-vous sûr de la sincérité de ceux qui sollicitent votre concours? Serez-vous le maître d'agir à votre guise? N'entravera-t-on pas votre liberté? Le pays réclame aujourd'hui une politique nouvelle? Veut-on réellement la lui donner, où ne cherche-t-on pas à le leurrer, en lui en donnant seulement les apparences? Les opinions que vous professez deviennent chaque jour plus populaires, mais elles ont des ennemis ardens et acharnés parmi les hommes les plus puissans. N'avez-vous pas lieu de craindre que ces hommes ne se liguent pour compromettre votre tentative, la faire échouer, et rejeter ensuite la responsabilité d'un échec qu'ils auront préparé sur votre inca-

pacité, de manière à obliger le souverain à recourir à eux de nouveau? Ne vous chargez pas du fardeau de cette expérience; laissez-la faire à d'autres; si elle réussit, vous êtes assez habile pour en profiter, si elle ne réussit pas, vous n'aurez pas usé inutilement votre influence et votre crédit.

— Comme tu raisonnes! s'écria M. Robernier stupéfait; je ne te savais pas si forte en politique...

— Vous m'avez consultée cependant...

— Je pensais, je te l'avoue, que tu accueillerais avec enthousiasme les ouvertures qui me sont faites.

— Je vous ai dit ce que je pense, répondit-elle, toute surprise d'avoir trouvé et exposé tant d'argumens décisifs. — Et comme elle voyait son mari tourner autour d'elle, hésitant et perplexe, elle ajouta : — Du reste, il se peut que je me trompe. Donnez-vous du moins le temps de réfléchir.

— C'est qu'on me presse...

— Alors, suivez votre inspiration, fit-elle avec impatience.

— Il est certain que tu m'as montré la situation sous un jour nouveau. Est-on sincère en haut lieu? Tout est là...

Il se promenait dans la chambre à grands pas. Excitée, nerveuse, toute endolorie, Pauline ne supportait qu'avec peine sa présence et son agitation.

— Si vous n'avez plus rien à me dire, reprit-elle bientôt, laissez-moi; je suis très souffrante ce soir, et sans vous en douter, vous me faites beaucoup de mal.

Il s'arrêta brusquement, la regarda et s'aperçut alors de l'altération de ses traits.

— C'est vrai, s'écria-t-il alarmé, tu es toute pâle, — il lui prit les mains, — tu as la fièvre. Je vais envoyer chercher le médecin.

— Gardez-vous-en bien, dit vivement Pauline; le seul remède qui me soit nécessaire, c'est le repos. Dînez avec Thérèse; j'essaierai de dormir et demain je serai sur pied. Ne vous inquiétez pas, sortez ce soir, voyez vos collègues et prenez une décision. J'approuve par avance ce que vous ferez.

Il s'éloigna à regret, ne se doutant guère des causes de cette indisposition subite, laissant Pauline seule, et lui promettant de venir prendre de ses nouvelles quand il rentrerait. Alors elle appela sa femme de chambre, et, s'étant apprêtée pour la nuit, elle s'étendit, enveloppée d'un peignoir, sur une chaise longue, au coin du feu. Elle resta longtemps ainsi, laissant ses membres lassés se reposer et son imagination se livrer aux tristes pensées qu'engendrait son malheur. Vers huit heures, Thérèse entra discrètement, et, s'avançant à pas légers, jeta sur elle un regard inquiet.

— Je ne dors pas, fit Pauline languissamment.

— D'après ce que m'avait dit ton mari, j'espérais que tu te serais assoupie, répondit Thérèse. Sans cela, je serais montée plus tôt. Il vient de sortir, et j'ai voulu te voir.

— Je suis bien lasse et j'ai la fièvre ; je ne peux dormir ; assieds-toi là, tu me tiendras compagnie.

Thérèse obéit et prit un siège en face de sa sœur. Autour d'elles régnait un profond silence : les bruits du dehors, étouffés par les tentures et les tapis, ne leur arrivaient que comme un murmure confus et lointain ; un feu clair brillait dans la cheminée et sous la blanche lueur de la lampe accrochait des étincelles aux cuivres des meubles et aux bronzes épars dans cette chambre luxueuse, qui respirait en ce moment un si paisible bonheur que personne, en y entrant, n'aurait pu soupçonner le drame dont étaient les héroïnes les deux femmes qui s'y trouvaient. Elles restèrent d'abord silencieuses l'une et l'autre ; puis comme Thérèse interrogeait sa sœur, afin de savoir à quelle cause il fallait attribuer son malaise :

— Laissons cela, répondit Pauline, demain je serai rétablie ; parlons plutôt de toi. Je ne t'ai pas vue depuis que tu m'as quittée chez André ; tu es contente de ton buste, n'est-ce pas?

— Comment ne l'être pas? C'est si beau !

— Oui, l'artiste a été heureusement inspiré ; il est vrai que le modèle ne laissait rien à désirer. Il a bien compris ce qu'il lui doit, car, lorsque je suis entré dans l'atelier, il te manifestait sa reconnaissance...

— Ah ! tu as vu? demanda Thérèse, confuse.

— Oui, j'ai vu, mademoiselle, qu'il vous baisait la main.

— J'étais toute troublée. C'est la première fois qu'un homme s'inclinait ainsi devant moi !

— En as-tu ressenti quelque orgueil, au moins?

— Non, mais plutôt une grande tristesse.

— Pourquoi cela, mon Dieu?

— Parce qu'en même temps qu'il me remerciait avec effusion, M. André m'a annoncé qu'il allait quitter Paris pour longtemps.

Pauline tressaillit, se souleva, attachant sur sa sœur des regards curieux et pleins de questions.

— Pour longtemps, dit-elle. Et pourquoi ce départ t'attriste-t-il?

Thérèse baissa la tête sans répondre ; Pauline était toute pâle :

— Dis-moi, petite sœur, reprit-elle, comment dois-je interpréter ton silence? Vas-tu avoir des secrets pour moi?

— Oh ! non ; n'es-tu pas ma meilleure amie?

— Parle alors ! Tu l'aimes, n'est-ce pas?

— Oui, murmura Thérèse ; je l'aime de toute mon âme. Cela m'est venu peu à peu. J'étais heureuse que M. André me reçût chez lui, heureuse de le voir, heureuse de l'entendre ; mais je ne savais pas

que ce fût là l'amour. Aujourd'hui seulement j'ai compris. C'est quand il m'a annoncé son départ...

— Et lui, t'aime-t-il?

— Je le crois.

— Il te l'a dit?

— Non; mais à la façon dont il m'a parlé, dont il m'a fait savoir qu'il ne s'appartenait plus!..

— Ah! il t'a confié la cause qui l'empêche de se marier!

— Il m'a dit seulement qu'il n'était pas libre.

— En effet, il n'est pas libre, dit gravement Pauline.

— Une femme, n'est-ce pas?..

— Oui, une femme à laquelle il a donné sa foi.

— Que ne l'épouse-t-il?

— Il existe entre eux un empêchement momentané, reprit Pauline, dont la voix tremblait.

— Peut-être regrette-t-il de s'être engagé envers elle; s'il m'aime, il ne l'aime pas!

Pauline se leva brusquement et, se penchant sur sa sœur :

— Ne dis pas cela, Thérèse; non, André ne t'aime pas, il ne peut pas t'aimer.

— De quel ton tu me parles, Pauline! objecta la jeune fille surprise.

— Si tu me vois émue, dit M[me] Robernier, c'est que je ne peux songer sans effroi au péril que tu as couru en t'arrêtant à la pensée de devenir la femme d'André. Oublie-le, ma Thérèse, il le faut.

— C'est aisé à dire, soupira M[lle] de Sérans.

— On peut ce qu'on veut, et à dix-huit ans, les peines d'amour ne sont pas incurables.

— En es-tu sûre, Pauline? Au nom de quelle expérience parles-tu? Tu n'as pas connu l'amour, toi! Je me souviens des larmes que tu as versées le jour de ton mariage; je n'étais qu'une enfant alors, et tu me cachais la vérité; mais, je l'ai devinée depuis, tu te sacrifiais en épousant M. Robernier; tu ne l'aimais pas!

— Et c'est pour cela que tu doutes de mon expérience! s'écria Pauline, bouleversée. Libre à toi d'en douter; mais tu oublieras André; tu es jeune, tu es belle, d'autres hommes viendront qui t'offriront leurs hommages!.. Tu choisiras l'un d'eux.

— Jamais! Si je ne peux être la femme de M. André, je ne me marierai pas.

— Ne dis pas cela! répliqua Pauline, frémissante; ne vois-tu pas que la seule pensée des chagrins que tu te préparerais par ce ridicule entêtement me rend folle. Écoute mes paroles, reprit M[me] Robernier; ton innocence t'interdit de les comprendre, mais grave-les dans ton

cœur, car je te jure qu'elles sont l'expression de la vérité. André Curtal est le seul homme que tu ne puisses épouser !

A ces mots prononcés d'une voix étranglée par l'émotion, Thérèse, éperdue, chancela. Son intelligence, éclairée par ce qu'elle avait entendu, venait de concevoir un horrible soupçon; mais elle l'écarta, aimant trop Pauline pour douter de sa vertu. Pauline éprise d'André ! c'eût été trop affreux.

— Je te crois, répondit-elle; alors, comme tu l'as dit, je serai malheureuse toute ma vie, car l'amour que Dieu m'a mis dans l'âme n'en sortira plus.

Pauline tomba sur sa chaise, écrasée par ce coup; en face d'elle, Thérèse pleurait, et ses sanglots secouaient son corps brûlé par la fièvre.

On dormit peu cette nuit-là à l'hôtel Robernier. Cependant le déjeuner réunit le lendemain, à l'heure ordinaire, Pauline, sa sœur et son mari. L'angoisse des deux jeunes femmes était écrite sur leurs traits; mais seules, elles pouvaient en deviner les causes. En se mettant à table, M. Robernier annonça à sa femme qu'il avait suivi son conseil et décidément refusé d'entrer dans le ministère, puis il ajouta :

— J'ai reçu une mauvaise nouvelle : André m'écrit qu'il quitte Paris pour plusieurs mois. Il a reçu, paraît-il, une invitation si pressante de se mettre en route pour Rome qu'il a dû prendre ce matin le train et s'éloigner sans nous faire ses adieux.

Thérèse avait trop souffert durant la soirée de la veille pour que cette nouvelle, quelque imprévue qu'elle fût, pût rien ajouter aux déchiremens de son cœur. Navrée, elle leva les yeux sur sa sœur, et ce qu'elle vit l'épouvanta. Pauline était blême, et ses lèvres tremblaient convulsivement. M^lle^ de Sérans n'avait plus rien à apprendre, ses soupçons étaient confirmés. C'en était trop pour cette âme sensible; la douleur nouvelle qui venait la frapper fut plus forte que son courage. La pauvre enfant sentit un voile descendre sur son visage, faire l'ombre autour d'elle. Sa tête s'inclina, et, glissant de sa chaise, elle roula sur le tapis, sans connaissance. M. et M^me^ Robernier s'élancèrent, éperdus, pour la secourir.

— Parbleu! elle aime André, dit M. Robernier, et le maladroit qui n'a rien vu et qui part pour six mois!

— Vous vous trompez, mon ami, répondit Pauline, à qui la réflexion de son mari rendit son sang-froid; André n'est pour rien dans cet évanouissement. Hier, durant la soirée, tandis qu'elle était seule avec moi, ma pauvre Thérèse a eu une crise toute semblable. Malheureusement depuis la mort de notre père, la chère enfant a les nerfs malades.

## VI.

A la suite des incidens dont on vient de lire le récit, Thérèse de Sérans dépérit visiblement. En quelques semaines, sa physionomie se transforma. Elle ne souffrait pas d'un mal aigu, mais elle se consumait lentement comme une fleur atteinte aux sources de la vie. Son visage s'allongea, ses yeux, cernés d'une ligne de bistre, se creusèrent et s'agrandirent. Du reste, ces changemens extérieurs n'en amenèrent aucun dans son caractère. Elle resta l'enfant douce et rêveuse qu'elle avait toujours été, affectueuse pour sa sœur et pour son beau-frère, témoins attristés de ce dépérissement. Vers le milieu de l'hiver, M[me] Robernier, qui suivait avec anxiété les progrès du mal mystérieux dont elle ne voulait pas s'avouer les causes, fit part de ses craintes à son mari. Ils eurent un long entretien avec Thérèse, et la pressèrent de questions sans pouvoir obtenir un renseignement propre à les éclairer. Elle ne savait pas ce qu'on voulait lui dire. Sans doute, elle sentait ses forces s'épuiser, elle ne pouvait méconnaître que sa santé était altérée; mais ces faits purement physiques ne pouvaient s'expliquer par aucune cause morale. Sa vie était heureuse, et elle-même impuissante à discerner l'origine de cette maladie qui causait à ceux qui l'aimaient les plus cruels tourmens.

— Écoute, ma chérie, lui dit sa sœur, un soir qu'elles étaient seules, si tu as quelque souhait à former, ouvre-moi ton cœur en toute confiance, quel que soit ce souhait, il sera exaucé.

— Je ne veux rien, je ne souhaite rien, répondit Thérèse; je vis heureuse près de vous, et je suis satisfaite de mon sort.

Et ce jour-là, ni les jours suivans, on ne put lui arracher aucune parole plus explicite. Elle mentait pourtant, elle mentait à dessein, elle connaissait la cause de son mal, mais elle était résolue à n'en pas parler. Elle mourait de ses espérances brisées, de son amour méconnu. La passion a de ces coups imprévus et terribles, et toutes les âmes ne sont pas également trempées pour y résister. Thérèse portait en elle un désespoir incurable, et, quelque effort qu'elle fît, elle ne pouvait le vaincre. Plus elle se disait qu'elle ne serait jamais la femme d'André et plus sa souffrance augmentait. Elle voulait se résigner à ne plus le voir, et son désir d'associer leurs deux existences prenait chaque jour une énergie nouvelle. Les souvenirs de son passé si récent assiégeaient son imagination. Elle se voyait dans l'atelier, buvant l'amour à longs traits, caressant des projets d'avenir; sa mémoire lui répétait les paroles d'André, ces paroles auxquelles elle s'était laissée tromper,

et la vision de ces heures qui ne devaient plus revenir remplissait ses yeux, donnait à ses regrets une âpreté déchirante. Elle comparait sa vie frappée à son aurore à ce buste brisé dont par pitié pour Pauline, André, dans l'une des rares lettres qu'il écrivait de Rome à M. Robernier, avait attribué la destruction à un accident, en lui promettant de le recommencer dès son retour.

Ce qui ajoutait au chagrin de Thérèse, c'est qu'elle était contrainte d'en rejeter la responsabilité sur sa sœur. N'était-ce pas la faute de Pauline qui détruisait sa vie? André l'aimait; elle en avait la conviction depuis le jour où dans l'atelier il s'était incliné devant elle, en lui baisant la main, et c'est Pauline qui les séparait! Tout son mal venait de sa sœur. Elle ne lui en voulait pas cependant; loin de lui en vouloir, elle la plaignait autant qu'elle se plaignait elle-même. Elle se laissait périr lentement, parce que sans André la vie lui semblait odieuse et intolérable. Elle l'avait aimé en le voyant; elle mourait parce qu'elle ne pouvait être heureuse par lui et avec lui. C'était une agonie lente qu'aucun remède n'arrêterait et dont Pauline était témoin, impuissante à en retarder la marche capricieuse, hésitante, mais sûre. C'est alors que Mme Robernier expia sa faute. Ayant perdu l'homme en qui elle avait mis toutes ses espérances, elle subissait par surcroît la douleur de voir sa sœur s'éteindre sous yeux et de ne pouvoir rien pour la sauver. Elle chérissait cette enfant; ce sentiment datait d'autrefois, le temps l'avait fortifié, et pour arracher Thérèse à la mort, elle était prête à se sacrifier. Mais que pouvait-elle? La laisser épouser André! Cela lui paraissait abominable. Un tel mariage eût été une injure pour Thérèse, et pour elle-même une source inépuisable d'amers regrets. D'ailleurs, par quel moyen décider André à se marier, à donner son cœur et son nom à la sœur de sa maîtresse? A supposer qu'un tel projet n'eût pas soulevé sa conscience, comment s'y prendre pour le réaliser? Ah! comme à cette heure elle maudissait cette passion funeste qui l'avait entraînée hors du devoir! Comme elle aurait voulu racheter au prix même de sa vie ses erreurs et ses faiblesses passées! Pour son malheur, elle n'avait pu imposer silence à son lâche cœur: elle aimait toujours André; mais elle comprenait maintenant le caractère criminel de son amour et ne songeait plus à reconquérir son amant, quoique inconsolable de l'avoir perdu.

Vers le milieu de l'hiver, l'état de Thérèse devint plus inquiétant. Les médecins conseillèrent un climat plus doux que celui de Paris, et, ne voulant pas exposer la jeune malade aux vents impétueux des bords du Rhône, ils l'envoyèrent à Pau. Mme Robernier et sa sœur partirent ensemble. Obligé de rester à Paris, M. Robernier devait les rejoindre au premier appel. Un séjour de quelques semaines dans

les Pyrénées produisit d'abord une amélioration sensible; ce ne fut cependant qu'un espoir sans lendemain, et au commencement du printemps, Thérèse ayant manifesté le désir de revoir son pays natal, il fallut accéder à ce désir, de peur qu'un retard ne la mît dans l'impuissance de supporter les fatigues du voyage. Elle arriva à Villeneuve au commencement d'avril, six mois environ après en être partie. Que de changemens dans ces six mois! Ils stupéfièrent tous ceux au milieu desquels M[lle] de Sérans avait grandi et qui, l'ayant vue s'éloigner belle et pleine de forces, ne la reconnaissaient plus dans cette jeune fille étiolée, languissante, au regard fiévreux, aux yeux démesurément agrandis, dont la peau, couverte d'une pâleur maladive, semblait collée aux os. Elle excitait autrefois l'admiration, elle n'inspirait plus maintenant que la pitié, et quelques âmes compatissantes, convaincues qu'elle ne vivrait pas, la plaignirent et la pleurèrent comme si elle fût déjà morte.

Les deux sœurs s'étaient installées au château, et Pauline, désespérément attachée à disputer cette chère existence au terrible mal qui la menaçait, se prodiguait en soins empressés et tendres. Pendant les premiers temps de son séjour à Villeneuve, Thérèse prit plaisir à faire des promenades en voiture. On était alors en avril; c'est le plus beau mois de l'année dans le Midi. Tout revit, tout renaît, l'air est tiède, le soleil n'a pas encore les ardeurs qui plus tard flétriront les fleurs et dessécheront les feuilles sur l'arbre; le vent ne soulève pas encore la fine poussière des chemins, qui, l'été venu, couvre le paysage d'un voile de poudre blanchâtre. On allait sur les rives du Rhône. Le fleuve roulait sans colère ses eaux transparentes; le long des berges, dans les saulaies d'un vert pâle, auxquelles la brise arrachait des gémissemens, les oiseaux chantaient; plus loin, rangées en bordure autour des prairies, les longues files des cyprès étendaient leur rideau sombre, déchiqueté vers la cime et troué de toutes parts par les feux dorés du soleil. Les oiseaux laissaient tomber dans l'espace, du haut des mûriers, l'étourdissante et longue rumeur de leurs cris. A la surface des terres, les semailles de l'hiver portaient leurs premiers fruits, et les blés, les luzernes, les garances, commençaient à couvrir le sol d'un tapis clair, varié dans ses nuances, étoilé de mille fleurs, qui s'étendait au loin jusqu'au pied des collines, au delà desquelles les montagnes de l'Ardèche profilent sur l'horizon leurs sommets hauts et nus.

Ces lieux familiers à Thérèse représentaient le pays natal; elle ne se lassait pas de les parcourir et de les revoir, et quelques jours s'écoulèrent ainsi; puis tout à coup, sans motif, elle s'en fatigua, refusa de sortir et ne goûta quelque satisfaction qu'à se trouver seule dans sa chambre. Elle restait là de longues heures, le regard fixé sur l'horizon, comme si dans le vide immense elle eût embrassé

la vision des choses qu'elle regrettait jusqu'à en mourir. Pauline était désespérée. Elle appela les professeurs les plus célèbres de la faculté de Montpellier. Leur science fut impuissante, et un jour que l'un d'eux quittait le château, après avoir émis la même opinion que ses collègues, à savoir que M<sup>lle</sup> de Sérans était phtisique, Thérèse dit à sa sœur :

— Il se trompe comme les autres, et c'est bien inutile, ma chérie, de vouloir me guérir. La source de mon mal n'est pas dans mon corps; elle est dans mon cœur.

Alors Pauline ne douta plus de la réalité contre laquelle elle se débattait depuis trois mois. Thérèse succombait à son amour pour André. Dès lors M<sup>me</sup> Robernier considéra que son devoir était tout tracé. Il fallait ensevelir le passé en un profond oubli, ne plus se souvenir qu'elle avait aimé André, qu'elle l'aimait encore, se sacrifier. Dût le spectacle du bonheur de sa sœur la tuer elle-même, elle devait rappeler l'homme qui avait été son amant et en faire le mari de la chère créature dont, sans le vouloir, elle causait le malheur.

— Serais-tu heureuse de revoir André? demanda-t-elle à Thérèse.

Celle-ci se souleva brusquement dans le fauteuil où elle était assise; ses yeux s'éclairèrent d'un sourire :

— André, murmura-t-elle.

— Je peux lui écrire.

— Et il reviendra à ton appel?

— Il reviendra, j'en suis sûre.

— Oui, ton influence sur lui est toute-puissante, je le sais, répondit Thérèse, dont le sourire s'envola; mais à quoi bon?

— A quoi bon, cruelle enfant! mais tu l'aimes! s'écria Pauline, les larmes aux yeux. Avoue-le donc, et ne me désespère pas, en refusant énergiquement de te laisser guérir.

Thérèse secoua la tête, posa gravement sur le bras de sa sœur une main amaigrie, et dit avec douceur :

— Je suis bien attristée en songeant à tout le mal que je te cause, ma chérie; mais je te jure que je n'aime pas André et qu'il ne serait pas plus habile qu'un autre à me sauver. Je sens bien que je suis condamnée.

— Condamnée, toi! murmura Pauline, condamnée! Mais c'est horrible de parler ainsi. Crois-tu donc que je pourrais te survivre?

— Alors prions Dieu afin qu'il éloigne la mort de moi, soupira Thérèse en embrassant sa sœur.

— Elle ment! se disait M<sup>me</sup> Robernier, elle ment; elle aime André, elle se sait aimée, et elle refuse de le voir! C'est à devenir folle!

Depuis qu'elle assistait au spectacle des souffrances de Thérèse,

les plus cuisans remords la tourmentaient, et avec une persistance maladive et poignante, elle était tentée de voir dans cette enfant une victime de ses propres fautes. C'est ainsi que peu à peu, écrasée par la douleur, elle s'était résignée au renoncement qui s'imposait à elle, à ne déployer d'énergie que pour réparer le mal qu'elle avait fait. N'aimant pas son mari, n'ayant pas connu les joies d'une heureuse maternité, abandonnée par son amant, elle se réfugiait de plus en plus dans sa tendresse pour Thérèse. Cette tendresse était maintenant tout pour elle; ce n'est plus que par là qu'elle pouvait reconquérir quelques débris de son bonheur brisé. Elle voulait que sa sœur vécût, elle la marierait à André; dans celui-ci elle ne verrait plus qu'un frère, un ami, et si de ce mariage, qui serait son œuvre, naissaient des enfans, elle les adorerait, les adopterait, se dévouerait pour eux! Tels étaient les projets qui, parmi des luttes et des contradictions, s'étaient formés dans sa pensée. Et maintenant qu'elle voulait les réaliser, c'est Thérèse qui y faisait obstacle! Comme elle venait de le dire, c'était à devenir folle. Elle ne se laissa pas rebuter cependant par l'accueil qu'avait reçu sa proposition.

— Je ne veux pas avoir à me reprocher son infortune, pensa-t-elle; je la rendrai heureuse contre son gré.

Elle écrivit le même jour à André. Depuis plusieurs semaines, il habitait Rome; il y cherchait l'oubli, mais l'oubli ne venait pas, et l'image de Thérèse, quoi qu'il fît pour l'éloigner, assiégeait sa pensée, y ramenant sans cesse, en traits saisissans, le tableau de l'existence bénie qui aurait pu être sienne, s'il ne s'était rendu indigne de posséder ce rare trésor. Il était malheureux et nourrissait la conviction qu'il le serait toujours. Pour ajouter à ses regrets, les lettres de M. Robernier lui avaient fait part des tristes changemens survenus dans la santé de M^lle^ de Sérans, et, bien qu'il cherchât à se convaincre qu'il n'entrait pour rien dans les causes qui les avaient provoqués, il ne pouvait se défendre d'un soupçon lourd à sa conscience. C'est dans ces circonstances qu'il reçut un matin une lettre de Pauline, elle était brève; en voici les termes: « Thérèse vous aime, vous pleure, et meurt du désespoir de vous avoir perdu. Oubliez ce qui nous sépare pour ne songer qu'à ce qui doit nous rapprocher: la nécessité de sauver cette douce créature, et de tout faire pour n'avoir pas à nous reprocher sa mort. La Pauline que vous avez connue n'existe plus; c'est une sœur que vous trouverez à sa place, accourez, il le faut, et surtout, n'hésitez pas; plus tard, ce serait trop tard. »

Il n'hésita pas et se mit en route.

Un soir, vers six heures, il arriva au château. Ayant annoncé son arrivée, il était attendu. Pauline le reçut fraternellement, avec au-

tant de calme et de simplicité que s'ils s'étaient séparés la veille. Elle avait eu raison de dire qu'il ne trouverait plus la Pauline d'autrefois. Accablée sous le poids de la fatigue physique et d'une torture morale contre laquelle l'énergie de sa volonté seule la soutenait, elle semblait ne plus rien conserver de sa jeunesse éclatante. Elle était toujours belle, mais d'une beauté fiévreuse, altérée par des chagrins amers, marquée comme d'un trait fatal de cette empreinte qui révèle les ravages de la passion, les nuits sans sommeil, les larmes, et, sous une résignation apparente, une sourde révolte prête à éclater.

Elle lui tendit la main.

— Je n'ai plus rien à vous apprendre, lui dit-elle; Thérèse se meurt; si elle peut encore être sauvée, ce n'est que par vous.

André chancela sous le coup de ces terribles nouvelles.

— Que faut-il faire? demanda-t-il; je suis prêt.

— Venez, vous allez la voir; gardez-vous surtout de laisser paraître l'émotion qui vous saisira quand vous constaterez ce que peut une douleur inconsolable sur une âme ardente.

Elle le conduisit jusqu'à la chambre de Mlle de Sérans où elle entra la première, tandis qu'il restait sur le seuil, caché derrière la portière. Thérèse était dans son fauteuil qu'elle ne quittait plus que pour se coucher. Sur des oreillers reposait sa tête, autour de laquelle les cheveux épars formaient une sombre couronne; le feu de ses yeux éclairait son visage décoloré, et sur ses genoux étaient ouvertes ses mains amaigries. André, qui de la place où il se trouvait la voyait, fut épouvanté. Il dut faire appel à toute sa volonté pour dissimuler son émotion.

— Tu vas éprouver une heureuse surprise, ma Thérèse adorée, dit Pauline à sa sœur, doucement, en souriant.

Et comme Thérèse l'interrogeait du regard, elle ajouta :

— André est arrivé.

— Il est ici? demanda vivement Thérèse.

— Tiens, le voilà, répondit Mme Robernier, en appelant André d'un geste.

A son aspect, Mlle de Sérans ressentit une commotion violente et se leva comme pour s'élancer vers lui; mais, après cet effort, elle se laissa retomber sur son siège, si faible qu'elle n'eut pas la force de retirer ses mains, sur lesquelles André agenouillé avait posé ses lèvres.

— C'est comme dans l'atelier, murmura-t-elle en souriant tristement; alors, j'étais belle et bien portante!

Elle le regarda avec complaisance, puis elle dit :

— Vous! vous! n'avez-vous donc plus rien à faire à Rome, ou n'êtes-vous ici que parce qu'on vous a appelé?

— Je suis ici parce que mon cœur m'y a conduit.

Pauline écoutait frémissante. Rien en elle ne trahit le déchirement que lui causa cette réponse.

— Je l'ai voulu, se disait-elle, et il le fallait.

— Nous resterez-vous longtemps? demanda de nouveau Thérèse.

— Je ne vous quitterai plus.

— Oh! vous dites cela pour me faire plaisir! Je suis malade et vous espérez me donner un peu de joie en promettant d'être là toujours; mais c'est impossible, votre place n'est pas ici, votre carrière a des exigences, elle vous appelle ailleurs.

— Voulez-vous me suivre là où elle m'appellera? dit André à demi-voix.

Thérèse s'était penchée sur lui, anxieuse, éperdue.

— Je vous aime, reprit-il d'un accent plus doux encore.

M^{lle} de Sérans se redressa, la physionomie transformée, exprimant l'effroi, le doute, la colère.

— Non! vous ne m'aimez pas! s'écria-t-elle en le repoussant, ce n'est pas moi que vous aimez; vous ne pouvez m'aimer. D'ailleurs je ne vous aime pas; grâce à Dieu, j'ai secoué le charme que vous aviez laissé tomber sur moi, vous ne m'êtes rien, et je ne veux pas vous voir; votre présence me fait trop de mal, sortez et ne revenez plus, sortez, sortez donc.

André s'était relevé stupéfait; Pauline, désespérée, se jeta sur lui, le prit par les mains, l'entraîna jusqu'au dehors sans dire un mot, et, ayant fermé la porte, revint en courant vers sa sœur qui sanglotait.

— Apaise-toi, supplia-t-elle en l'entourant de ses bras; ne me fais pas repentir d'avoir cru que la présence d'André mettrait un terme à ta peine. — Et comme les larmes de Thérèse redoublaient: — Tu me fais bien du mal en me fermant ton cœur, ajouta-t-elle, en résistant à mes soins, à ma tendresse.

— Mais, puisque je ne l'aime pas, pourquoi l'avoir appelé? Ne peut-on me laisser mourir en paix?

— Mourir! gémit Pauline.

— La mort, c'est la délivrance, ajouta M^{lle} de Sérans. Vois-tu, ma chérie, je conserve et j'emporterai dans le ciel pour ce que tu as fait pour moi une reconnaissance que je suis impuissante à t'exprimer. Elle sera plus grande encore si désormais tu ne me parles plus d'André. Je ne veux pas le revoir, ni lui, ni personne.

— L'épouser, ce serait le bonheur, la vie.

M^{lle} de Sérans laissa tomber sur sa sœur un regard où se révélait une impatience difficilement contenue, et d'un ton presque solennel, elle dit :

— Écoute-moi, Pauline, et puisque tu te plains de ce que tu ap-

pelles ma résistance, permets que je te l'explique d'un mot. Ce mot, je ne l'ai jamais prononcé et je ne le répéterai plus. Je ne puis épouser André, parce que, pardonne, ma sœur chérie, parce que je sais ce qu'il a été pour toi.

Mme Robernier bondit, en portant la main à son cœur, et hors d'état de protester.

— Qui t'a dit? fit-elle.

— N'accuse personne, Pauline : seule, j'ai tout deviné; dans l'atelier déjà, le jour où tu nous y surpris, j'avais conçu des soupçons, ils furent confirmés le lendemain, quand, M. Robernier nous ayant annoncé le départ d'André, je vis ton trouble...

— Oh! mon Dieu! gémit Pauline, que vous me châtiez cruellement dans cette enfant! Jusqu'où pousserez-vous votre rigueur? Mais, si je disparaissais, supplia-t-elle en levant vers Thérèse son front humilié, si je te promettais de ne jamais revoir André...

— Oh! tais-toi! tais-toi! dit Thérèse en posant une main sur la bouche de sa sœur.

A la suite de cette scène, dont Mme Robernier dans son ardeur à se sacrifier n'avait calculé ni prévu les conséquences, l'état de Thérèse empira en moins de trois jours de manière à lui ravir tout espoir de la sauver. La consomption achevait implacablement son œuvre, et Mlle de Sérans, affaiblie, épuisée, descendit vers la mort qu'elle attendait comme une amie. Quand il devint impossible de douter de la catastrophe qui allait s'accomplir, Pauline eut un accès de désespoir et de révolte. C'en était trop à la fin; elle n'avait pas mérité cette expiation épouvantable, et, prête à s'offrir en holocauste pour racheter le passé coupable qui l'écrasait, elle avait droit d'attendre du ciel un peu de clémence, et, en échange de son repentir, la vie de sa sœur. Puisque cette grâce suprême lui était refusée, c'est qu'elle était maudite, et dès lors la terre lui devenait odieuse; si Thérèse mourait, elle voulait mourir aussi. Elle prit cette résolution dans l'exaspération de sa douleur. Pendant les heures qui précédèrent le trépas de Mlle de Sérans, on la vit aller et venir dans sa maison, échevelée, la face convulsée, criant et pleurant, adjurant le ciel et le menaçant, déjà folle en un mot.

Banni de la chambre où Mlle de Sérans agonisait, André assistait à ce déchaînement d'un chagrin qui ne voulait pas être apaisé et en restait le témoin silencieux, abîmé lui aussi dans ses remords et ses regrets. Pauline passait près de lui sans lui adresser la parole et lorsqu'à deux reprises, il voulut faire un appel à la raison de l'infortunée, elle ne lui répondit pas. On eût dit que dans son cœur désabusé l'amour avait fait place à la haine. Quant à lui, assez heureux pour ne pouvoir la haïr, il n'éprouvait rien qu'une pitié dans laquelle il comprenait Pauline, Thérèse et lui-même. Sa vie était

détruite. Désormais il porterait comme un cilice le poids de ses jours à venir qu'aucun rayon n'éclairerait plus, heureux encore si dans cet effondrement de tout son être, il conservait la faculté de demander à son art les consolations dont il aurait besoin.

Une après-midi, cinq jours après son arrivée, comme il rentrait au château, après avoir adressé un télégramme à M. Robernier pour l'avertir de l'imminence d'un dénoûment fatal, il vit les domestiques courir effrayés vers la chambre de Thérèse. Tout son corps fut agité d'un frisson.

— Elle est morte! pensa-t-il.

Il arriva jusqu'à cette chambre et entra. La mort l'avait précédé. M^lle^ de Sérans venait d'expirer, tout à coup, dans les bras de sa sœur. Elle avait souri, murmuré une prière, et, après une courte agonie, son âme s'était envolée. Pauline gémissait, à demi couchée, sur le corps de Thérèse qu'elle tenait embrassé. André s'approcha et, lui prenant la main, il dit avec douceur :

— Venez, Pauline, venez !

Au son de cette voix, elle se calma soudainement, et, se laissant glisser jusqu'à terre, elle s'agenouilla au pied du lit. André demeura debout près d'elle, contemplant la morte sur le front de laquelle flottait un dernier rayon qui la parait d'une beauté surnaturelle. Tout à coup, M^me^ Robernier se releva. Elle ne pleurait plus, et sa physionomie portait l'empreinte d'un désespoir farouche et contenu, qui ne voulait pas éclater. Il fit un pas vers elle, convaincu qu'elle voulait lui parler. Elle parla en effet, et de sa bouche tombèrent ces mots :

— Oui, regardez-la; c'est nous qui l'avons tuée!

André quitta la chambre sans trouver une réponse à opposer à la constatation de cette implacable vérité. Quant à Pauline, elle voulut rendre à la dépouille mortelle de sa sœur les derniers devoirs. Elle l'habilla elle-même, la vêtit d'une robe blanche et l'étendit, les cheveux épars et les mains croisées, sur le lit jonché de lilas et de roses que, par ses ordres, on était allé cueillir dans le parc, puis elle demeura là jusqu'à l'arrivée de deux religieuses qui devaient veiller près du corps. Alors elle sortit furtivement, descendit l'escalier et franchit le seuil de la maison. Un domestique la suivit des yeux à travers le parc et jusque sur les bords du Rhône. Elle lui avait dit qu'elle se rendait chez le curé de Villeneuve, et il l'avait cru.

Pour raconter le funeste dénoûment de ce récit, nous en sommes réduit aux conjectures et aux suppositions, car, si le suicide de M^me^ Robernier eut un témoin, ce témoin ne put dire ce qu'elle avait fait avant de se donner la mort. Nous l'avons laissée aux bords du Rhône. La nuit était venue; au milieu des grandes nuées blanches

aux formes bizarres, éparses dans le ciel, le globe argenté de la lune montait avec majesté, tantôt brillant, tantôt voilé, et sillonnait la surface des eaux de longues alternances de lumière et d'ombre. Les bruits du jour s'étaient endormis; le bruyant murmure du fleuve en marche vers la mer couvrait les rumeurs confuses du soir. Sur l'autre rive, Avignon dessinait ses murs crénelés, ses clochers, la masse confuse de ses maisons au-dessus desquelles flottait une vapeur toute rouge des mille lueurs de la ville. Un voile de tristesse enveloppait le paysage, et Pauline dut rester longtemps à cette place, emportée par ses pensées vers les régions lointaines où son esprit déjà cherchait à rejoindre Thérèse.

Enfant et plus tard jeune fille, elle était venue souvent en cet endroit, et il semble que c'est vers le passé, si plein de souvenirs doux à évoquer, qu'en cette heure de détresse son imagination aurait dû la ramener; mais il n'est pas présumable qu'elle interrogeât le passé; non, elle interrogeait l'abîme, elle lui demandait sans doute ses secrets, avide de savoir si la mort qu'on trouve sous les eaux profondes est une mort rapide, sans agonie, ou s'il faut, en passant par ce chemin, souffrir longtemps avant d'entrer dans l'éternité, car elle voulait mourir. Elle avait dit à Thérèse qu'elle ne lui survivrait pas, et ce n'était pas une promesse banale; elle allait la tenir, ayant assez d'empire sur elle-même pour n'éprouver, prête à se détruire, qu'une appréhension purement physique. Que se passa-t-il alors dans cette âme déchirée? Songea-t-elle à Dieu ou seulement à Thérèse? Caressait-elle une immortelle espérance ou ne cherchait-elle que le néant? Rien d'elle ne lui a survécu pour nous révéler les préoccupations de ses derniers instans. Vers neuf heures, au moment où au château ses gens commençaient à s'inquiéter de son absence, un fermier de Villeneuve, qui longeait le Rhône en revenant d'Avignon, aperçut une femme debout sur le pont où lui-même allait s'engager. Il la vit franchir d'un brusque mouvement le parapet et se précipiter dans le fleuve, dont le lit en cet endroit est aussi profond qu'est rapide le courant. Le Rhône ne rend pas les proies qu'il engloutit. Il emporta sur son onde bleue le corps de Pauline vers la mer. Un bracelet ramassé à la place d'où elle s'était jetée et le témoignage du fermier furent les seuls indices qui permirent de constater à quel moyen elle avait recouru pour expier sa faute et oublier ses maux. André a vécu. C'est aussi une expiation.

ERNEST DAUDET.

# LE

# SOCIALISME AGRAIRE

## ET LE

# RÉGIME DE LA PROPRIÉTÉ

I. *Zemlevladénié i zemledélié v Rossii i drougikh evropeiskikh gosoudarsvakh* (La propriété et l'agriculture en Russie et dans les autres états européens, par le prince A. Vasiltchikof). — II. *Rousskii dilettantism i obchtchinoé zemlevladénié* (Le dilettantisme russe et la propriété commune, par MM. V. Guerrier et B. Tchitchérine).

Nous vivons à une époque de confusion intellectuelle et d'anarchie morale. Jamais peut-être, sauf aux premiers siècles du christianisme, il n'a circulé dans un âge sceptique, à côté d'idées troubles et de rêves désordonnés, autant de prétentions dogmatiques, autant de croyances contraires et de systèmes ennemis dont chacun revendique impérieusement pour soi la foi des hommes et la domination du monde. Sous ce rapport, les peuples de l'Europe ont peu de chose à s'envier les uns aux autres. A travers toutes les diversités religieuses, politiques, sociales, les mêmes conflits d'opinions et de tendances nous assaillent des bords du Tage aux bords du Volga, en sorte que dans cette confusion même l'Europe moderne témoigne de l'unité de sa civilisation. En chaque pays cependant les idées et les systèmes prennent une forme et une couleur différentes, selon les mœurs et le tempérament national. La Russie offre à cet égard

plusieurs caractères particuliers; l'un c'est que les vues les plus hardies, les thèses les plus téméraires ou les plus excentriques y rencontrent moins de faveur dans le peuple et les classes ignorantes que dans les classes plus cultivées. La société russe ressemble par là à notre société française du XVIII^e siècle. A Saint-Pétersbourg et à Moscou, comme dans le Paris d'avant la révolution, le beau monde aime fort à jouer avec les idées, et la bonne compagnie se plaît parfois encore à jongler avec les plus inflammables ou les plus explosibles, comme si dans le nord il n'y avait aucun danger de les voir éclater ou comme si sur la terre russe il n'y avait aucune matière combustible. Les derniers attentats, les troubles intérieurs et la propagande révolutionnaire ne semblent pas avoir entièrement guéri la société russe de son goût pour ce jeu périlleux. A beaucoup l'agitation stérile des artisans de révolution paraît trop superficielle et trop artificielle pour qu'on daigne s'en inquiéter; d'autres cherchent au mal des remèdes qui ne nous paraîtraient pas toujours sans danger. Aussi rencontre-t-on encore parfois dans les hautes classes une sorte de dilettantisme radical, de dilettantisme socialiste surtout, dont le point de départ est d'ordinaire un optimisme national et une foi persistante à l'innocuité des idées révolutionnaires en Russie.

Ces réflexions nous sont suggérées par un récent ouvrage d'un des hommes les plus en vue et des esprits les plus cultivés de la haute aristocratie russe, le prince A. Vasiltchikof. Le succès du livre mérite d'attirer l'attention sur les idées de l'auteur. Le noble écrivain, déjà connu par un grand ouvrage sur le *self-government* (*samo oupravlénié*) a entrepris de comparer les conditions sociales des principaux états de l'Europe, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, à celles de sa patrie, et à l'aide de chiffres et de déductions de toute sorte, il se flatte d'avoir démontré scientifiquement, mathématiquement, que toutes nos riches sociétés occidentales, fondées sur la propriété individuelle et la liberté du travail, sont par leur principe condamnées à une ruine fatale. Ces vues, fort bien accueillies du public russe, sont pour nous beaucoup moins nouvelles que ne semblent le croire les compatriotes de l'auteur; en dépit de leur brillant coloris et de tout leur appareil scientifique, ce que ces pages ont pour nous de plus curieux, c'est d'être sorties d'une plume aristocratique. L'ouvrage du prince Vasiltchikof nous offre cependant un double intérêt; il nous permet de voir ce que pense de notre état social la plus jeune des nations européennes, et en même temps, il jette un jour singulier sur l'état mental d'une partie des hautes classes en Russie.

# I.

Le but de l'ouvrage du prince Vasiltchikof est l'étude des rapports économiques et sociaux qui découlent de la propriété foncière, rapports qu'il désigne sous le nom de question agraire. Cette question, dit le prince, peut être examinée sous deux aspects différens : 1° au point de vue de l'état de la terre et de la culture, 2° au point de vue de la situation du peuple habitant le sol et le cultivant de ses mains. Or ces deux côtés de la question, on les sépare trop souvent en Europe. La science de l'Occident a donné beaucoup plus d'attention à la terre, à l'agriculture, aux droits de la propriété qu'à l'homme et à la force ouvrière qui met la terre en valeur. La propriété et l'agriculture ont été étudiées moins en vue des avantages et des besoins de la population des campagnes, de sa subsistance et de son entretien, qu'en vue de l'économie rurale et de l'agriculture envisagées objectivement, dans la supposition qu'avec l'amélioration des procédés d'exploitation et avec l'accroissement de la production s'amélioreraient proportionnellement l'état du peuple et le bien-être de toutes les classes. C'est d'après ce principe que toute l'Europe occidentale a été conduite à affermir les droits de la propriété, et à la débarrasser de toutes les entraves du moyen âge, tandis que les intérêts des habitans des campagnes n'étaient pris en considération qu'autant qu'ils ne faisaient pas obstacle à l'amélioration matérielle du sol et au développement de la richesse générale. De là cette double conséquence : les terres se sont amendées, la culture s'est perfectionnée, la production a décuplé, la place des cabanes enfumées et des maigres pâturages a été prise par de confortables maisons de fermiers et des champs fertiles ; la richesse nationale, en un mot, a crû dans des proportions inespérées et ne cesse de croître encore ; mais, pour arriver à ce haut degré de culture, il a fallu sacrifier une partie du peuple, sacrifier les habitans originaires de ces riches campagnes. Le paysan a été dépouillé de sa terre à la plus grande gloire de la production.

On voit quel est le point de départ de cette théorie, d'après laquelle il y aurait opposition entre l'intérêt de l'agriculteur et l'intérêt de l'agriculture, entre la richesse du sol et le bien-être de l'homme. L'auteur cite à l'appui de sa thèse, plus ou moins renouvelée des socialistes de l'Occident, Rome dans l'antiquité et l'Angleterre de nos jours. D'après ses calculs, plus de la moitié de la population rurale de l'Europe a ainsi été graduellement spoliée de ses terres et chassée de ses demeures vers l'enceinte des villes,

vers les fabriques et les usines. Voilà où conduisent les leçons de la science économique, de cette science pour laquelle la liberté de la propriété et la liberté personnelle du travailleur sont le dernier mot du progrès, et qui, pour développer la richesse générale, ne demande aux sociétés modernes que de garantir à tous et à chacun cette pleine liberté de la propriété et du travail.

L'Europe occidentale a suivi les enseignemens de l'économie politique, et depuis lors l'Europe a vu sa richesse nationale s'élever toujours et grossir sans fin; mais à quel prix ont été achetés tous ces succès! La classe des paysans propriétaires a entièrement disparu de certains états; dans les autres, elle a diminué de moitié et plus encore, pour faire place à un peuple de prolétaires. L'agriculture a tiré un admirable parti de cette expropriation du peuple; en passant des mains des pauvres, privés de capital, aux mains des riches et des capitalistes, la terre s'est prodigieusement améliorée, tandis que l'industrie et le commerce s'épanouissaient dans les villes, grâce à l'affluence des travailleurs expulsés des campagnes. Tout a réussi, tout a prospéré en apparence, et les savans de l'Europe paraissaient fondés à prédire le retour prochain de l'âge d'or, lorsque du fond des masses déshéritées et longtemps oubliées par la libérale Europe se sont élevés de sourds murmures, puis des voix de plus en plus distinctes et impérieuses, des plaintes de plus en plus sonores et retentissantes.

Dépouillé de ses terres depuis des générations, vivant d'un travail salarié, d'un travail mercenaire, ce peuple de prolétaires avait perdu jusqu'au souvenir de ses titres de propriété. Au lieu de réclamer le bien de ses ancêtres, il s'est plaint du bas prix du travail, il a demandé la diminution du nombre des heures de la journée, il a soulevé en un mot toutes les questions compliquées qui sont d'habitude réunies son le nom de question ouvrière. Dans toutes ces revendications des masses se cache par malheur un profond et inévitable malentendu, car il est évident que toutes les discussions sur le prix du travail n'ont pas d'issue, qu'elles ne sauraient aboutir à une entente et que toutes les transactions conclues à cet égard ne sont que des trêves entre deux ennemis. Pourquoi cela? C'est que la question a été mal posée; désormais le débat doit être porté sur un autre terrain. En regardant au fond de toutes les contradictions et de tous les désordres de l'Europe contemporaine, il est impossible de ne pas reconnaître que sous le masque de la question ouvrière s'en cache une autre essentielle, la question agraire. Ce que demandent ostensiblement les masses qui s'efforcent d'améliorer leurs conditions d'existence n'est point ce qu'elles ont réellement en vue. Ce qu'elles entendent réclamer, ce n'est point l'orga-

nisation du travail à gages, du salariat sur d'autres bases, c'est autant que possible la réduction, la suppression de ce mode de travail; ce qu'elles poursuivent parfois inconsciemment, c'est la propriété, c'est un domicile fixe et une exploitation libre. Toutes les libertés et les droits politiques que le XIX$^{e}$ siècle lui a si généreusement prodigués, le peuple de l'Occident est prêt à les échanger contre un morceau de terre.

Ainsi, pour le prince économiste, la question ouvrière se résout en une question agraire. Tous les désordres, toutes les souffrances des peuples de l'Occident ont leur principe dans ce fait que la majorité des habitans est dénuée de terres. Élevé dans un empire encore tout agricole et presque tout rural, le noble auteur semble n'avoir regardé l'Occident qu'à travers ses idées et ses habitudes de gentilhomme russe, pour lequel il n'y a d'autre richesse que la terre, d'autre travailleur que le paysan. De notre état social et de notre civilisation si complexes, il n'aperçoit qu'une face, et, quand il veut traiter des questions sociales, il n'en considère qu'un côté, et e côté de beaucoup le plus simple et le moins obscur. A des pays industriels et commerçans, à population dense et à grandes agglomérations urbaines, le philosophe moscovite semble vouloir appliquer des théories faites surtout pour un état agricole et pour un pays à population rare. Aux maux de nos sociétés industrielles, il présente doctrinalement un spécifique emprunté aux campagnes de son pays natal, et qui, dans les états même comme l'Angleterre, où il semblerait le plus utile, ne saurait être qu'un palliatif ou un remède partiel, local, nullement une panacée infaillible, capable de guérir tous les maux de la vieille Europe. Pour assurer en Occident le succès de lois agraires du genre de celles que semble prôner l'auteur, pour y reconnaître à tout habitant le droit de propriété, le droit à la terre, la première condition serait de raser nos usines, de détruire nos villes et de chasser de nos états occidentaux la moitié ou les deux tiers de la population.

Quand il examine quels sont les faits à l'appui de sa thèse, le prince Vasiltchikof en découvre un qui à ses yeux renverse toutes les affirmations de nos économistes touchant les progrès du bien-être chez les classes populaires. Ce phénomène caractéristique, ce symptôme morbide qui aux yeux de notre auteur est un signe indéniable du malaise des peuples de l'Occident, c'est l'émigration. Pour lui, la cause première ed l'émigration chez les peuples modernes, c'est la mauvaise répartition de la propriété foncière, c'est la disproportion entre le nombre des habitans et le nombre des propriétaires. Ce que l'Allemand, l'Anglais, l'Irlandais, l'Italien, vont chercher en Amérique ou en Australie, c'est la terre, c'est la pro-

priété. Il y a dans ce point de vue une part de vérité et une part d'exagération; mais, si l'économiste russe considère l'émigration comme un indice certain de souffrance et de perturbation sociale, comment n'a-t-il pas réfléchi que, pour rendre son système agraire applicable à l'Occident, il faudrait y transformer l'émigration en une sorte d'exode jusqu'à ce que la population de l'Europe fût assez réduite pour que chacun pût y être aisément propriétaire et y vivre sur sa propriété?

A l'appui de sa théorie sur l'expropriation du peuple grâce à nos lois et à notre fausse science économique, le prince Vasiltchikof examine l'état de la propriété et la situation du peuple des campagnes dans trois des principaux pays de l'Occident, l'Angleterre, la France, l'Allemagne. L'Angleterre, dit-il, est reconnue de tous comme la patrie de la grande propriété aristocratique, la France est regardée d'ordinaire comme un pays de petite propriété démocratique. Quant à l'Allemagne, elle se distingue à ce point de vue, comme au point de vue social, par l'organisation corporative, les terres, tout comme les habitans, y étant dans beaucoup de provinces divisées par classes. Il y a des terres nobles (*Rittergut*), aussi bien que des terres de paysans (*Bauernland*). Ces domaines grands ou petits se distinguent de la propriété française en ce qu'en Allemagne, dans la plus grande partie des contrées foncièrement allemandes du moins, les biens des paysans, comme les domaines nobiliaires, ne sont pas sujets aux partages et constituent une sorte de majorat, selon le système préconisé chez nous par M. Le Play et son école. Il semblerait que de principes aussi différens devraient découler des conséquences économiques et des rapports sociaux fort divers, mais pour notre auteur cette diversité est plus apparente que réelle. Toutes ces différences locales qui servent de thème aux discussions sur les mérites comparatifs de la grande et de la petite propriété, de la grande et de la petite culture, sont loin d'être aussi profondes qu'on le suppose d'ordinaire, et n'ont qu'une très faible influence sur la vie sociale et le bien-être du peuple.

Pour expliquer cette étrange anomalie, il faut qu'entre ces types de propriété au premier abord si dissemblables il y ait une secrète affinité, il faut que tous ces peuples de l'Occident, extérieurement sains et robustes, aient un secret vice de complexion. Ce défaut organique, le diagnostic du médecin russe l'a découvert, c'est encore et toujours l'irrégulière distribution de la propriété territoriale entre les diverses classes d'habitans. Dans toute la vieille Europe, la moitié au moins de la nation a été expropriée par l'autre. Et d'où vient ce mal commun à tout l'Occident? Il vient en partie de l'ordre primitif établi par la conquête qui dans toute l'Europe

occidentale a été le point de départ de la propriété (1), il vient ensuite des usurpations successives de la force ou du capital, usurpations consacrées par les principes juridiques et les théories scientifiques en vigueur.

Cette thèse, il en fallait démontrer la vérité par l'examen des faits. En Angleterre, la patrie de l'*entail* et des substitutions, la patrie des grands domaines et des riches *farmers*, l'auteur a beau jeu, et dans maintes de ses observations et de ses critiques il se rencontre avec les écrivains de l'Occident et les écrivains mêmes de la Grande-Bretagne. Le prince Vasiltchikof ne diffère guère de ces derniers que sur un point, mais ce point est capital. Aux yeux de l'observateur russe, l'Angleterre, avec sa propriété concentrée en quelques mains aristocratiques, semble le type le plus complet de la propriété européenne, de la libre propriété individuelle et héréditaire en honneur en Occident. De tous les pays de l'Europe c'est celui où les résultats de notre mode de tenure du sol sont le mieux accusés, celui où ils sont arrivés à leur dernier terme, à l'entière expropriation du paysan. Dans cette théorie, l'exception se change en règle, le régime de la grande propriété anglaise devient le modèle dont les états du continent sont condamnés à se rapprocher de plus en plus. On voit immédiatement l'exagération et le paradoxe (2).

Qui ne sait que ce n'est pas la liberté de la propriété, que ce ne sont pas les principes de l'économie politique ni même les bills d'*inclosure*, mais bien les lois et les usages particuliers de la Grande-Bretagne, le droit d'aînesse, les majorats et plus encore les mœurs aristocratiques qui de génération en génération ont diminué le nombre des *freeholders*, supprimé les anciens *yeomen*, renversé les bornes des champs et concentré la plus grande partie du sol de la Grande-Bretagne dans les mains de dix mille *landlords*, dont l'héritage, pouvant toujours grossir sans presque jamais se partager, croît d'une manière constante et démesurée à la façon des biens de mainmorte? Des deux mouvemens naturels de concentration et de division de la propriété, de composition et de décomposition des

(1) MM. Guerrier et Tchitchérine, *Rousskii dilettantism*, ont fort bien montré ce que contenait d'erreur cette théorie démodée, encore fort répandue en Russie.

(2) Si restreint qu'il soit, le nombre des propriétaires fonciers dans les Iles britanniques est en réalité plus grand qu'on ne le supposait naguère. D'après les *returns* officiels publiés en 1876, il y aurait dans les trois royaumes, en dehors du district de la métropole, 1,173,000 personnes ayant part à la propriété foncière. Sur ce nombre, il est vrai, plus de 852,000 possédaient moins de 1 acre (40 ares 46 centiares) et n'avaient chacune en moyenne que 8 ares et demi, soit le terrain d'une maison et d'un jardin. Les *landowners*, les propriétaires ruraux, ne dépassaient pas le chiffre de 321,000, et parmi eux 10,000 environ détenaient à eux seuls les deux tiers de la surface totale.

domaines agricoles, le premier, favorisé artificiellement par les lois et par les mœurs, a une prédominance disproportionnée, en sorte qu'entre les deux procédés d'agglomération et de division du sol qui devraient se balancer en alternant, il y a manque complet d'équilibre. Avec de tels usages, alors que tout favorisait ainsi la formation et l'arrondissement des grands domaines, il est évident que la propriété personnelle et héréditaire devait fatalement aboutir à un véritable privilège; il est certain que la suppression des terres communales et les bills d'*inclosure* devaient tourner au profit exclusif des grands domaines et de la grande propriété. Cette observation n'est point une découverte nouvelle, elle a maintes fois été faite par les Anglais mêmes (1). Avec le mode de succession en usage dans les Iles britanniques, le seul moyen de retenir aux mains du peuple, aux mains du laboureur, une partie du sol, c'eût été de conserver les terres communales. Il n'en est pas moins acquis qu'en Angleterre l'agglomération de la propriété tient aux lois et aux mœurs des insulaires plus qu'à l'appropriation personnelle du sol, et que l'entière liberté de la terre et de la propriété, grâce à la suppression des substitutions et du droit d'aînesse, accroîtrait au lieu de le diminuer le nombre des propriétaires. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder l'Amérique du Nord et les colonies anglaises, où avec des lois et des mœurs différentes, un régime de propriété analogue produit des effets fort divers.

Il est vrai que, pour obvier à l'accaparement des terres par quelques milliers de familles, il ne suffirait probablement pas dans la Grande-Bretagne d'abolir légalement les substitutions et le droit d'aînesse. Selon une remarque fort juste du prince Vasiltchikof, les mœurs sont aussi aristocratiques que la loi. La suppression du droit de primogéniture aurait peu d'effets pratiques tant que subsisterait l'entière liberté testamentaire. Les reproches ainsi faits au nom des masses populaires à notre mode d'appropriation du sol se retourneraient avec plus de justice contre les lois de succession de la Grande-Bretagne, contre le droit de tester, que pour cette raison sans doute beaucoup d'états ont jugé prudent de limiter. Le partage de la succession paternelle pourrait ainsi être considéré comme le correctif de l'appropriation individuelle et héréditaire du sol, comme le plus sûr moyen de mettre obstacle à l'accaparement des terres par quelques familles et d'empêcher la propriété foncière de se transformer en monopole. Si des lois dans ce sens doivent être regardées comme une restriction au droit de propriété, cette restriction peut ne pas toujours sembler inutile, et en fait elle existe

(1) Voyez par exemple : *Systems of Land tenure in various countries* (publication du Cobden-Club), *the Land Laws of England*.

dans la plupart des états du continent, malgré les attaques d'une école qui au moyen de la pleine liberté testamentaire tend à rétablir indirectement le droit d'aînesse.

En Allemagne, la situation de la propriété est moins nette, moins tranchée qu'en Angleterre; la répartition du sol varie singulièrement, selon les états et les provinces. L'émancipation des serfs y est encore fort récente, et la Prusse par exemple, suivant le système adopté depuis en Russie, n'a émancipé le paysan qu'en lui concédant une portion de la terre qu'il cultivait pour son ancien seigneur. Les bienfaits de cette grande réforme, commencée au lendemain d'Iéna par Stein, sont trop visibles pour être complétement niés et ne sont pas assez anciens pour avoir encore disparu. L'esprit de système a parfois une singulière manière de voir les choses; pour le prince Vasiltchikof, cette émancipation des serfs ainsi dotés de terre se transforme en une expropriation des paysans dépouillés au profit de leurs anciens seigneurs de la meilleure part des champs par eux cultivés (1). Des reproches identiques ont été adressés par certains Russes à l'émancipation des serfs en Russie qui s'est faite dans des conditions fort analogues. Dans une pareille liquidation entre le seigneur et le serf, qui tous deux ont des prétentions et des droits sur le sol, il est difficile de faire assez exactement la part de chacun pour qu'il n'y ait de plainte d'aucun côté. En Prusse comme en Russie, les deux parties ont pu souvent en même temps se croire toutes deux lésées; mais le fait de la dotation territoriale des paysans n'en subsiste pas moins. Dans beaucoup de contrées de l'Allemagne, le *bauer* possède encore aujourd'hui la moitié, parfois beaucoup plus de la moitié du sol, et cette nombreuse classe de paysans aisés et satisfaits est une des principales forces sociales de nos voisins (2).

Ce qui caractérise la situation agraire de l'Allemagne, c'est le partage du sol entre deux classes, entre deux ordres de propriétaires, l'ancien seigneur et l'ancien serf; à ce point vue, l'Allemagne n'est point sans quelque analogie avec la Russie. En Allemagne, cette répartition du sol a été maintenue par les lois ou les mœurs qui, dans certaines parties de la Prusse et de plusieurs autres états allemands, ont employé à la conservation des terres du paysan les moyens lé-

(1) MM. Guerrier et Tchitchérine ont fort bien rétabli à cet égard la vérité historique dans leur *Rousskii dilettantism*, p. 131-140. Voyez aussi Sugenheim : *Geschichte der Aufhebung der Leibeigenschaft*, et dans les *Systems of Land tenure in various countries, the agrarian legislation of Prussia.*

(2) D'après les chiffres donnés par le prince Vasiltchikof même (t. I, p. 264) dans la Prusse, le pays classique de la *Ritterschaft*, sur 100 millions de *morgen* de terres utiles comprises dans le royaume avant 1866, les *Rittergutsbesitzer* n'en possédaient pas 28 millions, et les communes de villageois, les *Landgemeinden*, en possédaient 53 millions. Le reste appartenait à l'état, aux villes, à des propriétaires non nobles, etc.

gaux et les restrictions au droit de propriété ailleurs mis exclusivement au service de la noblesse. Le paysan et le noble ont l'un et l'autre leurs domaines propres qu'ils ne peuvent morceler; le sol se trouve divisé en deux catégories de terres, les terres nobles ou seigneuriales et les terres de paysans, le *Frohnhof* et le *Bauernhof*. Dans les deux classes, le mode de transmission est le même, avec cette différence qu'en certains villages de l'Allemagne, comme dans quelques parties de la Suisse, le bien du père passe au dernier né et non à l'aîné des enfans; le majorat devient alors *minorat* (1). Droit d'ultimogéniture ou droit de primogéniture ont du reste les mêmes effets. Dans les contrées où existent l'un et l'autre, le paysan a échappé sans peine à l'expropriation de ses terres, car il combat à armes égales avec la *Ritterschaft*, la petite propriété se trouvant non moins protégée que la grande et étant couverte du même rempart légal. Aussi bien dans un pays où prévaudrait chez les hautes classes le droit d'aînesse, il n'y aurait d'autre moyen sûr de maintenir aux mains du cultivateur une partie du sol que de lier sa propriété des mêmes entraves (2).

Il semble qu'un tel mode de protection légale dût trouver grâce aux yeux de l'adversaire de la libre propriété et du défenseur des droits des paysans. Il n'en est rien. Le prince Vasiltchikof reproche à ce système de petits majorats ce qui à d'autres yeux en fait le principal avantage : il l'accuse de nouer entre le noble et le paysan, entre le *Rittergut* et le *Bauernhof*, des liens trop étroits et une regrettable solidarité. Ainsi unies par les mêmes privilèges, les deux classes de propriétaires sont toutes deux intéressées à la destruction et à l'envahissement des terres communales au profit de leurs domaines héréditaires. Un autre reproche fait avec plus de raison peut-être aux majorats de paysans, c'est qu'en transmettant la propriété à un seul héritier, de tels usages en excluent naturellement la majeure partie des habitans. Les paysans sont ainsi subdivisés en deux classes radicalement différentes par les intérêts comme par la situation économique. Grande ou petite, la propriété devient une sorte de monopole. Si une partie des hommes qui cultivent le sol de leurs mains en gardent la propriété, le plus grand nombre des travailleurs ruraux en est absolument dépouillé et, grâce au

(1) Un usage analogue se rencontre, croyons-nous, dans certaines communes du sud de l'Irlande. Dans le comté de Kent, la seule région de l'Angleterre où prévaut encore la coutume du partage égal, le plus jeune fils avait un privilège pour la maison paternelle. En d'autres pays se retrouvent encore des traces de ce droit des derniers nés qui est peut-être plus naturel que le droit de primogéniture, car les aînés sont les premiers en état de se suffire et de travailler à leur compte.

(2) C'est du reste à peu près ce que proposent M. Le Play et son école dans leurs plans de réforme sociale.

mode de transmission des terres, n'a presque aucune chance d'y jamais parvenir.

En dépit des restrictions qui dans plusieurs contrées s'opposent à la division des terres et tendent à conserver à chaque exploitation, à chaque petit domaine une certaine étendue, une certaine unité, le morcellement du sol est déjà très grand et peut-être même extrême dans beaucoup de régions du nord et du sud de l'Allemagne. En dehors même des provinces rhénanes qui vivent sous le régime du code Napoléon, dans plusieurs parties de la Prusse proprement dite, dans la Bavière, dans le Wurtemberg surtout, le parcellement du sol a été poussé fort loin. En Bavière, sur 4,600,000 habitans, on comptait déjà il y a une vingtaine d'années près d'un million de propriétaires et dans le Wurtemberg 449,000 propriétaires sur 1,600,000 habitans (1).

L'Allemagne montre ainsi, tout comme l'Angleterre, que, si une grande partie de la population des campagnes est exclue de la propriété territoriale, la faute n'en est point au mode de propriété, mais bien plutôt au mode de succession, aux privilèges de classe, aux mœurs aristocratiques.

## II.

En France, la propriété offre un tout autre spectacle qu'au delà du Rhin ou de la Manche. Là, plus de majorats du noble ou du paysan, plus de précautions de l'état ou de la famille pour conserver une part du sol à telle classe ou à telle autre. De tous les grands états de l'Europe, la France est celui où la terre a été le plus complètement affranchie de tous les liens de la féodalité, le plus complètement dégagée de toutes les entraves légales, celui où la mobilisation du sol a été le plus facilitée par la loi et le plus largement pratiquée par les mœurs. Si cette liberté de la terre et cette mobilisation de la propriété mènent naturellement à l'expropriation des cultivateurs, en aucun pays cette expropriation ne devrait être plus avancée, en aucun le prolétariat rural ne devrait être plus nombreux. Le capital, aux envahissemens duquel ni la loi ni les mœurs ne mettent aucun obstacle, devrait déjà s'être emparé de la totalité du sol aux dépens des mains qui le mettent en œuvre.

Or chacun sait qu'il est loin d'en être ainsi, et que de tous les états de l'Europe la France est au contraire celui qui compte le plus grand nombre de petits propriétaires. Il y aurait dans ce fait seul de quoi renverser tout le système d'un théoricien moins convaincu

(1) Ces chiffres, dont nous ne prenons pas la responsabilité, sont ceux admis par le prince Vasiltchikof lui-même ou par les auteurs cités par lui.

que le prince Vasiltchikof, mais l'esprit de système ne se laisse pas rebuter par les dénégations des faits. Pourquoi la France semble-t-elle ainsi échapper aux conséquences fatales de ses lois économiques? A cette prétendue anomalie il serait facile de trouver une explication spécieuse dans la grande révolution, la confiscation des terres d'église et des biens d'émigrés, la vente et le partage des biens nationaux; mais l'écrivain russe est assez au courant des dernières études historiques pour savoir que chez nous l'extrême morcellement du sol est fort antérieur à la révolution. A ses yeux comme à ceux de certains de nos écrivains, la révolution a même moins profité au paysan qu'à la classe moyenne. D'où peut donc provenir cet extrême fractionnement de la propriété? Il vient précisément de ce que la classe moyenne et le capital ont presque seuls bénéficié de la vente des biens nationaux, qu'ils n'ont cessé d'augmenter l'étendue de leurs acquisitions aux dépens de la noblesse, de l'église et des biens communaux, en sorte que le paysan, réduit aux petits lots de terre qu'il possédait avant la révolution, n'a eu d'autres ressources avec l'accroissement de la population que de diviser et subdiviser ses terres en découpant son héritage en minces lanières. Grâce au régime de succession, le nombre des propriétaires augmentait démesurément sans qu'augmentât la part du sol en possession des cultivateurs, de façon que les terres des paysans finissaient par se réduire en poussière et que les anciens propriétaires cultivateurs se transformaient petit à petit en prolétaires, en ouvriers à gages ne détenant plus que des parcelles insignifiantes des champs possédés par leurs ancêtres.

Peu importent du reste les causes du morcellement du sol, ce qui serait intéressant, ce serait, par l'examen de la répartition des terres dans notre pays, de découvrir que, contrairement à l'opinion reçue, la propriété y est beaucoup moins divisée, beaucoup moins démocratique qu'on ne le suppose d'ordinaire. Cette découverte, l'auteur russe l'a faite d'après nos propres documens et nos propres écrivains. En France sa thèse n'est pas aussi neuve qu'elle en a l'air, mais à l'étranger cette partie de son livre a dû sembler une des plus curieuses. Beaucoup de lecteurs y ont pu voir une véritable révélation.

Quand on parle de la division de la propriété en France, on se fonde d'ordinaire sur le grand nombre de propriétaires et de cotes foncières sans le plus souvent s'informer de l'étendue de la plupart des propriétés. C'est ainsi qu'on trouve en France douze ou treize millions de cotes foncières (plus de quatorze millions même en 1870) et sept ou huit millions de détenteurs du sol; mais, quand on parle d'un pareil nombre de propriétaires, n'est-on pas dupe des mots et

des apparences? Si l'on y regarde de près, on voit que la plupart de ces prétendus propriétaires fonciers ne vivent point de la culture de leurs terres et n'en sauraient vivre, que le plus grand nombre ne possède que des parcelles trop petites et trop dispersées pour se prêter à une exploitation régulière. L'on compte, dit-on, cinq ou six millions de propriétaires ruraux; mais sur ce nombre, la plus grande moitié, plus de trois millions et demi, sont exempts de l'impôt foncier à cause de l'exiguïté de leurs domaines dont beaucoup même n'ont pas assez de valeur pour que la vente en puisse payer les frais de liquidation après décès. En fait un grand nombre de ces propriétaires sont sinon des indigens, au moins de vrais prolétaires, et en France comme en Angleterre ou en Allemagne, la plus grande partie de la population ne doit sa subsistance qu'à un travail mercenaire. De la propriété elle n'a guère que le titre, et cette propriété presque nominale ne l'empêche pas d'être obligée de vivre du travail à gages tout comme l'ouvrier agricole de la Grande-Bretagne.

Cette vérité, le prince Vasiltchikof prétend la démontrer au moyen de statistiques et de chiffres plus ou moins bien établis et empruntés à des écrivains ou à des documens qui ne sont pas toujours d'accord entre eux (1). Nous ne le suivrons pas dans ses calculs souvent arbitraires sur l'étendue du sol que peut cultiver une famille, étendue qui constitue ce que notre auteur appelle la *propriété normale* du paysan, comme si la variété des terres et la diversité des cultures permettaient de fixer, même approximativement, la part du sol qui peut être mise en œuvre par un chef de famille sans le secours d'aucun bras mercenaire (2). Aux yeux niveleurs du prince russe, tout ce qui est au-dessus ou au-dessous de ce lot soi-disant normal d'une exploitation de famille est défectueux. Or, en mesurant notre propriété foncière à cette sorte de lit de Procuste, on la trouve doublement vicieuse.

Ainsi par exemple il y aurait en France, — nous n'élèverons aucune contestation à propos des chiffres, quelque discutables qu'ils puissent nous sembler, — il y aurait en France près de 4 millions de propriétaires (3,600,000) possédant en moyenne 3 hectares de

(1) L'auteur cite particulièrement M. Léonce de Lavergne dans son *Économie rurale de la France*, et M. A. Legoyt dans son livre sur *la France et l'étranger* (1863), et entre ces deux écrivains, dont les calculs sont presque également anciens, le prince Vasiltchikof s'appuie de préférence sur M. Legoyt parce que les chiffres donnés par ce dernier se prêtent le plus aisément à ses vues

(2) Pour la France, l'auteur fixe cette espèce d'étalon de la propriété entre dix et quinze hectares par famille, selon les régions, soit en moyenne trois hectares par tête d'habitant en donnant, comme lui, à la famille française une moyenne de 3,83 âmes, en gros quatre personnes.

terre, c'est-à-dire un lot d'ordinaire insuffisant à l'emploi des bras et à l'entretien de la famille. A côté de ces propriétaires incomplets, si j'ose ainsi parler, il y aurait la grande propriété détenant encore de 15 à 18 millions d'hectares partagés entre 50,000 familles. Entre ces deux extrêmes se placerait enfin un demi-million de propriétaires moyens, possédant chacun de 30 à 62 hectares et en détenant ensemble plus de 20 millions, soit près de la moitié du sol cultivable et plus que tous les petits propriétaires réunis. Pour le prince Vasiltchikof, c'est cette classe, dont la prépondérance s'accroît sans cesse, qui donne à la propriété française son caractère propre. La France n'est point, comme on le dit vulgairement, la patrie de la petite propriété, c'est la patrie de la propriété moyenne, de la propriété *bourgeoise*, comme s'exprime avec un double dédain le noble démocrate russe. C'est à cette classe moyenne seule qu'a réellement profité la révolution et tout l'ordre politique et social qui en est issu.

En France aussi bien qu'en Angleterre, le laissez-faire et le laissez-passer de nos économistes a produit ses fruits; il a permis au capital de s'emparer du sol aux dépens des mains qui le cultivaient. Entre les deux états, la grande différence, c'est que dans l'un l'expropriation du paysan est achevée et qu'elle s'est faite au profit d'une oligarchie de quelque dix mille familles, et que dans l'autre l'œuvre de spoliation menée par le capital est simplement en voie d'accomplissement et se fait au profit d'un demi-million de bourgeois. Pour les masses populaires, les résultats n'en sont pas moins fort analogues; en dépit du grand nombre de cotes foncières, le gros des paysans français est un peuple de prolétaires condamnés à l'exploitation du capital.

Dans ces appréciations, il y a un singulier mélange d'erreur et de vérité, de remarques justes et de déductions outrées, hors de toute proportion avec les faits. Il est très vrai que, lorsque nous parlons de huit ou neuf millions, voire même de cinq ou six millions de propriétaires en France, nous nous payons souvent de mots (1). Un grand nombre de ces propriétaires n'ont d'autre bien qu'un insignifiant lopin de terre dont ils sont obligés d'abandonner

(1) Le nombre des exploitations agricoles est en effet fort inférieure au nombre des propriétaires fonciers. Dans la *Statistique de la France* (1875), t. II, chap. XII, M. Maurice Block comptait 3,225,800 exploitations agricoles qui se divisaient selon l'étendue de la façon suivante :

| | | | |
|---|---|---|---|
| De 0 à 5 hectares | 1,815,000 | De 20 à 30 hectares | 176,000 |
| De 5 à 10 — | 620,000 | De 30 à 40 — | 95,000 |
| De 10 à 20 — | 364,000 | Au-dessus de 40 h. | 154,000 |

Le recensement de 1876 qui inscrit pour l'agriculture 3,905,000 patrons et chefs d'emplois semble, il est vrai, relever notablement le chiffre des exploitations agricoles.

la culture à autrui, beaucoup même ne possèdent qu'une maisonnette avec un petit jardin. Mais, quand la propriété de plusieurs millions de Français se réduirait à une maison avec un jardin, cela seul serait un avantage immense pour le peuple et le pays. Dans les états à population dense, et en grande partie industrielle et urbaine comme nos états de l'Occident, l'on pourrait peut-être dire qu'une habitation avec un petit jardin constitue la propriété normale, s'il est permis d'accepter un terme aussi vague et arbitraire, la seule propriété que l'on puisse espérer voir aux mains du plus grand nombre. Ce n'est pourtant point aujourd'hui la seule du paysan français.

Il faut d'abord penser qu'en France, avec la culture de la vigne par exemple ou avec la culture maraîchère, une famille peut souvent trouver sa subsistance sur un lot de terre qui serait manifestement insuffisant dans les vastes plaines du nord. Aussi, quand on estime le nombre des propriétaires indépendans à une sorte d'oligarchie bourgeoise de cinq cent mille familles, on joue manifestement avec les chiffres ou l'on ignore toutes les conditions de la vie rurale chez nous. Pour approcher de la vérité, qu'en pareille matière l'on ne saurait se flatter d'atteindre, il faudrait, croyons-nous, au moins quadrupler ou quintupler ce chiffre (1). Deux millions de propriétaires ruraux indépendans vivant sur leur propre sol, un million de fermiers ou de métayers et deux millions de serviteurs à gages, pour la plupart, comme les fermiers ou métayers, propriétaires eux-mêmes; telle semble encore en gros, ainsi que l'estimait naguère M. de Lavergne, la répartition de notre population rurale.

(1) D'après les documens officiels (*Statistique de la France : Résultats généraux du dénombrement de 1862*), il y avait 3,799,000 propriétaires fonciers dont 3,740,000 cultivateurs. Sur ce nombre, 1,754,000, soit près de la moitié, ne cultivaient que leurs propres terres, 850,000 affermaient en outre des terres d'autrui, et 1,134,000 seulement, soit beaucoup moins du tiers, travaillaient aussi comme ouvriers à gages. D'après les documens les plus récens (*Statistique de la France : Résultats généraux du dénombrement de 1876*. Paris, 1878), la population agricole totale s'élevait à 18,968,000 individus se répartissant ainsi :

| | |
|---|---|
| 1° Propriétaires cultivant eux-mêmes leurs terres, | 10,620,000 soit 56 p. cent. |
| 2° Fermiers, colons et métayers, | 5,708,000 soit 30 — |
| 3° Professions agricoles diverses (vignerons, bûcherons, maraîchers, etc.) | 2,639,000 soit 13 — |

Pour la population agricole active, le même recensement de 1876 inscrit 3,905,000 patrons ou chefs d'emplois, 136,000 employés, 967,000 ouvriers et 1,620,000 journaliers des deux sexes, ce qui d'après la statistique officielle donne près de 59 pour cent de patrons contre 2 et demi pour cent d'employés et seulement, 39 pour cent de salariés, ouvriers ou journaliers. Il est vrai que cette proportion ne nous paraît pas exacte parce qu'on l'a établie en dehors des domestiques des deux sexes (1,325,000) compris dans la population agricole inactive.

Certes, si par propriété démocratique on entend un régime de tenure tel que chaque famille ou chaque habitant ait une part sensiblement égale du sol, la propriété en France n'est point démocratique, et elle ne saurait l'être avec la liberté des transactions, avec la liberté de l'homme et de la terre. Une pareille propriété niveleuse n'est possible que sous le régime de la communauté, c'est-à-dire avec l'abrogation même de la propriété telle que la connaît l'Occident au profit d'une simple jouissance temporaire et de partages périodiques du sol.

Veut-on prouver que l'inégalité est le fruit naturel de la liberté, il n'est pas besoin d'entasser les chiffres et les argumens. La liberté ne saurait aller sans la responsabilité, la responsabilité sans l'inégalité. De ce qu'avec la liberté de l'homme et de la terre il est aussi impossible d'établir ou de maintenir une égale répartition du sol qu'un partage égal des capitaux, s'ensuit-il que la liberté ait pour résultat d'organiser artificiellement l'inégalité aux dépens des masses et au profit du petit nombre, aristocratie ou bourgeoisie? Nullement; loin d'être démontrée par la situation agraire de la France, cette vieille thèse des socialistes de toutes les écoles est manifestement contredite par les faits et l'exemple même de la France. Est-ce que depuis la révolution le paysan cultivateur a été exproprié par le capital? S'il ne possède pas tout le sol, comme on se l'imagine parfois à tort, c'est que la liberté n'a pas encore tourné à son profit exclusif. Le régime de la liberté de la terre n'a détruit ni la grande, ni la moyenne, ni la petite propriété, il les a laissées subsister côte à côte selon les régions, la nature du sol, la nature des cultures, et à ce point de vue la France ne mérite pas plus les reproches ou les dédains des partisans de la petite propriété que les reproches et la pitié des apologistes de la grande propriété et de la grande culture. En somme, il est sorti de notre régime de propriété et de nos lois de succession tout ce qu'on en pouvait attendre théoriquement. Dans la distribution des biens fonciers, la liberté a introduit la plus grande variété, faisant naturellement passer la terre aux mains qui en tirent le meilleur parti. Au-dessus de millions de petits propriétaires, il s'en rencontre quelques milliers de grands, et entre les deux extrêmes se placent des centaines de mille de propriétaires moyens, avec des gradations insensibles des uns aux autres, de façon qu'entre eux il est impossible de marquer une limite quelque peu précise.

La liberté, disons-nous, a laissé subsister simultanément en France différens types de propriété, comme différens modes de tenure du sol; mais, si l'on demande qui chez nous profite le plus aujourd'hui de cette émancipation des terres et de cet affranchissement des transactions, assurément ce n'est pas la grande propriété.

Sur ce point, l'esprit de système, s'appuyant sur des documens anciens ou incomplets, a fait tomber le prince Vasiltchikof dans une erreur des plus graves. L'auteur de *la Propriété et l'agriculture* nous représente le capital comme étant, depuis 1825 et 1830, en train de recomposer partout les grands domaines, ou mieux les fermes bourgeoises aux dépens des petits cultivateurs. Depuis un demi-siècle, la part du paysan dans le sol aurait sans cesse décru. La bourgeoisie ou la propriété moyenne, qui presque seule « avait gagné à la grande loterie de la révolution, » qui presque seule avait profité de la vente des biens d'église et des biens communaux, la bourgeoisie et le capital poursuivraient leur œuvre d'usurpation et d'accaparement. On prétend prouver ce mouvement de concentration de la propriété au moyen de chiffres empruntés aux cotes foncières, aux droits de succession, aux mutations de la terre. D'après les calculs du prince russe, le chiffre des mutations par exemple est chez nous si élevé qu'en une douzaine d'années elles semblent embrasser le total des terres du pays. De là se tire une curieuse remarque qui, pour être empreinte d'une forte exagération, n'est peut-être pas cependant aussi paradoxale qu'elle en a l'air. Il se trouverait qu'en France, sous le régime de la propriété personnelle et héréditaire, la terre change presque aussi souvent de mains qu'en Russie sous le régime de la propriété collective et des partages périodiques.

De ces nombreuses mutations ou des variations des cotes foncières, peut-on conclure à l'arrondissement continu des domaines ruraux? Certes, il peut s'être produit ou se produire encore çà et là un mouvement d'agglomération de la propriété au bénéfice de la culture, parfois entravée par l'exagération du morcellement du sol. Qu'on s'en réjouisse au point de vue de la production ou qu'on le déplore au point de vue social, cette recomposition des domaines agricoles est loin d'être un fait général et sans contre-partie. Sous le régime du laissez-faire, la répartition de la propriété se modifie sans cesse dans les deux sens opposés simultanément, ici se concentrant, là se subdivisant, selon les contrées ou les cultures, selon les familles ou les individus. S'il y a eu depuis 1870 une légère diminution dans le nombre des cotes foncières, arrivées au chiffre énorme de 14 millions, ce n'est qu'aux dépens de ces minces parcelles de terre trop petites pour être aisément exploitées. Tout nous fait croire au contraire que le nombre des propriétaires cultivateurs va sans cesse en augmentant et croîtra encore pendant longtemps aux dépens de la moyenne et surtout de la grande propriété (1).

(1) En Belgique, où le régime de la propriété est le même qu'en France, l'augmentation croissante du nombre des propriétaires a été mise en lumière par la statistique officielle. L'on comptait dans le royaume, en 1846, 5,500,000 parcelles et 758,000 pro-

Un fait qui ne peut s'expliquer autrement, c'est que depuis longtemps, en France, les petites propriétés foncières ont une valeur vénale relativement supérieure à la valeur des grandes, en sorte que la façon la plus lucrative de vendre les grands domaines, c'est de les couper et fractionner en parcelles que se disputent les paysans. Plusieurs faits nouveaux témoignent visiblement dans le même sens. Il n'est pas besoin d'être bien au courant des conditions actuelles de l'agriculture française, pour savoir combien, depuis un certain nombre d'années, elles semblent devenir de moins en moins favorables à la grande propriété. C'est sur celle-ci que retombent surtout le renchérissement de la main-d'œuvre et les frais de culture qui s'élèvent sans cesse alors que, grâce à la concurrence des pays neufs des deux mondes, le prix des principales denrées agricoles, des céréales au moins, reste stationnaire (1). Le loyer des terres devient pour cette raison de plus en plus difficile; les baux, qui jadis suivaient une progression régulièrement ascendante, ont pour la plupart cessé de monter ou commencent à baisser déjà; en beaucoup de régions, le fermage semble entrer dans une période de décadence. Plus nous allons et plus augmente le nombre des terres qui paraissent ne pouvoir être cultivées avec profit que par celui qui les possède et qui, pour les mettre en valeur, n'emploie que ses bras et ceux de sa famille.

Grâce aux relations internationales et à l'élargissement des moyens de production, les faits les plus récens ont pour longtemps démenti la fameuse et sinistre théorie de Riccardo, de Mill et des économistes anglais sur la rente de la terre. Inventée pour un marché restreint où la production des denrées alimentaires ne pourrait augmenter aussi vite que les besoins d'une population toujours croissante, cette théorie, reprise par les socialistes, se trouve radicalement fausse pour un marché ouvert et international. Tant qu'il restera dans l'un ou l'autre hémisphère de vastes surfaces de terres fertiles et désertes ou faiblement peuplées, tant qu'il y aura des pays comme les deux Amériques, l'Australie ou la Russie, produisant bien au delà de leurs besoins de consommation, la rente de la terre ne pourra reprendre sa marche ascendante du commencement du siècle. Pour la lui rendre, il faudrait relever artificiellement autour de nos frontières toutes les vieilles barrières fiscales; un protectionnisme agricole allant presque jusqu'au prohibition-

priétaires; en 1865, 6,207,000 parcelles et 1,069,000 propriétaires; en 1876, 6,447,000 parcelles et 1,131,000 propriétaires.

(1) D'après les calculs de M. de Foville (*Économiste français*, année 1876), le salaire d'une journée d'homme dans les campagnes, qui en moyenne n'était vers 1840 que de 1 fr. 30 cent. et vers 1852 de 1 fr. 42 cent., était déjà en 1875 de 2 francs.

nisme pourrait seul assurer chez nous à la propriété foncière le monopole que lui reprochent les socialistes (1).

Dans certains pays de l'Occident, en France au moins, les placemens en biens-fonds ont, depuis plusieurs années, été une opération d'ordinaire peu avantageuse. Aussi, loin de tendre à l'accaparement du sol, le capital montre de moins en moins de goût pour les immeubles ruraux, de plus en plus de goût pour les valeurs mobilières. Une preuve incontestable de cette nouvelle disposition du capital en France, c'est que depuis quelques années, depuis vingt ans, dix ans surtout, la différence du taux de capitalisation entre les terres et les bonnes valeurs mobilières a été s'effaçant de plus en plus au détriment des premières. La valeur vénale des biens-fonds, et surtout des grands domaines, reste stationnaire, souvent même elle est en baisse fort sensible, alors que les rentes, les actions et les obligations de premier choix ne cessent de monter à des prix de plus en plus élevés. Un tel phénomène de dépréciation, d'avilissement relatif ou absolu de la propriété foncière, ne montre-t-il pas combien chimérique est chez nous toute crainte d'usurpation et d'accaparement du sol par les classes les plus riches? S'il devait y avoir expropriation lente de l'un par l'autre, l'expropriation semblerait devoir plutôt profiter à l'ouvrier rural, au cultivateur, qu'au capitaliste et à la bourgeoisie.

La liberté de la terre et la liberté des transactions, attaquées par les socialistes comme tournant exclusivement au profit du capital, tournent ainsi de plus en plus au profit du travail, dans les campagnes plus encore peut-être que dans les villes. Pour apprécier du reste les effets de notre régime économique, il faut se garder de considérer uniquement la terre et la propriété foncière. En France et dans toute l'Europe occidentale, la terre n'est plus, comme en Orient ou en Russie, la seule propriété du peuple, la seule richesse accessible au grand nombre. La fortune mobilière a pris chez nous une importance de plus en plus considérable, et pas plus que les biens-fonds, les biens mobiliers ne sont en France concentrés entre les mains d'une aristocratie ou d'une bourgeoisie. Le grand-livre de la dette publique en fait foi; si nous avons des millions de propriétaires, nous comptons autant de millions de rentiers, c'est-à-dire des millions de petits capitalistes. Pour avoir une juste idée de la situation du paysan français, il faut se souvenir

(1) A cet égard, les vues et les calculs du prince Vasiltchikof se trouvent en contradiction avec les faits les plus récens. Selon lui, le prix des immeubles progresse dans l'Europe occidentale beaucoup plus rapidement que le taux des salaires; or, si cela a pu être vrai durant la première moitié du siècle, en France, cela est depuis longtemps faux. C'est le contraire qui est la vérité.

que fort souvent il est propriétaire et rentier à la fois, en sorte que les détracteurs de notre régime social sont mal fondés à estimer tout son revenu au mince produit d'une étroite parcelle de terre.

Dans le domaine de la richesse mobilière, le régime de la liberté a eu les mêmes effets que dans celui de la propriété territoriale. La fortune publique, sous ses deux formes, s'est trouvée répartie entre un nombre de mains de plus en plus considérable; la richesse territoriale ou mobilière s'est de plus en plus démocratisée; mais des deux, c'est celle oubliée par le prince Vasiltchikof, c'est la propriété extra-territoriale dont la diffusion doit être la plus rapide et la plus générale. A ce point de vue en effet, la richesse mobilière a sur la propriété foncière un double avantage : le premier, c'est qu'elle est élastique, qu'elle peut s'agrandir et s'étendre indéfiniment, et qu'un plus grand nombre de familles y peut avoir part sans que pour cela la part de chacun en soit rapetissée; — le second, c'est que par cela même le morcellement de la propriété mobilière n'a aucun des inconvéniens du morcellement du sol; l'extrême fractionnement n'en saurait diminuer la productivité. Aussi dans des pays à population dense, chez des états trop peuplés pour qu'aucune loi agraire, aucun partage du sol y puisse donner à chaque habitant assez de terre pour qu'il vive dessus, la richesse mobilière est naturellement la seule accessible à toutes les classes de la nation, la seule ouverte à toutes les ambitions.

A tous les faits prouvant chez nous la diffusion de la propriété, on oppose une objection tirée de notre histoire. Si la France compte tant de millions de propriétaires et tant de millions de rentiers, si la richesse sous ses deux aspects y est déjà aux mains du plus grand nombre, comment expliquer que depuis près d'un siècle la France ait été troublée par tant de révolutions? Comment se fait-il que des insurrections de Paris et de Lyon, sous la monarchie de juillet, jusqu'aux journées de juin 1848 et à la commune de 1871, la France ait été seule en Europe à passer périodiquement par de vraies guerres sociales, pour ne pas dire des guerres serviles? Dans le système du prince Vasiltchikof, rien de plus facile à comprendre; l'écrivain russe a même à ce sujet une théorie aussi ingénieuse que logique.

A l'en croire, toutes les commotions, tous les bouleversemens périodiques de la France sont la conséquence indirecte de notre situation agraire. La plus grande partie de notre population rurale se trouvant reléguée à l'extrême limite de la propriété, sur les confins du prolétariat, les jeunes gens les plus entreprenans de chaque village quittent chaque année le maigre champ de leurs pères, vendent leur part d'un insignifiant héritage, et, renonçant à cette

propriété dérisoire, quittent la campagne et avec elle l'agriculture. Ainsi grossit incessamment, de génération en génération, la population urbaine aux dépens du peuple des campagnes, et avec la population des villes grossit le prolétariat urbain. En d'autres pays, dans la Grande-Bretagne, en Allemagne, le manque de terre a poussé les paysans des villages dans les villes, et des villes dans les pays d'outre-mer. Contre les dangers du prolétariat, ces nations ont ainsi un double dérivatif : le travail industriel des villes et l'émigration à l'étranger. En France, ce dernier remède, d'ordinaire le plus efficace, fait presque complètement défaut. Tout le mouvement d'émigration se passe à l'intérieur, des campagnes et des régions éloignées dans les villes, dans les grands centres surtout. Ainsi s'explique comment c'est le pays de l'Occident qui compte relativement le moins de prolétaires, où le prolétariat s'est jusqu'ici montré le plus turbulent, le plus dangereux, où il a causé le plus de bouleversemens et de révolutions. L'anomalie n'est qu'apparente; c'est qu'avec les mêmes gaz explosibles, les mêmes vapeurs incompressibles, la France, en n'usant point de l'émigration, s'est privée de la soupape de sûreté qui jusqu'ici a fait la sécurité de ses voisins.

Je laisserai au lecteur le soin de séparer dans ces spécieuses théories la vérité de l'erreur; il y aurait trop à dire sur un pareil sujet. Je me contenterai d'une seule remarque. Les révolutions modernes ont, quoi qu'on en dise, des causes multiples; l'inégale répartition des biens de ce monde et les prétentions du prolétariat n'en sont pas encore l'unique raison. Comment expliquer, dans l'hypothèse contraire, que le pays de l'Europe qui, par sa situation agraire, qui par tout son état social, paraît le plus exposé aux révolutions, en ait jusqu'ici été presque le seul exempt? Quelque avantage que l'on puisse attribuer à l'émigration, cette soupape de sûreté n'eût pas suffi au salut de l'aristocratique et marchande Angleterre. Certes, l'existence de classes ouvrières presque entièrement privées de propriété, dénuées au moins de tout patrimoine et concentrées en masses compactes dans les villes, est pour notre état politique et pour toute notre civilisation une difficulté qui grossit avec l'agrandissement même de nos centres industriels, avec le renversement de l'ancien équilibre entre la population urbaine et la population rurale. Le nier serait puéril; mais, s'il y a là un réel danger, il ne le faut point grandir démesurément : la France, en tout cas, est loin d'être le pays le plus sérieusement menacé. Pour que dans un état il y ait de fréquentes révolutions, il n'est nullement besoin d'imaginer que la majorité des habitans se croie intéressée à transformer l'état social. Chez un peuple comme le nôtre, dépourvu de toute tradition politique, et depuis près d'un siècle

vainement à la recherche d'un gouvernement stable, une minorité peut très bien, à la faveur de telle ou telle circonstance, faire des révolutions politiques; ce qu'elle ne saurait faire, c'est une révolution sociale. Toutes les tentatives dans ce sens, quelque propice que parût le moment, en 1871 comme en 1848, ont absolument et rapidement échoué. Et cela, pourquoi? Parce que la grande majorité des habitans, dans les campagnes surtout, au lieu de se croire intéressés au renversement de l'ordre social actuel, se sentent intéressés à sa conservation.

La diffusion de la propriété peut seule expliquer toute notre histoire contemporaine, expliquer la stabilité de notre régime social en face de la fragilité de tous nos gouvernemens et au milieu de toutes nos commotions politiques, expliquer le prompt rétablissement de l'ordre matériel après chaque révolution dans un pays moralement si troublé. C'est cette diffusion de la propriété foncière ou mobilière qui fait en France la force avec la raison d'être du suffrage universel, c'est elle qui en modère les écarts et en tempère les entraînemens, elle, en un mot, qui jusqu'ici a servi de frein à la souveraineté populaire. Un état où la propriété eût été le privilège d'une faible minorité, aristocratique ou bourgeoise, n'eût pu se gouverner trente ans avec le suffrage universel. Si aujourd'hui la république a des chances de s'implanter définitivement dans notre sol, cela tient toujours à la même raison. La propriété sous ses deux formes et avec elle la richesse ou le bien-être semblent déjà assez démocratisés pour que la France ose se donner des institutions démocratiques, car partout le gouvernement et l'ordre politique tendent fatalement à se modeler sur les lois civiles et l'ordre social.

## III.

Après avoir étudié la répartition du sol et les conditions de la propriété, le prince Vasiltchikof, dans son second volume, tourne son attention vers l'homme, vers le travailleur. Cet examen lui fournit les élémens d'une thèse déjà présentée en Occident, sous des formes bien diverses. Jusque-là le prince moscovite avait cherché à procéder par induction et passé des faits habilement groupés à des généralisations plus ou moins légitimes; ici il change subitement de méthode, procède hardiment par *a priori* et pose comme aphorisme un principe d'où il déduit toute une théorie sociale, sauf à en démontrer après coup la vérité à l'aide d'exemples plus ou moins bien choisis.

Le travail de l'homme, dit notre auteur, peut être appliqué à deux

sortes de propriétés, à son bien propre ou au bien d'un étranger, ou d'une façon plus générale, l'homme peut travailler pour soi ou pour autrui. Le premier cas est le seul où le travail soit dans des conditions normales, par opposition au travail salarié, qui ne peut jamais être regardé comme pleinement libre. Les mots si souvent alliés chez nos savans de *libre travail salarié* renferment en eux-mêmes une contradiction, un contre-sens. L'ouvrier, le mercenaire, qui travaille pour autrui, est dans la dépendance du maître. Que cette dépendance dure la vie entière ou qu'elle dure seulement des années, des mois, des journées, tant qu'il est aux gages d'un de ses semblables l'homme a perdu sa liberté. Entre le serf, entre l'esclave dont toutes les forces appartiennent à un maître, et l'ouvrier qui a temporairement loué les siennes à un patron, la grande différence est dans la durée de la dépendance et du service. On a beau l'avoir légalement affranchi du servage, l'émancipation de l'ouvrier salarié est plus apparente que réelle. Sa liberté est toute nominale, car ses besoins ne lui permettent d'en user que pour l'aliéner au profit d'autrui. Il n'y a de vraiment libre que l'homme qui travaille pour soi, et c'est pour échapper à ce servage moderne du salariat que chaque année les ouvriers quittent par centaines de mille les plages de l'Europe. Ce qu'ils vont chercher au delà des mers, c'est moins le bien-être que la liberté et la propriété, qui seule peut leur donner la vraie liberté.

Le travail du maître, le travail pour soi est le seul vraiment libre et aussi le seul pleinement productif, car l'homme qui travaille pour lui-même est le seul qui jouisse entièrement des fruits de son travail, le seul intéressé à tirer de ses forces tout le parti possible, parce que personne n'en partage le produit avec lui. Il en est autrement de l'ouvrier salarié, du serviteur à gages, du journalier qui est obligé de partager avec un maître le produit de ses efforts. Entre les deux modes de travail, la différence de productivité sera presque aussi grande qu'entre le travail libre et le travail servile si souvent et si justement opposés l'un à l'autre par les économistes.

Cette double thèse sur la servitude et l'improductivité relative du travail salarié n'est qu'un emprunt à des doctrines fort en vogue en Occident. L'écrivain russe n'est guère ici que l'écho de nos socialistes ou des écoles nouvelles qui, avec les *kathedersocialisten*, inclinent plus ou moins à un socialisme mitigé (1). Ces théories ont été si souvent reproduites en France ou en Allemagne, elles y ont été

(1) M. Émile de Laveleye, par exemple, a dit dans une belle étude sur la propriété belge, écrite pour le Cobden-Club : La propriété est le complément essentiel de la liberté. Sans propriété l'homme n'est pas libre, quelques droits que lui confère la constitution politique. Homme libre politiquement, il n'est socialement qu'un serf *(a bondsman)*. — *Systems of Land tenure in various countries*, page 237.

si souvent discutées, qu'il nous semble oiseux de montrer ce qu'ici encore il y a de vrai dans le point de départ et de faux dans les déductions. Nous préférons faire connaître les conclusions qu'en tire le réformateur moscovite; aussi bien est-ce un moyen de le laisser se réfuter lui-même.

« Le travail étant ainsi classé en deux catégories opposées, le travail du maître ou travail normal, seul vraiment libre et pleinement productif, et le travail à gages ou salariat, il est évident que la prospérité relative des différens états doit dépendre de la prédominance de l'un ou l'autre mode de travail. L'agriculture en particulier sera d'autant plus productive qu'il y aura dans un pays un plus grand nombre de propriétaires cultivateurs. » Au milieu de ses déductions les plus téméraires, l'écrivain russe garde en effet trop de bon sens pour croire que dans une civilisation aussi complexe que la nôtre le travail à gages puisse jamais être entièrement supprimé. Ce qu'il réclame dans l'intérêt individuel comme dans l'intérêt public, c'est la prédominance d'un mode de travail sur l'autre, déclarant impossible de reconnaître comme bien ordonnées des sociétés où « la plus grande partie des habitans est durant la plus grande partie de l'année » obligée d'aliéner sa liberté en louant ses bras à autrui.

Or nous savons déjà que, d'après les calculs de l'auteur, en Angleterre, en Allemagne, en France même, le travail vraiment libre et productif est l'exception et non la règle. Au point de vue de la liberté humaine comme au point de vue de la production du sol, la constitution de la propriété est donc, dans tous ces florissans états, radicalement défectueuse. L'Occident, si fier de ses richesses et de ses progrès, si plein de foi dans sa propre supériorité, l'Occident est ainsi convaincu d'impuissance et de vice organique. Il n'y a en Europe, et peut-être au monde, qu'un grand état où la propriété soit constituée d'une manière normale et où le travail soit d'ordinaire entièrement libre et pleinement productif; ce pays, nous n'avons pas besoin de le nommer, c'est la Russie, la vieille Moscovie surtout, où dans la commune des paysans s'est conservée intacte jusqu'à nos jours la propriété collective, et où, grâce au *mir* et aux partages périodiques, chaque paysan ayant sa part du sol, chacun travaille pour soi et jouit seul du fruit de son labeur.

Le parallèle entre la Russie et l'Occident tourne ainsi, comme on devait s'y attendre, à la glorification de la Russie, qui se trouve déductivement proclamée comme le pays du monde où l'homme est le plus libre et le travail le plus fécond. C'est à cette conclusion, aussi singulière que patriotique, qu'aboutit l'auteur russe, oubliant qu'au début de son ouvrage il avait reconnu l'impulsion donnée à l'agriculture européenne par le régime de la propriété privée et de la liberté de la terre. Dans son premier volume, le prince Vasiltchi-

kof reprochait à l'Europe occidentale d'avoir partout sacrifié le travailleur à l'intérêt de la production et le cultivateur aux progrès de l'agriculture, pour enrichir une oligarchie aristocratique ou bourgeoise. Dans le second volume, au contraire, il prétend démontrer que le mode de propriété et le mode de travail en usage dans l'Europe occidentale ne peuvent qu'entraver la productivité du sol et du travail de l'homme. Il semblerait qu'en se heurtant à une conclusion aussi en désaccord avec les faits, aussi en divergence avec ses propres affirmations, l'écrivain russe ait voulu lui-même prouver par l'absurde l'inanité de la thèse dont il s'est fait l'avocat. S'il s'est ainsi laissé prendre au piège de la contradiction, la faute n'en est ni à son intelligence, ni à ses connaissances, elle est tout entière à l'esprit de système, aux spéculations sociales, qui, à travers toutes leurs divagations, sont condamnées à se retourner contre elles-mêmes. La contradiction est le terme naturel de toutes les théories de ce genre, et à cet égard le savant patricien russe n'est ni plus heureux, ni moins habile que ses émules plébéiens ou bourgeois de France et d'Allemagne.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que la thèse de l'auteur sur la productivité du travail du maître, du travail de chacun pour soi, peut aisément se retourner contre le mode même de propriété qu'il préconise. Avec la propriété collective en effet telle qu'elle existe chez les paysans de la grande Russie, telle qu'on l'offre souvent à notre admiration, il n'y a réellement pas de cultivateurs-propriétaires, il n'y a que des usufruitiers temporaires. Or c'est là précisément un des côtés faibles de la commune russe et de la propriété collective, l'un de ceux par lesquels l'une et l'autre ont le plus souvent été attaquées en Russie comme au dehors. On reproche précisément à la commune russe ce que l'écrivain russe reproche à la propriété européenne et au travail salarié : on l'accuse de ne pouvoir donner le maximum de travail et le maximum de production. Comment, disent les adversaires du *mir* moscovite, le *moujik* qui ne détient un champ que pour quelques années, qui sait qu'au prochain partage des terres communales il devra lui échoir un lot différent, comment ce détenteur temporaire qui se sent à demi étranger sur le sol qu'il laboure, aurait-il pour un champ qu'il n'ose appeler sien et qu'il doit bientôt laisser à un autre le même amour et les mêmes soins qu'un paysan français ou allemand pour un champ qu'il sait être tout entier à lui, et qu'il est sûr de transmettre à ses enfans? Dans lequel des deux cas le travail du laboureur devra-t-il être appelé pleinement productif? et s'il est vrai que l'intérêt personnel, l'intérêt de l'homme travaillant à son compte, pour soi et pour sa famille, est le plus énergique des stimulans, lequel de ces deux cultivateurs français ou russe est le plus sûr

de jouir de tous les fruits de son labeur, le plus sûr de profiter seul de toute la plus-value que ses sueurs peuvent donner au sol?

C'est ainsi que la thèse sur l'improductivité relative du travail salarié et la supériorité du travail du maître, thèse mise en avant pour attaquer la propriété privée dans l'Occident, fournit contre la propriété collective une arme des plus redoutables. Avec cette théorie même du travail normal, du travail pleinement productif, il serait facile de renverser toute l'argumentation du prince russe et des socialistes dont il s'est fait l'allié. Avec des déductions analogues aux leurs et tout aussi rigoureuses, nous pourrions leur démontrer que la propriété individuelle et héréditaire est la seule pleinement productive, puisque c'est la seule qui garantisse à l'homme tout le produit de son travail. Et si nous soumettions cette théorie à l'épreuve des faits, nous aurions l'avantage de la voir pleinement confirmée par l'exemple des peuples les plus riches et des pays les plus féconds des deux mondes.

A cette argumentation on pourrait répondre que, dans les états de l'Occident où règne la propriété individuelle, tout le sol est loin d'être cultivé par des propriétaires. Cela est certain, mais avec la propriété collective la terre ne serait nulle part cultivée par ceux qui la possèdent. L'on peut objecter encore qu'en reculant les époques du partage le paysan du *mir* russe s'assurerait une assez longue jouissance pour être intéressé à consacrer à son champ temporaire toute son activité et toutes ses forces. Cela est possible, et pour notre part nous sommes loin d'y contredire. Nous avouerons même volontiers que cette infériorité relative de productivité n'est pas à nos yeux une raison suffisante pour condamner définitivement la propriété collective et le *mir* russe, si on leur trouve d'ailleurs des avantages économiques, sociaux ou politiques. L'usufruitier temporaire d'une partie du champ communal est à cet égard dans une situation analogue à celle des fermiers; et nous savons qu'avec de longs baux l'agriculture peut fort bien prospérer sous le régime des fermages. L'Angleterre en est la preuve vivante, mais le régime du fermage est précisément celui qui inspire le plus de répulsion à notre réformateur russe, celui qu'il attaque le plus au point de vue de l'homme comme au point de vue de la terre, sans voir que le *mir* moscovite, tant prôné par lui, fait en réalité du paysan une sorte de fermier de la commune. Au fermage le prince Vasiltchikof reproche d'être un mode d'exploitation irrationnel qui appauvrit fatalement le sol, et, avec son dédain et sa défiance de la liberté individuelle, doublés du penchant russe pour l'intervention gouvernementale, il conjure l'état d'interdire ou de restreindre par des lois cette pernicieuse coutume de l'Occident afin d'en préserver l'agriculture nationale.

La thèse, chez nous devenue banale, sur la non-liberté du travail salarié nous offre chez le noble auteur russe une autre des contradictions les plus fréquentes des écoles socialistes. Cet adversaire de la liberté économique, cet homme qui tout à l'heure condamnait le laissez-faire et le laissez-passer comme le principe de tous les maux des classes populaires, qui au nom de l'intérêt des masses réprouvait hautement la liberté dans toutes ses manifestations et ses conséquences, dans le droit de propriété, dans la division du sol, dans les transactions et les contrats, dans la concurrence, cet homme qui dans nos libertés civiles ou politiques ne voyait qu'un leurre pour le peuple, se révolte contre le travail salarié au nom de cette liberté dont il semblait faire si bon marché. Ici encore la contradiction n'est pas le fait de l'écrivain, mais le fait des doctrines dont il s'est fait l'apôtre.

Le nom de liberté est naturellement doux aux oreilles de l'homme, les réformateurs sociaux ne la sauraient condamner dans ses formes actuelles et vivantes, sans en laisser entrevoir de loin le fantôme aux yeux du peuple. La proscrivant dans toutes ses manifestations concrètes, ils la relèguent dans le domaine abstrait, dans la sphère insaisissable de l'idéal; la dédaignant dans ce qu'elle a de possible et de pratique, ils en poursuivent une réalisation chimérique en ce monde de lutte et dans cette vie de labeur. En quoi, selon les socialistes et les adversaires du salariat, consiste cette pleine liberté du travail qui n'est pas dans le choix du genre d'ouvrage, dans le choix de la profession ou du métier le plus agréable ou le plus avantageux? Si l'on y regarde de près, on voit qu'elle consiste au fond dans la liberté de la paresse ou du repos, dans le droit de ne rien faire et de repousser les conditions naturelles du travail telles qu'elles s'offrent à l'homme et à l'ouvrier. Assurément, en un certain sens, on peut dire qu'il n'y a de vraiment libre, de vraiment indépendant, que l'être placé au-dessus de tous les besoins et de toutes les nécessités de la vie; mais cette liberté idéale, cette liberté métaphysique est en contradiction avec toutes les conditions de l'existence réelle. La richesse, l'opulence même, sont impuissantes à l'assurer entièrement à quelques individus: comment la société pourrait-elle la procurer à tous? Pour cela il faudrait supprimer tous les besoins de l'homme, supprimer le corps et la vie elle-même, et alors, ayant détruit dans son principe la nécessité du travail, on n'aurait que des hommes pleinement libres. Toute l'argumentation contre le servage du travail salarié n'est au fond qu'une insurrection contre les nécessités de la vie, qu'une révolte contre l'ordre naturel et l'esclavage du travail, dont l'homme peut adoucir le poids, mais dont il ne saurait jamais s'affranchir.

Si, laissant de côté le fond de cette théorie, nous essayons d'en

faire l'application à la propriété commune et spécialement au *mir* russe, nous trouvons un exemple singulier de ce que peut être dans la pratique cette liberté théorique offerte au travail émancipé par la plupart des réformateurs sociaux. Lequel est le plus libre de notre paysan, maître de quitter son village quand bon lui plaît, maître de porter ses bras et ses services où bon lui semble, ou bien du *moujik* russe, plus ou moins enchaîné au lot de terre qu'il tient de sa commune, et ne le pouvant quitter qu'après avoir racheté sa liberté et avoir obtenu l'autorisation de l'assemblée communale? Je sais que cette dépendance réciproque des membres de la commune est une suite de la solidarité des impôts directs. Je crois même, pour ma part, qu'il ne serait pas impossible de supprimer cette solidarité devant le fisc, tout en conservant à la commune la propriété des terres (1), et pour ce motif je ne me permets pas de condamner le *mir* russe et la propriété collective, mais je n'en saurais oublier l'essence et les conditions naturelles. Si réduite et réglementée qu'elle puisse être, si lâches qu'en soient les liens, toute communauté est une chaîne pour ceux qu'elle associe, elle les tient forcément dans une dépendance mutuelle, et si la propriété collective a des avantages sur la propriété personnelle, ce n'est certes point celui de mieux garantir la liberté individuelle.

## IV.

Le nouvel apologiste de la propriété collective fait de la commune russe une longue et minutieuse étude qui, malgré la partialité de l'auteur et malgré des erreurs historiques scrupuleusement signalées par ses savans compatriotes (2), reste pour nous la portion la plus instructive de son grand ouvrage. En célébrant le *mir* du *moujik* comme l'arche sainte de la Russie et de la civilisation slave, le prince Vasiltchikof a le soin de déclarer que, loin d'avoir aucune parenté réelle avec le communisme prêché en Occident, la vieille institution moscovite est en opposition avec lui. Le *mir* russe n'admet ni la jouissance commune des terres ni le partage des fruits du sol; s'il attribue à chaque famille, ou mieux à chaque *tiaglo*, à chaque couple de travailleurs, un lot de terre communale, c'est pour lui en abandonner tous les fruits et laisser à chacun le produit de son travail. Ainsi sous ce régime agraire se trouve respecté le principe de la responsabilité individuelle, et dans cette organisation, qui nous semble de loin toute socialiste, le premier ressort de l'activité reste l'intérêt personnel. C'est une observation que

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1876.
(2) MM. Guerrier et Tchitchérine, *Rousskii dilettantism,* chapitre IX.

nous avions déjà faite nous-même. Si le *mir* russe a vécu tant de siècles, c'est que, malgré les apparences, ce n'est point un système rigoureusement communiste, c'est un régime d'appropriation du sol par groupe de familles, c'est une propriété corporative où, le fonds demeurant à la communauté, la jouissance des parcelles reste à l'individu.

Nous ne voulons pas examiner aujourd'hui quelles sont les conditions d'existence et les conditions de durée, les avantages et les inconvéniens de la commune russe. Cette étude, nous l'avons faite ici même avec autant de soin que d'impartialité (1). Si précieux qu'en soient les renseignemens, l'ouvrage du prince Vasiltchikof ajoute peu de chose à ce que nous savions et ne modifie en rien nos conclusions (2). Un esprit non prévenu ne saurait, pensons-nous, se prononcer encore sur le destin de cette institution tant vantée des uns, tant attaquée des autres. Pour notre part, n'ayant aucun esprit de système, nous ne serons pas aussi sévère pour la propriété collective que le prince russe l'est pour la libre propriété privée. A notre avis, le plus prudent est encore de laisser au *mir* le temps de montrer s'il se peut adapter aux conditions nouvelles de notre civilisation et aux besoins de l'agriculture. La Russie, grâce à ses usages et à l'étendue de son territoire, est le seul pays de l'Europe, le seul pays du monde, qui puisse faire concurremment l'épreuve des deux modes de propriété, de la propriété privée, de la propriété commune. C'est là une expérience qui doit être menée avec d'autant plus de précaution, je dirai même avec d'autant plus de patience, qu'une fois abandonnée elle ne saurait être reprise sans bouleversemens.

Quand en Russie la propriété collective, suivant le type du *mir*, sortirait victorieuse de l'épreuve présente, pourrait-elle se transplanter sur le sol de notre vieille Europe, dont elle a presque partout été extirpée depuis des siècles? A cet égard, le prince Vasiltchikof ne se fait aucune illusion, il ne croit pas que son institution favorite puisse jamais s'acclimater en Occident, et, n'apercevant point pour les nations modernes d'autres moyens de salut, il déplore que nous soyons inféodés par notre passé à un mode de propriété radicalement vicieux, qui tôt ou tard doit entraîner la chute de nos états les plus florissans.

A ses yeux en effet, la propriété collective est le seul moyen d'échapper à l'antagonisme des classes, qui, en dépit de l'aveuglement de nos historiens, a été la principale cause de la chute de

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1876.

(2) Nous croyons savoir que l'écrivain russe prépare en ce moment, sur l'économie rurale en Russie, un ouvrage nouveau où, n'étant plus gêné par l'esprit de système, il sera plus à l'aise pour nous faire part de ses connaissances spéciales et de ses observations personnelles.

tant de puissans états anciens et modernes. Si les peuples de l'Occident avaient tiré quelque enseignement de la civilisation classique, ils en auraient appris que partout la concentration des biens-fonds entre les mains des hautes classes, la grande propriété et l'oligarchie financière ont été les signes précurseurs et les agens les plus actifs de la dissolution des sociétés. C'est ce qui dans l'antiquité a perdu Sparte et a perdu Rome, ce qui au temps de leur plus grande splendeur a fait la débilité et la précoce caducité de l'Italie de la renaissance et de l'Espagne de la maison d'Autriche. Grâce à ce vice incurable, la civilisation classique telle que l'ont comprise les peuples de l'antiquité, telle que l'ont empruntée d'eux les nations germano-latines, la civilisation classique qu'on prétend ériger en modèle universel, loin de faire le bonheur des peuples, s'est partout et toujours fondée au détriment des basses classes, au profit du petit nombre. La Russie, grâce à son isolement géographique et historique, est demeurée jusqu'ici à l'abri de cette contagion occidentale. Loin de chercher à imiter l'Europe, elle doit travailler à fonder chez elle une civilisation nouvelle, originale, exempte des vices de la civilisation classique, une civilisation également profitable à toutes les classes du peuple. Mais en dehors de la libre propriété et en dehors du salariat, qui jusqu'à présent lui ont servi de moyen et de véhicule, la civilisation est-elle possible? Le prince Vasiltchikof n'en désespère point. Il croit que la Russie en possède le secret dans son passé, qu'elle n'a qu'à demeurer fidèle à son histoire et à sa commune rurale pour donner naissance à une société aussi brillante, aussi prospère et autrement harmonieuse et solide que celles d'Occident, à une société dégagée des luttes de classes et délivrée de tous les principes morbides qui menacent les nations de l'Europe d'une précoce décomposition.

Que vaut cette prétention de fonder à l'aide d'un autre régime agraire une nouvelle société, une nouvelle civilisation, exempte des plaies de nos sociétés occidentales? Au fond, toute cette argumentation aboutit à cette question : peut-il y avoir une haute civilisation, une haute culture sans grande industrie, sans grand commerce, sans grandes villes? Peut-il y avoir dans l'avenir, en Russie ou ailleurs, une société prospère et indéfiniment progressive, où, comme dans la Russie contemporaine, l'élément urbain reste à perpétuité relativement peu considérable et toujours subordonné? Si, à l'aide de la propriété collective et du *mir*, il est possible d'édifier une société nouvelle à base plus large et plus solide que les nôtres, ce ne peut être en effet qu'une société exclusivement agricole et essentiellement rurale.

Ainsi que nous le remarquions ici même avant l'apparition de l'ouvrage du prince Vasiltchikof, veut-on voir dans la propriété

collective du *mir* russe une solution du problème social, ce ne peut être que dans un pays primitif encore tout rural et agricole, comme l'a été longtemps la Russie. Chez les peuples modernes, avec la division du travail entre l'agriculture et l'industrie, entre les campagnes et les villes, il n'en saurait être de même. Quel lot de terre donner aux millions d'habitans de nos capitales? Où prendre une dotation foncière pour les familles entassées dans nos grandes villes, qui, grâce à l'industrie et au commerce, grâce au développement même de l'aisance, iront toujours en attirant dans leurs murs une plus notable partie de la population? Ce dont souffre surtout l'Europe occidentale, ce dont souffre presque uniquement la France, c'est un prolétariat manufacturier, un paupérisme urbain, et ce que certains Russes nous offrent pour remède, comme une sorte de panacée sociale, n'est qu'une recette villageoise, tout au plus bonne pour les campagnes.

Et pour la vie rurale, pour les campagnes mêmes, est-ce bien là un remède certain, un spécifique infaillible? Laissons de côté l'intérêt de la production qui a bien son importance, comment ne pas voir que, pour posséder toute son efficacité, le régime de propriété en usage dans les campagnes russes a besoin de larges espaces? Pour reconnaître à chaque habitant, à chaque couple adulte, une sorte de droit à la terre, il faut avant tout avoir des terres et des terres libres. Les communes russes, celles au moins qui sont assez bien dotées territorialement, ont à cet effet des réserves qu'elles gardent pour les nouveaux partageans. C'est là en effet le seul moyen de satisfaire tous les ayans droit au fur et à mesure de leur apparition sur la scène du travail, mais un tel système exige des vides dans la population ou des vacances dans les terres cultivées. Au banquet de la propriété foncière il est facile à un pays neuf de convier tous les nouveaux venus; mais tôt ou tard il devient malaisé de faire place aux arrivans sans gêner les premiers assis au festin. Le nombre des convives augmentant toujours sans que la table commune s'élargisse, ne finiront-ils point par se trouver tous à l'étroit et par n'avoir chacun qu'une maigre et insuffisante portion?

En restreignant les terres disponibles et en rétrécissant le lot de chaque famille, tout accroissement de la population tend à diminuer la facilité des partages et le bien-être des copartageans. C'est là pour l'avenir ce qui menace peut-être le plus la propriété collective du *moujik*. Une chose avérée en effet et facile à comprendre, c'est que le régime du *mir* sollicite à l'accroissement de la population aussi bien qu'au mariage, chaque famille ayant droit à une part du sol d'autant plus grande qu'elle compte plus de bras et de travailleurs. Au lieu de diminuer, en le divisant, le champ

paternel, une nombreuse progéniture l'agrandit. Sur ce point la propriété collective est en opposition avec la propriété personnelle héréditaire. Dans l'une et l'autre, le même mobile, l'intérêt individuel, produit des effets contraires. La propriété personnelle, sous le régime du partage égal du moins, tend à limiter dans chaque famille le nombre des enfans qui doivent partager le domaine paternel. A notre sens, ce serait peut-être là le plus sérieux reproche qu'on lui puisse faire. Au-dessous de la question de la propriété, nous découvrons ainsi le problème de la population (1).

A cet égard, les deux modes de propriété ont des effets inattendus et presque également outrés en sens inverse. Il n'y a pas encore un siècle qu'Arthur Yung écrivait qu'avec notre régime de propriété la France deviendrait bientôt une garenne de lapins. Les faits ont montré combien ces craintes de multiplication excessive étaient vaines, ils ont également démenti une autre prophétie du même genre. En limitant l'accroissement de la population, notre régime agraire tend à mettre des bornes au morcellement même du sol qu'on l'accusait de devoir porter à l'infini. Entre l'étendue et la production de la terre d'un côté et le nombre des habitans ou leurs besoins de l'autre, notre mode de propriété et notre mode de succession semblent établir une sorte d'équilibre. Il en est tout autrement de la propriété collective; en stimulant la reproduction de la population, elle restreint sans cesse la part du sol attribuable à chacun, elle coupe et morcelle de plus en plus les terres, en sorte qu'à la longue elle tend à se rendre elle-même impossible ou illusoire.

Si faible qu'y soit la densité de la population, dans les gouvernemens mêmes les plus peuplés, les effets de cette loi naturelle se font déjà sentir dans beaucoup de contrées de la Russie. Dans nombre de communes, les paysans se trouvent déjà à l'étroit, les lots accordés au *moujik* lors de l'émancipation sont déjà notablement réduits, et à chaque partage ils deviennent plus exigus; le mal s'aggrave avec les années et la population. Le parcellement du domaine communal aboutit dans certaines régions à un fractionnement sans fin, à un véritable émiettement du sol, et comme, grâce à l'instabilité de la jouissance, la propriété collective est peu favorable à la culture intensive, l'extrême morcellement a plus d'inconvénient avec elle qu'avec la tenure personnelle héréditaire. Déjà de nombreux pay-

(1) On sait qu'on a vu là, non sans raison, une des causes qui rendent la population de la France presque stationnaire. Le même phénomène peut se signaler en d'autres pays dans des circonstances analogues. En Belgique, par exemple, M. E. de Laveleye a remarqué que les deux provinces du royaume où la propriété est la plus divisée, les Flandres, sont celles où l'accroissement de la population est le moins rapide. La Suisse donnerait lieu à des observations du même genre.

sans attendent en vain durant des années qu'on leur puisse attribuer un lot insuffisant à l'entretien de leur famille. S'il en est ainsi moins de trente ans après l'émancipation, après la dotation territoriale des paysans, que sera-ce dans un ou deux siècles (1)?

Le prince Vasiltchikof reconnaît le mal, mais il a un remède tout prêt, l'émigration, la colonisation intérieure de l'empire. Ici encore nous rencontrons une des nombreuses et fatales contradictions des théoriciens sociaux. L'écrivain qui nous a représenté l'émigration comme le symptôme indéniable des souffrances engendrées chez les peuples de l'Occident par la mauvaise distribution de la propriété, nous montre maintenant dans cette même émigration l'auxiliaire béni, le complément naturel de la propriété collective. Ce qui en Occident, sous notre régime de propriété, lui paraissait une condamnation de notre état social, lui apparaît en Russie, sous un autre mode de tenure du sol, comme une ressource normale et un bienfait pour le peuple. Ce qui était plaie hideuse en Occident devient remède précieux en Russie, et cependant sous l'un et l'autre mode de propriété, émigration et colonisation ont toujours au fond mêmes causes et même but. Entre le paysan allemand qui quitte les bords de la Baltique faute de terres libres dans sa *gemeinde*, et le paysan russe qui abandonne sa commune natale faute de lot de terre suffisant, l'analogie est grande. La différence est que les émigrans d'Occident sont obligés de traverser les mers, tandis que les Russes peuvent au dedans même de leur immense empire, dans les steppes de l'Europe ou les déserts de l'Asie, émigrer sans changer de maître ou de patrie. Ce peut être là un avantage pour l'état russe, pour l'individu; pour le peuple, cela ne change presque rien aux causes et aux conséquences économiques de l'émigration (2).

Dans un empire comme la Russie, où il y a des centaines, des millions d'hectares inoccupés, où il y a de vastes solitudes entièrement inhabitées, l'on ne saurait, s'écrie le prince Vasiltchikof, s'inquiéter du manque de terres. Dans un tel état, il est aisé de réparer toutes les injustices de la nature ou de la société, aisé de

(1) Avec le temps, on pourrait voir en Russie ce qui se voit déjà à Java avec un régime de terre analogue. Voyez l'ouvrage de M. E. de Laveleye sur *la Propriété et ses formes primitives*.

(2) La chose est si manifeste que le prince Vasiltchikof propose d'appliquer à la colonisation russe les règles adoptées en pareille matière par les Anglais et les Américains. Oubliant tous ses principes, il engage le gouvernement impérial à vendre les terres libres du Caucase ou de l'Oural à des particuliers, au risque de livrer toutes ces colonies russes à l'exploitation du capital et à l'oligarchie foncière en même temps qu'à la propriété privée héréditaire. Pour sauver dans le présent la Russie européenne du prolétariat et des maux inséparables de notre mode de tenure du sol, il sacrifie la Russie d'Asie et l'avenir de l'empire.

résoudre le problème, insoluble pour les vieux états de l'Occident, d'une équitable répartition du sol et de la richesse. En Russie, il y a assez de place et assez de richesses naturelles pour égaliser autant que possible les inégalités sociales, pour supprimer le prolétariat sans attenter aux droits de la propriété individuelle, des communes rurales ou du trésor.

La Russie ressemble en effet à l'une de ses riches communes bien dotées de terres, qui possèdent pour les nouvelles générations de vastes réserves territoriales. Si grandes qu'elles soient, ces réserves s'épuiseront pourtant un jour, et peut-être beaucoup plus tôt que ne le supposent les patriotes qui s'en laissent imposer par l'immensité des surfaces comprises dans l'empire. [Quelque éloigné que semble le jour où la plus grande partie des terres seront occupées, ce jour viendra en Russie avec la propriété collective, comme en Amérique avec la propriété individuelle, et ce jour-là les deux modes de tenure du sol resteront en présence avec leurs avantages et leurs inconvéniens intrinsèques, sans que ni l'un ni l'autre puisse appeler à son secours l'émigration. Alors, si sa vie se prolonge jusque-là, sonnera l'heure critique pour la propriété collective mise de plus en plus à l'étroit par les progrès des générations. Compter sur une colonisation indéfinie pour faire vivre un mode de propriété, ce n'est au fond que reculer la difficulté. Quel que soit le mode de tenure du sol, les hommes ne sauraient tous être largement pourvus de terres que là où il y a beaucoup de terres et peu d'habitans.

Tout en faisant en Occident le procès de la propriété individuelle, le noble réformateur est prêt à la tolérer dans sa patrie, sinon pour le *moujik*, du moins pour le propriétaire foncier, le *pomêchtchik*, l'ancien seigneur de serfs. Ici la contradiction est peut-être plus apparente que réelle. A la noblesse ou au capital, le prince Vasiltchikof permet le mode de propriété aristocratique ou bourgeois, après que, grâce au *mir*, le patrimoine du peuple a été mis à l'abri de toutes les usurpations. L'écrivain russe se flatte qu'en conservant le domaine communal du paysan à côté du domaine héréditaire du noble ou du marchand, la Russie échappera aux luttes de classes qui troublent l'Occident. C'est là pour beaucoup de Russes une sorte d'axiome incontesté, mais sur ce point encore nous craignons qu'ils ne se fassent illusion. S'il n'y a point aujourd'hui de luttes de classes en Russie, d'antagonisme entre le propriétaire et l'ouvrier, entre le travail et le capital, cela tient moins à l'existence du *mir* qu'à l'état social, religieux, intellectuel, du peuple russe. Le jour où les semences révolutionnaires que tant de jeunes mains travaillent à répandre sur le sol russe viendront à lever, ce jour-là le mode de propriété tant vanté des slavophiles serait un bien faible pal-

ladium pour la société russe. Le *mir*, tel qu'il existe aujourd'hui en Russie, avec toute une classe de propriétaires fonciers en dehors de lui, a en effet un grave inconvénient social, l'inconvénient de séparer la population rurale, comme la propriété, en deux catégories ou deux classes nettement tranchées. Tandis qu'en France il y a, du plus grand au plus petit détenteur du sol, une chaîne continue et graduée de propriétaires de tout rang et de toute fortune, en Russie le grand propriétaire, le *pomêchtchik*, qui demeure en dehors du *mir*, est entièrement séparé des communes de paysans, et par là même il est en quelque sorte désigné à leur jalousie et peut-être un jour à leurs convoitises. L'un des défauts de la commune russe, qu'on nous représente comme le plus sûr obstacle à la division de la société en classes hostiles, c'est précisément de la partager ostensiblement en deux classes ayant des intérêts différens, si ce n'est opposés.

Ce serait là un véritable danger pour l'avenir, si, grâce aux achats de terre faits par les paysans, il ne se formait peu à peu entre le *pomêchtchik*, le propriétaire foncier et le *moujik* des communes, une classe intermédiaire de petits propriétaires tenant à la fois à l'un et à l'autre. Ces paysans, qui sont en même temps membres du *mir* et, en dehors du *mir*, propriétaires individuels comme l'ancien seigneur et le marchand des villes, ces paysans, qui dans leur personne réunissent les deux modes de propriété, pourront servir de lien entre les deux classes séparées par la tenure du sol. Sans ce groupe intermédiaire qui devient d'année en année plus nombreux, la Russie ne saurait, croyons-nous, échapper longtemps à l'antagonisme des deux modes de propriété et aux luttes de classes que les révolutionnaires s'efforcent d'exciter chez elle.

En Russie, nous dit-on, il y a place pour tous les droits et les intérêts; mais lorsque le paysan se trouvera à l'étroit dans le domaine communal, êtes-vous sûr de l'empêcher de jeter un œil de convoitise sur les domaines privés voisins? Si des salons de Moscou ou de Pétersbourg, les spécieuses théories du prince Vasiltchikof sur l'appropriation du sol et sur le servage du salariat descendaient dans le peuple des campagnes, le paysan n'aurait pas de peine à démontrer à ses mondains instituteurs qu'en Russie, tout comme en Occident, la propriété personnelle héréditaire est un mal et une iniquité et que le sol national doit tout entier appartenir à ceux qui le cultivent de leurs bras. De telles idées sont encore d'ordinaire étrangères au *moujik;* elles se sont cependant déjà rencontrées sous une forme plus ou moins vague chez quelques-unes des sectes populaires et elles sont fort répandues parmi les hommes qui s'attribuent vis-à-vis du peuple une sorte d'apostolat révolutionnaire; c'est par là qu'ils espèrent avoir prise sur lui, et c'est

pour cela qu'ils se présentent à lui avec la devise de *terre et liberté* (*zemlia i volia*). Et de fait, si le socialisme, si la révolution a jamais quelque chance de se faire accueillir du *moujik*, ce sera sous le couvert de la commune; au lieu de fermer à jamais aux révolutionnaires la porte de l'*izba* du villageois, le *mir* pourrait un jour la leur ouvrir. Ce sera au nom du *mir*, qu'on nous représente comme la sauvegarde de la société, que le paysan sera invité à s'arrondir et à faire rentrer toutes les terres dans le domaine communal. La commune russe telle qu'elle existe dans l'ancienne Moscovie est en effet un facile moyen de s'emparer du sol au profit des masses, c'est le seul procédé pratique encore connu pour appliquer à la terre les théories du partage égal sans voir l'inégalité renaître du partage même. Ailleurs le plus grand obstacle à toute tentative communiste de ce genre est dans les mœurs; or, grâce au *mir*, les mœurs du peuple russe n'y font point obstacle; aussi oserons-nous dire que s'il doit y avoir quelque part une révolution agraire, elle ne saurait trouver un champ mieux préparé que la Russie.

Pour nous, cette vérité est si évidente que nous n'y insisterons pas davantage; nous souhaitons seulement que les faits ne la rendent jamais trop manifeste. Les Russes se plaisent à nous représenter le *mir* et la propriété collective comme un remède souverain, un spécifique infaillible contre le socialisme et le communisme; cela peut être vrai; mais, si le *mir* a cette vertu, c'est conformément à la méthode qui, pour préserver d'une maladie, l'inoculait. On pourrait dire qu'avec la commune russe, le communisme, ou mieux le socialisme agraire, a été inoculé à la Russie, et que, grâce au *mir*, il circule inconsciemment dans ses veines et dans son sang. Le virus, à cette dose, restera-t-il toujours inoffensif? Sera-ce un préservatif contre la contagion du dehors, ou, au contraire, déterminera-t-il un jour dans l'organisme social des désordres inattendus et des troubles graves? L'avenir nous l'apprendra. En attendant, c'est là pour les sociétés un mode de traitement dont les gens prudens n'oseraient leur conseiller l'essai, de peur de leur faire prendre le mal dont elles voudraient se défendre.

## V.

Pourquoi une telle institution est-elle représentée par des hommes instruits et éclairés comme l'ancre de salut des sociétés humaines? Est-ce toujours uniquement pour son mérite intrinsèque? Non, assurément; dans tous leurs panégyriques de la propriété collective, les écrivains russes ont une autre raison qui, à leur insu, est souvent la principale : c'est qu'il s'agit là d'une institu-

tion nationale, russe, slave, ou du moins considérée comme telle (1). Ainsi s'explique le pieux enthousiasme, l'espèce de religieuse ferveur qu'inspire la tenure collective du sol à tant des écrivains les plus distingués de la Russie, aux Samarine, aux Kavéline, aux Vasiltchikof; chez ce dernier, selon l'ingénieuse image d'un compatriote, sous la blouse ouvrière du socialiste on aperçoit le caftan de velours du boïar moscovite. C'est le besoin d'exalter le *mir* du *moujik* qui entraîne involontairement et presque inconsciemment tant de Russes, de penchans d'ailleurs fort divers, à des conclusions ou à des spéculations à demi socialistes. Dans ce mélange des lieux communs du socialisme occidental et des traditions slavophiles, les premiers ne sont souvent pour les secondes qu'un ornement d'un goût douteux, une parure voyante destinée à leur attirer l'attention et l'admiration du vulgaire. En associant leurs institutions communales à des idées sophistiques et paradoxales, certains Russes oublient trop qu'aux yeux des esprits sobres, ils compromettent le *mir* au lieu de le recommander.

Ce bizarre accouplement, assez fréquent en Russie, de l'esprit slavophile et des rêveries socialistes, n'est pas aussi contre nature qu'il le semble au premier abord. La dangereuse séduction qu'exercent parfois sur l'austère slavophilisme russe les grossiers appâts du socialisme moderne a été admirablement expliquée par MM. Tchitchérine et Guerrier (2). Entre ces deux directions au fond si opposées, entre le novateur socialiste essentiellement cosmopolite et sans patrie, qui rêve la destruction des frontières nationales aussi bien que le renversement des bornes privées, et le slavophile conservateur et orthodoxe, épris des traditions nationales, qui se montre partout jaloux de la gloire de son pays et défiant du dehors, il y a un lien caché : c'est le dédain de la civilisation moderne, c'est une commune aversion pour la société européenne, que l'un attaque au nom d'un avenir d'utopies irréalisables, l'autre au nom d'un passé presque aussi chimérique. Là est le terrain sur lequel se rencontrent socialiste et slavophile, quand tous deux frappent de leurs anathèmes la science bourgeoise de l'Occident. Ainsi s'explique comment, dans leur joie de rencontrer chez cet Occident si redouté un ennemi intérieur, des conservateurs russes font parfois au socialisme de si singulières avances et parfois même semblent prendre à tâche de lui préparer les voies,

(1) Le prince Vasiltchikof s'efforce longuement de prouver que le mode de propriété en usage dans le *mir* russe est propre aux Slaves et en même temps qu'il a été général chez tous les peuples de cette race qui ont échappé à l'influence germanique. MM. Guerrier et Tchitchérine (p. 165-170) ont montré de nouveau combien ces deux opinions semblent peu fondées scientifiquement.

(2) *Rouskii dilettantism i obchtchinoé zemlevladénié.*

tout en déclarant doctrinalement que la Russie n'a rien à redouter de l'ennemi domestique de l'Occident. Il semble cependant que les désordres des dernières années aient dû démontrer aux plus optimistes que les traditions slaves et la propriété collective ne sont point un préservatif assuré contre la contagion révolutionnaire.

Tous les peuples éprouvent à certains momens de leur histoire le besoin de croire en eux-mêmes, en leur force, en leur mission, le besoin de s'affirmer, de se glorifier vis-à-vis de l'étranger. La Russie est depuis la dernière guerre dans un de ces momens de fièvre et d'exaltation patriotique, où tout ce qui paraît national est par cela seul passionnément applaudi. Aussi le slavophilisme, qui n'est autre chose que l'apothéose de la nationalité russe, le slavophilisme qui, avant 1877, était endormi ou languissant, est-il redevenu tout à coup plus vivant et plus fort que jamais. Il avait pour sa part contribué à entraîner la nation et le gouvernement dans la campagne d'Orient, et cette campagne, en partie provoquée par lui, lui a momentanément rendu une vigueur qu'il n'aurait pu puiser dans la paix. La guerre au profit des Slaves du Balkan a naturellement tourné au profit des prophètes et des croyans du slavophilisme moscovite. Les grands événemens du dehors ont eu leur contre-coup à l'intérieur, les batailles livrées pour les Bulgares ont au nord du Pruth remis en honneur tout ce qui de nom ou d'apparence est slave, comme en Allemagne la lutte contre Napoléon avait remis à la mode tout ce qui semblait germanique. La dernière guerre d'Orient a eu pour la Russie de nombreuses et multiples conséquences; l'une des moins prévues peut-être, c'est qu'elle a, temporairement au moins, consolidé le *mir* du *moujik*. Ainsi s'explique en partie le grand succès de l'ouvrage du prince Vasiltchikof; sans être précisément slavophile, le brillant écrivain caressait dans ce qu'il avait de plus sensible l'amour-propre de ses compatriotes.

Le slavophilisme était né, sous le règne de Nicolas, d'une violente et légitime révolte contre le long servage intellectuel du XVIIIe siècle. En rendant à la Russie le respect et le goût de son histoire et de ses antiquités nationales, en ramenant l'attention et l'affection des hautes classes sur le *moujik* et le peuple des campagnes, en servant de contre-poids aux copistes systématiques de l'Occident, ou aux novateurs de la bureaucratie pétersbourgeoise, les slavophiles ont rendu à leur patrie un incontestable service. Grâce à eux la Russie a recouvré sa conscience nationale qui menaçait de s'oblitérer sous un vain et stérile cosmopolitisme. A son heure, le slavophilisme a pu être pour la vie russe une utile et salutaire réaction du dedans contre le dehors, mais, comme tout mouvement de ce genre, il risque par son triomphe de devenir un

inconvénient et un danger. Pour les peuples plus encore que pour l'individu, le sentiment de la personnalité et l'estime de soi-même sont une grande force, mais à la condition que le sentiment national surexcité ne dégénère pas en une sorte de chauvinisme intellectuel ou de protectionnisme moral, à la condition que l'orgueil patriotique ne devienne pas, comme en Chine, au lieu d'un stimulant à l'activité, un soporifique qui alanguit l'esprit public et engourdit la société. Quand il va jusqu'à l'insouciance ou au dédain de l'étranger, le sentiment national devient pour les peuples, quelque grands qu'ils soient, le plus mauvais des conseillers; mais, dans aucun pays, cette admiration exclusive de soi-même, cette propre apothéose ne saurait être plus pernicieuse qu'en Russie. Dans ses aberrations les plus outrées, le slavophile le moins mesuré n'est pas plus ridicule que le patriote allemand qui, dans le vaste monde moderne, n'aperçoit que la culture allemande, la science germanique, l'influence teutonique; mais, des deux, le slavophile est certainement le plus mal inspiré pour son pays, car en prêchant le mépris de l'Occident et des peuples d'où sont sortis l'art, la science et toute la civilisation moderne, il risque d'apprendre à la Russie le dédain de la science, de la liberté, de la civilisation et du progrès même.

Les excès du slavophilisme prêtent à une observation d'un autre genre par laquelle nous terminerons. Quand, sous prétexte de mettre en lumière l'originalité méconnue de leur patrie, les Russes ne se contentent point d'accentuer les traits réels de leur individualité nationale, quand ils prétendent mettre l'histoire et la culture russes, le génie et la société slaves en complète opposition, en antagonisme radical avec la civilisation européenne, ils en viennent sans y prendre garde à la même thèse, aux mêmes conclusions que leurs adversaires et leurs contempteurs du dehors. Le slavophile de Moscou donne alors la main aux russophobes de Londres ou de Pesth qui représentent le Moscovite comme foncièrement étranger à la civilisation européenne et aussi incapable de se l'approprier que l'Ottoman de Stamboul. A force d'exagération dans la louange ou dans le dénigrement, les deux extrêmes opposés en viennent ainsi à se toucher. Un tel rapprochement n'a pas, croyons-nous, de quoi flatter le patriotisme bien entendu des Russes, car la civilisation occidentale a traversé assez de crises, elle a pris assez de force jusqu'au milieu de ses révolutions pour n'avoir guère à redouter les dédains de ceux qui prétendent lui demeurer étrangers, que de pareilles prétentions viennent de Stamboul, de Pékin ou d'ailleurs.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LES DERNIERS JOURS

DE

# LA TRIBU DE CATRIEL

SOUVENIRS ET RÉCITS DE LA FRONTIÈRE ARGENTINE.

Ces études sur la conquête du désert s'ouvraient par le récit du soulèvement des Indiens de Catriel, exécuté avec une perfidie magistrale; le destin nous permet de les clore par le tableau de leur châtiment. Il ne montre pas toujours pour venger cette pauvre morale une complaisance aussi décidée. La pointe hardie poussée jusqu'à Treycô, et qui fit tomber au pouvoir des troupes la plus grande partie de la tribu rebelle, présente d'ailleurs plus d'un côté attachant : elle va nous offrir l'occasion d'entrer à l'improviste dans une résidence indienne, de prendre sur le fait les mœurs et le genre de vie des sauvages. Nous ne les avons aperçus jusqu'à présent qu'à cheval et courant la plaine; nous allons les visiter dans leur logis. Nous verrons en même temps à l'œuvre dès les débuts le nouveau système de guerre enfin mis en pratique dans la *pampa* du sud, la guerre offensive, dont tous les travaux antérieurs, — translation de la ligne, fossé, fortins, cultures (1), — n'avaient été que la patiente préparation. Tout le monde à la frontière attendait avec une fiévreuse impatience le moment où la lutte entrerait dans

(1) Voir la *Revue* du 15 décembre 1877.

cette phase décisive. Les opérations actives sont toujours attrayantes pour le soldat; elles le sont bien plus encore quand elles se présentent comme le couronnement et la récompense d'une longue période de labeurs. Le docteur don Adolfo Alsina était plus que personne pressé d'agir. Atteint d'une maladie grave, il sentait ses forces, soutenues et surmenées par son énergique volonté, menacer de le trahir. Il avait hâte de voir ses plans, mal compris encore de la plupart de ses concitoyens, porter avec éclat leurs premiers fruits. Aussi le dernier coup de pioche était à peine donné au retranchement qui couvrait la frontière, qu'il se mit en route pour Carhué. Le conseil de guerre qui s'y tint le jour même de son arrivée ne fut pas long. Toutes les éventualités que pourraient présenter ces coups de main avaient été prévues, analysées, discutées tant de fois! C'était un sujet épuisé. La seule chose nouvelle, c'était que Catriel serait l'objet de la première expérience et qu'on partirait sous trois jours. Il n'y avait pas là matière à objections. Tout fut réglé en quatre mots.

La frontière de Puan, qui dans cette circonstance avait la bonne fortune de posséder Catriel dans son rayon d'action, enverrait deux cents hommes de cavalerie et quelques troupes auxiliaires. Celle de Carhué fut autorisée à contribuer à l'expédition avec cent hommes. C'était une faveur qu'on lui accordait, une attention destinée à lui faire prendre patience jusqu'au moment où elle se mettrait en route à son tour pour balayer la *pampa* en face d'elle. Elle devait aussi fournir un corps d'Indiens irréguliers. C'étaient les Indiens de Manuel Grande, dont nous avons raconté ailleurs la défection. Ils venaient de rentrer en grâce après avoir échappé non sans peine à la surveillance de leurs alliés du désert, qui, à les en croire, les avaient entraînés à leur suite non comme des prisonniers, et les retenaient depuis lors de force. Sentant bien que l'on n'acceptait que sous bénéfice d'inventaire cette explication de leurs allées et venues, ils n'avaient pas manqué de faire parade de leur fidélité de fraîche date, et de solliciter la permission de se venger de leurs persécuteurs. Il n'y avait sans doute que le vieux Manuel Grande, leur cacique, dont la révolte n'eût pas été volontaire. Seul aussi, il était de bonne foi dans ses offres, qui furent acceptées. En tout cas, lui et les siens se conduisirent fort bien pendant toute la campagne.

Le lendemain matin, au lever du soleil, je reprenais avec le commandant Garcia la route que nous avions suivie la veille pour venir de Puan. Nous emportions l'un et l'autre de cette courte visite à Carhué une satisfaction de fâcheux augure pour Catriel. Le commandant don Teodoro Garcia avait été appelé depuis peu de jours à

remplacer à la frontière côté sud le commandant Maldonado, malheureusement tombé malade au bon moment. Il n'aurait pu imaginer, si on lui avait laissé le choix, une manière plus satisfaisante de prendre possession de son nouveau poste. Pour moi, qui, le fossé fini, étais sur le point de rentrer dans la vie civile et civilisée, je trouvais cet épilogue de ma longue campagne plein de saveur. Vraiment j'aurais cru n'avoir rien vu de la frontière et ne pas savoir le premier mot de ce qui la concerne, si je n'avais pas pris part à cette expédition, aussi nouvelle en son genre que toutes les nouveautés que nous avions vaillamment exécutées depuis dix-huit mois.

I.

La nuit du 9 novembre 1877, qui avait été fixée pour notre départ, était à souhait pour se mettre en campagne. Elle était noire comme de l'encre. Si cette circonstance rendit laborieux le passage d'un petit ruisseau bourbeux contre lequel s'appuie le campement de Puan, elle favorisait néanmoins nos projets. Quand on a affaire à l'ennemi le plus défiant, le plus insaisissable et le plus perspicace du monde, on ne doit négliger aucune précaution pour lui dérober ses mouvemens. Rien ne prouvait que quelque espion ne rôdait point aux alentours. Naturellement nous nous gardâmes bien de suivre tout d'abord la ligne droite idéale à l'extrémité de laquelle, au dire de notre guide, se trouvait Treycò, résidence actuelle de Catriel. Ce n'eût pas été le moyen de surprendre les Indiens que de les aborder du côté où ils devaient nous attendre. Il fallait les tourner; il fallait de plus passer à proximité des lacs d'eau douce, fort rares dans la région où nous allions entrer. Quelques-uns de ces lacs, abrités entre des collines de sable, étaient entourés de bois; c'étaient là d'excellentes cachettes, on les avait choisies pour les grandes haltes. Quant aux terrains découverts où l'œil d'un Indien en chasse aurait pu à plusieurs lieues surprendre la marche et calculer la force de notre colonne, on s'était arrangé de manière à les traverser de nuit. Pour plus de précautions, à l'inverse des sauvages, qui font leurs incursions quand la lune est dans son plein, on avait lancé l'expédition au moment où elle ne se montre pas dans le ciel. Les phases de la lune jouent un grand rôle dans la guerre de frontière; le guide en joue un non moins important. C'est un type à part que le *vaqueano*, nous pouvons bien lui donner ici le nom générique sous lequel il est connu, et qui signifie aussi : « l'habile; » ce n'est pas un titre usurpé.

Nous avions eu quelque mal à nous procurer le nôtre. La zone

qui s'étend de la nouvelle ligne au Rio-Colorado, et dans laquelle on a refoulé les tribus, est beaucoup plus aride que les plaines récemment englobées dans le territoire de la République. A part quelques oasis, comme les abords de Salinas-Grandes, où habite Namuncurà, ce sont des champs inhospitaliers. Ils n'avaient pas été sillonnés en tous sens par les tribus comme les grasses prairies aujourd'hui perdues pour elles. Les Indiens « apprivoisés » que nous avions sous la main n'avaient pas eu l'occasion de les parcourir. Pichi-Huinca, qui était de la fête, n'y avait jamais pénétré. Ce lóyal cacique, qui continuait à nourrir contre Catriel une rancune féroce, était bien assez désolé de ne pouvoir être l'instrument de sa ruine définitive. Heureusement il y avait dans le 11e régiment de cavalerie, en garnison à Puan, un soldat qui, emmené tout jeune chez les sauvages, avait vécu de longues années parmi eux, et avait fini par devenir à peu près Indien. Il avait été repris dans leurs rangs au moment d'une invasion qu'il avait accompagnée bien malgré lui, assurait-il, mais probablement sans avoir à se faire trop violence et en acceptant avec une philosophique résignation la perspective de conquérir beaucoup de chevaux dans les *estancias* de ses compatriotes. L'officier auquel on le conduisit devait être d'une humeur charmante lorsqu'il l'interrogea, car il feignit de trouver satisfaisantes ses explications embarrassées, et ne le fusilla point. Il fut simplement versé dans un corps de ligne. Il y avait huit ans qu'il y était, et on n'avait pas à se plaindre de lui. Après avoir été longtemps un soldat suspect, surveillé comme une bête fauve à l'attache, il était devenu un vieux soldat, un chien fidèle, et ne se distinguait de ses camarades que par un flair plus subtil, un instinct plus sûr de la *pampa* dans les circonstances difficiles. Bien qu'il fût complètement illettré, on l'avait fait sergent. Dans l'armée argentine, et surtout dans cette guerre spéciale, ceux que l'expérience et de romanesques aventures ont mis à même de déchiffrer le désert sont tout aussi précieux que ceux à qui la férule des maîtres d'école a rendu familiers les caractères de l'alphabet. Dans diverses occasions où il avait dû servir de *vaqueano* à la division côte sud ou à la division sud, car on se le prêtait d'une division à l'autre, il s'était tiré avec honneur de sa délicate mission. Il se rappelait que jadis, plus jeune d'une dizaine d'années, il avait poussé dans une chasse jusqu'à Treycò. Il croyait pouvoir en retrouver le chemin. Les renseignemens qu'il donnait sur la situation de ce point, dont le nom apparaissait pour la première fois dans le dictionnaire géographique de la frontière, s'accordaient avec ceux d'Indiens de Bahia-Blanca, qui l'avaient aussi visité, et avec les données plus modernes d'un transfuge de la tribu de Namuncurà, arrivé depuis peu à Carhué,

et qui s'était rendu à Treycò en promenade depuis que Catriel l'habitait. Il est vrai que rien ne prouvait que ce prétendu transfuge fût de son plein gré parmi nous, et qu'on pût avoir en lui la moindre confiance. Il ne s'était donné cette qualité qu'après être tombé au pouvoir d'une patrouille en avant de la ligne de frontière. Nous l'emmenions à tout hasard, mais étroitement gardé.

On vient de toucher là du doigt une des difficultés les plus sérieuses de la guerre offensive, celle sur laquelle l'ennemi avait le plus compté pour paralyser l'agression, l'absence de guides sûrs. Notre sergent, en mettant tout au mieux, en le supposant aussi décidément hostile aux Indiens qu'il avait été décidément leur ami, n'avait pour se diriger que des observations déjà lointaines. Or Treycò était au moins à quarante lieues de Puan, et il fallait qu'il en déterminât la direction au jugé. L'itinéraire adopté pour s'y rendre, s'il allongeait le chemin, nous forçait à aller reconnaître des points déterminés et permettait de redresser assez vite les erreurs commises; mais il obligeait aussi, problème compliqué, à changer sans cesse de ligne au milieu de savanes indéfinies, à travers une monotone succession d'horizons plats et uniformes. Certes l'Indien et le *gaucho* ont une boussole dans la tête. C'est un instinct spécial tout à fait analogue à celui qui trace au pigeon voyageur sa route à travers les airs; c'est une faveur réservée à la vie sauvage. La civilisation oblitère cette faculté. La pratique quotidienne avait depuis longtemps émoussé chez nous les sentimens de surprise et d'admiration que provoque d'abord ce don curieux, dont nous profitions sans commentaires. Pourtant nous avions beau savoir par expérience de quoi notre *vaqueano* était capable, il était permis de concevoir quelques doutes sur la précision de ses souvenirs, quand il s'agissait d'une route aussi longue, où la moindre déviation devait nous rejeter fort loin de notre but, et quand ces souvenirs remontaient à plus de dix ans.

Le premier jour, tout alla bien. Nous en passâmes les heures les plus chaudes blottis dans un bas-fond discret et marécageux où les chevaux, notre préoccupation principale, purent apaiser leur soif et leur faim. Nous étions bien montés; nous avions près de trois bêtes par homme, et elles étaient en bon état, bien que l'avancement des cultures ne permît point encore de rationner les animaux de fourrages secs. Un ensemble de circonstances heureuses avait aidé au succès des dispositions adoptées par les chefs de frontière pour donner aux chevaux cette bonne mine et cette vigueur réjouissantes. La saison était éminemment favorable. Nous étions dans la seconde moitié du printemps. C'est une période de joie et d'abondance pour les animaux des prairies sud-américaines. Les herbes,

encore tendres à la dent, sont saines et nourrissantes. Plus tôt, trop aqueuses, elles sont un aliment peu vigoureux et purgatif; plus tard, elles deviennent coriaces et aigres en pourrissant sur place. Les taons, ce fléau du bétail, qui dans le désert s'abattent sur lui par nuées et l'épuisent, ne feront leur apparition qu'à l'entrée de l'été. Les lacs, pleins jusqu'aux bords, invitent à se baigner, et ces bains fréquens valent l'étrille pour rendre le cheval dispos. Si l'animal à cette époque peut rester au pâturage pendant la nuit, dont la fraîcheur modérée lui ouvre l'appétit, on le voit engraisser à vue d'œil. Depuis le fossé, qui mettait en avant des chevaux en liberté une barrière difficile et périlleuse à franchir, on pouvait presque partout leur laisser passer la nuit dehors.

C'était là un avantage indirect du fossé et le plus secondaire assurément de ses mérites. Ce fossé, que les partisans quand même des erremens anciens avaient fait de si ingénieux efforts pour rendre plaisant, on voyait maintenant ce qu'il valait. C'était lui qui nous permettait d'aller allègrement en finir avec Catriel en attendant que vînt le tour des autres caciques ses confrères. C'était lui qui nous les livrait. Sans lui, c'eût été une imprudence de détacher deux cents hommes d'une frontière qui n'en avait pas tout à fait cinq cents pour garnir un front de vingt lieues. C'eût été une imprudence bien plus grande de la priver pendant plusieurs jours de ses meilleurs chevaux, et de réduire, en cas d'invasion, les garnisons des fortins au rôle maussade de spectateurs tandis que les sauvages franchiraient au galop une ligne ouverte. Un mécompte de ce genre advint il y a peu d'années à un général, qui voulut cavalièrement se lancer à l'attaque avant d'avoir bien assuré sa ligne de défense. Pendant qu'il marchait sur les *toldos*, les Indiens, ignorant ses projets, se dirigeaient de leur côté vers les établissemens de l'intérieur, qu'ils eurent tout loisir de saccager à fond, n'étant inquiétés par personne. Les horribles dégâts qu'ils commirent ne trouvèrent qu'une compensation dérisoire dans la prise de quelques femmes et la mort de quelques valétudinaires qui n'avaient pu suivre l'invasion. Encore dans ces occasions les prises n'étaient-elles pas très nombreuses. Une famille indienne avait, en ce temps-là, nuit et jour, à l'attache, de bons chevaux tout prêts en cas de surprise. Une tribu attaquée se dispersait comme une bande d'oiseaux effarouchés. Il n'en va plus de même depuis que la ligne avancée a été garnie d'un retranchement. Cette abondance de chevaux, seul luxe des Indiens, mais luxe utile et des plus fâcheux pour nous, a disparu. Ceux que nous leur prenions dans les derniers temps étaient ruinés, et, la détresse aidant, les sauvages commençaient à manger les derniers qui leur restaient : c'était renoncer à l'espoir de s'en pro-

curer d'autres. Cela faisait la partie belle. Il aurait fallu qu'ils eussent vent de notre marche plusieurs jours d'avance pour nous échapper.

A quatre heures de l'après-midi, on se remit en route. On comptait que Guatraché, où l'on devait passer la nuit et une partie de la journée du lendemain, était à une cinquantaine de kilomètres, et l'on espérait, au petit trot sec qui était notre allure, y arriver sur les neuf heures du soir. Guatraché est une vallée profonde couverte d'une grande forêt de caroubiers et traversée par un ruisseau d'eau saumâtre. Catriel y avait séjourné peu de temps auparavant. On avait expédié de Puan une colonne légère pour l'en déloger. Il était encore mieux monté que les troupes à ce moment-là. Il avait pu dételer sans perdre beaucoup de monde. C'était un point que la division connaissait, et lorsque notre guide, après un crochet à l'ouest pour venir reconnaître un lac qui lui servait de point de repère et qui s'appelait Yallu-Yaucal, mit carrément la tête de son cheval au sud-ouest, un murmure de satisfaction circula dans les rangs. Chacun était fixé désormais. On savait où on allait, et on souperait probablement de bonne heure. A minuit, nous marchions encore. Les éclaireurs détachés dans diverses directions ne trouvaient pas la forêt et avaient quelque peine à nous retrouver nous-mêmes. Les ténèbres étaient opaques, et bien évidemment le *vaqueano* avait dévié. A droite ou à gauche? Il n'en savait rien. Il avait conscience, sans pouvoir expliquer pourquoi, que Guatraché était tout près; mais il lui était impossible de s'y diriger dans l'obscurité. On mit pied à terre, et chacun dormit à côté de son cheval, la bride nouée au poignet. Heureusement dans cette saison les nuits sont courtes. Un peu avant trois heures, le guide partit seul pour explorer les environs. Il revint presque aussitôt; Guatraché était retrouvé.

Dans la *pampa*, où l'on n'est pas gâté en fait de paysages, tout ce qui sort de l'implacable uniformité de la savane plate et verte paraît aisément délicieux. Nous cheminâmes près de trois lieues sous bois, trouvant charmant ce coin du monde. Ce n'est pourtant pas un arbre bien engageant que le caroubier, avec son tronc noueux, ses branches disloquées, son feuillage grêle, ses longues épines et son air bourru, mais après tout c'est un arbre. C'est même un arbre que l'on prend en affection quand on a fait avec lui plus ample connaissance. Son bois fort dur et absolument incorruptible est un combustible remarquable et qui sur la grille d'une machine à vapeur vaut presque la houille. Les longues gousses qui pendent de ses branches renferment, outre les grains comestibles, une espèce de miel d'un goût exquis sécrété par la plante même. Pilées et soumises à

la fermentation, elles fournissent une eau-de-vie aigrelette; moulées en gâteaux, elles forment non-seulement une friandise, mais ce que les médecins appellent un aliment complet. Dans certaines provinces de la République Argentine, elles sont l'unique nourriture des gens de la campagne pendant des mois entiers. L'abondance en est si grande que les habitans dédaignent toute autre récolte et tout autre travail. Ils n'ont qu'à étendre la main pour trouver leur subsistance comme dans l'âge d'or. Cela fait plus d'honneur au caroubier qu'à ces populations indolentes. Les Indiens du sud recherchent volontiers pour s'y établir les quelques groupes qui en ont survécu, débris vénérables d'une flore arborescente beaucoup plus répandue, et qu'ils ne tarderaient pas, si on les laissait tranquilles, à faire disparaître. Guatraché portait les stigmates de leur brutale insouciance. Autour des anciens *toldos,* il n'y avait plus que des squelettes d'arbres noircis par la flamme. Je les soupçonne de mettre exprès le feu aux grandes herbes pour faire sécher le plus de pieds possible. La provision de bois nécessaire à leur cuisine ne coûte ainsi aucune peine; elle ne coûte qu'une forêt.

Au point où nous fîmes halte j'eus un échantillon tout à fait significatif de leur paresse. Je m'étais installé dans une clairière qui présentait des traces évidentes de leur séjour récent. Il y avait eu là une habitation, et j'en avais conclu naïvement qu'il devait y avoir un puits tout auprès. L'eau était à une très faible profondeur; il suffisait d'un couteau pour creuser le sol jusqu'à la rencontrer. Eh bien! le seul puits que l'on découvrit était à un kilomètre de distance. L'explication est simple : dans la très partiale répartition des besognes de ménage, c'est l'Indien qui aurait dû creuser le puits, tandis que c'était sa femme qui allait puiser l'eau; peu lui importait qu'elle s'exténuât à l'apporter de si loin. On a souvent parlé de l'attachement profond des Indiens pour leur famille. Quand on retient leurs femmes en otage, on est sûr de leur docilité, et l'on a vu des Indiens dont les femmes étaient prisonnières venir se livrer pour ne pas en être séparés. Je ne voudrais pas calomnier des vaincus; mais ce détail du puits me donna fort à réfléchir, et l'on se demande après cela s'il n'y a pas au fond de ces beaux sentimens plus d'égoïsme que de tendresse. Il est possible que l'isolement ne leur fasse tant de peur que parce qu'il les oblige à se servir eux-mêmes, et que ce qu'ils regrettent si vivement dans leurs épouses ce soit moins des compagnes aimées que des bêtes de somme commodes.

Nous n'étions plus qu'à une soixantaine de kilomètres de Treycò. Les chevaux ne faiblissaient pas, bien que les vaillantes bêtes n'eussent été qu'imparfaitement abreuvées dans les eaux bour-

beuses et amères qui croupissaient au fond de la gorge. Jusqu'à présent il était clair que les Indiens ne savaient rien de notre marche. Les vedettes placées sur les collines environnantes déclaraient que « le *campo* était tranquille. » Cela voulait dire, non-seulement que l'on n'apercevait pas, aussi loin que portait le regard, la moindre forme suspecte; mais encore que, d'après l'allure des animaux sauvages en vue, on était certain qu'au delà de cette limite il n'y avait pas de cavaliers. Les *guanacos* et les *venados*, pour qui sait interpréter leurs mouvemens, révèlent en effet de loin la venue de l'objet constant de leur terreur, l'homme à cheval. Avant même d'avoir pu le distinguer, ils sont prévenus de son approche par les marques d'inquiétude de leurs compagnons plus rapprochés du danger. Ils les répètent, et elles se transmettent de groupe en groupe à de grandes distances. C'est le télégraphe de ces timides ruminans. Il ne s'agit plus que de surprendre la clé de leurs signaux pour en déduire l'importance de la troupe qui arrive, l'allure à laquelle elle marche et la direction qu'elle suit. Les *gauchos* possèdent cette langue-là sur le bout du doigt.

Ce qui était plus rassurant encore, on apercevait à une dizaine de lieues de légères fumées dans diverses directions. Il n'y en avait pas du côté de Treycò. C'était un renseignement parfaitement clair. Les Indiens chassaient. Ils étaient allés à la *boleada;* ces feux indiquaient les points où « se fermait le cercle, » les points vers lesquels chaque bande de chasseurs devait rabattre son gibier. D'aussi paisibles occupations chez nos ennemis nous ravirent. En cela, nous ne faisions pas assez honneur à leur prudence. Ils étaient sur leurs gardes, et cette chasse, improvisée par Catriel la veille, n'était pas un mauvais moyen de surveiller une vaste étendue de terrain, tout en avisant au plus pressé, à nourrir la tribu, qui était aux abois. Heureusement on n'avait envoyé personne sur le chemin par où nous venions. Comment y aurait-on songé? Nous arrivions du côté de Salinas-Grandes, le centre des possessions indiennes. Les sauvages s'attendaient si peu à cette manœuvre que l'un d'eux, le lendemain, au moment où nous galopions vers lui, disait à sa femme éperdue : — Quel danger peut nous venir de ce côté? Ce sont des chasseurs de Namuncurá qui auront passé la nuit ici près et ont voulu nous rendre visite. — Ce fut la femme qui nous raconta ce propos. Celui qui l'avait tenu ne contera plus rien à personne.

Nous avions eu jusque-là du bonheur; mais dans les guerres de surprises il n'y a que les derniers momens qui comptent. Le plus ardu restait à faire. Les *toldos* ne sont pas agglomérés comme les chaumières de nos villages, tant s'en faut. Le laisser-aller des gens qui les habitent, leur mépris de toutes précautions d'hygiène, la

nature de leurs alimens et les matériaux dont sont faites leurs demeures, tout contribue à former autour de chaque *toldo* des amas de matières en putréfaction. S'ils les serraient les uns contre les autres, une bonne peste serait le résultat immédiat de cette imprudence; ils les disséminent donc et les changent à chaque instant de place. Cela ne les préserve pas des fréquentes visites de la petite vérole et de divers typhus. Ils les disséminent d'autant mieux que la dispersion des tentes rend l'engraissement des chevaux plus rapide, les larcins domestiques plus rares et, en cas de malheur, l'évasion plus facile. Nous savions d'avance que la tribu de Catriel, bien qu'étrangement réduite depuis sa défection, devait occuper une surface de plusieurs lieues carrées. Quant à la situation des habitations principales, de celle du cacique surtout, nous l'ignorions absolument. Nous pouvions dès les premiers pas trébucher sur une habitation sans importance. Il suffisait qu'un Indien, voire une Indienne, parvînt à sauter à cheval pour donner l'alarme, et toutes nos peines étaient perdues.

On fit subir un interrogatoire minutieux au transfuge qui avait visité Treycò depuis peu. Ses renseignemens, que nous étions bien forcés de trouver plausibles, n'étaient pas très favorables. Il y avait autour de la *tolderia* des groupes de tentes détachées qui lui faisaient comme une ceinture de grand'gardes. Nous en avions trois en face de nous, assez rapprochés les uns des autres pour qu'il fût malaisé de se glisser entre eux en trompant la surveillance de leurs chiens, assez éloignés pour qu'il ne fût pas possible de les tourner sans perdre beaucoup de temps et sans tout compromettre. Le parti le plus sage était de surprendre en passant le groupe du centre et de le cerner de manière à ne laisser échapper personne. Il était plus isolé et plus compact que les deux autres, parce que les familles qui le composaient s'étaient massées autour de trois petits lacs d'eau légèrement salpêtrée, mais potable à la rigueur pour les animaux. L'important était de savoir si le *vaqueano* pourrait, de nuit, nous mener en droite ligne à ces trois lacs, point peu notable et qui n'avait pas dû laisser dans sa mémoire des traces bien profondes. Il affirma que oui, et nous nous mîmes en marche.

Les dernières heures du jour furent employées à traverser les bas-fonds vaseux autour desquels s'étendait la forêt de Guatraché. On fit halte au coucher du soleil sur le revers de la dernière colline pour ne pas s'engager de jour sur le vaste plateau qui s'étendait au delà. Dès que la nuit fut tombée, on entama la dernière étape. Nous avancions rapidement dans un profond silence; il était défendu de causer et de fumer. Notre colonne glissait sur la prairie comme l'ombre d'un nuage. On entendait à peine le roulement

sourd et cadencé des pas des chevaux amortis par l'herbe. La nuit était aussi claire que peut l'être une nuit sans lune. L'atmosphère, brumeuse les jours précédens, était d'une limpidité parfaite. En regardant le firmament scintillant d'étoiles et baigné de nuances laiteuses, on songeait involontairement à ces vers, qui expriment par une image charmante la transparence et le recueillement d'une nuit d'été :

Un vague demi-jour teint le dôme éternel,
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

En regardant la terre, on comprenait vite que

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

pour employer encore la juste expression d'un poète, était plus « obscure » que les contempleurs d'astres ne seraient tentés de le penser. Ces deux peintures de la nuit, si différentes, sont également exactes selon qu'on lève ou qu'on baisse les yeux. Malgré les tons nacrés du ciel, qui semblait déverser des nappes de lumière, j'avais de la peine à discerner la silhouette de notre guide, qui marchait à quelques pas en avant de nous.

La Croix du sud était presque en face de moi, brillant d'un si doux éclat qu'elle invitait à la contempler. Je remarquai en la regardant et fis remarquer au commandant Garcia que notre *vaqueano* inclinait insensiblement sur la droite. On se mit à l'observer, il ne tarda point à appuyer de nouveau sur la gauche. La direction générale restait la même sans doute malgré ces oscillations. Elles semblaient indiquer toutefois que la route à suivre n'était pas tracée dans sa tête avec la netteté ordinaire. Il n'est pas aisé de se jeter à la traverse d'opérations de mémoire, qui sont pour vous lettre close, et d'intervenir dans un travail mental dont on n'a pas la clé. On lui demanda pourtant s'il était sûr de son chemin, s'il n'éprouvait pas d'hésitation. Il n'en éprouvait aucune. Le transfuge, qu'on envoya interroger en même temps, ne savait pas de nuit suivre une direction. Il paraît que c'est le comble de l'art. Il croyait pourtant que nous faisions fausse route.

Vers dix heures du soir, nous devions nous trouver à environ une lieue des trois lacs, si nous n'étions pas égarés. On fit halte, et on envoya en avant les troupes chargées du coup de main sur les premiers *toldos*. Nous les suivions à un quart de lieue de distance. Quand nous les rejoignîmes, elles n'avaient rien trouvé. Cela devenait inquiétant. On détacha des éclaireurs. Ils ne rencontrèrent

trace ni d'Indiens, ni de lacs. Le guide ne savait plus où il était. Lorsqu'on est une fois perdu dans la prairie, il n'y a pas d'instinct qui tienne, il est impossible de se reconnaître. En désespoir de cause, il fallait en revenir au transfuge. On lui enleva ses liens. Ils servirent incontinent à garrotter le sergent. Tout n'est pas rose dans le métier de *vaqueano*. Celui-ci se trouvait avoir sur les bras une affaire capitale dont le dénoûment, chose plus triste, dépendait moins de la discussion impartiale de ses torts que du résultat définitif de l'entreprise; mais le résultat fut heureux. C'est lui qui nous reconduisit à Puan. Pour le moment, on installa le transfuge à la tête de la colonne. Le commandant D. Lorenzo Winter, qui l'avait amené de Carhué comme ressource suprême, et qui connaît à fond cette guerre et les Indiens, professe cette théorie, qu'un sauvage n'a jamais les idées aussi lucides que lorsqu'il est en péril de mort. Il l'avait donc au préalable réconforté par le dialogue suivant : « Peux-tu nous conduire chez Catriel? — De jour, oui, bien que je ne sache pas où nous sommes; de nuit, non. — Tu désires donc être fusillé? — Pas de réponse. — Je te demande si tu désires être fusillé? » Pichi-Huinca, qui servait d'interprète, ajouta quelques paroles où sans doute il le prévenait charitablement que le commandant allait le faire comme il le disait. « Je crois, reprit l'Indien avec effort, qu'il doit y avoir, non loin d'ici, un buisson auprès d'un ancien *toldo*. Si l'on m'y conduisait, peut-être pourrais-je de là prendre ma ligne. »

Pichi-Huinca, qui avait battu les environs à la recherche des trois lacs, avait remarqué à une demi-lieue de nous plusieurs pieds de ciguë, signe évident d'une habitation abandonnée, et quelque chose qui dans l'obscurité lui avait paru être un buisson. Il nous y conduisit. L'Indien examina le parage avec soin. « Ce n'est pas cela, dit-il. Je ne connais pas ces pieds de ciguë; il y a longtemps qu'on a dévié. — Pourquoi ne l'as-tu pas dit? — Je l'ai dit. D'ailleurs je ne sais pas me diriger dans l'obscurité. Au jour, je crois que je vous conduirai. — C'est pour gagner du temps. Au jour, il sera trop tard pour surprendre Catriel. Tu vas nous conduire tout de suite, si tu veux voir le jour se lever. — Je vous conduirai comme je pourrai. » Il marcha, nous le suivîmes. Le temps avait marché plus vite que nous au milieu de ces incidens : il était une heure du matin. Le commandant Garcia, silencieux et préoccupé, se pencha par un mouvement brusque et resta un moment appuyé sur le garrot du cheval, tâchant de percer les ténèbres à ses pieds. « Mais nous suivons un chemin! » dit-il enfin. Un officier mit pied à terre et tâta l'herbe. C'était en effet un sentier à demi effacé. L'Indien fut appelé. « Tu connais ce chemin? — Non. — Pourquoi le suis-tu? —

Je ne croyais pas suivre un chemin. — Alors c'est ton cheval qui l'a pris, et tu le laissais faire? — Je n'ai pas changé de direction depuis les ciguës. — Tu joues gros jeu, drôle! — Faites ce que vous voulez, je fais ce que je peux. — Halte! pied à terre! dit le commandant, et il se mit à se promener à grands pas. Je n'aurais pas en ce moment donné un fétu de la vie de l'Indien. Lui s'assit à terre et s'endormit. C'était un tout jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans. On a beau dire, il y a quelque chose à faire de ces gens-là. Au petit jour, il fallut le secouer pour le réveiller. Il se dressa sur ses pieds et s'orienta posément. « Maintenant, peux-tu nous conduire? — Oui. »

Ce oui laconique était de bon augure. Il monta à cheval et partit sans hésitation, au trot, entre deux soldats qui lui servaient de gardes-du-corps. Nous n'avions pas marché une demi-heure, qu'il devint évident que nous étions sur les Indiens. La prairie que nous traversions avait été parcourue il y avait peu de temps par des chevaux en liberté. On envoya Pichi-Huinca à la découverte. Il laissa à un de ses hommes son cheval de marche tout sellé, sauta à cru sur sa bête de confiance, et disparut en un clin d'œil derrière un pli de terrain. Un seul Indien l'accompagnait. Nous ne tardâmes pas à les voir tous les deux surgir au loin et galoper de droite et de gauche. Sa troupe, qui marchait à la même hauteur que nous, mais un peu à la débandade, car il ne faut pas exiger des Indiens une bien rigoureuse tenue dans les rangs, suivait tous ses mouvemens avec une anxieuse attention. Tout à coup un des siens cria : « Il a fait tournoyer son *poncho!* » et tous partirent ventre à terre, leurs longues lances en arrêt. Les Indiens de Manuel Grande les suivirent. Le vieux cacique, qu'on aurait cru tout cassé à le voir à pied, se dressa sur ses étriers en brandissant sa lance, envoya au ciel une sorte d'invocation ou d'imprécation, on ne sait trop, et se retournant vers les siens : *Amu! amu!* cria-t-il. — *Amu! amu!* répéta le chœur, et ils se lancèrent. Au même instant, sur notre gauche, résonnait le bruit clair que produisent cent sabres de cavalerie dégaînés à la fois. C'était le détachement du 11e qui se mettait en branle.

## II.

Nous n'avions affaire encore qu'à une faible partie de la tribu. Le gros des habitations était à deux lieues de là. Tout ce que contenait cette espèce de faubourg, — hommes, femmes, enfans et bêtes, — fut à nous en un tour de main. On les avait surpris au lit; le soleil se levait. Le premier prisonnier qu'on leur fit fut jeté

en croupe d'un soldat et envoyé en toute hâte au commandant Garcia. On n'avait pas d'interprète sous la main; on n'en eut pas besoin. Dans l'action, le commandant était merveilleusement laconique. « Catriel? » L'Indien étendit la main et désigna le sud. Quelques ordres rapides, des aides de camp galopant de tous côtés, et nous voilà filant en droite ligne vers le sud, à travers ravins et broussailles, comme dans une course au clocher. Derrière nous, les troupes qui n'avaient pas encore donné changeaient de chevaux. Cela ne leur prit pas deux minutes. Les pelotons d'attaque, sabre au vent, allant un train d'enfer, nous atteignaient l'un après l'autre, prenaient les ordres en courant, et, s'éparpillant, couvraient la plaine de tourbillons de poussière. On avait modifié depuis peu l'équipement de la cavalerie pour l'approprier à la guerre indienne. On lui avait donné une cuirasse de cuir bouilli, et, selon les escadrons, des lances ou des revolvers. Les soldats étrennaient ce jour-là leurs armes neuves. On trouvait encore le temps, tout en jouant de l'éperon, d'admirer sous ce harnachement leur mine de lansquenets. Nous nous hâtions. La tête de la colonne était déjà au beau milieu de la *tolderia*.

On distinguait à l'horizon sept ou huit bouquets d'arbres au milieu desquels quelques points noirs exécutaient des mouvemens affolés; de temps à autre retentissait un coup de feu; les comptes se réglaient en général au sabre et à la lance. Par momens, nous passions sur des couches de sable où les chevaux entraient jusqu'au boulet. C'est à peine alors si l'on apercevait ses voisins. Nous pénétrâmes bientôt dans une forêt de caroubiers assez vaste, mais plus maltraitée encore que celle de Guatraché. Comme nous traversions une clairière, je vois encore confusément se détacher du nuage soulevé par nous un coin de la scène qui s'y déroulait, — deux ou trois sauvages essayant de jouer des boules et serrés de près par les soldats, un prisonnier que l'on garrottait, à terre un cadavre dépouillé de ses vêtemens; plus loin, quelques sentinelles veillaient d'un air goguenard sur un troupeau de femmes en larmes; dans le fond, au sommet d'une éminence, un officier lancé à toute bride se retournait à demi pour exciter ses hommes, dont les silhouettes se découpaient une seconde sur le ciel et disparaissaient au revers de la dune comme s'ils s'étaient enfoncés sous terre. C'est à peu près tout ce que j'ai aperçu du combat, si l'affaire peut s'appeler un combat. Peu d'Indiens songèrent à se défendre. Ils étaient ahuris. Leurs derniers bons chevaux avaient été prêtés aux chasseurs. Quelques-uns gagnaient à pied le bois. Il fallut faire une battue pour les avoir. Les femmes se laissaient prendre en sanglotant bruyamment, mais au fond n'étaient pas fâchées de l'aventure;

les plus franches l'ont avoué depuis. Tout ce monde-là mourait de faim.

Nous fîmes halte quelque temps en un point élevé et central d'où l'on dominait et d'où l'on pouvait deviner les actions partielles engagées au-dessus de nous. C'est là que l'on adressait les rapports, les demandes de chevaux frais, les prisonniers de marque. Parmi ces derniers, nous vîmes bientôt arriver un chrétien dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, et qui avait conquis une certaine réputation à la frontière. Ses deux frères et lui étaient passés aux Indiens peu après le soulèvement de Catriel. Ils n'avaient pas su renoncer aux habitudes contractées en leur compagnie. Trouvant que les autorités étaient devenues déplorablement tracassières, ils avaient pris le parti d'aller retrouver leurs anciens camarades, et les aidaient, puisqu'on ne pouvait plus voler d'animaux à l'amiable, à s'en procurer à main armée. Ils « travaillaient » de concert avec eux. C'est le mot adopté : l'Indien ne pille pas; il travaille. Nos trois *gauchos* étaient de rudes et subtils travailleurs. Audacieux, intelligens, au courant des choses militaires, car ils avaient fait diverses campagnes comme gardes nationaux et l'un d'eux avait été officier, ils avaient de plus conservé de nombreuses relations dans les *ranchos* mal famés de la lisière du désert. Ils y faisaient de temps en temps des voyages d'exploration. Plus d'une fois, pour éviter aux Indiens des courses inutiles et obtenir des renseignemens statistiques précis sur les troupeaux de la zone menacée, l'un des frères alla y attendre les invasions dirigées par les deux autres. Ils avaient, en un mot, tout ce qu'il fallait pour donner aux opérations de la tribu beaucoup d'élan; mais ils s'étaient trompés de date. Le rôle des aventuriers de leur trempe dans les affaires indiennes est fini.

Celui qui arrivait là entre deux soldats, d'un air fort calme, et maniant le mauvais cheval sur lequel on l'avait mis avec l'aisance gracieuse d'un bon cavalier, réalisait bien le type de ces coquins de bonne mine dont on encombre les romans. Il avait cette distinction native si fréquente chez les gens de campagne, qui ont conservé mieux que les habitans des villes, plus sautillans et plus francisés, les traditions de la gravité castillane. Il salua le commandant sans humilité ni hauteur, d'un mouvement juste et simple qui ne sentait nullement son prisonnier. — Ne peux-tu pas mettre pied à terre devant le chef de l'expédition? lui dit un officier de mauvaise humeur. — Il lui lança un regard empreint d'une dignité compatissante. — Comment voulez-vous que je mette pied à terre? j'ai les pieds attachés sous le ventre de mon cheval. — Il ajouta avec un sourire : — Ce n'est pourtant pas sur cette bête-là que j'essaierais de fuir; elle n'en peut plus pour un galop d'une lieue. — Détachez-le,

dit le commandant Garcia. Où est Catriel? ajouta-t-il aussitôt. — A Pichi-Treycò, à cinq lieues d'ici. — Depuis quand? — Depuis hier. Il a reçu avant-hier des lettres de l'Azul, a envoyé aussitôt les *boleadores* sur les routes de Puan et de Nueva-Roma, puis a déménagé hier avec son frère et sa famille, nous laissant l'ordre de déménager aujourd'hui. — Où est Pichi-Treycò? — Dans cette direction. — Qu'on envoie cent chevaux frais au lieutenant Daza et à Pichi-Huinca, qui vont de ce côté, et qu'ils ne s'arrêtent que lorsque leurs animaux ne pourront plus mettre une patte devant l'autre ou qu'ils auront pris Catriel. — Le commandant n'avait pas fini de parler que les cent chevaux étaient en route. Cinq lieues d'avance! et nos montures venaient de marcher deux jours et deux nuits. Il y avait peu de chances de les voir atteindre le cacique. Il s'échappa en effet. On le poursuivit onze lieues, et on parvint à tuer deux ou trois hommes de son escorte. Il s'arrêta le soir à trente-cinq lieues de là. — Qui a apporté ces lettres? reprit le commandant. — Un marchand de bœufs de l'Azul. — Où est-il? — Prisonnier. — Ah! ah! et tes frères? — Ils étaient avec moi. L'un a tâché de fuir à pied, il doit être mort. L'autre a réussi à monter à cheval. — Et il a été rejoindre Catriel? — S'il a pu.

Le marchand de bœufs avait été pris en effet. Il était livide, mais impénétrable. On n'en put rien tirer. On trouva sur lui divers passeports qui prouvaient qu'il n'en était pas à sa première visite aux *toldos*. Ces passeports sollicités sous divers prétextes, les négociations pour le rachat d'une captive par exemple, lui avaient été délivrés par les autorités militaires de l'Azul. Il est probable qu'avec une impartialité transcendante il servait d'espion aux deux partis. C'eût été œuvre pie de le fusiller sans autre forme de procès. On lui accorda plus d'importance qu'il n'en avait. Cela le sauva. On voulut le mener à Puan pour que le ministre de la guerre, qui y attendait notre retour, l'interrogeât lui-même. Beaucoup d'officiers s'obstinaient à voir de la politique dans l'affaire, et soupçonnaient les mitristes, rapprochés cependant depuis peu du docteur Alsina par une réconciliation éclatante, d'avoir essayé sous main de lui jouer un mauvais tour en favorisant l'évasion de Catriel. C'était avoir non-seulement la passion, mais l'obsession de la politique. On avait bien été en ce genre jusqu'à supposer que les trois frères étaient dépêchés aux *toldos* par les chefs de l'opposition avec une mission secrète. Ces rusés fripons n'étaient pas fâchés de laisser s'accréditer cette croyance. Ils avaient fait jadis grand bruit de leurs opinions mitristes, à une époque où, pour le succès de certains tripotages interlopes avec les Indiens, on ne se trouvait pas plus mal d'être en politique un orthodoxe fervent. Leur foi

n'avait pas varié avec leur fortune. Ils se faisaient gloire de leurs relations passées avec des personnages influens, et insinuaient qu'ils en recevaient encore les inspirations. Il est plus flatteur d'être un agent politique qu'un simple voleur de grand chemin.

Le parti mitriste n'a pas besoin d'être lavé du soupçon d'avoir protégé de sa connivence contre les armes nationales des bandits qui s'étaient mis non-seulement hors la loi, mais hors la civilisation. La seule faute en tout cela, une faute qu'il faut relever, parce qu'il s'obstine à ne pas en convenir et qu'elle pourrait quelque jour être commise de nouveau, c'est de ne pas s'être aperçu que ses énervantes complaisances envers les caciques soumis, sa manie de les tenir sous sa main, de les flatter, de les gâter et de les mêler à ses intrigues, avaient eu pour résultat d'organiser dans les anciens districts de frontières des écoles d'immoralité et de brigandage. Les vagabonds, les gens sans aveu, s'habituaient à considérer comme profitable une intime alliance avec les Indiens, afin d'avoir le bénéfice des immunités qui les couvraient. Ces étroites relations par lesquelles sauvages et civilisés se pervertissaient réciproquement, elles duraient encore. Il n'y a pas de solidarité plus difficile à rompre que celle qui résulte de mauvais coups faits en commun. Prendre la haute direction d'une guerre de rapines contre ses concitoyens, à propos du passage du ministre de la guerre à l'Azul, flairer pour la tribu un danger dans l'air et venir à franc étrier lui en porter la nouvelle, ces âmes violentes et basses avaient fini par trouver cela naturel. Voilà ce que devenait dans cette atmosphère corruptrice la notion du patriotisme. Ce sont là des résultats qui jugent le système ancien, celui de l'inaction achetée au prix d'une systématique indulgence. Ce sont surtout des précédens qu'il est utile de ne pas perdre de vue au moment où il va y avoir à loger les Indiens quelque part et à les organiser de quelque manière. Ils doivent être logés et organisés de façon à ne pouvoir ni recevoir ni donner des exemples funestes. Ils ont en eux d'âcres et contagieux instincts de rapacité et de fourberie. Jusqu'à ce qu'on ait neutralisé ces instincts par un traitement convenable, il est bon que les tribus réduites soient entourées d'un cordon sanitaire.

Sur les onze heures, après avoir bien chevauché de *toldo* en *toldo*, le commandant Garcia fit sonner le ralliement à l'endroit qu'il avait choisi pour quartier général. C'était une étroite vallée, à proximité du filet d'eau qui donnait quelque fraîcheur à ces terres sablonneuses. Les flancs en étaient ombragés par des caroubiers archiséculaires. Du reste l'eau était saumâtre et l'herbe rare. C'était pourtant ce que Treycò offrait de mieux. Il fallait que les Indiens fussent bien pauvres d'animaux pour avoir choisi un semblable gîte. De nombreux troupeaux n'auraient pas pu y vivre. Ils

en avaient fort peu en effet. En chevaux, nous ne leur prîmes pas trois cents têtes, et en général quelles haridelles! Quant aux bœufs, comme l'heure du déjeuner arrivait à grands pas, et que cette circonstance faisait furieusement activer les recherches, on finit par découvrir trois vaches laitières et un taureau. Ces animaux avaient été conservés sans doute dans les momens de plus amère détresse à cause de leur beauté. C'étaient des *durham* de pur sang. Après avoir convenablement soupiré sur la nécessité d'abattre de si nobles bêtes, on réfléchit à point pour se consoler qu'on retrouverait difficilement l'occasion au milieu de troupeaux vulgaires de goûter d'une viande aussi succulente. Comme bêtes d'élevage, je ne cite que pour mémoire une toute petite biche apprivoisée, qui devait appartenir à quelque Indien à son aise et peu chargé de famille. Elle s'obstinait à suivre mon cheval; je dus la charger à coups de cravache pour lui faire gagner le bois et l'empêcher d'être aperçue des soldats. Qu'était devenu le temps où les négocians chiliens venaient à intervalles périodiques prendre livraison aux *toldos* de milliers de têtes de bétail!

On vit bientôt déboucher de toutes parts les convois de prisonniers. C'est toujours là un spectacle attristant, surtout quand les femmes et les enfans dominent. Il était rendu plus lamentable encore par la misère hideuse où croupissaient ces pauvres gens. Ils arrivaient par longues files, à peu près nus, et la nudité n'embellit pas cette race disgraciée; mais, si les vêtemens étaient peu abondans, chacun portait à la main sa bride et sous le bras la sangle, le bât et les diverses pièces de cuir qui composent le *recado*. Même les enfans de quatre ans n'avaient pas oublié au milieu de la bagarre qu'ils allaient avoir une quarantaine de lieues à faire à cheval. Ces petits, avec leurs jambes grêles et leurs ventres énormes, étaient la démonstration palpable des souffrances endurées. On fit abattre quelques jumens pour nourrir tout ce monde. Peu s'en fallut qu'elles ne fussent dévorées crues. Un sergent, qui présidait à la distribution, vit ses galons arrachés, en même temps que les quartiers de viande qu'il apportait, par toutes ces mains impatientes. Quelques chiens étiques, qui s'étaient réfugiés sous bois, la queue entre les jambes, au bruit que nous menions, attirés par l'odeur du sang et rangés en cercle, se léchaient les lèvres de l'air de chiens qui n'en peuvent croire leurs yeux. Les Indiens en étaient à manger les peaux de bœuf de leurs tentes. Nous trouvions partout, enterrés sous les haillons qui leur servaient de couche, des lanières de cuir pelées avec soin et déposées dans la terre pour les ramollir. Cet aliment coriace était plus propre à tromper leur faim qu'à la satisfaire. Il avait péri beaucoup d'enfans et de femmes. Il n'est pas étonnant après de

telles épreuves que les fils du désert supportent si bien la fatigue et les privations. Dans une tribu, tout ce qui ne présente pas une force de résistance étonnante meurt jeune. C'est la lutte pour l'existence dans toute sa rigueur. Il ne faut pas croire du reste que cette faculté de vivre de l'air du temps, de dormir sur la terre nue, de passer des semaines à cheval, de braver le chaud, le froid et la soif, soit la preuve d'une grande force musculaire. C'est une vigueur négative. Les sauvages sont durs, ils ne sont pas robustes; un travail régulier les abat en un moment. Il faut un régime confortable pour produire et pour soutenir des hommes solides, capables d'un effort continu. Cette sobriété hors nature n'est ni intéressante ni méritoire : ce n'est qu'un expédient de fainéans. Son vrai nom n'est pas force d'âme, c'est paresse mal entendue.

Il y eut bientôt un peu plus de trois cents prisonniers de tout âge entassés à l'ombre d'un bouquet de caroubiers. Sur ce nombre, les hommes en état de porter les armes, les « Indiens de lance, » étaient seulement soixante et dix. On en avait tué à peu près le double. L'ordre avait pourtant été donné d'épargner tous ceux qui voudraient se rendre, et la plupart de ces pauvres hères, qui n'y attachaient pas de point d'honneur, n'eussent pas demandé mieux que d'être faits prisonniers; mais les soldats mettaient une mauvaise foi ingénieuse à interpréter de travers leurs moindres gestes, et à ne voir partout que des braves décidés à vendre chèrement leur vie. Ils ont pour les Indiens cette inimitié instinctive et incorrigible que les chiens éprouvent pour les chats. Sous l'œil de leurs officiers, ils la comprimaient à grand'peine. Lâchés seuls au milieu des broussailles, ils ne résistaient pas à la tentation de sabrer à tort et à travers ou d'essayer *in animâ vili* leurs nouveaux revolvers de gros calibre. Aussi fut-il impossible de savoir avec exactitude le nombre des morts. Chacun, au rapport, dissimulait une partie de ses prouesses; on ne s'en faisait gloire qu'au petit comité, autour des feux de bivouac.

Parmi les prisonniers, il y avait deux *capitanejos*. L'un d'eux, nommé Raïlef, était remarquable autant par sa mise correcte et presque élégante que par la fermeté de sa contenance, qui tranchait sur les mines affaissées de ses compagnons. Son cas pourtant était grave. D'abord il était signalé, honneur périlleux en un tel moment, comme un des chefs indiens les plus déliés et les plus résolus; ensuite il y avait dans son fait une circonstance aggravante. Peu de temps auparavant, profitant des solutions de continuité que présentait alors le fossé, il s'était glissé avec une trentaine d'hommes en dedans des possessions chrétiennes, et, soit pour refaire ses chevaux, soit pour faire perdre sa piste et attendre à loisir un bon moment, il était resté caché dans le dédale de vallées abruptes de

la sierra de Curumalan, entre les deux lignes de frontière. L'idée n'était pas mauvaise. Il n'était jamais passé personne par cette région coupée de hauts rochers, à l'écart des routes et des fortins. Justement à cette époque vint à y passer un sous-lieutenant porteur de dépêches, accompagné seulement de deux gardes nationaux. Attaqué à l'improviste, l'officier mit pied à terre et se défendit de son mieux. Il resta sur le carreau. Il avait le corps percé de cinq coups de lance, et était si profondément évanoui des suites d'un coup de boulet sur la tête que les Indiens le crurent trépassé. Ils négligèrent la précaution de lui couper la gorge pour être sûrs qu'il n'en réchapperait pas. Quand il revint à lui vers la fin de la nuit suivante, il rencontra en étendant la main le cadavre de l'un des gardes nationaux, tué plus consciencieusement. Il se traîna jusqu'à une source dont on entendait le bruit près de là, et, ranimé par quelques gorgées d'eau, il ramassa les dépêches lacérées que les Indiens avaient jetées au vent après les avoir lues, et se mit en marche aux premières lueurs du jour. Il était complètement nu. Ses blessures étaient avivées par le vent du matin et les rayons du soleil. Ses pieds surtout, promptement ensanglantés par les herbes coupantes, le faisaient beaucoup souffrir. Sa tête affaiblie se refusait à l'effort nécessaire pour reconnaître dans une contrée mal connue la direction de Puan. Il en était à plus de six lieues. Il rencontra un petit ruisseau qu'il jugea devoir être le Pighué, et en suivit les méandres. Il pouvait au moins de la sorte, après chacun de ses nombreux évanouissemens, rafraîchir son front et ses lèvres et mâcher des feuilles de cresson. Des Indiens de Pichi-Huinca, envoyés par hasard en reconnaissance fort loin de ce côté, le rencontrèrent le lendemain matin, n'ayant plus que le souffle, mais se traînant avec une énergie suprême vers le campement. On sera peut-être désireux de savoir ce qu'était devenu le second garde national. Il s'était sauvé au milieu de péripéties non moins dramatiques. Resté seul debout, il ne voulut pas attendre la mort les bras croisés; il préférait la recevoir, selon la vive expression espagnole, en ayant le sang chaud. Il sauta à cheval, et se rua sur ses agresseurs en maniant la carabine comme une massue. Il rompit leur cercle et gagna un peu de terrain. Il avait reçu une dizaine de blessures quand son cheval, profondément atteint, s'abattit. Il avait alors en face de lui des rochers très raides, impraticables pour des cavaliers. Il les gravit, et, tout ruisselant de sang, attendit l'assaut. Les Indiens se concertèrent. Mettre pied à terre et aller attaquer à la lance par ces chemins aériens un homme pourvu d'une arme à feu, cela les fit réfléchir. Ils aimèrent mieux revenir piller les morts et laissèrent le vivant tranquille. Peut-être comptaient-ils sur la faim pour l'achever, et trouvaient-ils plus raffiné de l'abandonner

dans ce désert aride aux angoisses d'une lente agonie. Le soldat rampa de cime en cime jusqu'au soir et, la nuit venue, coupa droit au fort qu'il avait quitté la veille. Il y arrivait au petit jour.

Le sous-lieutenant ressuscité, comme nous l'appelions depuis l'aventure, était avec nous à Treycò. Il avait reconnu son Raïlef à merveille; les circonstances de leur première rencontre sont de celles qui gravent profondément dans la mémoire les traits d'un adversaire. S'il dédaigna la vengeance peu généreuse de s'étaler à ses regards, il vint d'un peu loin contempler dans les fers, saisissant retour des choses d'ici-bas, l'homme qui lui avait fait passer un si mauvais quart d'heure. Raïlef, qui avait l'œil et l'oreille au guet sous son air impassible, le reconnut parfaitement de son côté, et ce dut être pour lui une désagréable surprise de le trouver là. En descendant au fond de son âme indienne et en se demandant ce qu'il ferait à la place de l'officier, il dut s'avouer que certes il ne ferait pas grâce. Le résultat de ses réflexions sur cet événement extraordinaire fut de demander une entrevue au commandant. « Il avait appris des soldats, lui dit-il, qu'un sous-lieutenant de la division se plaignait d'avoir été attaqué par lui dans la sierra. C'était une calomnie qui le remplissait d'étonnement. Les Indiens de Cañumil, un *caciquillo* des environs, avaient fait le coup. Il n'avait pas bougé de Treycò à cette époque. On pouvait le demander à sa femme, qui était chrétienne. » C'était évidemment pour arriver à la péroraison qu'il avait préparé tout le discours. Il s'attendait à des surprises. Une chrétienne parée du titre, non de captive, mais d'épouse, cela devait amener des questions. On manderait peut-être sa femme, dont il connaissait l'éloquence. Elle pourrait faire ce qu'il sentait inutile ou dédaignait d'essayer, se jeter à genoux, supplier, attendrir. C'était une chance à tenter. Il répéta deux fois que sa femme était chrétienne; cette déclaration ne produisit aucun effet. Il salua sans montrer de trouble et s'en alla comme il était venu, le front haut. Il avait l'air de conduire et non de suivre la sentinelle qui l'escortait.

Il se serait épargné cette démarche, la seule marque de faiblesse qu'il ait donnée sans doute en sa vie, s'il avait su combien le commandant Garcia, très disposé à se montrer humain envers les simples lances, était résolu à couper court aux complications futures en supprimant caciques et *capitanejos*. Il trouvait que leur autorité sur la plèbe de la tribu, funeste en principe, était d'autant plus indestructible qu'elle était basée snr une supériorité réelle. L'habitude du commandement et le poids de la responsabilité élargissent l'intelligence. Ceux que les Indiens reconnaissent pour leurs chefs sont dignes de l'être. Ils sont souvent, il est vrai, cruels et fourbes; mais ce sont là dans le milieu où ils vivent des mérites estimés. Il

n'y en a point de lâches ni de sots. Ils voient plus haut et plus loin que leurs hommes, ils sont capables de plus grandes choses : aussi les entraînent-ils toujours. Neuf fois sur dix, ils usent de leur influence pour les entraîner vers la barbarie. L'expérience est faite, et c'était facile à prévoir. Quelle caste dirigeante au monde n'a pas mis de tout temps ses intérêts au-dessus de toute autre considération? Les Indiens ont prouvé qu'ils étaient susceptibles de docilité et de discipline. Au lieu de les massacrer pour les en punir, il vaut mieux mettre à profit cette qualité aujourd'hui gênante. On y parviendra sans peine si l'on fait disparaître cet être moral qui se nomme la tribu. C'est un faisceau bien lié et peu maniable. En rompant violemment les liens qui resserrent ses membres les uns contre les autres, en la séparant de ses chefs, on n'aura plus affaire qu'à des individus isolés, désagrégés, sur lesquels on pourra avoir de l'action. Telles étaient les idées d'après lesquelles le commandant Garcia avait résolu de régler sa conduite et qu'il avait été autorisé à appliquer. C'était un esprit studieux et réfléchi, qui, ne se forgeant pas des opinions à la légère, n'en changeait pas aisément. Deux heures après, Raïlef était passé par les armes en compagnie de l'autre *capitanejo* et de l'ex-habitant de l'Azul qui avait déclaré aux troupeaux de ses anciens voisins une si rude guerre.

Tous trois moururent vaillamment; mais leur valeur dut présenter des nuances. Je ne savais point où avait eu lieu l'exécution, et le même soir, errant à l'aventure aux environs du camp, je me trouvai inopinément en face de leurs cadavres. On les avait abandonnés nus à l'endroit où ils étaient tombés. Les lèvres de Raïlef étaient encore plissées par un sourire de défi. Les traits de l'autre *capitanejo* exprimaient une placidité épaisse. Ceux du *gaucho* au contraire étaient contractés par une rage désespérée. Avait-il au dernier moment fait un retour vers le passé et songé, en présence d'une telle mort, à ce qu'aurait pu être sa vie? Ce réfractaire de la civilisation avait une femme, née aussi parmi les chrétiens et qui l'avait accompagnée dans ses traverses. Il avait dans l'intérieur une famille que désolait son absence. Il l'aimait, paraît-il, à sa manière, et il était resté avec elle en correspondance suivie. On trouva sur le marchand de bœufs, notre prisonnier, une lettre de lui adressée la veille à une jeune cousine. Elle était bien tournée, écrite sur un ton de lutinerie affectueuse et se terminait par ces mots : « Demande à la tante Asuncion si elle ne pourrait pas envoyer quelques mantes à mon frère. Il est de fiançailles et ne sait comment payer le prix de sa fiancée, qui est de cent *prendas*. Ton cousin qui t'aime te tire délicatement les oreilles. » Le mot *prendas*, dont nous n'avons pas l'équivalent, désigne spécialement les ornemens en argent massif du harnachement du cheval et par extension, surtout lorsqu'il

s'agit d'acheter une fiancée à son père, tout ce qui complète l'équipement du cavalier.

Le mariage de Raïlef avec une chrétienne n'était pas une fiction. Il avait à l'Azul épousé à la mode indienne, mais sans avoir de *prendas* à offrir à personne, une Argentine de la province de Mendoza venue à la suite d'un régiment de cavalerie. Les corps de ligne recrutent dans leurs pérégrinations à travers les provinces et traînent sans cesse à leur remorque presque autant de femmes qu'ils contiennent de soldats. L'état tolère et même favorise cette habitude. Il fournit à ces créatures de bonne volonté des rations dans les campemens, des chevaux en cas de voyage et s'occupe de l'éducation de leurs enfans. Ce ne sont pas des filles de joie. Leurs caprices, qui n'en a point? sont rares, et leur désintéressement est absolu. Elles n'ont qu'un mari à la fois. Il est vrai que ce n'est pas un mari à perpétuité. Elles ne le dorlotent pas moins et lui adoucissent en les partageant les épreuves de la vie de campagne. Elles se chargent de tous les menus travaux où le *gaucho* est malhabile. Un régiment sans femmes périt d'ennui et de saleté. Les désertions y sont toujours nombreuses. Un chef soigneux s'alarme quand diminue le personnel féminin de sa troupe : elle peut se démoraliser. Il y a quelque vingt ans, on a vu des généraux assez ennemis du célibat chez leurs hommes pour renouveler, au moment d'entrer en campagne, l'épisode de l'enlèvement des Sabines dans les faubourgs de la ville où ils tenaient garnison. Le dernier exemple en a été donné durant la révolution de septembre 1874, à Mendoza précisément, par un chef rebelle; mais, sauf des cas tout exceptionnels, point n'est besoin en vérité d'avoir recours à ces moyens violens pour procurer aux soldats des compagnes. Ils savent bien s'en procurer tout seuls. Une fois incorporées dans les régimens, ces recrues en jupons prennent rapidement l'esprit de corps, se plaisent à la caserne et ne la quittent plus. J'ai vu de vieilles édentées qui paraissaient remonter aux guerres de l'indépendance continuer à chevaucher, jambe de ci, jambe de là, à la suite d'une colonne en marche et être l'objet des mêmes égards que leurs jeunes compagnes, de plus d'égards peut-être; c'étaient des vétérans. Il y a dans l'affection des soldats pour les femmes de troupes autant de camaraderie que d'arrière-pensées galantes. A part les vertes corrections qu'elles reçoivent de temps à autre, méritées souvent, rendues quelquefois, et qui ne troublent que d'une façon passagère la bonne harmonie des ménages, tout le monde s'efforce avec un empressement cordial d'écarter de leurs pas les plus grosses ronces de la vie militaire. C'est pour elles qu'est l'unique morceau de pain, la dernière pipe de tabac, le meilleur cheval. Aussi faut-il les voir, après une des trop rares visites du commissaire-payeur, se promener fièrement

dans leurs atours neufs, parées d'une paire de bottines de satin bleu tendre, d'une robe de soie verte et d'un fichu jaune et rouge! Elles ont conscience qu'elles font honneur au drapeau et qu'elles représentent en leurs personnes toute la splendeur du bataillon.

C'est de cette race sans peur, sinon toujours sans reproche, qu'était sortie Carmen, la veuve de Raïlef. Nous reportions volontiers sur elle une partie de l'intérêt que nous avait inspiré la belle attitude du *capitanejo*, bien qu'il nous eût été impossible de garder notre sérieux quand elle fit transmettre au commandant ses aigres plaintes sur le vol de douzes chemises de toile toutes neuves soustraites de la garde-robe de son époux. C'étaient les chemises du sous-lieutenant, reconnues par un soldat, et rapportées à leur légitime propriétaire. On la fit appeler le lendemain et on l'interrogea paternellement sur son passé et ses vues d'avenir. Elle mit à raconter les débuts de sa liaison avec Raïlef l'audacieuse sincérité des natures primitives : « Dès que je le vis, j'en devins amoureuse. Vous savez comme il était bon vivant, gai, hardi, coquet dans son ajustement, — il l'a été jusqu'au dernier jour, — comme il jouait bien au billard et avait du goût pour la manière de vivre et les plaisirs des chrétiens. Il ne tarda pas à devenir amoureux de moi à son tour, et m'amena à son *toldo*. Il n'avait pas d'autre femme, il m'a donné tout le bonheur qu'il pouvait me donner. » Elle ajoutait avec un accent pénétré : « Quand la tribu s'est soulevée, il voulait me renvoyer à l'Azul. — Que feras-tu avec nous, pauvre fille? me disait-il. Sais-tu bien ce que c'est que la vie du désert? » Je ne voulus entendre à rien. Je l'aurais suivi au bout du monde. Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je ne l'ai pas regretté un seul instant au plus fort de nos épreuves. Nous avons pourtant bien souffert! Quand un détachement de Puan est venu attaquer Guatraché, des femmes se sont cachées dans le bois au lieu de fuir avec leurs maris, dans l'espoir d'être faites prisonnières. Elles sont sorties de leur cachette pour appeler des soldats qui passaient au galop. Ils n'ont pas entendu. Je n'aurais jamais fait pareille chose. Je comprenais bien pourtant dès lors que tout cela devait finir comme ça a fini. Mon mari le sentait bien lui-même. J'aurais voulu le décider à déserter pour aller nous présenter aux chefs de frontière. Il était brave, il l'a été jusqu'au bout. Quoiqu'il fût excellent pour moi, je l'aimais sans doute plus qu'il ne m'aimait, car dans nos discussions il avait toujours le dernier mot. »

On aimerait à ajouter après cette confession touchante que Carmen était belle et qu'elle est restée fidèle à la mémoire de Raïlef. Hélas! dans le milieu où se déroulent ces récits, les jolies femmes et les sentimens éternels sont également rares. A peine arrivée à Puan, à peine réhabituée à ce vacarme de fifres et de tambours

qui avait accompagné les premiers battemens de son cœur et décidé de sa carrière, Carmen, vieillie, mais non changée, se sentit prise du désir de renouer le fil de sa vie au point où elle en était avant son intermède indien. C'est un sergent dont la parole dorée la ramena dans le giron de la civilisation. Après tout, que voulait-on qu'elle fît? Que voulait-on que fissent ces nombreuses veuves qui, montées à califourchon par grappes de deux ou trois sur nos pauvres chevaux de marche, regagnaient à notre suite le campement? Pénétrons-nous bien de la situation de ces pauvres femmes avant de leur jeter la première pierre, si durant le voyage, entre deux bouchées et à travers leurs larmes, elles recevaient, en détournant les yeux d'une manière qui n'avait rien de décourageant, les œillades, sans doute prématurées, des soldats. Elles avaient l'air de leur dire : « Laissez-nous pleurer aujourd'hui, gens pressés et cruels que vous êtes. Eh! mon Dieu! nous savons bien que nous sommes butin de guerre. Ne nous forcez pas à y penser trop tôt. Nous vous en tiendrons compte, et vous verrez que nous y penserons de nous-mêmes. » L'aspect des lieux où s'échangeaient ces dialogues de prunelles leur servait de commentaire navrant. Même à une grande distance des *toldos*, il semblait que la malédiction du ciel eût passé sur ces champs. Pas un animal, pas un oiseau ne les égayait. Autruches, *guanacos*, et jusqu'à la dernière perdrix, ce qui n'avait pas été dévoré avait pris la fuite. Un pauvre lion qui n'avait pas voulu émigrer et qui vint donner sottement dans notre colonne, où il fut tué vite au milieu des hurrahs, était tellement maigre que depuis longtemps il devait se contenter de petits oiseaux ou d'infimes rongeurs. Quand les lions en étaient là, quel attrait ne devait pas avoir pour de simples femmes sauvages la certitude de repas réguliers! Dans les premiers jours de notre arrivée à Puan, il s'accomplit bien de ces unions que nous appellerons, faute d'un terme plus correct, des mariages militaires. Il en fut de même à Carhué, où l'on envoya une partie des prisonniers. Les divisions casèrent là leurs derniers célibataires. Les Indiennes gagnèrent certainement au change. Leurs seconds maris sont plus commodes à aimer et à servir que les premiers. Quant aux soldats, ils ne perdirent pas au marché. Si leurs nouvelles compagnes ont le teint foncé, les yeux obliques et la démarche pattue, ils en trouveront difficilement de plus courageuses et de plus dévouées.

Les veuves pourvues, restaient les orphelins. On suit dans la République Argentine, après une razzia comme la nôtre, une coutume cruelle. Les enfans en bas âge dont les pères ont disparu sont donnés à droite et à gauche. Les familles distinguées de Buenos-Ayres recherchent avec empressement ces jeunes esclaves, pour appeler les choses par leur nom. Un officier de frontière ne manque

pas dans ces occasions d'envoyer à sa fiancée une jeune suivante indienne. Au temps de la guerre du Paraguay, c'étaient les petits Paraguayens qui faisaient les frais de ces attentions galantes. On reconnaît là les traditions de la conquête. Depuis que la servitude est abolie, il a bien fallu trouver ce biais pour continuer à encombrer la maison de serviteurs qui ne servent à rien. Leur condition n'est pas pénible. Apporter le *mate* et se croiser les bras, c'est toute leur occupation. Subsidiairement les garçons apprennent à monter à cheval, les filles à coudre un peu et à s'attifer coquettement. Personne ne s'occupe de leur enseigner autre chose. Il n'y a pas dans ces talens-là les élémens d'une profession. Quelques-uns s'incrustent dans la famille où ils ont grandi, y vieillissent et y meurent. C'est le petit nombre. Les autres, traités sans rudesse, mais sans affection, comme des animaux domestiques, ne demandent qu'une occasion de prendre leur volée. Pour les femmes, cette occasion se présente d'elle-même dès que leurs charmes se développent. Il y a bien une loi sur le détournement des mineures, et le propriétaire de la fugitive ne manque pas d'en réclamer l'application, moins au nom des bonnes mœurs qu'au nom des dépenses que cette éducation lui a coûté. La police et lui en sont d'ordinaire pour leurs peines. Dans un pays neuf, il y a tant de retraites sûres pour abriter un bonheur de contrebande! Elles finissent presque toujours par s'établir d'une manière définitive quand trois ou quatre essais malheureux ont perfectionné leur science du monde, surtout lorsqu'elles ont le bon sens de renoncer sans retour aux mariages de luxe et d'oisiveté vers lesquels les souvenirs de leur enfance les attirent. Pour les hommes, l'émancipation est tout aussi simple et moins périlleuse. Dès qu'ils gagnent le *campo*, ils sont chez eux et peuvent donner un libre cours à leurs instincts errans. A tant faire que de se charger de l'éducation des gens sous prétexte qu'ils sont des sauvages, ce serait peut-être se montrer vraiment supérieur à eux que de les préparer avec une sollicitude plus éclairée aux luttes et aux devoirs de la vie.

C'étaient justement les réflexions auxquelles je me livrais en allant choisir un couple de petits Indiens que le ministre de la guerre m'avait octroyés. Je faisais comme les autres; mais Dieu, qui voit les cœurs, a dû me rendre justice. Je voulais savoir, par une expérience personnelle et poursuivie avec soin, de quoi est capable, prise à temps et bien dirigée, cette race déchue impropre à toute besogne utile. Il n'y a que deux mois que l'expérience dure. C'est un laps bien court, et nous en reparlerons dans dix ans. On peut dire pourtant déjà qu'elle s'annonce bien. La petite fille, qui a huit ans, n'est pas du tout sotte; elle entend à merveille et baragouine un peu déjà l'espagnol et le français. Je suis loin d'avoir

fait avec elle les mêmes progrès en langue indienne. Elle promet d'être un trésor de bonté et de docilité. On devait s'y attendre, sachant à quelle rude école d'obéissance et de travail sont élevées les femmes de la *pampa*. Le petit garçon donne aussi des espérances. La vieille fée qui prétendait être sa mère affirmait en même temps que c'était un parent du cacique Namuncurá. Comme le gamin n'a pas quatre ans et qu'elle en a au moins quatre-vingts, si même elle n'est pas contemporaine des sorcières de Macbeth, la fausseté évidente de la première assertion doit inspirer des doutes sur l'authenticité de la seconde. En tout cas, voilà une généalogie qui risque de n'être jamais tirée au clair. J'ai sur lui vraiment des vues bien autrement ambitieuses! Sa laideur est sympathique, surtout depuis que son ventre baisse et que ses pauvres bras grossissent; il comprend à demi-mot, il a la vivacité d'un singe et les câlineries d'un jeune chien. Après s'être époumoné à brailler quand il quitta son abominable duègne, ce qui est la marque d'un bon cœur, il leva sur moi des yeux déjà confians au premier chiffon de pain que je lui présentai, ce qui prouvait un estomac peu sérieusement délabré. Deux jours après, il était des nôtres. Gâté à qui mieux mieux par les travailleurs, bourré de vivres, promené à cheval à tour de rôle par mon nègre et mon *gaucho*, qui allaient le baigner au lac voisin, il ne voulait pas entendre parler de ses frères. Tout Indien soumis qui venait au camp lui inspirait des terreurs folles. Il lui semblait qu'il venait le chercher. Qui peut deviner ce que sera un jour ce petit bonhomme pratique? Il est probable qu'il fera peu de cas de la philosophie spéculative et qu'il n'inventera jamais rien. Le goût de l'abstraction et la puissance créatrice paraissent refusés à sa race; mais il pourrait se faire qu'il eût une facilité étonnante pour s'assimiler les découvertes des autres et en tirer judicieusement parti. Combien de gens de mérite n'ont jamais fait autre chose!

La tribu de Catriel, comme tribu de guerre, n'existait plus. Quelques Indiens vinrent se livrer les jours suivans, comprenant que tout était fini. Nous avions laissé dans les *toldos* un vieillard et une vieille femme avec quelques vivres. Ils étaient chargés d'annoncer aux survivans que quiconque se soumettrait aurait la vie sauve et des rations. A notre arrivée, le docteur Alsina choisit parmi les prisonniers deux des Indiens dont la famille était la plus nombreuse. C'étaient des ambassadeurs dont le retour était assuré. Il les dépêcha à Catriel avec un message où il lui enjoignait de se rendre sans conditions, s'il ne voulait pas voir les derniers restes de ses gens anéantis dans une poursuite à outrance. J'appris peu de jours après à Patagones, car je revins par mer et allai explorer les

bords du Rio-Negro, la frontière future (1), que le cacique était campé près d'un poste chrétien du Rio-Colorado, à cent lieues au moins de Puan. Il avait sollicité des rations. On dut faire, pour les lui fournir, un recensement de la tribu. Elle ne comptait plus, tout compris, que cinq cent quatre-vingt-cinq âmes. Cela ne représentait pas quatre-vingt-dix lances. C'était à peu près le dixième de l'effectif qu'elle présentait deux ans auparavant, lorsque, ayant à lui distribuer des terres, j'avais eu entre les mains un état exact des membres qui la composaient. Ses tentatives désespérées d'invasion, des privations inouïes et notre récente attaque avaient enlevé à Catriel, chose effrayante! les neuf dixièmes de ses sujets. Je me souvins alors que, dans les premiers momens qui avaient suivi leur départ de Niévas, j'avais entendu le ministre de la guerre, justement alarmé et irrité de leur défection, s'écrier qu'il la leur ferait pleurer avec des larmes de sang. Il leur avait tenu parole plus cruellement qu'il ne le pensait et probablement qu'il ne le désirait lui-même.

Il n'y avait plus qu'à persévérer dans la voie tracée par ce beau début. Ce fut fait sans délai. De Puan même, le docteur Alsina envoya par le télégraphe l'ordre au colonel Villegas d'opérer vivement contre le cacique Pinzen, campé à l'extrême nord de la nouvelle ligne. On en nettoyait les deux extrémités avant de s'attaquer au centre, au gros morceau, au cacique Namuncurá. Le rusé Pinzen avait gagné au large. Il s'était retiré au nord-ouest, on ne savait pas au juste où il s'était réfugié. Cela ne sauva point sa tribu. Le colonel Villegas avait depuis longtemps pris pour devise et inscrivait volontiers en tête de ses instructions à ses subalternes cet axiome trop méconnu, qu'il n'y a pas de cavalerie sans chevaux. Il poussait jusqu'à la minutie les soins prodigués aux siens. Il n'eut pas à le regretter. Supérieurement monté, il put fouiller la *pampa* à fond, dénicher Pinzen et le surprendre. L'affaire fut à peu près une reproduction de la nôtre. Il y eut même cette analogie de plus que le cacique parvint à se sauver avec quelques lances. Dans les premiers jours de janvier 1878, et avant que les taons ne devinssent insupportables, vint le tour de Namuncurá. Attaqué par le colonel Levalle avec des forces venues de Puan, de Carhué et de Guamini, il a perdu cent hommes, et on lui a fait plus de deux cents prisonniers. La *tolderia*, fort vaste, n'a pu être complètement investie. Le reste de la tribu s'est enfoncé sans retourner la tête dans les profondeurs du désert.

Le triomphe contre Namuncurá a été pour le docteur Alsina un triomphe posthume. Ce voyage aux postes avancés de la ligne avait

(1) On prépare en ce moment la translation de la ligne au Rio-Negro.

épuisé ses forces. C'est de son lit de mort qu'il a dicté les ordres relatifs à cette expédition; en proie déjà aux premiers spasmes de l'agonie, il en demandait anxieusement des nouvelles. La maladie l'a terrassé à ce moment décisif où, mûri et apaisé par le succès, un chef de parti se transforme en chef d'état. Il dominait désormais ses adversaires d'assez haut pour pouvoir consacrer au progrès de son pays les dons qu'il avait employés jusque-là aux luttes de la politique militante. Ses rivaux même apprirent avec une stupeur consternée la fin inattendue de ce rude jouteur presque en même temps que ses dernières victoires. Le peuple, qui ne se trompe guère sur ses vrais amis, lui prodigua avec une abondance de démonstrations toute méridionale les témoignages de sa douleur. A peine eut-il rendu le dernier soupir qu'on ne put contenir les flots de la foule qui remplissait les rues avoisinantes. Des milliers d'admirateurs inconnus voulaient contempler une dernière fois ses traits. Ils défilèrent en sanglotant dans la chambre mortuaire. Un vieux nègre, jetant sur lui en passant son mouchoir trempé de pleurs, s'écria : « Je te donne tout ce que j'ai, mes larmes! » Ses funérailles furent un deuil public. La pompe officielle, avec ses salves et ses uniformes, disparut dans l'imposante manifestation des regrets populaires. Cette émotion si profonde est le plus bel éloge du docteur Alsina et l'explication de sa puissance. On lui obéissait parce qu'on l'aimait. Là est le secret des transformations inespérées qu'il a pu réaliser à la frontière : des chefs aux soldats, elle ne contenait pas un homme dont la grande préoccupation ne fût de se demander « si don Adolfo serait content. » Là est aussi le secret de l'action irrésistible qu'il exerçait sur son parti malgré les dissentimens qui s'élevaient parfois entre lui et les siens. Il avait le tempérament d'un tribun; mais il le mettait au service des vues élevées et persévérantes d'un homme de gouvernement. Son parti, un parti turbulent dont la discipline n'est pas le fort, n'accepta pas toujours sans une surprise revêche les déterminations inattendues de son chef. Il les trouvait entachées d'une abnégation patriotique, mais hasardeuse. Dans plus d'une circonstance grave, des protestations, des scissions même éclatèrent parmi les fidèles. Une improvisation chaleureuse les lui ramenait. Subjugués, sinon convaincus, il les entraînait où il voulait les mener. C'était l'avenir qui se chargeait de les convaincre. Pourtant le docteur Alsina n'avait pas donné encore toute sa mesure. Il meurt à quarante-huit ans, frappé à son poste comme un soldat, au cœur même de son œuvre de prédilection, la première ligne de frontière, de cette œuvre dont nous avons fait connaître les débuts et le résultat, et qui était bien sa création, sa chose, car il l'avait réalisée avec rien, à force de volonté.

ALFRED EBELOT.

# UNE VILLE DISPARUE

## TAUROENTUM EN PROVENCE

I.

Lorsque les ingénieurs étudièrent, il y a plus de vingt ans, le tracé du chemin de fer qui devait relier le grand port commercial de la Méditerranée avec le premier arsenal maritime de la France, ils eurent tout d'abord la pensée fort naturelle de rapprocher autant que possible la nouvelle ligne de la mer. Quelle que soit en effet l'écrasante supériorité de Marseille et de Toulon sur tous les autres ports de Provence, ils ne sont pas les seuls dignes d'intérêt, et la voie en quelque sorte idéale eût été celle qui aurait suivi fidèlement tous les contours du rivage et aurait permis de desservir et par suite de développer les plus modestes stations du littoral. Les navires accostant ainsi partout bord à quai et trouvant sur ces quais des appareils de transbordement tels qu'on en voit en Angleterre et des rails qui auraient facilité l'écoulement des marchandises vers l'intérieur du continent, telle eût été la solution parfaite non-seulement au point de vue commercial, mais encore au point de vue stratégique.

La configuration du sol, sans s'opposer d'une manière absolue à ce résultat, a conduit bien souvent à s'éloigner de la mer d'une manière très regrettable, et la plupart des ports secondaires, Cassis, la Ciotat, Antibes, Nice, Menton, voient passer le chemin de fer au-dessus et en arrière d'eux, à flanc de coteau, et à une altitude telle qu'on ne peut espérer de longtemps la construction d'un embranchement maritime. Des accidens de terrain, insignifians en apparence, ont déterminé ces déviations, et c'est ainsi qu'après la

station de la Ciotat la voie, qui semblerait devoir se rapprocher de plus en plus du rivage et épouser le contour arrondi de la côte, s'en éloigne brusquement, passe au village de Saint-Cyr et délaisse un des meilleurs mouillages de la Provence.

Considéré dans son ensemble, le golfe de la Ciotat présente la figure d'une ellipse presque fermée. A peu près vers le milieu, une petite saillie rocheuse, le cap Saint-Louis, divise le golfe en deux segmens un peu inégaux, et marque en même temps la limite des départemens des Bouches-du-Rhône et du Var. La partie du golfe située à l'ouest, dans les eaux mêmes de la Ciotat, est la rade de Céreste; celle qui est située à l'est a pris le nom d'un hameau plus que modeste, habité par quelques pêcheurs qui tirent le soir leurs embarcations sur la grève ou les amarrent à l'abri d'une petite jetée de construction récente; c'est la baie des Lèques.

La plage des Lèques est demi-circulaire et de formation géologiquement moderne. Depuis le hameau jusqu'au château de Baumelles, c'est une succession de dunes sablonneuses et arides. Le développement de cet appareil littoral est de près de 2 kilomètres; sa largeur varie de 1,000 à 1,500 mètres. Aucune végétation : le sol est mouvant, et sous l'action des vents du nord le sable apporté par les coups de mer se dessèche et chemine avec une très grande rapidité. On retrouve ici sur une petite échelle ce phénomène de déplacement des dunes qu'on observe en grand sur les côtes de Hollande, de Belgique, de Gascogne et sur tout le littoral du golfe de Lyon. Dans de pareilles conditions, il eût été difficile d'établir le chemin de fer d'une manière stable; les remblais se seraient rapidement déformés, les tranchées auraient été comblées à la moindre bourrasque. On a dû rejeter la voie dans l'intérieur des terres pour l'asseoir sur un terrain solide; et le petit golfe des Lèques, qui fut, il y a plus de deux mille ans, l'un des plus fréquentés de la Méditerranée gauloise, est aujourd'hui complètement abandonné par la vie moderne.

Presque tous les textes des historiens et des géographes classiques mentionnent l'existence, bien avant notre ère, d'une colonie grecque située entre Marseille et le cap Sicié qui commande la rade de Toulon. Les auteurs grecs la désignent tour à tour sous les noms de Ταύροις, Ταυρόεις, Ταυροέντιον, Ταυρέντιον; les Romains, maîtres des Gaules, ont latinisé le mot et en ont fait indifféremment *Taurentum*, *Taurentium*, *Tauroentum*. Cette dernière dénomination a prévalu. Aujourd'hu encore, après plus de vingt siècles, la petite plage des Lèques et les vestiges de ruines qu'on y rencontre continuent à porter dans le pays le nom de *Tarento*. C'était en effet dans un enfoncement du rivage, au pied du rocher de Baumelles, que se

trouvait le port; à flanc de coteau étaient les maisons, au sommet se dressait l'acropole. La position exacte de l'ancien Tauroentum est indiquée d'une manière parfaitement nette dans deux documens qui sont deux bases fondamentales de la géographie historique des premiers siècles.

L'un, rédigé vers l'an 150 de Jésus Christ, est l'itinéraire maritime de l'empire, connu généralement sous le nom d'*itinéraire d'Antonin;* c'était en quelque sorte le livret officiel des stations obligées que devaient faire les navires de guerre et les courriers depuis le port d'Ostie à l'embouchure du Tibre jusqu'au port d'Arles dans l'estuaire du Rhône. On sait dans quelles conditions un peu primitives avait lieu la navigation romaine. Beaucoup moins hardis que les Phéniciens et les Grecs, que le goût des aventures et l'esprit d'entreprise poussèrent de très bonne heure vers des régions lointaines et inexplorées, les Romains ont toujours regardé la mer comme une ennemie redoutable; guerriers incomparables sur terre, ils ne furent jamais que d'assez pauvres marins. La science ne les avait pas armés de cette triple cuirasse dont parle le poète, et qui permet d'affronter sans crainte l'immensité des flots; pour eux la mer était le désert mystérieux, la nuit profonde, l'espace, l'inconnu. Ignorans d'ailleurs de la boussole, incapables de s'orienter pendant les nuits obscures, médiocres observateurs du cours des astres, ne disposant que de moyens de locomotion fort imparfaits, la voile et l'aviron, que la violence de la mer ou la direction du vent paralysaient souvent d'une manière complète, ne possédant que des nefs de constructions assez grossières et dont les qualités nautiques étaient très inférieures à celles des vaisseaux grecs, les Romains naviguaient toujours le long des côtes, sans perdre la terre de vue, voyageaient ainsi à petites journées et relâchaient tous les soirs dans un port désigné à l'avance et spécialement affecté à cet usage.

L'itinéraire maritime nous donne la liste de ces escales sur les côtes de l'Italie et de la Gaule; le port de Tauroentum y est désigné entre la station d'*Æmines*, qui correspond à l'île des Embiez ou au mouillage du Brusq, et celle de *Citharista*, qui est devenue la Ciotat moderne; le texte porte même qu'il se trouvait exactement aux deux tiers de la distance qui sépare ces deux stations, c'est-à-dire à douze milles des Embiez et à six milles de la Ciotat. En appliquant ces longueurs sur une carte, on tombe sur le mouillage des Lèques, à l'abri du rocher de Baumelles, où se trouvent encore quelques ruines informes de l'ancienne ville gréco-romaine.

Ce premier document est corroboré par un autre encore plus précis et qui détermine, aussi scientifiquement que pouvaient le faire les anciens, la latitude et la longitude du port de Tauroentum.

D'après les tables géographiques de Claude Ptolémée, Tauroentum faisait partie de la Celto-Galatie Narbonnaise, Κελτογαλατία Ναρβωνήσια, appartenait au territoire de la peuplade des Commoniens, et était située à vingt minutes de longitude de Marseille en se dirigeant vers l'est, et à deux minutes de longitude du cap Sicié en se dirigeant vers l'ouest; ses coordonnées étaient donc 24° 50′ longitude est, et 42° 50′ latitude nord.

Or on sait que Ptolémée, qui vivait au commencement du IIe siècle de notre ère, mesurait, comme nous, les latitudes à partir de la ligne équatoriale, et qu'il comptait au contraire les longitudes d'occident en orient, à partir de l'extrémité du monde connu des anciens, c'est-à-dire des îles Fortunées, *insulæ Fortunatæ*, où les Phéniciens avaient établi leur comptoir le plus éloigné, qui est resté très florissant jusqu'à la ruine de Carthage. Ces îles Fortunées constituent aujourd'hui le groupe des Canaries, situé à 200 kilomètres environ de la côte nord-ouest de l'Afrique; et on est fondé à croire que le premier méridien passait par l'île de Fer, l'une des sept principales îles de cet archipel de l'Atlantique.

Mais il y a plus, et les travaux récens des géographes modernes ont établi d'une manière péremptoire que les tables de Ptolémée doivent être légèrement corrigées; d'une part, toutes les villes sont portées un peu trop à l'est en longitude, et l'erreur est environ d'un degré; d'autre part, les latitudes sont en général trop faibles et doivent être augmentées presque toutes de 30′ au nord; mais, comme ces erreurs sont constantes pour tous les lieux désignés dans les tables, toutes les positions relatives sont exactes, et tout se réduit par conséquent à un simple déplacement d'origine pour les coordonnées géographiques. Or, en appliquant ces légères corrections aux chiffres donnés par la table ptoléméenne, on trouve avec une précision presque mathématique la longitude et la latitude de la plage des Lèques et du rocher de Baumelles. C'est donc là incontestablement que se trouvait l'ancien Tauroentum mentionné par le géographe du second siècle.

Ces témoignages ne sont pas les seuls. Strabon, un peu prévenu en faveur de la prépondérance marseillaise, regardait en général toutes les villes grecques de la côte comme issues de la métropole Massalia. « La côte gauloise, dit-il, qui s'étend depuis cette ville jusqu'au Var et à la Ligurie voisine de ce fleuve, est bordée de villes marseillaises, telles que Tauroentum, Olbia, Antibes, Nice. Les Grecs de Marseille, ajoute-t-il plus loin, ont bâti toutes ces villes pour se protéger contre les incursions des Salyens et des Ligures qui habitent les derniers chaînons des Alpes, pour contenir les barbares maîtres du haut pays et s'assurer par ce moyen la liberté des mers. » Strabon, on le voit, cite Tauroentum comme colonie gréco-massa-

liote. Pomponius Méla ne l'oublie pas davantage dans l'énumération des villes importantes situées sur le littoral de la Narbonnaise. Scymnus de Chio, qui écrivait probablement d'après Scylax et dont le texte donne par conséquent des indications qui se rapportent au IIe ou au IIIe siècle avant notre ère, mentionne aussi son existence entre Marseille et la ville d'Olbia, à peu près perdue, dont l'emplacement précis a donné lieu à de nombreuses controverses, mais que tout le monde s'accorde à placer dans la rade d'Hyères. Étienne de Byzance enfin, quoique beaucoup plus récent, reproduit en général dans sa géographie les données des anciens périégètes et la désigne sous le nom de Tauroïs, ville celtique, colonie massaliote.

Tous ces documens réunis ne laissent aucun doute sur l'existence et l'emplacement de la ville de Tauroentum, et, bien que l'histoire ne nous fournisse sur son compte que très peu de souvenirs, la part qu'elle prit à la guerre civile entre César et Pompée suffirait pour la sauver de l'oubli.

C'était en l'an 704 de la fondation de Rome, 49 ans avant Jésus-Christ. César, vainqueur en Afrique, en Espagne et dans les Gaules, songeait à la dictature. L'armée était partagée : Marseille tenait pour Pompée; Tauroentum, colonie grecque, embrassa la même cause. César, après avoir échoué dans ses tentatives de séduction, vint mettre le siège devant la ville phocéenne et résolut de la réduire à la fois par terre et par mer.

La flotte était commandée par un de ses lieutenans, Decimus Junius Brutus; celle de Pompée, sous les ordres de Lucius Nasidius, vint mouiller dans les eaux de Tauroentum. A cette nouvelle, les Massaliotes équipent à la hâte leurs vaisseaux, sortent de leur port de Lacydon et traversent pendant la nuit la croisière que Brutus avait établie au devant des petites Stœchades (on appelait ainsi les îlots de Pomègue et Ratonneau et peut-être aussi le rocher du château d'If), dans la rade même de Marseille. Quelques heures après, ils avaient rejoint la flotte de Nasidius, déjà accrue des galères que les Grecs tauroentins avaient mises à sa disposition. Brutus, n'ayant pu empêcher la jonction des trois flottes ennemies, n'hésita pas à se mettre à leur recherche et vint leur offrir le combat dans le golfe des Lèques, au devant même de la ville de Tauroentum, que César désigne dans ses *Commentaires* sous le nom de forteresse marseillaise, *castellum massaliensium*, ce qui indique à la fois la solidarité qui existait entre toutes les colonies grecques et la suprématie de la principale d'entre elles, Massalia.

La flotte gréco-pompéienne se forma en demi-cercle. Les navires grecs prirent le large et formèrent l'aile droite; les vaisseaux romains tinrent la gauche; Brutus porta tout son effort au centre. Le

choc fut terrible, et les détails de cette bataille mémorable nous ont été transmis dans un langage très coloré par le poète Lucain, presque toujours exact comme historien et particulièrement précis dans cette partie de la guerre civile dans les Gaules.

« Le jour, dit-il, venait de se lever ; le soleil naissant projetait sur la mer ses rayons brisés par les vagues ; le ciel était sans nuages ; le calme de l'air semblait avoir aplani les flots comme pour offrir aux combattans un théâtre immobile. Tout à coup chaque navire s'ébranle et quitte son mouillage, et on voit s'avancer d'une égale impétuosité les galères de Massalia et celles de César. Les rames les font tressaillir de leurs coups redoutables et emportent leurs nefs superbes.

« La flotte romaine se range en forme de croissant ; aux deux extrémités se placent les puissantes trirèmes et les galères surmontées de quatre rangs de rameurs ; les plus faibles garnissent le centre. Au milieu de la flotte et au-dessus d'elle s'élève comme une tour la poupe du vaisseau prétorien ; ses longs avirons s'étendent au loin sur les eaux, et six rangs de rameurs tracent de chaque côté un large et profond sillon.

« Dès que les flottes ne sont plus séparées que par l'espace qu'un vaisseau peut parcourir d'un seul coup d'aviron, des cris innombrables remplissent les airs, et l'on n'entend plus à travers ces clameurs ni le bruit des rames ni le son des trompettes. La mer blanchit d'écume, et les rameurs, renversés sur leurs bancs, balaient les eaux bleues en frappant leur poitrine des leviers qu'ils ramènent.

« Les proues se heurtent ; les vaisseaux virent de bord ; une volée de traits obscurcit l'air et couvre bientôt en tombant l'espace vide de la mer. Les deux flottes se déploient de nouveau, et les vaisseaux divisés se donnent un champ libre pour le combat... ; mais les navires des Grecs étaient plus propres à l'attaque, plus légers à la fuite, plus faciles à ramener par de rapides évolutions, plus dociles surtout au gouvernail ; ceux des Romains, au contraire, d'une structure plus lourde, présentaient un plancher plus stable, un vrai champ de bataille, tel que la terre peut en offrir.

« Alors Brutus, assis sur sa poupe magnifiquement sculptée, dit à son pilote : — Nous promènerons-nous longtemps encore, et veux-tu lutter d'adresse et de vitesse avec eux ? Fais-nous joindre ces gens-là, ramasse nos forces, et que nos vaisseaux présentent le flanc à leurs éperons. — Le pilote obéit, et le combat change. Dès lors chaque vaisseau qui, de sa proue, heurte le flanc des vaisseaux de Brutus, y reste attaché, victime de son choc et retenu captif par le fer qu'il enfonce. D'autres sont arrêtés par des grappins de fer et par des chaînes ; leurs rames s'embarrassent, et la mer devient

comme une plaine où l'on combat de pied ferme. Ce n'est plus le javelot, ce n'est plus la flèche qu'on lance; on se joint, on croise les armes, on se bat l'épée à la main. Une écume rougeâtre couvre les ondes, et les flots se caillent sous un manteau de sang. »

Dans cette lutte corps à corps, Brutus courut un instant le plus grand danger. Deux trirèmes massaliotes, ayant reconnu le pavillon de la galère prétorienne, se lancèrent sur elle des deux côtés. Le pilote de Brutus n'eut que le temps d'éviter le choc, et les deux navires assaillans se heurtèrent avec tant de violence que l'un brisa son éperon et fut à moitié détruit, et que l'autre resta engagé et fut tout à fait désemparé. Les vaisseaux ennemis leur coururent sus et purent les couler bas sans résistance. La flotte pompéienne ne rendit d'ailleurs que peu de services et se retira du combat au plus fort de la lutte. Les hommes qui la montaient semblaient peu soucieux d'affronter la mort pour une cause où ils ne voyaient directement engagé ni le salut de la patrie, ni celui de leurs familles. A côté d'eux cependant les Grecs mouraient en héros; la victoire resta longtemps indécise, et il est fort probable que Brutus aurait été battu si les marins de Nasidius avaient été aussi braves qu'on était en droit de l'espérer dans des circonstances où les Massaliotes souffraient pour un simple allié tous les malheurs de la guerre. Mais Nasidius, soit par lâcheté, soit par trahison, quitta brusquement le champ de bataille. Son départ fut le signal d'une déroute complète; la plupart des galères grecques furent capturées ou coulées, et celles qui purent regagner le port de Massalia y répandirent la consternation. Brutus vainqueur commença d'abord par s'emparer de la ville de Tauroentum et fit occuper l'acropole; puis il suivit les navires fugitifs jusqu'au devant de Marseille. Le siège touchait à sa fin. La ville était depuis plusieurs mois serrée de près du côté de la terre par les légions de Trebonius. Le port était bloqué; on arrivait aux dernières limites de la résistance, et quelques jours suffirent pour attacher désormais aux destins de Rome la plus puissante des colonies grecques de notre littoral.

## II.

Ce qui reste aujourd'hui de Tauroentum est si peu apparent qu'il était absolument nécessaire de mentionner ces textes pour préciser l'existence et l'emplacement indiscutable de l'ancienne ville gréco-romaine. Le touriste qui parcourt aujourd'hui le golfe des Lèques n'aperçoit en effet rien qui lui rappelle le passé; l'archéologue le mieux prévenu lui-même, — et l'on sait que les savans se contentent souvent de peu, — distingue à peine sur le rocher des ruines très confuses de murs écroulés, quelques arrachemens qui

ont appartenu à des constructions de l'époque romaine, çà et là des débris de poteries, rarement des blocs de pierres de taille ou de marbre cachés sous les dunes mouvantes. Le port, la ville, la citadelle, tout a disparu. La plage est presque un désert, et il faudrait exécuter aujourd'hui un déblai considérable pour retrouver l'assiette de la ville antique. Fort heureusement ce travail, très pénible dans le sable mouvant, a été exécuté à plusieurs reprises différentes, le sous-sol a été soigneusement exploré, et le succès a été complet. On a pu relever avec précision les substructions et les soubassemens des principaux monumens de l'ancienne cité. Mais rien n'avait été préparé pour arrêter la marche des dunes mouvantes, et le squelette de Tauroentum, un moment exhumé, a été de nouveau recouvert par le sable, comme par un véritable linceul.

Ce n'est donc que par les témoignages des explorateurs, par le récit sincère de ce qu'ils ont vu, par les dissertations et les mesures qu'ils nous ont laissées, et par les débris qu'ils ont pu recueillir sur place et qui ont été malheureusement dispersés de tous côtés que l'on peut aujourd'hui se faire une idée de l'ancienne colonie grecque. Ces documens, ne craignons pas de le dire, sont d'autant meilleurs qu'ils ne sont pas l'œuvre d'archéologues modernes et trop érudits; ils ont été écrits sans le moindre art, avec une entière bonne foi et une scrupuleuse exactitude; pour nous ils ont mieux que le prestige de la science, ils ont le caractère de la vérité.

Tout d'abord, vers l'an 1755, le savant abbé Barthélemy fit exécuter quelques fouilles sur la plage des Lèques, qui ne produisirent aucun résultat important, soit qu'elles n'aient pas eu lieu exactement sur l'emplacement des ruines, soit qu'elles aient été conduites avec inhabileté ou qu'on se soit découragé un peu trop tôt, malgré l'apparition de « quelques pavés formés de petits cubes de pierre et dans le genre des mosaïques. »

Les découvertes sérieuses n'eurent lieu que vingt-cinq ans plus tard. Le 25 avril 1781, un modeste érudit de Provence, M. Marin, lieutenant général au siège de l'amirauté de la Ciotat, très versé dans l'étude des géographes anciens et ayant une connaissance parfaite de la côte qu'il habitait, lisait à l'académie de Marseille un mémoire sur les fouilles qu'il avait fait exécuter pour retrouver l'emplacement de la ville de Tauroentum. C'est à lui incontestablement que revient l'honneur d'avoir appelé l'attention des archéologues sur l'ancienne colonie grecque, et il résulte très nettement de son mémoire que des ruines importantes étaient encore très apparentes il y a près d'un siècle. Dans la plaine d'alluvions modernes et presque horizontale qui s'étend depuis le petit village de Saint-Cyr jusqu'à la mer, Marin signalait des vestiges d'aqueduc et de murs

de quai; et à plus de 1,200 mètres de la ligne actuelle du rivage il retrouvait une ancre de galère à quatre pointes, indice très certain de l'ancienne occupation des eaux; il faisait enfin remarquer avec beaucoup de justesse le nom de *plan de la mar* que porte le rivage aujourd'hui couvert par des dunes, celui de *paluns* (*palus*, marais) par lequel on désigne une partie du territoire située aux environs du petit village de Saint-Cyr, à près de 2 kilomètres de la mer actuelle; il montrait quelques fragmens d'inscriptions, de statues brisées, et un nombre considérable de débris de poteries, des fibules, des médailles que l'état de la science archéologique ne permettait pas alors de classer et d'interpréter d'une manière tout à fait satisfaisante; il constatait, le long de la mer et même sous l'eau, la présence de plusieurs mosaïques disséminées sur un très grand développement, des socles de colonne régulièrement alignés et marquant la place de portiques disparus, des ruines de tombeaux, de thermes, de théâtre; il assignait enfin avec une précision remarquable les limites de la ville, de l'acropole et du port.

« Des fouilles plus suivies, écrivait-il avec une modestie parfaite, produiront en d'autres temps des découvertes plus intéressantes. Je les aurais continuées, malgré la contrariété des sables qui couvraient, en peu d'heures, les excavations faites pendant plusieurs jours; mais, travaillant sans mission et sans autorité dans ce lieu abandonné, j'étais environné de paysans grossiers, qui joignent l'avidité à une crédulité stupide; guidés par de prétendus devins, ils ont souvent bouleversé ces terrains pour y chercher les trésors qu'ils croient y être enfouis. Ils regardaient comme de puissans talismans quelques médailles trouvées dans ces terres, et refusaient de les céder à prix d'argent, pour ne pas perdre la fortune qu'ils imaginaient y être attachée. Le spectacle d'un homme muni d'une boussole, d'un graphomètre, d'autres instrumens, suivi d'un dessinateur, d'un arpenteur et de plusieurs ouvriers, excitait leur curiosité et réveillait leurs espérances. Malgré le silence imposé à mes travailleurs, malgré la précaution que je prenais de faire combler de pierres, de graviers et de sable mes découvertes, je craignais qu'on ne vînt tout dégrader après moi, crainte d'autant plus fondée que, tandis que je rendais compte à l'académie de mes recherches, ces paysans ont repris les fouilles; et en les continuant, ils ont détruit une partie des édifices, arraché et vendu à Toulon des tuyaux de bronze et d'autres objets peut-être plus précieux.

« Les habitans du voisinage enlèvent successivement et les marbres et les pierres de ces ruines, pour en former des murailles. Ils brisent même les socles dont j'ai parlé; et l'on partagera l'indignation dont j'ai été pénétré, lorsqu'on m'a raconté que ces barbares ont mis en mille pièces une grande pierre contenant une inscrip-

tion qu'on ne pourra jamais lire sous la maçonnerie qui couvre ces différens morceaux impossibles à retrouver et à rassembler. Le village de Saint-Cyr et les bastides voisines ont été bâtis en partie de ruines du port, des maisons qui y tenaient et de celles de Tauroentum. Dans quelques années, il ne restera peut-être aucun vestige de cette ville. »

Quelques années plus tard, en 1806, M. Millin, membre de l'Institut, parcourait les départemens du midi de la France et reprenait en collaboration avec M. Thibaudeau, préfet des Bouches-du-Rhône, les fouilles commencées par Marin et déjà un peu oubliées; mais au lieu de se contenter, comme son prédécesseur, de mentionner exactement le résultat de ses recherches, il s'attacha principalement à prouver que toutes les ruines mises au jour, — débris de portiques, de temples, marbres précieux, tombeaux, aqueducs même, — faisaient partie d'une opulente *villa* dont les constructions occupaient une surface de près de 2 hectares et auraient été groupées autour d'un bâtiment principal, formé de plus de soixante pièces et dont il avait retrouvé les fondations. Millin regardait même comme probable que cet immense domaine appartenait à un riche patricien de la famille Quinctiana dont le nom avait été trouvé sur la frise qui décorait son tombeau placé au milieu des jardins.

« La distribution de ces édifices, dit-il, le luxe et la richesse des ornemens dont on rencontre des indices, tout fait croire que là était non pas la ville de Tauroentum, mais une de ces charmantes habitations que les Romains aimaient passionnément, et pour l'embellissement desquelles ils faisaient des dépenses excessives. Ces habitations étaient, comme celle-ci, bâties sur le penchant des collines, on recherchait surtout le voisinage de la mer; elles étaient partagées en trois corps : la *villa rustica*, qui était la maison destinée aux ouvriers et aux détails de la culture; la *villa fructuaria*, où étaient les greniers, les celliers, et où l'on conservait les liquides et les fruits; enfin la *villa urbana*, qui était l'habitation du maître. Les colonnes, les marbres, étaient destinés à orner cette partie de la *villa* de Quinctianus, et à former un portique, une galerie couverte, d'où l'on jouissait de la vue de la mer. On sait qu'à la *villa rustica* on joignait souvent un petit temple, et que ces édifices étaient, en général, accompagnés de beaucoup de chambres attenantes à une grande galerie.

« Il est très probable que le propriétaire de cette belle habitation était ce Quinctianus dont nous avons vu le tombeau et celui de sa fille ou de sa femme Paterna. La forme de ces tombeaux, l'usage des mosaïques, les médailles découvertes, qui ont toutes des têtes depuis Claude jusqu'à Décence, doivent faire présumer que ce

Romain, qui peut-être exerçait une magistrature dans le pays, a vécu dans le IV[e] siècle de notre ère; or c'est à cette époque, je crois, qu'il faut placer la construction de ces bâtimens. Je serais porté à croire que la *villa urbana* de Quinctianus était sur le bord de la mer, au lieu où M. Marin a trouvé un portique, et que sa *villa rustica* était plus loin, à l'endroit où M. Thibaudeau a découvert une suite de pièces attenantes à une galerie. Quinctianus aura fait creuser dans le rocher, près de son habitation, un tombeau pour recevoir son sarcophage et celui de sa femme ou de sa fille. »

Malgré l'autorité de Millin, il est bien difficile d'admettre que des ruines aussi importantes, et qui, d'après ses propres remarques, n'étaient qu'une partie de ce que le sol pouvait recouvrir encore, aient appartenu à une seule villa, quelque opulente qu'on veuille bien l'imaginer. On se demande même avec étonnement ce que deviennent alors pour lui le texte si connu de César relatif à la forteresse marseillaise et les indications non moins claires de Ptolémée et de l'itinéraire maritime, qui fixaient d'une manière si précise la place de la ville gréco-romaine.

Au surplus, les travaux un peu superficiels de Millin ont été repris; la plage de Tauroentum a été depuis l'objet d'investigations bien autrement sérieuses; et on doit à M. l'abbé Magloire Giraud une série de monographies qui sont en quelque sorte les procès-verbaux des découvertes qu'il a faites pendant plus d'un demi-siècle sur la plage des Lèques.

L'œuvre si complète de M. Giraud est comme une véritable résurrection de la ville disparue. Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur patient, ami de l'érudition et désireux de connaître à fond tout ce qui se rattache à cette ancienne colonie grecque; pour ceux, en plus grand nombre, qui seraient un peu effrayés à la seule inspection de ces mémoires, à coup sûr fort consciencieux, mais d'une rédaction un peu confuse et quelquefois obscure, nous avons cru devoir opérer un premier dépouillement, et présenter un résumé succinct des découvertes les plus importantes.

L'une des plus intéressantes est la mise au jour, sur trois de ses faces, de l'enceinte du castellum ou de l'acropole. Ce ne sont à la vérité que des substructions; toutefois, du côté du nord, le mur est apparent sur 360 mètres de développement, et on a aperçu quelques vestiges de tours rondes qui flanquaient les courtines sur la face orientale. Un grand édifice, difficile à déterminer, dominait la citadelle ou en faisait partie; il est probable que c'était quelque temple, peut-être celui de la Diane classique, car l'acropole de toutes les villes grecques constituait la cité sainte et guerrière, protectrice de la ville proprement dite, dont les maisons chétives,

construites en menus matériaux et très souvent en planches et en terre battue, s'étendaient à flanc de coteau sur le rocher de Baumelles et descendaient jusqu'au port.

Sur la plage même, des fouilles persévérantes ont permis de retrouver l'emplacement de l'*agora* ou place publique, reconnaissable à sa forme rectangulaire et aux substructions très nombreuses des monumens publics qui l'entouraient sur ses quatre côtés. Le plus important de ces édifices présentait une figure demi-circulaire, de 70 mètres de diamètre, ouverte du côté de la mer. L'hémicycle était, suivant l'usage antique, à moitié engagé dans le rocher: la forme générale était donc celle d'un théâtre; deux portes latérales donnaient accès dans la partie du monument qui semble avoir été l'*orchestra* et qui correspond à notre parterre moderne. Le long du grand mur de scène qui séparait l'*orchestra* du *proscenium*, on a retrouvé, à des distances égales de 2 mètres environ, des bases en maçonnerie destinées à supporter des colonnes, des vases ou des statues. Ce vaste édifice était-il réellement un théâtre, ou bien un de ces marchés ou entrepôts (*emporium*) où l'on réunissait les vivres et les denrées pour les mettre ensuite en vente? Il est difficile de le dire. A Athènes comme à Rome, la vie était tout extérieure, et toutes les constructions qui avaient un caractère d'utilité publique étaient exécutées dans des conditions de grandeur et de luxe qui contrastaient avec l'exiguïté des habitations privées. La découverte de nombreuses jarres en terre cuite, aplaties par le bas, d'un volume considérable, ne mesurant pas moins de 1 mètre 25 centimètres de diamètre et dont la hauteur dépassait celle de l'homme, du genre appelé *dolium*, permet de supposer qu'il y avait là un magasin d'approvisionnemens.

Toutefois ces vases étaient dissimulés dans les maçonneries et rangés symétriquement le long du proscenium, et l'on sait que dans les anciens théâtres, qui étaient ordinairement très vastes, en plein air et couverts seulement par une tente, *velarium*, on avait l'habitude de disposer le long du mur de scène une série de vases acoustiques en terre cuite ou en bronze, appelés *echea* et destinés à renforcer la voix des acteurs. Dans l'hypothèse où cette construction aurait été un théâtre, l'usage des vases acoustiques était ici d'autant plus motivé qu'on se trouvait à quelques pas de la mer, dont il importait de dominer le bruit sourd et continu. A la vérité, on ne rencontre pas de traces de gradins; mais il convient de remarquer que les théâtres primitifs n'en avaient pas : les spectateurs se tenaient en général debout, échelonnés sur les pentes de l'hémicycle; devant eux on exécutait les danses, les jeux athlétiques, les représentations dramatiques; et l'orientation du demi-amphithéâtre de Tauroentum, ouvert du côté de la mer, permet aussi de sup-

poser qu'on pouvait quelquefois y donner le spectacle de naumachies.

Les vases acoustiques, dont les anciens faisaient un usage assez fréquent, ne sont pour ainsi dire plus utilisés chez nous. L'étude de la propagation du son est d'ailleurs une de celles que les architectes de nos jours négligent le plus et appliquent le moins dans la construction des grands vaisseaux modernes. Mais des observations récentes ont permis de constater qu'en plein moyen âge, dans beaucoup d'églises romanes ou gothiques, on avait cherché à augmenter la sonorité de l'édifice en disposant avec un art infini des récipiens ingénieux dans l'intérieur desquels l'air pouvait s'engager, accroître sa vibration, soulager la voix de l'orateur et donner aux chants sacrés une amplitude et une puissance très remarquables. « On se demande, devant ces instrumens sonores, comment les architectes les disposaient dans les édifices. On les rencontre communément le long des corniches, dans les voûtes, à l'angle des piliers, toujours dans la partie supérieure de l'église, et en face des chaires ou à peu près. L'orifice est assez étroit, mais le vase va en s'élargissant; et la voix entrée dans ce ventre sonore en sortait, il semble, avec un élan et une souplesse qui redoublaient sa vigueur sans rien ôter de sa netteté. Le vase était dissimulé dans l'épaisseur de la voûte ou de la corniche; l'orifice seul s'ouvrait aux yeux; encore disparaissait-il quelquefois, à ceux du moins qui le regardaient de loin, dans des feuilles d'acanthe à moitié recourbées, et presque toujours dans la pénombre d'un pilastre ou d'une corniche. Mais, comme on ne s'attendait pas à rencontrer ces vases, on n'a pu le plus souvent observer leur position. Le temps, du reste, avait achevé de les dissimuler sous quelque replâtrage, et ils étaient presque partout sans utilité, quand le hasard les a tirés du milieu des décombres (1). »

Quel que fût l'usage de ces poteries colossales retrouvées à Tauroentum, qu'elles fussent des vases acoustiques ou simplement des récipiens destinés à conserver des denrées, elles n'en démontrent pas moins l'existence d'un édifice d'une sérieuse importance, théâtre ou marché, et sont une preuve que le monument appartenait à une ville véritable et non à une maison de plaisance. D'autres ruines permettent d'ailleurs de confirmer cette opinion.

Non loin du théâtre se trouvait une basilique, dont a retrouvé les soubassemens et une partie de l'enceinte extérieure. Le *naos* ou *cella* avait 28 mètres de long et était terminé par une abside demi-circulaire de 14 mètres de diamètre dont le sol était un peu surexhaussé. Des deux côtés de cette nef centrale se trouvaient deux collatéraux; on a pu dégager les fondations de celui de droite;

(1) Mgr Besson, *De l'Acoustique dans les monumens religieux.*

mais celui de gauche manque complètement et a disparu ainsi que le péristyle ou *pronaos;* cette partie avancée de l'édifice semble avoir été engagée dans des constructions plus récentes, qui sont elles-mêmes démolies depuis plusieurs siècles, et tous ces décombres mêlés ont été successivement détruits par la mer et ensevelis sous le sable. Toutefois quelques vestiges de mur d'enceinte ou *peribolos* sont encore apparens de distance en distance et donnent une idée assez vague de l'importance du monument.

Tout à côté, les fouilles ont révélé la présence de débris plus grandioses; mais ce ne sont malheureusement que des substructions dont les lignes sont souvent interrompues, des tronçons de colonnes épars, enfouis dans les dunes et dans un état de ruine et de désordre qui ne permet pas de reconstituer les édifices auxquels ils ont appartenu. Tout fait supposer cependant qu'il y avait le long de la plage une série de portiques, plusieurs monumens presque tous précédés de leur *stoa*, et leurs dimensions devaient être considérables, si l'on en juge par ce seul fait qu'on a retrouvé plus de soixante pièces différentes en communication entre elles, et que le soubassement de l'une de ces pièces ne mesure pas moins de 46 mètres de longueur sur 14 mètres de largeur. Les traces de canalisation, les débris très nombreux de mosaïque et de peinture à fresque, les fragmens de marbres riches qu'on y a pu recueillir conduisent à penser que ce n'était pas une habitation privée, mais un lieu public, probablement un de ces magnifiques thermes qui renfermaient à la fois des salles de bains et des jeux de toute sorte, des promenoirs, des galeries, souvent même des musées et de véritables théâtres miniatures, *theatridia*.

Un peu à l'extérieur de la ville, du côté de l'orient et sur la hauteur, était un petit édifice assez élégant dont on n'a pu retrouver que les fondations, terminé par un hémicycle de 5 mètres de développement et précédé, toujours suivant la mode grecque, d'un péristyle à colonnes. Ce petit sanctuaire devait vraisemblablement renfermer un autel ou une statue; il est probable que c'était une chapelle privée, un laraire, ou un temple isolé, analogue à celui de la Victoire Aptère, dont on voit les restes à l'acropole d'Athènes.

L'état de dévastation de toutes ces ruines ne permet malheureusement de faire que des hypothèses; mais nous devons, pour être complet, mentionner encore l'existence de substructions régulièrement alignées qui semblent indiquer la direction d'une ancienne rue de la ville. La rue est étroite et rectiligne; à droite et à gauche la division des soubassemens en rectangles de petite dimension a paru indiquer la place des maisons. On y a même remarqué une très grande variété dans le mode de pavage des rez-de-chaussée, qui

permet de les classer suivant la fortune des habitans ; dans les maisons pauvres, le sol était couvert de tuile pulvérisée et battue de manière à lui donner la consistance du ciment; dans celles d'un ordre intermédiaire, on employait des briques de différentes formes; dans les maisons riches, le ciment et les briques étaient remplacés par des mosaïques. Les fragmens de mur que l'on a découverts démontrent que ces constructions étaient faites de cette maçonnerie que les Grecs appelaient *pseudisodomum*, et les Romains *incertum*, et qui était composée de toute sorte de pierres agglomérées confusément et reliées entre elles par un ciment que l'on recouvrait ensuite par un enduit auquel le frottement donnait une très grande dureté et un poli susceptible de recevoir des peintures à l'encaustique. La fresque était tellement dans le goût des anciens que tous les édifices d'une certaine importance et la plupart des maisons particulières en étaient couverts à l'intérieur; presque tous les débris de murs retrouvés à Tauroentum en conservent des traces, et on a pu y reconnaître une très grande variété de dessins, des arbres, des serpens, des animaux, des fleurs dont les couleurs avaient conservé une certaine vivacité.

En dehors de l'enceinte de la ville, des amoncellemens de poteries brisées laissent supposer que là devait se trouver le quartier du *céramique*, que nous appellerions aujourd'hui les *tuileries*, et où se fabriquaient les tuiles, les briques et tous les objets usuels en terre cuite dont les anciens faisaient un si grand usage. On y retrouve notamment un nombre considérable de briques triangulaires arrondies sur un de leurs côtés et présentant exactement la forme d'un secteur de cercle; la réunion de quatre de ces briques formait le cercle complet, et constituait alors un disque d'une épaisseur de 7 à 8 centimètres; on superposait ces disques, empilés les uns au-dessus des autres, et on obtenait ainsi des colonnes de construction très rapide et dont l'usage était très répandu dans les édifices gréco-romains, notamment dans les sous-sols, les hypocaustes et les salles de bains.

Les ruines éparses qu'on a pu mettre au jour en dehors de l'enceinte de la ville ont même permis de constater des détails fort intéressans de la vie antique. Presque toutes ces ruines appartiennent vraisemblablement à des villas ou à des bâtimens agricoles qui ont été, à l'époque de la prospérité de Tauroentum, en pleine exploitation. Ces bâtimens étaient en général chauffés d'une manière toute particulière : des tuyaux en briques mettaient en communication le sous-sol avec la pièce principale située du côté du midi, et on ne saurait en douter à la vue des débris de conduits rectangulaires engagés dans l'épaisseur du mur, tapissés de briques noircies qui ont conservé les traces très visibles de l'action de la fumée

et du feu, et qui se trouvent encore mêlés à des fragmens de ces immenses vases en poterie nommés *dolium*, dans lesquels les anciens conservaient leurs liquides et principalement leurs huiles et leurs vins. Or on sait que la culture de la vigne, d'origine essentiellement grecque, était très répandue sur tous les coteaux abrités des vents du nord qui entourent Tauroentum. Les témoignages les plus autorisés nous apprennent, d'autre part, que la fabrication du vin chez les anciens était une opération très compliquée, et qu'on avait l'habitude de le conserver pendant un certain temps dans des chambres chauffées par la fumée. On trouve dans Garidel des détails très curieux sur les locaux destinés à cette vinification. On mettait, dit-il, le vin dans des vases bien bouchés, on les portait dans des chambres exposées au midi; cela s'appelait l'*apotheca* ou le *fumarium*. Pline nous apprend qu'il avait établi ces dispositions dans sa villa. Le feu était allumé à l'étage inférieur, dans le sous-sol, et la chaleur et la fumée montaient au moyen de conduits de plomb, et le plus souvent de petits tuyaux en briques construits dans l'épaisseur même des murs. Le fumarium était d'ailleurs percé de quelques ouvertures qui permettaient à la fumée de s'échapper. Telles étaient les dispositions généralement adoptées dans les celliers antiques, et il est curieux de constater que cette pratique du chauffage des vins que la science moderne, sous la direction de M. Pasteur, a rajeunie et non inventée, était connue et appliquée dans toutes les villes du littoral, chez les Grecs et les Romains, dès l'origine de notre ère.

Une des preuves les plus irrécusables de l'existence d'une ville dont il ne reste plus que des ruines, c'est le nombre, la variété et la concentration des sépultures. Elles abondent à Tauroentum, et un véritable *ossuarium* a été trouvé au nord de la ville, rempli de débris de tombeaux de toute sorte; les uns pauvres, faits simplement de la réunion de quelques briques plates à rebord; d'autres plus riches, en forme d'auges, en pierre ou en marbre, et appartenant à cette catégorie de monumens funéraires que l'on appelle tombeaux apparens. Ils renfermaient des squelettes presque intacts; les corps étaient en général orientés suivant les rites sacrés, quelques-uns cependant étaient dans la direction du sud au nord; mais on avait eu soin d'incliner la tête de manière que le mort regardât toujours l'orient : tous étaient couchés sur le dos, les bras serrés autour du corps, ayant aux pieds ou près de la tête un vase en terre cuite renfermant des monnaies grecques ou romaines frappées à l'effigie de Marseille ou des empereurs. Deux de ces squelettes surtout étaient remarquables de conservation et tenaient encore entre leurs dents une monnaie au type d'Auguste, recouverte

d'une belle patine verte, et la partie de la monnaie qui touchait aux lèvres du mort était seule oxydée.

Toutes ces sépultures étaient complètement recouvertes par les dunes, et les corps de Tauroentum, qui se trouvaient pour ainsi dire moulés dans le sable inaltérable de la plage comme ceux de Pompéi dans la cendre du Vésuve, s'étaient peu à peu décomposés sans que le squelette ait éprouvé le moindre contact extérieur ni l'action dissolvante des agens atmosphériques.

Les briques funéraires de Tauroentum étaient de dimensions considérables et ne mesuraient pas moins de 60 centimètres de longueur sur 40 centimètres de largeur (exactement 0,58 sur 0,44); elles étaient plates, à crochet et portaient toutes le nom du fabricant; elles servaient en général aux sépultures des pauvres. On couchait le corps en maintenant avec soin la tête un peu élevée et en la plaçant toujours du côté du soleil levant; des deux côtés du corps on disposait ces larges briques que l'on inclinait jusqu'à ce qu'elles se rencontrent en formant une sorte de toit, et, pour empêcher l'eau des pluies ou des filtrations de pénétrer à travers la fente de l'arête supérieure, on plaçait par-dessus une tuile faîtière, beaucoup plus longue que celles que nous employons pour nos toitures modernes, et qui formait le couronnement de ces tombeaux primitifs. On recouvrait alors le tout de sable, et cette modeste construction préservait ainsi le corps du contact direct de la terre, *molliter ossa quiescunt*.

Les sépultures des riches avaient lieu dans des bières en terre cuite en forme de jarres immenses, ou même dans des sarcophages de marbre ou de pierre dont on a retrouvé quelques débris. Mais dans les plus pauvres comme dans les riches, on plaçait pieusement des lampes, des vases, de petites fioles en verre, quelquefois même des objets usuels, bijoux pour les femmes, armes pour les guerriers, jouets pour les enfans, que le défunt avait aimés pendant la vie, et qui, dans les idées païennes, devaient rester à la disposition de ses mânes. Un nombre considérable de ces débris a été retrouvé en mille pièces sur la plage de Tauroentum, car le cimetière contournait la ville, s'étendait jusque sur le bord de la mer, et il semble que la population gréco-romaine de la colonie, en adoptant cet emplacement pour le dernier asile de ses morts, ait regardé cette mer transparente comme une coupe inépuisable d'eau lustrale, et qu'elle ait voulu rappeler une fois de plus ce mythe touchant de la navigation des âmes à travers les océans, à la recherche d'îles bienheureuses et de paradis inconnus.

Nous devons nécessairement nous borner, et nous tomberions dans l'énumération si nous voulions mentionner ici tous les débris muti-

lés que l'on a retrouvés enfouis sous la plage des Lèques. Presque tout est brisé; statues, pierres gravées, bijoux, poteries et terres cuites, qui rappellent quelquefois les merveilleuses statuettes de Tanagra, gisent pêle-mêle et en menus fragmens sous une couche humide de sable mêlé d'eau de mer, et sont aujourd'hui à peine reconnaissables. Malgré leur mauvais état, ces vestiges auraient encore présenté un intérêt de premier ordre; leur classement méthodique aurait permis de faire bien des restaurations; malheureusement les fouilles ont été faites à plusieurs reprises, elles n'ont jamais été l'objet d'une surveillance intelligente, et presque immédiatement après leur ouverture elles ont été remblayées. Tout a été dispersé, jeté ou vendu; il n'existe que très peu de collections particulières, et encore sont-elles incomplètes, confuses, et ne constituent-elles que des épaves et des fragmens.

Les seuls objets qui nous soient parvenus sans trop d'altération sont les monnaies; et, quoique la plupart aient été perdues ou volées, on a pu en conserver et classer un nombre considérable du haut et du bas empire, et surtout des monnaies marseillaises portant toutes la légende caractéristique ΜΑΣ ou ΜΑC, qui est l'abrégé de ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ, et reproduisant les types classiques du monnayage massaliote : tête laurée de Diane ou d'Apollon à l'avers, et au revers le caducée, la galère unirame, le lion, le dauphin, l'aigle, le taureau cornupète ou à l'état de repos, et dont il serait superflu de donner une description que l'on peut trouver très complète dans tous les ouvrages spéciaux de numismatique. L'une d'elles cependant mérite une mention spéciale. Elle porte sur une face la tête casquée et bien connue de Minerve avec les lettres ΜΑΣ, sur l'autre une tête virile et imberbe, et également casquée : l'absence de légende rend l'interprétation assez difficile; mais ce type se rattache à la série marseillaise par une de ses faces, et il ne serait pas impossible que la tête allégorique du revers ne fût une représentation symbolique du peuple, de la ville ou du port. Ces sortes de personnifications ne sont pas sans exemple, et tous les numismates connaissent une intéressante monnaie de Marseille représentant le dieu topique du port Lacydon et une médaille corinthienne sur laquelle l'isthme était figuré par la tête d'un jeune adolescent.

## III.

Le résumé, peut-être un peu long, mais à coup sûr bien incomplet, que nous venons de faire aura du moins cet avantage d'avoir

fixé d'une manière indiscutable l'existence et l'assiette de la ville de Tauroentum.

Ville, acropole, port, travaux de canalisation, monumens publics, tombeaux, monnaies, débris d'œuvres d'art, d'inscriptions et d'objets usuels, voilà ce que les fouilles ont permis de retrouver. Les découvertes archéologiques ont donc merveilleusement corroboré les textes déjà si précis des anciens géographes, et l'on peut affirmer que le rocher de Baumelles et la plage des Lèques, l'un aujourd'hui désert, l'autre ensablée, marquent la place de l'ancienne colonie phocéenne.

Mais, s'il a été possible de retrouver le sol, il est bien difficile de reconstituer l'histoire de la ville disparue. Son origine, comme celle de la plupart des villes littorales de la Provence, se perd dans la nuit du passé. Il est fort probable cependant, pour ne pas dire certain, que, bien avant l'émigration grecque, il existait dans le petit golfe de Tauroentum un embryon de port assez enfoncé dans les terres et qui devait servir aux navigateurs de ces époques reculées. Ptolémée dit en termes formels que la contrée était habitée par une des tribus de la race celto-ligure, qui portait le nom de Commoniens et qui vivait à l'abri des forêts de pins qui couvraient, alors plus encore que de nos jours, toute la région littorale; dès lors il n'est peut-être pas bien téméraire de penser que le bois actuel de Conil, dont le nom semble n'être qu'une corruption de Commonil, soit un reste de l'ancienne forêt ligurienne. Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut appeler la vie historique de Tauroentum remonte incontestablement à l'époque de la première ou de la seconde expédition que les Grecs d'Ionie firent sur les côtes de cette partie de la Gaule méridionale que Ptolémée appelait la Celto-Galatie, et qui, malgré les occupations phénicienne, grecque et romaine, a conservé presque jusque dans les temps modernes le nom de Ligurie.

On sait en effet que, dans la première année de la 45e olympiade (an de Rome 154, — 599 ans avant J.-C.), une flottille grecque, montée par quelques aventuriers, partit du port de Phocée, l'une des douze villes ioniennes de l'Asie-Mineure, et vint reconnaître les rivages de la Méditerranée occidentale. Les historiens se sont plu à revêtir cette première expédition d'une sorte d'auréole mystérieuse et poétique, et tout le monde connaît la légende des amours du Grec Eumène et de la jeune Gauloise Gyptis à laquelle on rattache un peu légèrement la fondation de Marseille.

A vrai dire, Massalia existait bien antérieurement à ce petit roman, devenu presque classique : elle était déjà même un comptoir assez fréquenté depuis longtemps par les navigateurs tyriens, qui eux-mêmes n'avaient pas rencontré un désert sur cette côte occu-

pée par les populations liguriennes. Le petit port devint bientôt un entrepôt d'une sérieuse importance; il se forma en peu de temps une véritable ville gréco-phénicienne, et les affaires de cette première colonie grecque durent prospérer assez bien, puisque cinquante-sept ans après (an de Rome 211, — 542 avant J.-C.) tous les habitans de Phocée n'hésitèrent pas à s'expatrier en masse, à quitter définitivement leur ville assiégée par les Perses et les Mèdes, et à venir chercher fortune sur les côtes méditerranéennes de l'Ibérie et de la Celtique.

Ce départ fut une fuite. Embarqués sans ordre, sans discipline et groupés en familles, les Phocéens abordèrent un peu partout, en Corse, en Espagne, en Italie, en Provence, portant pieusement avec eux l'image sacrée de leur déesse favorite, Diane d'Éphèse, dont les mystères devaient constituer avec ceux d'Apollon la religion officielle de toutes leurs colonies.

Or nous savons par le témoignage d'Apollodore qu'un des vaisseaux de la flotte, qui errait un peu à l'aventure sur cette mer inconnue, fut séparé des autres navires par une violente tempête. Poussé sur la côte de Ligurie et ne pouvant plus reprendre le large, il vint échouer dans un petit golfe de la plage. A peine débarqués sur un territoire ennemi, les Grecs se bâtirent à la hâte quelques habitations, occupèrent la hauteur voisine et donnèrent à leur ville naissante le nom de Tauroeis en souvenir de l'image du taureau qui décorait la proue de leur navire.

Ce fut l'origine de Tauroentum. Toutes les autres colonies grecques furent établies à peu près à la même époque et dans des circonstances analogues. Unies entre elles par une communauté d'origine, de langage, de croyances et d'infortune, elles avaient les mêmes mœurs, les mêmes goûts, les mêmes intérêts. Les relations constantes qu'elles entretenaient avec Massalia, déjà riche et puissante, ont fait croire à plusieurs géographes anciens qu'elles lui devaient leur fondation. Strabon lui-même, ordinairement si exact, l'affirme sans preuve et après lui une foule d'auteurs l'ont répété avec une docilité parfaite. Il n'en est rien. Toutes ces villes grecques jouissaient d'une indépendance complète. Marseille ne leur envoyait ni troupes ni magistrats; elle ne leur dictait aucune loi. Chacune se gouvernait à sa guise. Il n'existait pas entre elles ce que l'on pourrait appeler un système colonial; et tous les établissemens grecs qui ont prospéré sur les côtes de la Méditerranée ont été et sont toujours restés libres jusqu'à leur chute, formant entre eux une sorte de fédération commerciale unie seulement par le sentiment de l'intérêt commun, la croyance aux mêmes dieux et les souvenirs de la mère patrie. Il est donc absolument inexact, si on applique aux mots leur véritable sens étymologique, de dire que

Marseille était la métropole de toutes les colonies phocéennes; ce n'était pas une mère, c'était seulement une sœur aînée, riche, puissante, aimée, respectée, dont on reconnaissait la bienveillante tutelle, sans que cette tutelle ait jamais dégénéré en un despotisme dont on n'aurait point consenti à supporter le joug.

Cette ligue défensive était d'ailleurs bien nécessaire en présence des barbares ligures et salyens qui occupaient presque tout le territoire, et Tacite nous représente toutes ces colonies grecques comme de véritables villes fortes dominant par leurs citadelles tout le pays ennemi. Leur alliance dura plus de cinq siècles et ne fut brisée que par la prise de Marseille et la conquête définitive des Gaules par les armées romaines. Tauroentum dut subir le sort de la grande ville phocéenne qu'elle avait soutenue de ses vaisseaux, et ce que César appelait son château, *Castellum massaliensium*, c'est-à-dire la partie supérieure et fortifiée de la cité, fut occupé par Décimus Brutus après la victoire qu'il remporta sur la flotte gréco-pompéienne dans les eaux du golfe des Lèques.

La chute de Marseille entraîna donc celle de Tauroentum, et alors commença la transformation de la colonie exclusivement grecque en ville gréco-romaine. La plupart des monumens dont nous avons décrit les ruines datent de cette époque. Ce fut pour Tauroentum la fin de la liberté et probablement le commencement de l'opulence, si l'on en juge par l'énorme quantité de marbres rares et précieux et les débris de colonnades et de mosaïques, indices certains d'un grand luxe et d'une civilisation assez raffinée. Combien de temps dura cette seconde période? Nul ne saurait le dire. A partir de l'origine de notre ère, Tauroentum n'a plus d'histoire et ne paraît avoir été qu'une ville de plaisance, résidence de quelques familles patriciennes, dont les villas somptueuses s'étendaient assez loin dans les terres; son nom seul est inscrit dans l'itinéraire maritime de l'empire, et elle ne figure que comme station officielle de la flotte romaine.

Il est encore plus difficile de déterminer, même d'une manière approximative, l'époque de sa destruction ou de sa disparition. Rien dans l'histoire romaine, dans celle des Gaules ou de la Provence, n'indique la révolution qui mit fin à son existence. Les plus laborieuses recherches ont été vaines. Quelques auteurs modernes, ne sachant comment expliquer l'état de désordre dans lequel se trouve la plage des Lèques, ont imaginé que la ville s'était effondrée à la suite d'un cataclysme subit. Le comblement du port, très reculé dans l'intérieur des terres et encombré de sables et d'alluvions, semble prouver en effet un exhaussement de la côte, tandis que la présence de substructions romaines, encore noyées sous l'eau à quelques mètres du rivage, indique un abaissement du sol et une

invasion de la mer. Il est bien difficile cependant d'admettre que l'histoire n'ait rien transmis d'un événement si extraordinaire, et qu'une pareille catastrophe n'ait laissé aucun souvenir dans les traditions locales; il est certain d'autre part que, si la ville avait disparu brusquement à la suite de quelque bouleversement géologique, les fouilles auraient amené comme à Pompéi, comme à Herculanum, la découverte de ruines caractéristiques, et que dans tous ces débris agglomérés on aurait retrouvé un nombre beaucoup plus considérable d'objets d'art et surtout d'objets usuels entiers ou mutilés. Il est donc plus que probable que Tauroentum a été lentement abandonnée, et que plusieurs générations en ont emporté peu à peu tout ce qui était précieux ou même simplement d'une utilité immédiate.

Mais, s'il est impossible de trouver, soit dans les documens historiques, soit dans les traditions, des élémens suffisans pour préciser la cause de la destruction de Tauroentum, on peut dans une certaine mesure indiquer approximativement l'époque de sa ruine. Tout d'abord, les textes anciens et notamment l'itinéraire maritime constatent son existence au second siècle de notre ère, et on sait qu'elle prospérait encore au troisième. La série des monnaies découvertes dans les ruines permet de prolonger son existence de quelques siècles encore. Depuis les premières fouilles exécutées en 1755, on a trouvé un nombre très considérable de médailles postérieures au règne d'Alexandre Sévère; les plus nombreuses sont frappées à l'effigie de Probus, de Maximilien Hercule, de Constantin le Grand et de Valentinien Ier, qui règnait en 375. Tauroentum était donc habitée à la fin du IVe siècle. A partir de cette époque, la série numismatique est brusquement interrompue; mais la ville n'avait pas pour cela cessé d'exister. Les plus anciennes chroniques et les traditions les plus autorisées de la Provence rappellent toutes que, pendant l'agonie de l'empire romain, elle fut tour à tour occupée et saccagée par les Goths, les Bourguignons, les Francs, les Visigoths et les Lombards, et cette succession d'invasions barbares explique d'une manière assez plausible la lacune dans les monumens monétaires.

Il résulte d'ailleurs très nettement d'un texte de saint Étienne de Byzance, qui écrivait au Ve siècle, et des commentaires de cet historien, écrits un siècle plus tard par le Grec Hermolaüs de Constantinople, que la colonie gréco-romaine existait encore à cette époque. Mais il y a plus : on y a trouvé récemment des monnaies de Théodose le Grand et quelques médailles byzantines à l'effigie du Christ, à tête radiée, tenant de la main gauche l'Évangile ou le livre des Prophéties, avec une légende composée de lettres grecques et gothiques portant ces mots : « *Jesus Christus rex regnantium,* Jé-

sus-Christ, roi de ceux qui règnent. » Le revers est encore plus caractéristique et reproduit une croix grecque placée entre deux têtes coiffées de la tiare surmontée d'une croix ordinaire. Cette disposition ne se retrouve que sur les monnaies grecques à partir du règne de Phocas, qui mourut en 610, et il est d'ailleurs universellement admis par les numismates que l'effigie du Christ, dans l'attitude qui vient d'être décrite, n'apparaît que sur les monnaies frappées en Orient sous le règne des empereurs de la dynastie d'Héraclius, c'est-à-dire vers le commencement du VIII[e] siècle.

Nous sommes donc fondé à prolonger l'existence de Tauroentum jusqu'à cette période obscure et tourmentée de notre histoire nationale où les Sarrasins harcelaient sans trêve les populations littorales et couvraient de ruines la moitié de la Provence et du Languedoc sans pouvoir y fonder, comme en Espagne, un empire durable. On sait que la première expédition des Maures africains sur notre territoire eut lieu en 736 ou 737 et qu'ils réussirent à s'y maintenir, sinon en maîtres reconnus, du moins à l'état de bandes errantes et armées pendant près de deux siècles. Leur domination paraît cependant avoir pris un caractère de permanence assez marqué aux environs même de Tauroentum et dans la plus grande partie du département du Var, et l'on voit encore de distance en distance, sur les sommets des collines qui dominent la côte, des tours quadrangulaires qui leur servaient de postes d'observation, véritables sémaphores, flanqués, suivant la mode orientale, de moucharabis assez grossiers et au sommet desquels ils allumaient des feux dont la clarté pendant la nuit et la fumée pendant le jour étaient pour eux un code de signaux et presque un alphabet.

Les monnaies manquent à partir de cette époque; mais l'histoire commence à fournir quelques monumens écrits, et des chartes du X[e] et du XI[e] siècle parlent à plusieurs reprises des ravages que les Sarrasins exercèrent sur la côte, du sac des villes, du pillage des églises et des monastères, et mentionnent notamment cette partie du territoire comme une de celles qui ont eu le plus à souffrir de ces déprédations.

D'après ces documens, c'est donc vraisemblablement dans le courant du XI[e] siècle que la ville gréco-romaine a disparu pour toujours, et depuis cette époque elle est restée plongée dans le silence et l'oubli le plus complet. La tradition rapporte que ses rares habitans, ne trouvant plus aucune sécurité dans leur ville, à demi ruinée par les invasions et exposée à la fois aux incursions des barbares et aux attaques incessantes de la mer, émigrèrent en masse dans l'intérieur des terres et vinrent chercher un asile sur la colline voisine, qui fut le siège, *cathedra*, autour duquel ils se groupèrent, et prit de là le nom de la Cadière.

## IV.

Telle est dans ses lignes principales, quoique un peu indécises, l'histoire de Tauroentum. On doit l'avouer, malgré toutes les vicissitudes que nous venons de raconter, et quelles qu'aient pu être les déprédations des hordes barbares qui ont tour à tour occupé et saccagé l'ancienne colonie gréco-romaine, on a peine à comprendre comment une ville tout entière a pu disparaître d'une manière aussi complète; on est sans doute habitué en Provence à mettre toutes les ruines sur le compte des Sarrasins, mais à Tauroentum c'est à peine si l'on trouve aujourd'hui quelques ruines; tout est recouvert de sable et est vraisemblablement destiné à rester éternellement enseveli. Cette étrange situation donne aux descriptions que l'on a faites des vestiges de Tauroentum un faux air de naïveté archéologique, et ce n'est pas sans quelque apparence de vérité que l'un des plus brillans esprits de notre Provence a raconté dans une lettre étincelante de verve la déception qu'il éprouva lorsqu'il parcourut la plage historique des Lèques, et qui lui rappelait la visite classique que tous les étrangers vont faire à Rome, à l'entrée de la Voie Appia, pour contempler « les tombeaux invisibles des Scipions absens. »

« M. Marin, dit Méry, a publié un livre sur les ruines de Tauroentum; il a donc vu ces ruines... Aujourd'hui elles ont disparu, et en disparaissant elles ont rendu un véritable service aux voyageurs, qui, débarquant sur le rivage, étaient assaillis par la tempête d'une formidable controverse, engagée entre M. Marin et les partisans de la statistique du département. Un préposé de M. Marin était domicilié dans une cuve d'un bain de Diane, et il attendait les voyageurs pour leur exposer les doctrines de son maître. Dès que M. Brémond, le représentant des théories de la statistique, remarquait une certaine agitation sur le rivage de Tauroentum, il partait en canot de la Ciotat et venait soutenir ses principes avec une voix de mistral. Les voyageurs étaient fort à plaindre en ce temps-là. Enfin la douane vint, et des jours plus doux commencèrent pour Tauroentum. Les douaniers firent d'abord condamner M. Marin et M. Brémond comme contrebandiers; puis ces mélancoliques préposés, cherchant un remède à leurs ennuis administratifs, égratignèrent pierre à pierre les ruines du temple de Vénus, de Diane, de Neptune, pour faire des ricochets dans le golfe, *quum placidum ventis staret mare.* M. Brémond publia une satire pleine de sel attique contre les douaniers. Ce fut le dernier effort de la science en faveur de Tauroentum. Une génération de douaniers épuisa les ruines en ricochets; toute l'antiquité y passa. On n'y trouva plus,

pour la controverse, la moindre pierre d'achoppement. Le rivage reprit sa nudité rocailleuse des jours de la création.

« On montre aujourd'hui à Tauroentum l'absence complète de trois temples, de deux thermes, de deux promenoirs comme les aimait Martial, d'un cirque orné d'obélisques sur son épine et d'un camp prétorien. Le visiteur ouvre de grands yeux et voit deux douaniers assis sur douze arpens de néant pétrifié.

« Ainsi les ruines mêmes s'effacent partout dans le monde des vieux monumens. Nous avons soin toujours de mettre ces grandes dévastations sur le compte du temps rongeur dont la faux est impitoyable. Cela nous décharge de toute responsabilité. Le temps n'est pas si destructeur qu'on le dit; et, si l'homme n'entrait pas en collaboration avec lui dans son œuvre de ravage, beaucoup de saintes pierres seraient encore debout. En Provence surtout on devrait renoncer à peindre le temps avec ces vieux attributs mythologiques; ce dieu doit être représenté avec l'habit vert et le sabre du douanier. »

Méry avait trop d'esprit pour être un fervent archéologue; à tout prendre, il n'avait pas tout à fait tort, et il est certain que les ruines abandonnées à elles-mêmes se maintiendraient presque indéfiniment. Les paysans, sinon les douaniers, ont été pendant près de huit siècles les pires Sarrasins de la Provence; ils ont incendié des forêts entières sous prétexte de donner à paître à leurs troupeaux, démoli des pans de murs antiques et ruiné des monumens presque debout pour y prendre des matériaux nécessaires à la construction de leurs maisons et à la clôture de leurs champs; le petit hameau de Saint-Cyr en particulier et le village de la Cadière, qui ont été le refuge des Tauroentins harcelés par les barbares, sont entièrement bâtis avec les débris de l'ancienne colonie grecque, de sa citadelle, de ses temples et de ses quais.

Mais d'autres causes ont contribué à la destruction complète de la ville. Tous les ruisseaux des environs, sur une étendue de plusieurs lieues, venaient autrefois se jeter dans le port de Tauroentum, qui formait, comme nous l'avons dit, un enfoncement profond dans l'intérieur des terres et dont on a retrouvé des vestiges jusqu'aux abords du hameau de Saint-Cyr.

La disparition des forêts qui couvraient autrefois les sommets aujourd'hui dénudés des collines de la Cadière et de Conil a modifié le régime de ces cours d'eau; ils se sont peu à peu transformés en torrens et charrient, pendant l'hiver et après les orages, une quantité considérable de sédimens et de graviers. Ces terres transportées ont fini par constituer la plaine d'alluvions que nous voyons aujourd'hui; et on trouve dans les actes du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle la désignation de *plan de la marine* donnée à cette partie de la côte, qui

continue à s'appeler *plan de la mar* en souvenir de l'ancien état marécageux de la plaine, aujourd'hui émergée et surexhaussée. Il est constant d'ailleurs que le cap Saint-Louis, qui termine du côté du nord le golfe des Lèques, avait autrefois une saillie beaucoup plus accentuée et s'avançait davantage au large dans la direction du promontoire de Baumelles qui lui fait face, ainsi qu'on peut facilement le reconnaître par les hauts fonds et les débris de rochers qui sont perdus en mer en avant de ce cap.

Le petit golfe des Lèques était donc dans les temps anciens beaucoup mieux protégé qu'aujourd'hui contre la violence des vents dominans qui soufflent du côté de la terre, depuis le nord-est jusqu'au nord-ouest. D'autre part, il était aussi beaucoup mieux abrité des vents du large par le rocher auquel était adossée la ville de Tauroentum et dont l'écroulement séculaire a non-seulement entraîné la ruine d'une partie de la citadelle et des principaux édifices qui se trouvaient au-dessous, mais a eu encore ce résultat néfaste d'amonceler à l'entrée du port une quantité énorme de débris qui ont contribué à son obstruction. La situation nautique a donc notablement empiré; la rade est plus ouverte à la grosse mer, beaucoup plus battue des vents; la profondeur a diminué, le mouillage est moins sûr. Les dépôts de terre et d'alluvions ont encombré le bassin intérieur qui constituait le port et ont lentement déterminé la formation d'une plaine marécageuse, qui s'est peu à peu desséchée et exhaussée. L'agriculture a fini par conquérir cet ancien domaine maritime et a pris possession des bas-fonds de ces étangs. Il s'est formé par suite sur la plage un petit appareil littoral, composé de dunes d'une extrême mobilité et oscillant presque sur place sous la double impulsion des vents de terre et des vents de mer. Les arbustes, les arbres même ont été recouverts par ce sable mouvant, et le sol antique a fini par disparaître d'une manière complète.

Ce n'est pas encore tout. Lorsqu'on examine le territoire de Tauroentum au point de vue géologique, on voit qu'il se trouve précisément situé à la limite des terrains crétacés et des terrains jurassiques correspondant à deux âges différens dans la chronologie de l'écorce terrestre. Il y a là comme une sorte de coupure et de dislocation, et la ligne séparative des deux terrains forme un thalweg, sillonné jadis par les cours d'eau qui venaient aboutir dans le golfe de Tauroentum. Ce thalweg a été remblayé par les alluvions, et le sol a été nécessairement exhaussé de toute la quantité des matières que les torrens ont charriées dans le golfe; mais il est fort probable aussi que le relief de la côte a éprouvé d'autres changemens de niveau dus à des causes différentes et d'une importance bien autrement considérable.

On sait en effet que l'écorce terrestre, qui n'est peut-être qu'un

mince épiderme comparée à l'énorme noyau liquide du sphéroïde dont elle forme l'enveloppe solide, est soumise à des variations séculaires et à des oscillations d'une extrême lenteur, mais d'une incalculable puissance. Il est aussi mathématiquement prouvé que le niveau des mers du globe est absolument fixe depuis l'origine de notre époque géologique, et qu'il y a égalité parfaite entre la quantité d'eau qui est enlevée par l'évaporation à la surface de tous les océans et celle qui leur est restituée soit par les pluies, soit par l'apport des fleuves. C'est dès lors la terre et non la mer qui est, en fait, l'élément mobile et changeant de notre planète, et ces changemens ont été constatés presque sur tous les continens. Mais, sans sortir de notre bassin de la Méditerranée, les preuves qui démontrent les mouvemens du sol se présentent en foule. Les anciens ports se comblent en général, les baies s'oblitèrent; sur la côte, les promontoires disparaissent sous la morsure de la mer, les falaises s'exhaussent ou s'abaissent, et ces phénomènes s'accomplissent avec assez de rapidité pour que les modifications dans l'aspect des rivages ne puissent pas être attribuées seulement à l'influence des agens extérieurs ou à l'apport des sables fluviaux ou marins; il faut donc de toute nécessité reconnaître l'action d'une force verticale qui pousse de bas en haut ou de haut en bas le frêle épiderme sur lequel nous nous agitons. Le phénomène observé dans la baie de Naples est l'exemple classique mille fois cité à l'appui de ces oscillations du sol terrestre, et tout le monde sait que les trois colonnes encore debout qui décorent à Pouzzoles le *pronaos* du temple de Sérapis présentent, jusqu'à une hauteur de deux mètres au-dessus de leur socle, des perforations produites par des animalcules marins; on a là sous les yeux la preuve la plus saisissante que le terrain sur lequel le temple a été construit et qui devait nécessairement se trouver à un niveau un peu supérieur au zéro de la mer s'est peu à peu abaissé sans fracture ni dislocation, est descendu exactement à deux mètres en contre-bas du niveau de la Méditerranée, a séjourné assez longtemps sous l'eau pour permettre aux foraminifères de percer le marbre des colonnes et s'est ensuite relevé jusqu'à la hauteur que nous voyons aujourd'hui. Il est donc certain que le sol que nous foulons n'est pas immuable; il frissonne et se meut lentement, s'élève ou s'abaisse avec les siècles, et l'on peut affirmer avec l'un des plus grands naturalistes des temps modernes que le repos de l'écorce terrestre pendant toute une période de son histoire est aussi improbable que le serait le calme absolu de l'atmosphère pendant toute une saison de l'année.

Nous ne voyons donc aucune impossibilité à admettre qu'aux causes que nous avons déjà mentionnées pour expliquer la ruine

de Tauroentum, — ensablement du port par les apports des torrens, destruction des promontoires de Saint-Louis et de Baumelles par les coups de mer, comblement naturel de la baie, ensevelissement de la plage sous les dunes mouvantes, dévastations successives par les barbares et les indigènes, — et que nous pourrions appeler des causes superficielles et locales, ne soit venue se joindre une cause première et générale d'un effet beaucoup plus lent sans doute, mais beaucoup plus puissant.

Tout porte à croire que le sol de Tauroentum, comme celui de Pouzzoles, a éprouvé quelques-uns de ces imperceptibles tressaillemens qui ont pour conséquence de soulever peu à peu toute une partie de la côte, tandis que la partie voisine s'abaisse en proportion au-dessous du niveau primitif; il est même probable qu'il y a eu sur le même point une série d'oscillations, une suite d'abaissemens et d'exhaussemens qui ont tour à tour noyé la ville et asséché le port, et cette hypothèse est ici d'autant plus rationnelle qu'on peut en vérifier les conséquences sur un assez grand nombre de points de la côte occidentale de la Méditerranée.

Quoi qu'il en soit, la ville, le port, l'acropole n'existent plus, et c'est à peine si quelques arrachemens de murs antiques, des socles et des colonnes enterrés, et quelques lignes dentelées de fondations et de soubassemens révèlent la présence de l'ancienne colonie. La mer a noyé la plus grande partie de la ville basse dont on voit encore les vestiges sous les eaux; tout le reste est enseveli sous le blanc manteau des dunes mouvantes qui se déroulent comme les vagues d'une autre mer implacable, et il n'est peut-être pas au monde de cité antique qui ait laissé moins de traces apparentes et à laquelle on puisse mieux appliquer la triste lamentation du poète : *etiam periere ruinæ!..*

Perdue au fond du golfe des Lèques, isolée de toute voie de communication régulière, l'ancienne colonie gréco-romaine mérite à peine aujourd'hui la visite de ceux qu'anime le goût des recherches archéologiques. Le touriste ne la connaît pas, et rien ne saurait plus l'y attirer. Il est juste cependant de lui donner un souvenir en passant auprès d'elle.

Lorsque le chemin de fer, après avoir franchi les trois souterrains percés au travers de la chaîne de montagnes qui séparent la vallée de l'Huveaune de la mer, débouche brusquement sur le versant méridional du golfe de la Ciotat, les yeux éblouis embrassent avec un indicible ravissement l'admirable horizon qui s'étale de tous côtés. Le petit massif rocheux de l'Ile-Verte se détache peu à peu de la côte. Le Bec-de-l'Aigle se présente alors sous son angle le plus aigu, surplombe la mer, comme un éperon qui menace de ressaisir l'îlot rebelle qui vient de s'échapper du continent. Tout

au pied, les blanches maisons, les jetées et les petits phares de la Ciotat se reflètent paisiblement dans l'eau transparente avec une vivacité de couleur qui rappelle les phénomènes de mirage les plus intenses des pays orientaux. Dans l'intérieur de la baie, au large, la mer et le ciel, rayés de longues stries horizontales, prennent les mêmes teintes, paraissent se réfléchir et se confondre dans un double azur, et les voiles blanches des petites barques de pêche semblent quelquefois glisser entre deux ciels.

Du côté de la terre, le décor est encore plus grandiose; les collines, groupées les unes au-dessus des autres suivant une magnifique ordonnance, s'étagent en amphithéâtre, et leurs lignes de faîte se détachent sur le ciel avec une netteté parfaite, comme si on les eût dessinées pour le plaisir des yeux avec le crayon le plus délicat. Ce ciel, cette mer, cet échafaudage de collines, tout cet ensemble noyé dans la lumière produit, à certaines heures du jour, comme un véritable éblouissement. C'est un des plus admirables panoramas du midi de la France; c'est surtout un véritable paysage de Provence, nature calcaire et lumineuse, roches grises, bleuâtres, quelquefois blanches et dont l'éclat fait ressortir en vigueur la pâle verdure des oliviers et la teinte plus sombre des forêts de pins.

La vie la plus active règne sur la côte occidentale du golfe, dans les eaux de la Ciotat. Les mâts des grands navires, les hautes cheminées des usines, le grondement des forges et l'atmosphère de fumée qui domine la ville indiquent de loin le mouvement des affaires commerciales et l'agitation de la vie industrielle. A l'est, au contraire, tout est calme et silencieux et la nature semble plongée dans un sommeil voisin de la mort. C'est de ce côté que nous prions le voyageur de jeter de loin un coup d'œil, s'il a lu ces lignes et n'en a pas tout à fait perdu le souvenir. Le pays est appauvri et semble avoir conservé la trace de nombreuses dévastations. La végétation s'étiole à mesure qu'on approche du rivage; une longue bande jaune dessine l'appareil littoral; les dunes sablonneuses, incultes, sont à peine recouvertes de quelques touffes d'astragales et de chétives graminées; la vie semble avoir disparu de cette côte abandonnée. Seul, un petit bois de pins parasols couronne le promontoire à demi ruiné, rappelle les forêts sacrées de la côte rocheuse de l'ancienne Grèce, donne un peu de fraîcheur et comme un parfum de poésie antique à ce rivage brûlé par le soleil.

Cette oasis et ce désert, — c'est Tauroentum.

CHARLES LENTHÉRIC.

# AUTOUR DU MONDE

I. *Excursions autour du monde*, par le comte Julien de Rochechouart. Paris, 1879. — II. *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord*, par le comte Louis de Turenne. Paris, 1879.

## I.

La bienveillance du public lettré est toujours acquise en France aux hommes de goût qui, sans faire profession d'écrire, ne craignent pas de nous livrer comme il vient le fruit de leurs observations recueillies au courant d'une vie élégante et sérieuse à la fois, ou pendant les loisirs que peuvent laisser les devoirs officiels d'une carrière active. Malgré quelque incertitude de composition et quelques négligences de plume, ces œuvres primesautières plaisent par leur cachet d'originalité et de naturel, par ce laisser-aller, non sans charme, qui n'exclut pas la finesse et la profondeur, tout en reposant l'esprit des formes sévères d'une littérature plus classique et plus étudiée.

Ces qualités natives sont prisées surtout dans les récits de voyages. Le lecteur aime à saisir les faits dans leur réalité vivante, à voir les paysages et les hommes sous leurs couleurs vraies, à surprendre au hasard de la route les pensées et les sentimens encore imprégnés de leur saveur locale; il veut s'abandonner en toute confiance à son guide, sans avoir à craindre que les préoccupations littéraires de l'écrivain ne soient venues modifier les impressions premières du voyageur.

Le nouveau volume que M. le comte de Rochechouart a rapporté de l'extrême Orient se recommande par les mérites qui ont déjà fait le succès de son précédent ouvrage sur Pékin et l'intérieur de la Chine. On y retrouve la netteté du coup d'œil, la finesse de l'observation, l'indépendance du jugement, la même langue simple et alerte, dégagée de toute prétention et de toute recherche, mais

toujours personnelle et souvent très colorée. Une longue habitude de ces contrées mystérieuses, où M. de Rochechouart est resté dix ans chef de mission, lui a permis d'acquérir la connaissance approfondie des mœurs locales, et de démêler les raisons secrètes qui préparent de longue main les événemens auxquels le public mal initié attribue une soudaineté purement apparente. Les rideaux officiels discrètement entr'ouverts nous laissent apercevoir les mille intrigues dont l'Europe ne connaît guère que le dénoûment ou le contre-coup.

Rien de plus frappant que le contraste résultant de la vie parallèle de l'indigène et du conquérant aux Indes anglaises. L'Indien d'aujourd'hui est resté l'Indien des anciens âges. Il a conservé toutes les idées, toutes les coutumes, toutes les croyances traditionnelles du passé. La ligne de démarcation entre les castes n'est pas moins tranchée qu'autrefois, et l'isolement du paria persiste aussi profond. Même le christianisme, dont l'honneur est d'avoir transformé la société barbare d'Occident, semble reconnaître ici son impuissance en se pliant à des préjugés trop vivaces pour qu'il ait jugé prudent de les heurter de front. Dans les églises, il y a deux nefs distinctes séparées par un mur, et deux prêtres donnent la communion. « N'est-il pas singulier de prêcher l'égalité devant Dieu et de ne pas la pratiquer dans sa propre maison? » Mais le culte chrétien n'est toléré qu'à ce prix. — Jusqu'ici la mode seule a fait quelques rares conquêtes, et dans les hautes classes exclusivement. A Calcutta, à Delhi, à Agra, les calèches à la daumont, conduites par des Indiens en bottes à revers, se croisent avec des rajahs vêtus à l'européenne. Ce sont là de minces victoires. Peut-on compter au nombre des adeptes convaincus de la civilisation et du progrès modernes ces princes indigènes se condamnant au supplice des bottines vernies malgré les bagues qu'ils portent aux doigts de pied, ou cet autre raffiné se teignant la barbe en rouge quand il met sa parure de rubis et en vert quand c'est le tour des émeraudes?

A Bénarès, la cité sainte, la Jérusalem des religions hindoues, plus de ces mélanges impurs ni de ces compromis sacrilèges. Là, l'Indien des siècles passés se retrouve dans toute son originalité native; là toutes les divinités brahmaniques et bouddhiques ont leurs autels, tandis que les animaux sacrés, « véritables blasés de cet olympe oriental, promènent leur ennui d'une mangeoire à l'autre. » Bénarès est un lieu de pèlerinage vénéré dans l'Inde entière, et chaque année des milliers de fidèles y accourent pour faire leur salut. « Les temples et les palais qui bordent le Gange sont construits sur des terrasses élevées dont les gradins de marbre et d'albâtre descendent jusque dans l'eau. Aussitôt que le soleil se lève, une foule immense les encombre; chacun veut arriver jusqu'au fleuve,

s'y plonger, y laver ses vêtemens, et en quelque sorte s'imprégner de sa sainteté. L'or et les couleurs éclatantes qui recouvrent les monumens brillent de mille feux sous les rayons d'un soleil oblique; le bruit des voix humaines et des instrumens se confond dans l'espace et nous arrive à l'état de murmure étrange et confus. » Cette multitude enivrée de fanatisme accomplit là les rites les plus solennels du culte indien; toute pénétrée des doctrines de la métempsycose, elle ne doute pas qu'un seul bain dans les flots sacrés du Gange ne suffise à racheter mille séries entières d'existences ultérieures.

Naturellement une pareille nation, ainsi pétrifiée dans ses usages et ses croyances séculaires, fuit comme une souillure tout rapprochement avec ses seigneurs et maîtres étrangers. On trouve donc aux Indes deux sociétés hostiles, vivant côte à côte dans un état perpétuel de conflit latent et de lutte sourde que la crainte inspirée par le conquérant empêche seule d'éclater. Les Anglais ont soumis ces populations et les contiennent par la force des armes ainsi que par la puissance d'une organisation supérieure, sans avoir réussi, en dépit du temps, à rien gagner de leur affection ni de leur confiance. « Ils ont bien des esclaves, mais ils n'ont ni amis ni sujets. » Sous les dehors de la soumission, l'indigène garde au fond du cœur un levain invétéré de haine et de mépris toujours près de déborder. Comment n'éprouverait-il pas une sainte horreur pour ces impies qui mangent du bœuf, animal sacré par excellence, et qui profanent avec leurs bateaux à vapeur les fleuves indiens les plus vénérés?

De son côté, l'Anglais met son amour-propre à rester Anglais, aux Indes surtout. S'il en faut croire l'auteur, nulle part le protestantisme ne se montre plus rogue et plus exclusif. Le citoyen du Royaume-Uni se piquera de ne déroger en rien à ses habitudes extérieures, et de vivre à Calcutta ou à Delhi comme à Londres ou dans le Yorkshire. Cette règle est devenue inflexible et n'admet pas la moindre infraction. Même la veste légère de batiste blanche, tolérée jadis à cause du climat brûlant, n'a pu trouver grâce devant les rigueurs croissantes d'une étiquette qui ne capitule pas. Le riverain de la Tamise entend dîner en habit noir sur les bords du Gange; il étouffe, mais le formalisme britannique est sauf.

Ces détails minutieux ne sont d'ailleurs pas aussi futiles qu'ils pourraient paraître à une critique facile et superficielle. Ainsi que le fait fort judicieusement remarquer M. de Rochechouart, les Anglais aux Indes ne sont pas un contre mille. Sans cesse menacés par les indigènes qui n'attendent que l'occasion pour se révolter, ils s'attachent obstinément aux usages, en apparence les plus puérils, par lesquels ils tiennent à la mère patrie et en gardent le cachet. C'est la marque de la race dominante, le signe extérieur du

commandement qui ne saurait se relâcher sans risquer de perdre son prestige. A un certain degré, l'habit fait le moine, en Orient du moins; car c'est toujours par les changemens du costume que les révolutions dans les mœurs ont commencé.

Rien n'est négligé par les conquérans de ce qui peut assurer leur cohésion et consolider leur empire. Fort libéraux chez eux, les Anglais, aussi bien que les Américains et les Hollandais, se montrent très autoritaires dans leurs possessions coloniales. Jamais la presse locale n'y discute les questions pendantes qu'au point de vue exclusif des intérêts de la mère patrie. Les colonies sont considérées uniquement comme des territoires et des populations à exploiter au profit de la métropole. Un exemple entre autres : la Birmanie indépendante, qui n'a guère de l'indépendance que le nom, possède des mines abondantes dont la mise en valeur enrichirait le pays. Mais l'Angleterre a jeté son dévolu sur cette contrée limitrophe de ses domaines; c'est une proie destinée à tomber tôt ou tard entre ses mains. Aussi pour éviter que les mines ne soient concédées à des compagnies étrangères, elle a pris soin de s'opposer à l'entrée de toute machine en Birmanie. Le pays restera pauvre jusqu'à ce que les Anglais, l'ayant annexé, en utilisent à leur profit les richesses.

Assurément au point de vue philosophique et chrétien, une pareille politique peut sembler étroite, mais au point de vue du savoir-faire pratique, des intérêts mercantiles et du patriotisme national, nul n'en saurait nier l'incontestable et lucrative habileté. On objectera peut-être que l'application rigoureuse de ce système a coûté à l'Angleterre ses colonies d'Amérique au siècle dernier; mais la différence est capitale. Les colons américains étaient des Anglais qui, possédant les dons et les traditions de la race, ne devaient pas se laisser exploiter sous prétexte qu'ils habitaient au delà de l'Atlantique. Partout où il va, l'Anglo-Saxon emporte avec lui sa nationalité et ses droits. Armé de son *Habeas corpus*, il sait réclamer et défendre en tous lieux ses privilèges. *Civis romanus sum!* Aussi pour les colonies peuplées par ses nationaux ou par des Européens, l'Angleterre, profitant de la leçon, a-t-elle adopté depuis lors un régime très libéral, comme en Australie et au Canada; mais elle ne fait pas de philanthropie cosmopolite, et si à ses yeux les Indiens sont encore des hommes, elle n'entend nullement les traiter en frères.

L'unité de vues, le concours de toutes les intelligences et de toutes les bonnes volontés sont d'ailleurs plus que jamais nécessaires aujourd'hui que l'Angleterre se trouve exposée à entrer en lutte ouverte avec la Russie en Orient. Quel rôle joueraient les indigènes dans ce conflit menaçant? Ils n'ont pas plus de sympathie pour l'une de ces puissances que pour l'autre, car toutes les deux

suivent la même politique envahissante, et ont invariablement recours depuis vingt ans au même moyen commode pour s'emparer des territoires à leur convenance. C'est la rectification de frontières, procédé essentiellement élastique et dénué de préjugés, qui consiste à troubler sous main l'ordre chez le voisin afin de pouvoir y envoyer ensuite des troupes chargées de le rétablir et d'y rester.

Aussi les Asiatiques, sachant trop ce qu'il en coûte à être protégés de la sorte, enveloppent-ils Anglais et Russes dans une haine commune; leur seule espérance est de profiter de l'affaiblissement qui résulterait pour les deux adversaires d'une lutte prolongée. « Lorsqu'on s'approche d'un puits dans le désert, on entend toujours un grand bruit, disent les derviches; c'est un Anglais et un Russe qui y sont descendus pour s'en disputer la conquête, tandis que le véritable propriétaire essaie de les lapider tous les deux. »

Un détail est intéressant à noter pour nous autres Français, qui aimons à nous plaindre de la routine bureaucratique : il paraît que l'Inde anglaise n'a rien à nous envier de ce côté. L'administration y pousse à l'excès l'abus des paperasses, et son exemple est suivi par tout le monde; gouvernans et gouvernés se noient à l'envi dans des flots d'encre. Publications officielles et autres sur le commerce, l'industrie, les finances, les sciences, s'entassent en piles énormes dans toutes les maisons. « L'Anglais a la maladie du *blue book.* » Depuis le vice-roi dans son palais, jusqu'au plus modeste commis assis à son bureau, chacun travaille consciencieusement à inonder le pays de mémoires et de statistiques. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs que les hauts emplois ne soient remplis par des fonctionnaires de premier mérite, dont le renouvellement assez fréquent assure à l'Angleterre l'état-major administratif le plus distingué. L'Hindoustan n'est donc pas seulement un marché commercial immense, un débouché toujours ouvert aux jeunes Anglais sans fortune, certains d'y trouver l'emploi de leurs facultés et d'y conquérir par leur travail des situations honorables, c'est en même temps une véritable pépinière de militaires et d'hommes d'état.

L'élément pittoresque abonde dans ce voyage d'Orient; tout le chapitre consacré à la Birmanie indépendante est plein d'intérêt. Rien de plus divertissant que l'entrée solennelle des voyageurs dans la ville royale de Mandalay. Cette longue procession d'éléphans brillamment caparaçonnés, ces officiers dont le costume offre le plus bizarre assemblage de velours cramoisi, de broderies d'or et de carton peint, chacun des nobles étrangers revêtu de son uniforme de gala, juché au sommet d'un éléphant qui porte en croupe un indigène en costume national brandissant un immense parasol rouge; puis, comme à chaque instant le Birman s'endort

bercé par le roulis de sa gigantesque monture, ces parasols, s'inclinant de droite et de gauche, renversant les coiffures de nos dignitaires français et causant un désarroi général, tandis que des soldats indigènes, les jambes nues, les cuisses à peine recouvertes d'un petit jupon de toile, les épaules affublées d'un fourniment européen dépareillé, la tête coiffée d'une sorte de champignon en cuir bouilli, présentent gravement les armes avec des fusils sans batterie ou sans baïonnette; tout cet étalage de luxe et de misère avait de quoi mettre à de rudes épreuves la gravité diplomatique, et l'on ne s'étonne pas qu'au milieu des pompes de ce cortège de féerie à demi burlesque, M. de Rochechouart se soit cru sans cesse au moment d'entendre éclater les airs d'Offenbach ou de Lecocq.

Le roi, vieillard vaniteux et impuissant, qui tremble à la moindre injonction du consul anglais, tout en se faisant adorer à l'égal d'un Dieu, tyrannise quelques infortunés domestiques décorés du nom de ministres, et occupe ses loisirs à se faire raconter des commérages sur la vie privée de chaque famille. Enfermé dans son palais au milieu d'un troupeau de femmes, d'eunuques et d'intrigans de bas étage, il se livre à des opérations financières de haute fantaisie. Comme le sol entier est sa propriété personnelle, il en monopolise tous les produits et les vend à des étrangers, qui lui donnent en échange des cotonnades avec lesquelles il paie ses fonctionnaires et ses soldats. Ceux-ci les cèdent à vil prix à des spéculateurs qui les repassent ensuite au roi, de sorte qu'un stock peu important de marchandises sans valeur suffit à soutirer l'argent et les matières premières du pays, le tout avec la complicité des plus hauts fonctionnaires et des plus infimes sujets. Le vieux roi se persuade que ses marchés de dupe sont des traits de génie, et rit tout bas des bons tours qu'il croit jouer aux Européens.

Il ne faut pas quitter la Birmanie sans lire le joli récit de la chasse aux éléphans. On y trouvera un drame très complet dont les péripéties se déroulent tant au désert qu'à la ville, mélange de fable et de conte de La Fontaine en prose sur cette moralité :

Amour, amour, quand tu nous tiens,
Adieu sagesse, adieu prudence.

C'est la capture, la lutte désespérée et la défaite finale de l'éléphant sauvage au moyen des séductions de quelque vingtaine d'*éléphantes* (1), sournoises et bien stylées, qui vont jusque dans les mystérieuses et voluptueuses profondeurs des forêts de palmiers, d'arécas et d'orchidées odorantes exercer l'art perfide de leurs

(1) L'auteur écrit éléphane. En fait de néologisme, pourquoi ne pas adopter la terminaison naturelle et dire éléphante, comme on dit : le père de la débutante ou le mari de l'infante?

savantes coquetteries sur l'éléphant libre, au cœur rude, mais tendre, fils puissant et naïf de ces splendides solitudes, pour l'entraîner peu à peu dans le piège fatal où il doit perdre à jamais son indépendance. Aussi imprudent, mais moins heureux qu'Hercule filant aux pieds d'Omphale ou que Renaud dans les jardins d'Armide, le colosse amoureux, sans expérience de la corruption des villes et des artifices de la galanterie, n'échappera pas malgré sa force et son courage. Affaibli bientôt dans les délices, amolli par le plaisir, il succombera lors du combat décisif. On dit même qu'au dernier moment, sur le point de se laisser pousser dans l'enceinte qui doit lui servir de prison, si la victime méfiante veut reculer et tenter de fuir encore, toutes ces dangereuses sirènes, changeant soudain de rôle, administrent à leur dupe infortunée la plus merveilleuse volée de coups de trompe qui se puisse imaginer. Désormais captif, l'éléphant ne sera plus qu'un esclave, voué aux plus durs travaux, à moins pourtant qu'il ne périsse dans une lutte suprême ou dans une invincible obstination, choisissant plutôt la mort que l'esclavage, ce qui, à l'honneur des pachydermes libéraux, arrive encore assez souvent.

L'Orient est le pays des surprises et des contrastes. Aux Indes et en Chine, on a vu des populations entières, les regards obstinément fixés vers le passé, vivre en contact continuel avec les Européens sans rien perdre de leur originalité native. Au Japon, la scène change brusquement. Du vieux monde oriental, on passe sans transition dans une sorte d'Europe asiatique, quelque peu gauche d'allures, il est vrai, comme une parvenue de la civilisation qui n'a pas encore pu se débarrasser de son cachet d'origine. A peine le Japon nous avait-il été révélé, qu'il était aussitôt mis fort à la mode par la littérature contemporaine, et depuis il a fait bonne figure dans les galeries de notre dernière exposition. On se rappelle le succès des charmans récits de voyage publiés par M. le comte de Beauvoir et des études données ici même par des écrivains distingués. Le mérite est grand de trouver encore des choses intéressantes à dire sur un sujet qui n'est déjà plus très nouveau.

Peut-être les relations des voyageurs qui ont visité le Japon au moment où il venait d'être ouvert à l'Europe trahissent-elles quelque exagération d'enthousiasme, fort explicable d'ailleurs par la vive sympathie qu'excitait ce pays en voie de transformation et de progrès. M. de Rochechouart juge les choses plus froidement et non sans quelque désillusion. Le Japon a fait son 89 trop à la hâte et à la légère. L'antique édifice gouvernemental, religieux et social s'est écroulé tout d'une pièce et si brusquement qu'on n'a rien mis encore de solide et de vraiment durable à la place. D'un seul bond, la nation a franchi la distance qui sépare l'état féodal le plus absolu

de l'état démocratique le plus avancé. Extérieurement la transformation est radicale. Le mikado, récemment encore souverain mystique et invisible, dérobé à tous les yeux dans les profondeurs de son palais, se promène aujourd'hui en voiture découverte dans les rues de Yédo, donne à dîner au corps diplomatique, et prononce des discours aux inaugurations de chemins de fer. Les daïmios, ces redoutables seigneurs féodaux, naguère précédés de leur terrible garde qui forçait chacun à se prosterner devant eux sous peine de mort, ont abdiqué tous leurs anciens privilèges. Uniquement préoccupés de leurs plaisirs, ils passent inaperçus au milieu de la foule indifférente. La religion a été jetée bas comme le reste, et les bonzes sont réduits pour vivre à vendre aux infidèles les idoles les plus vénérées. Ce trafic se fait ouvertement sous les yeux de l'administration qui reste impassible : les dieux s'en vont, marqués du visa de la douane, et les augures désolés se regardent maintenant sans rire.

D'ailleurs aucune croyance religieuse, vraie ou fausse, n'est venue remplacer l'ancien culte, et cette nation, née d'hier aux idées modernes, est déjà tombée dans le scepticisme énervant des sociétés vieillies. Sans doute, pour un pays encore fermé et à demi barbare il y a vingt ans, c'est beaucoup de posséder aujourd'hui une armée manœuvrant tant bien que mal à l'européenne, un système financier qui assure la perception assez régulière des impôts, une administration des postes qui transporte à peu près les lettres, tous les rouages enfin des gouvernemens modernes. Mais n'y a-t-il pas quelque chose de superficiel et de factice dans cette création à la baguette? La force vitale existe-t-elle au fond de cette organisation d'emprunt? Il est relativement facile d'improviser des télégraphes et des chemins de fer, voire même des écoles et des universités. Improvise-t-on la maturité d'esprit indispensable pour que les réformes portent de bons fruits? La civilisation moderne comme la science ne semble véritablement solide qu'à la condition de germer sur un terrain bien préparé, et il ne paraît pas suffisamment établi que la culture intensive puisse s'appliquer utilement au développement intellectuel et moral des peuples.

M. de Rochechouart raconte qu'en Birmanie un officier de son escorte, récemment revenu de France, où il avait accompagné l'ambassade birmane en qualité de secrétaire, le salua de cette singulière bienvenue : « Paris, oui; Opéra très joli; l'Alboni énormous. » Et comme l'on rit, le brave guerrier birman croit avoir trouvé un mot charmant et le répète à satiété. Voilà toutes les réflexions que lui avait inspirées son séjour dans notre capitale. Sans doute le contact soudain de la civilisation européenne a produit d'autres effets sur les populations japonaises, très supérieures par l'intelligence. Mais dans leur *furia* de transformation elles se sont adressées indistinc-

tement à tous les maîtres, et ont pris la science de toutes mains. A côté de la chaire de droit dont le titulaire est français et spiritualiste, c'est un matérialiste allemand qui occupe la chaire de médecine; l'armée a été organisée par des officiers français, tandis que des Anglais dirigeaient la flotte. Comment ne serait-il pas résulté de cet éclectisme bizarre une confusion inextricable que des cerveaux encore mal équilibrés doivent avoir grand'peine à démêler?

De même, les jeunes Japonais ont rapporté d'Europe les idées les plus diverses sans avoir eu le temps de se les assimiler. Ces intelligences, saturées de fermens trop puissans pour elles, ressemblent un peu à des bouteilles de vin mousseux dont la moindre chaleur ou le plus léger mouvement suffit à faire sauter le bouchon. Au reste l'incohérence des idées se manifeste par les discordances du costume. Le premier prince du sang, l'héritier présomptif du trône, aime à se montrer dès le matin en habit noir et en cravate blanche; avec cela il porte le chapeau noir haut de forme, orné d'un superbe galon de livrée qui ferait l'orgueil du plus beau et du plus doré des valets de pied de Londres ou de Paris.

Cette grande facilité d'imitation plus ou moins adroite paraît avoir été de tout temps le côté distinctif des populations du Japon. Aujourd'hui elles imitent l'Européen; hier elles mettaient le même entrain hâtif, la même fougue irréfléchie à copier les inventions chinoises. On ne saurait néanmoins se défendre d'une vive sympathie pour ce peuple ingénieux et hardi qui a su se transformer si rapidement sans verser dans aucune ornière sanglante. Maintenant que la première fièvre est passée, il jugera peut-être prudent de reprendre haleine, et de marcher d'un pas plus normal dans la voie des innovations sur laquelle il s'était lancé à toute vapeur sans s'inquiéter assez de savoir où il allait. N'est-ce pas pour lui l'unique espoir de rendre véritablement fécondes les réformes qu'il est fier à juste titre d'avoir opérées?

Afin de compléter son tour du monde, M. de Rochechouart revient en France par l'Océan-Pacifique et l'Amérique du Nord. Faut-il lui reprocher d'avoir été exclusivement frappé, pendant son court séjour aux États-Unis, par toute une catégorie de faits fâcheux, trop réels d'ailleurs et indéniables? L'impatience et la rapidité du retour, ainsi que les fatigues du voyageur surmené, n'expliquent-elles pas suffisamment les lacunes d'une investigation restée forcément incomplète, et la sévérité rigoureuse d'un jugement sommaire à première vue? Observateur pressé, mais toujours clairvoyant, il trouve toutefois le temps d'aborder inopinément la question sociale par le côté particulier du service domestique dont tout le monde se plaint là-bas, et les Américains au moins autant que les étrangers. Par un heureux compromis avec son amour de l'égalité, la première ré-

publique en France avait inventé l'officieux, supprimant le nom, conservant la chose. Plus radical dans ses réformes, l'Américain a supprimé l'un et l'autre. Si d'après l'apostrophe fièrement lancée à la chambre française de 1871 par un député du Nord, « cirer les bottes du pouvoir » est le dernier terme de l'opprobre pour la démocratie française, cirer celles des particuliers est, paraît-il, une humiliation trop rude pour la démocratie américaine.

La dignité de diplomate n'exempte pas des petits tracas de l'existence. Après s'être plaint de la multitude importune des serviteurs oisifs et inutiles de l'extrême-Orient, M. de Rochechouart gémit de l'absence complète de service et de l'abandon absolu où l'étranger est laissé dans les immenses hôtels des États-Unis. Lorsqu'enfin, à bout de patience, après des appels réitérés, toujours uniformément restés sans réponse, le voyageur se décide à présenter ses réclamations, on lui répond tranquillement que le gentleman préposé au cirage n'est pas encore éveillé. Il aura sans doute assisté à quelque *caucus* ou réunion électorale ; peut-être même y a-t-il pris la parole, ce qui l'aura fatigué. Conclusion pratique à tirer de là : avant de s'embarquer pour l'Amérique, il est bon de s'initier aux secrets de l'entretien quotidien de la chaussure. La devise italienne, *fara da se*, doit être adoptée par les voyageurs prudens à destination des États-Unis, car ils n'auront pas toujours, comme M. de Rochechouart et ses amis, l'heureuse fortune de rencontrer parmi d'aimables compagnons de route un touriste américain à court d'argent, qui voudra bien se charger de ces menus soins moyennant la modique somme d'un dollar par tête, ou plutôt par paire de bottes.

## II.

Tous ceux qui sont trop attachés aux coutumes confortables de notre vieille Europe pour s'exposer aux petits ennuis du voyage auront un excellent moyen de bien connaître l'Amérique en lisant l'ouvrage de M. le comte Louis de Turenne. Ces deux volumes, bien nourris, abondent en renseignemens instructifs, toujours puisés aux meilleures sources, et en récits agréables dans leur familiarité sans prétention. L'auteur, qui a séjourné plus d'un an aux États-Unis et au Canada, a pu voir les choses de près ; ses observations portent l'empreinte d'un examen consciencieux, dont la sincérité est incapable de rien inventer, et d'un jugement sûr, également inaccessible aux séductions de l'imagination et aux illusions des doctrines préconçues. Tour à tour hôte bien accueilli de la meilleure compagnie dans les villes américaines et canadiennes, commensal de l'Indien au milieu des solitudes du Far-West et des neiges du nord, il sait mettre en relief la vitalité prodigieuse des grandes cités du

Nouveau-Monde, ou nous faire admirer les scènes grandioses de la nature sauvage.

Sans scruter les situations, ni creuser les questions politiques, il excelle à rendre par des analyses sobres et précises les sentimens généraux du gros public, comme ceux des hommes éminens du pays. A l'occasion, il n'hésite pas à formuler ses aperçus personnels; ce qui ressort de ses appréciations sur les États-Unis actuels, pris entre l'enclume et le marteau d'une corruption sans bornes et d'une réforme aussi impossible qu'indispensable, n'est pas précisément fait pour séduire. Son âme droite est révoltée par les scandales de tout genre dont la vie politique américaine offre un spécimen assez complet, et il ne dissimule pas son dégoût pour les détails peu attrayans de la cuisine électorale; d'ailleurs, sur ce point, les citoyens des États-Unis sont plus sévères que personne. En assistant à la représentation d'un drame local, *le Dieu dollar*, notre voyageur constate avec quelle ironie acerbe les Américains ne craignent pas de se dénigrer eux-mêmes. Ce n'est pas tout à fait la république athénienne, et il y manque Aristophane entre autres; mais les mœurs politiques et les institutions sont violemment attaquées en plein théâtre, sans que les spectateurs en paraissent aucunement choqués.

Toujours impartial malgré sa sévérité, l'auteur se plaît à reconnaître en mainte page les grands côtés de cette société jeune et énergique. Son livre, où les détails économiques et statistiques sont accumulés, donne bien l'idée de cette exubérance de vie qui se manifeste de toutes parts aux États-Unis. Selon les hasards du voyage, le lecteur voit défiler devant lui toutes les applications de l'industrie humaine audacieusement poussée jusqu'à ses dernières limites : immense réseau de chemins de fer courant hardiment à travers les solitudes et les chaînes de montagnes réputées inaccessibles; usines colossales, docks aussi vastes que des villes, journaux assez riches et assez puissans pour expédier d'un signe leurs reporters, comme le célèbre Stanley, à travers des mondes inconnus; montagnes pleines d'or ou d'argent qui sont battues en brèche, culbutées et désagrégées à l'aide de gigantesques jets d'eau dirigés horizontalement sur elles par des appareils comparables à d'énormes pompes à incendie, sorte d'artillerie hydraulique irrésistible alimentée par des fleuves et des lacs entiers, que l'on a amenés de très loin dans des conduits en planches larges comme des rivières. Aux riches cultures de coton qui font l'opulence des planteurs seigneuriaux du sud, succèdent sous nos yeux les exploitations des rois du pétrole, ou les comptoirs des *merchant princes* de New-York, dont les fortunes s'évaluent par centaines de millions.

Tout est taillé dans le grand aux États-Unis, et la propriété fon-

cière ne le cède en rien à la propriété industrielle ou commerciale. Dans le sud, M. de Turenne visite un domaine de 10 lieues carrées. En traversant l'Illinois, il passe à côté du fameux champ de blé d'un seul morceau de 19,000 acres, soit 8 ou 10,000 hectares environ. La production agricole prend des proportions formidables. Voici que par suite des gigantesques et rapides travaux de canaux et de chemins de fer, les grains du Far-West, qui valent sur place de 7 à 8 francs l'hectolitre, peuvent arriver jusqu'en Angleterre ou en France au prix moyen de 16 francs. Qu'on songe aux légitimes préoccupations de nos malheureux paysans français, surchargés par l'impôt foncier, le service militaire, les droits de toute nature, et qui sont réellement en perte quand le prix de l'hectolitre de blé tombe au-dessous de 22 francs environ. Comment soutenir la lutte? Car l'Amérique, abusant des rigueurs d'un protectionnisme exagéré, nous inonde de ses exportations et ferme sa porte aux nôtres.

On ne doit pas toutefois se laisser trop éblouir par les brillans côtés du tableau. Toutes ces prospérités se paient là aussi par de cruelles misères. La crise redoutable qui sévit partout a pesé peut-être plus lourdement sur les États-Unis que sur les contrées de l'ancien monde, moins favorisées pourtant des dons de la nature et de la fortune. A New-York et dans les grands centres industriels, l'auteur a pu constater les progrès effrayans du paupérisme; les *workhouses* sont trop étroits pour les malheureux qui viennent y chercher asile. Sur bien des points, l'exposition de Philadelphie a dissipé beaucoup d'illusions, et démontré que la solution des grands problèmes économiques et sociaux n'est pas plus avancée aux États-Unis qu'ailleurs. Pour les Américains, gens pratiques avant tout, l'unique préoccupation, comme la première des libertés, est celle de s'enrichir chacun à sa manière.

Ce qu'il faut louer sans réserves, c'est l'incontestable virilité de la race. Encore les états de l'est et du sud, plus anciens et plus rassis, présentent-ils certains traits de ressemblance avec les nations fatiguées de l'Europe. Mais dans les états de l'ouest, plus jeunes, plus neufs, plus excités par l'ardeur de la lutte pour la vie, apparaissent en plein relief les qualités spéciales du peuple américain, l'esprit indépendant, la volonté indomptable, la persévérance et l'audace qui ne se laissent arrêter par aucun obstacle, ni décourager par aucun revers. On sait qu'en 1872 la ville de Chicago fut presque entièrement détruite par l'incendie. Dès le surlendemain, cinq journaux, dont le matériel avait été réduit en cendres, reparaissaient néanmoins, invitant les citoyens à se mettre aussitôt à la tâche et prêchant eux-mêmes d'exemple. Durant sept mois de travail opiniâtre, les maisons furent reconstruites à raison d'une maison par heure, et aujourd'hui la ville compte deux cent mille habitans

de plus qu'avant le sinistre. Cette puissance et cette richesse croissantes des états de l'ouest pourraient amener bientôt un déplacement considérable dans les pouvoirs et les influences politiques.

A cette vaillante nation, où la sève déborde comme chez un adolescent vigoureux, il ne manque peut-être que d'avoir établi l'équilibre entre ses diverses facultés. Les Américains ne raffinent pas les sentimens. Dans leur recherche constante à éviter tout ce qui peut gêner leur indépendance, on les accuse de ne pas avoir suffisamment égard à l'indépendance et à la liberté d'autrui. Comment se préoccuperaient-ils de donner à la tolérance mutuelle des égoïsmes ce parfum d'élégance et cette courtoisie d'ancienne mode qui exigent l'abdication au moins apparente du moi?

En revanche, les femmes sont chez eux l'objet d'un véritable culte. Ils déploient quelque ostentation dans les hommages presque superstitieux qu'ils leur rendent à l'envi, comme s'ils tenaient à affirmer très haut que c'est pour elles, mais pour elles seules, que le Yankee peut consentir à adoucir les aspérités anguleuses de sa rude nature, et à faire le sacrifice de son égoïste sans-gêne. L'Américaine tient le sceptre aux États-Unis; elle règne par la distinction et la grâce sur cette société positive, acharnée au gain. Ce qui reste de poésie au milieu de l'atmosphère un peu lourde des intérêts matériels, on ne le doit qu'à elle et à la créole française, fleur exotique chaque jour plus rare qui a repris un nouvel éclat sous le soleil de sa patrie d'adoption.

Le rôle de la femme en pays chrétien sera toujours un attrayant sujet d'étude, aussi bien pour le lecteur que pour le touriste, tandis que les récits d'Orient, si curieux à tant d'autres titres, présentent sous ce rapport une infériorité forcée et d'inévitables lacunes; car le plus séduisant côté du tableau, la meilleure moitié des mobiles de l'existence humaine, en sont nécessairement supprimés. Devant le mur de la polygamie jalouse, ou devant les crudités écœurantes du théâtre et des danses payées, l'on s'arrête fort déçu. Dans ces contrées asiatiques, la femme n'existe pas, du moins telle que nous la comprenons et telle que la civilisation chrétienne nous l'a faite, ange de charité pour tous, gardienne du foyer de la famille, prisonnière volontaire du mariage, mais libre sur parole et respectée, enfin placée si haut que l'on s'intéresse même à ses chutes. Toute puissante pour le bien comme pour le mal, capable des immolations les plus romanesques et des plus purs enthousiasmes, unissant les lumières de l'intelligence aux grâces de l'esprit, sans préjudice des dons extérieurs de la race qu'aucune autre n'égale, elle décuple l'intensité, le charme et la valeur de la vie, dont elle relève et soutient le niveau. L'Orient peut-il avoir l'idée même la plus lointaine de ce monde supérieur d'émotions violentes ou dou-

ces, que ne sauraient laisser soupçonner les révélations plastiques et les empressemens serviles du harem? Les mille et une nuits d'Asie valent-elles l'heure unique qui parfois décide à jamais de notre destinée? Que l'Orientale possède une intelligence et une âme, on le doit croire; la philosophie et la religion l'enseignent, mais qui s'en est jamais aperçu ou soucié? Pas elle-même, à coup sûr, ni ses maîtres, blasés d'obéissances forcées qui leur suffisent.

Un abîme sépare ces deux sociétés dont l'une a pour ainsi dire annulé la femme, tandis que l'autre lui accorde le premier rang. Il se rencontre bien certaines dissonances et quelque défaut de mesure dans l'attitude des Américaines. Croiraient-elles avoir suffisamment établi leur empire si elles n'en abusaient pas quelque peu? Naturellement la politique les passionne, mais le rôle d'Égéries à demi voilées ne leur suffit pas. Aux discussions de salon, elles semblent préférer les débats plus émouvans des clubs, et prétendent ouvertement à conquérir le droit de vote. En attendant, on les voit prendre part aux réunions électorales, où elles forment généralement un tiers de l'assemblée. Les orateurs n'affrontent pas sans appréhensions cet auditoire féminin, et préfèrent de beaucoup le tumulte des meetings en plein vent aux fines remarques de ces appréciatrices sévères et délicates, toujours prêtes à critiquer la moindre fausse note dans le geste ou la diction. Malgré leur irruption dans la vie masculine, ces femmes fortes ne sont pas au-dessus des frivolités ordinaires. Si démocrates que soient les États-Unis, chacun y raffole d'honneurs, de titres, de qualifications officielles, et les femmes ne sont pas les dernières à partager cet engouement. Quand on apprit que M. de Turenne avait eu l'honneur de porter l'épaulette dans l'armée française, chacun l'appela : mon colonel, malgré ses protestations. Ne raconte-t-on pas aussi qu'une Américaine du bon temps avait donné à son fils le singulier prénom de Marquis en souvenir de Lafayette?

L'influence des Américaines et le prestige généralement justifié qu'elles exercent tiennent en grande partie à la supériorité incontestable de leur éducation intellectuelle sur celle des hommes. Le jeune Yankee, pressé de se lancer dans le mouvement des affaires, n'a pas le temps de s'attarder sur les bancs de la maison d'école. Aussi, sauf peut-être dans les états de la Nouvelle-Angleterre, ses connaissances ne dépassent guère le niveau d'une instruction primaire, solide et pratique. Afin de corriger les inconvéniens de cette éducation hâtive qui a pour effet d'affranchir de bonne heure l'enfant, et de le soustraire à la tutelle de la famille pour l'abandonner sans expérience et sans guide au milieu des difficultés de la vie active, on a senti l'impérieuse nécessité de le soumettre à une discipline scolaire des plus rigoureuses. Presque partout en Amérique,

l'application sévère des châtimens corporels est admise. C'est également aujourd'hui encore le système pratiqué en Angleterre. Dans ces deux pays de liberté, on pense qu'il n'y a pas de meilleur moyen de tremper les caractères et de les former à l'usage précoce de l'indépendance.

Cette nécessité de la discipline pour le gouvernement des hommes de tout âge s'impose tellement qu'on trouve aux États-Unis l'autorité fortement constituée dans tous les établissemens publics. Ainsi, dans les hôpitaux de New-York, le médecin directeur, seul chef et seul responsable, a la haute main sur son personnel, qui lui est entièrement soumis. Il en était de même dans ces ambulances si remarquablement organisées pendant la terrible guerre de la sécession. C'est bien là du reste l'application généralisée des théories américaines sur l'indépendance et la responsabilité du pouvoir exécutif. N'a-t-on pas dit non sans raison du président même des États-Unis qu'il est plus puissant qu'un roi constitutionnel ?

En visitant les écoles des différens degrés, l'auteur constate le mélange des sexes qui se prolonge depuis sept ans jusqu'à dix-huit ou dix-neuf sans que les convenances, paraît-il, aient rien à souffrir de ces rapports quotidiens. M. de Turenne s'est laissé dire par son guide que l'on n'avait qu'à se louer des résultats obtenus. « De cette façon, ajoutait M. Doty, superintendant des écoles de Chicago, nous ne laissons aucun rôle à l'imagination. » Sans nul doute. Ici même un écrivain éminent (1) rappelait le propos de cette fillette de cinq ou six ans qui, à la vue d'une image représentant deux amoureux, disait naïvement à sa mère : « Tiens, c'est comme après la classe. » Si peu habituels que soient de pareils faits, n'y a-t-il pas là quelque raison de modérer son enthousiasme, et de louer plus sobrement la liberté juvénile d'une trop étroite confraternité entre neveux et nièces de *l'Oncle Sam?* M. de Turenne évite avec soin de s'aventurer sur ce terrain glissant. Sans avoir comme lui reçu l'hospitalité gracieuse d'une société d'élite, nous imiterons sa réserve. Mais pourquoi ce sujet délicat de l'éducation des filles fait-il songer, malgré soi, au sort de la constitution des États-Unis? Assurément celle-ci n'a pas rencontré de Tarquin ravisseur, mais elle s'est laissé fortement lutiner d'amendemens en compromis par ses propres fidèles, de manière à n'être plus ce qu'elle était autrefois. On assure qu'en *flirt* et en amour, comme en politique, il ne manque pas de *carpet-baggers*, toujours prêts à mettre en pratique la doctrine américaine du droit aux dépouilles, et à profiter du privilège des candidatures. Ceux qui voient les

(1) M. Paul Janet. *De l'instruction primaire au point de vue psychologique, Revue* du 1er janvier 1879. Dans la partie de son étude qui a trait aux États-Unis, l'auteur s'appuie sur l'intéressant rapport de M. Buisson.

choses par le bon côté affirment en revanche que les flambeaux de l'hyménée y gagnent ce que pourraient perdre en fraîcheur les orangers du célibat féminin, souvent prolongé à plaisir. Après tout, c'est aux Américains de voir si cet avantage vaudrait le prix dont il serait payé.

M. de Turenne ne pouvait manquer de pousser une pointe sur le royaume du mormonisme. A Salt-Lake-City, capitale de l'Utah, il a l'insigne honneur d'être présenté aux principaux saints de la secte, et de causer familièrement avec Brigham-Young. Cette conversation intime ne paraît pas avoir donné ce qu'elle semblait promettre. Les mormons se tiennent sur la défensive à l'égard des gentils, et le silence majestueux les tire de l'embarras de répondre à des questions indiscrètes. D'ailleurs le vieux prophète avait ses raisons pour n'être pas de belle humeur. Attaqué en justice par une de ses femmes, polygame repentie, il venait d'être condamné en bonne et due forme à lui payer une pension alimentaire. Que cet exemple fût suivi, et le mormonisme était bien malade. Comme le remarque l'auteur avec un parfait bon sens, le nombre des femmes étant partout sensiblement égal à celui des hommes, tout accapareur qui monopolise plusieurs femmes frustre d'autant son prochain; donc la propriété polygame, c'est le vol.

Quant au personnel féminin, on le prétend aussi dépourvu de charmes que pourvu d'années; cela donne à penser sur les mobiles secrets qui, en désespoir de cause, ont pu l'attirer dans la secte. Il se divise en plusieurs catégories, entre autres celle des femmes par délégation; ce sont des veuves de gentils qui, sans être précisément remariées, s'enrôlent provisoirement ici-bas dans le service matrimonial actif, en attendant le ciel, où elles seront fidèlement restituées à leur premier mari pour l'éternité tout entière. Les épouses cachetées (*sealed wives*) forment une variété spéciale. L'auteur est muet sur ce nouveau mystère, qu'il signale simplement.

D'ailleurs le mormonisme, fondé sur la communauté des biens, est une théocratie tyrannique et sanguinaire. Sans doute, grâce à l'intervention des baïonnettes fédérales, le temps des *destroying angels* ou des anges de l'assassinat est passé. Mais aujourd'hui encore on montre l'un d'eux, Porter Rockwell, coupable de quatre-vingt-dix meurtres pieux; il vit tranquillement dans l'Utah, en paix avec sa conscience et honoré de ses coreligionnaires. N'est-il pas étrange qu'en plein XIX^e siècle, malgré la diffusion des lumières et de l'instruction générale, malgré la liberté de la presse, l'indépendance philosophique des âmes, la rapidité des communications matérielles et intellectuelles, ces folies grotesques et sinistres aient pu prendre corps et fonder un établissement puissant tout en renversant

les principes de la raison et les lois de la civilisation moderne! Le mormonisme, déjà fort d'un demi-siècle de durée, compte encore aujourd'hui quatre-vingt-cinq mille adhérens. On assure qu'il s'use de lui-même. Pourtant les journaux américains nous apprennent qu'au moment d'être frappé à mort par les lois des États-Unis, il tente un effort suprême. Quelques déléguées de la secte sont venues en mission essayer d'intéresser à leur cause Mme Hayes, la femme du président. Elles prétendent que les gentils pratiquent, eux aussi, un genre de polygamie spéciale et clandestine dont les fruits sont irréguliers, tandis que le mormon se glorifie de n'avoir jamais que des enfans légitimes. Curieux argument que la légitimité des enfans invoquée pour réhabiliter et justifier la pluralité des femmes!

Si la question mormone paraît devoir se régler bientôt, l'émigration chinoise continue toujours de préoccuper vivement les esprits. On semble bien renoncer à expulser les Chinois, mais tout récemment encore la chambre fédérale vient de voter un bill qui entrave singulièrement leur entrée en Amérique. M. de Turenne, comme M. de Rochechouart, nous montre le fils du Céleste-Empire colonisateur aussi tenace que rebelle à toute assimilation. Ni les lois prohibitives, ni les persécutions, ni les tracasseries sans cesse répétées, rien ne parvient à entamer sa double obstination : il reste quand même, mais il reste Chinois. Dans les différentes contrées où il émigre, on le voit s'emparer des métiers et du petit commerce, défiant toute concurrence par son activité infatigable, son adresse, sa sobriété, sa patience à supporter les plus rudes et les plus dangereux travaux, et surtout par le bon marché inouï de la main-d'œuvre. A ces qualités incontestables s'ajoute encore une discipline sévère, qui fait sa force et son unité. M. de Rochechouart en cite ce curieux exemple : à Singapour, deux partis d'émigrans en étaient venus aux mains. On pria l'autorité de ne pas intervenir et de laisser la querelle se vider en famille. De part et d'autre, des centaines d'hommes périrent, mais pas un Européen ne fut atteint; le combat s'arrêtait même pour laisser passer les voitures. Enfin, quand la lutte eut cessé, les dégâts matériels furent payés intégralement par un comité chinois.

Faut-il redouter déjà l'invasion du monde civilisé par le flot irrésistible et toujours montant de cette barbarie païenne? Devenus partout nos serviteurs et bientôt plus nombreux que leurs maîtres, les Chinois deviendront-ils nos maîtres à leur tour, puisque c'est le nombre seul qui règne aujourd'hui? C'est prévoir le danger de bien loin. Toutefois la force d'expansion de ce peuple donne à réfléchir.

Pendant son séjour en Amérique, M. de Turenne visite à deux

reprises les possessions anglaises. On s'aperçoit vite, en lisant ces pages de son livre, que, si la curiosité scientifique, l'étonnement et même l'admiration du voyageur étaient plus particulièrement excités aux États-Unis, toutes ses sympathies sont pour le Canada. Peut-on s'en étonner d'ailleurs? Le Français se retrouve là comme en famille. Quelle émotion plus profonde et plus douce que d'entendre les accens de la langue natale à quelques mille lieues de la patrie, et de se sentir pénétré du parfum honnête et vigoureux de la vieille France, dont ces arpens de neige restent seuls encore le dernier échantillon dans le monde?

Puis l'hospitalité s'y exerce d'une façon princière et cordiale à la fois. M. de Turenne est accueilli et fêté à Rideau-Hall, résidence du gouverneur, par lord et lady Dufferin, deux modèles achevés du *high life* britannique. Rien de plus intéressant à observer que les rapports existant entre l'aristocratie anglaise et le reste du pays, aussi bien aux colonies qu'en Angleterre. Quand les Anglais de haut vol se mêlent d'être distingués d'esprit, élégans et affables de façons, nul ne les peut surpasser. Leur bonne grâce n'a point d'insolence, et leur politesse n'égratigne pas; la franchise et la rondeur de l'accueil enlèvent toute nuance blessante à leur bienveillance naturellement protectrice. D'autre part, on leur rend des honneurs sans obséquiosité ni envie. Chacun garde sa place et la croit bien fermement aussi honorable qu'aucune autre. Dans ces marques de leur déférence, les Anglais ne voient qu'un hommage rendu à l'emblème et à la forme acceptés d'une des supériorités nationales qui leur sont chères et utiles. Nul ne saurait dire quels sont les plus fiers et les plus dignes, ceux qu'on voit au premier rang ou ceux qui les suivent, ceux qui respectent ou ceux qui sont respectés. Les uns comme les autres semblent avant tout préoccupés de se respecter eux-mêmes dans l'observation scrupuleuse de règles convenues. Le *self-respect* n'est-il pas une des grandes forces de l'Angleterre? Ces sentimens viennent de se manifester doublement avec une énergie toute spontanée. Lorsque lord et lady Dufferin, après plusieurs années d'un brillant et utile gouvernement, cédèrent la place au marquis et à la marquise de Lorne, ils reçurent à leur départ les marques de sympathie et de reconnaissance les plus flatteuses et les plus sincères. A son arrivée, la fille de la reine Victoria fut chaleureusement acclamée par le loyalisme canadien comme apportant un nouveau gage de l'union indissoluble avec la couronne d'Angleterre.

Tout un chapitre de l'ouvrage est consacré à la constitution du Canada, dont le gouvernement paraît très démocratique. Aurait-on trouvé dans ce *dominion* si près du pôle un utile *modus vivendi*

entre la démocratie et la royauté? Les Anglais comprennent l'intérêt qu'ils ont à favoriser leurs sujets de race latine, car, si l'élément germanique devenait prédominant, le Canada n'aurait plus sa raison d'être, et finirait vraisemblablement par se fondre avec les États-Unis.

Les amateurs de couleur locale liront avec intérêt le tableau vif et animé des plaisirs canadiens : montagnes russes vertigineuses, courses de traîneaux, illuminations et bals sur la glace, où les jeunes gens et les jeunes filles luttent de grâce et de hardiesse en patinant aux accens aimés du *God save the Queen.* Le sport offre en Amérique un attrait tout particulier, et notre voyageur s'y livre avec un véritable enthousiasme. Çà et là, le terrible ours des Montagnes-Rocheuses, l'alligator, le caribou, le moose, le wapiti, une foule d'amphibies, de quadrupèdes et d'oiseaux variés à l'infini, tombent sous le feu meurtrier de sa bonne carabine anglaise (*express rifle*) sur laquelle seule il doit compter pour se nourrir, lui et son monde, dans les solitudes brûlantes ou glacées qu'il traverse, non sans courir de sérieux dangers. Tantôt ce sont de rudes expéditions au milieu des neiges, ou les péripéties émouvantes d'une longue et périlleuse navigation en pleine région sauvage, dans de frêles bateaux d'écorce dont il faut sans cesse faire recoudre les accrocs et repriser les avaries par des *squaws* rencontrées au hasard du chemin. L'équipage, composé de Peaux-Rouges, fait des prodiges de vigueur et d'adresse à travers les rapides et les cataractes ou sur les grands lacs soulevés par la tempête comme la pleine mer. M. de Turenne dut souvent payer de sa personne et mettre la main à la pagaye, à la hache ou à la cuisine. Tantôt ce sont des courses vertigineuses à travers la prairie immense et déserte. A peine si quelques troupeaux de buffalos viennent rompre la monotonie du paysage. Parfois pourtant on remarque une animation inaccoutumée : c'est un homme qu'on vient de pendre au nom de la loi de Lynch.

Dans une petite station écartée, à Nevada-City, on montre à M. de Turenne certaine carabine célèbre, pompeusement exposée à la vénération publique, et son non moins illustre propriétaire qui l'un portant l'autre ont accompli un exploit mémorable. Le courrier des dépêches avait été dévalisé par une bande de ces brigands qui sont étonnamment nombreux et hardis aux États-Unis. Le citoyen Vénard et quelques camarades se mettent chacun de leur côté à la poursuite des malfaiteurs. Tombant seul à l'improviste sur les trois voleurs occupés à se partager le butin, Vénard n'hésite pas à les attaquer; il en tue deux raide de deux balles au front, blesse le dernier d'un troisième coup, et redouble pour l'achever. « Une seule balle insuffisante sur quatre, c'est d'un bon tireur, monsieur, » re-

marque simplement un habitant de la localité, familiarisé avec ces procédés sommaires d'un pays sans gendarmes. En revanche, au point extrême de ses excursions septentrionales, l'auteur rencontre quelques beaux types de ces héroïques missionnaires catholiques dont le dévoûment ne recule devant aucune fatigue, ni aucun péril. L'un d'eux, nouveau Littré polaire, s'efforce de recommencer un dictionnaire esquimau qu'il a perdu dans un naufrage après des années de courses, de recherches et de labeurs. Embarqué sur un navire, il avait laissé son cher manuscrit dans un autre qui périt corps et biens. Le bon père Lacasse, inconsolable dans son cœur de missionnaire et de savant, semble regretter par momens de n'avoir pas changé de bateau avec son précieux travail et coulé bas à sa place.

Outre les mille incidens du voyage et de la chasse, le plaisir se double ici de la jouissance des plus beaux spectacles de la nature. « La magnificence d'aspect de ces contrées est surprenante. Dans ces vastes forêts montueuses, absolument solitaires, on n'entend que le gémissement du vent dans les sapins, ou parfois le craquement sonore d'un tronc d'arbre qui éclate sous l'effort de la gelée. Les branches surchargées de givre y brillent au soleil et scintillent de mille feux comme des girandoles immenses; c'est la danse des diamans dans une féerie boréale sous un ciel bleu turquoise d'une pureté inouïe. » On se croit bien dépaysé dans ces lointains parages; soudain une circonstance imprévue vous avertit que c'est toujours la même comédie humaine qui se joue partout. M. de Turenne voit amener prisonnier au fort de Winnipeg, dans l'extrême nord, un sauvage de la tribu des Pieds-Noirs, lequel, malgré ses soixante-cinq ans, a témérairement épousé une toute jeune fille. Même aux déserts de neige et sous les glaces du pôle, il faut des époux assortis. L'Indien s'en est aperçu trop tard, il a constaté son malheur de ses yeux et tué net la délinquante. Maintenant il reste absolument ahuri, et ne peut comprendre de quel droit on l'arrête et on vient lui chercher noise pour un acte aussi légitime et aussi correct à ses yeux. Sera-ce donc toujours l'éternelle et classique histoire de tous les pays? Faut-il faire des milliers de lieues pour entendre un sauvage Pieds-Noirs répondre aux questions de ses juges par le « tue-la » d'Alexandre Dumas fils, que d'ailleurs il ne citait pas textuellement?

NOAILLES, DUC D'AYEN.

# LA

# POLITIQUE RÉALISTE

## A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

---

Il y a dans ce monde beaucoup de nouveautés qui ne sont pas neuves, beaucoup d'inventeurs qui ne sont que des disciples. Les Allemands font gloire d'être devenus depuis peu réalistes en politique, et ils considèrent volontiers les pratiques et les procédés qui leur ont procuré de si brillans succès, de si utiles conquêtes, comme une découverte toute récente, comme une science nouvelle, dont personne n'avait jamais parlé avant le mois de septembre 1862. Il serait pourtant facile de prouver que cette science est aussi vieille que le monde, qu'elle a été connue de tous les conquérans, de Sémiramis, reine d'Assyrie, aussi bien que du roi David, vainqueur des Moabites et des Philistins, ou que tout au moins elle remonte jusqu'à Romulus et à l'enlèvement des Sabines. Il serait plus facile encore de démontrer que, si la politique réaliste a été réduite en système par un illustre Florentin, elle a été appliquée par Frédéric II, roi de Prusse et Salomon du nord, avec une supériorité d'esprit, avec une énergie de volonté, avec une verve d'insolence et d'audace, avec une profondeur dans les combinaisons et une fertilité d'expédiens qu'on a bien pu imiter, mais qu'il est impossible de surpasser. Les leçons qu'avait données à l'univers étonné le vainqueur de Molwitz et de Rosbach ont été profondément méditées par les héritiers de ses conquêtes et de sa gloire. Ceux qui ont continué et couronné son œuvre se sont inspirés de ses exemples; ils n'ont rien inventé, ils n'ont fait que suivre ou renouveler une tradition.

C'est une réflexion qui s'impose à l'esprit quand on étudie le très intéressant volume publié tout récemment par les soins de l'académie des sciences de Berlin, et qui sera, nous assure-t-on, suivi de vingt-

neuf volumes tout pareils, précieuse promesse dont nous sommes heureux de prendre acte (1). L'académie de Berlin a entrepris d'élever à son glorieux fondateur un monument impérissable, en tirant de l'ombre des archives et en mettant au jour pour la première fois toute sa correspondance politique, ses lettres aux souverains et aux principaux hommes d'état de l'Europe, ses ordres de cabinet, les instructions secrètes qu'il adressait à ses agens diplomatiques et à ses commis ou à ses ministres, ce qui était tout un, ses réponses à leurs consultations et jusqu'aux notes qu'il inscrivait dans la marge de leurs rapports. La plus grande partie de cette correspondance est écrite en français; c'était la langue naturelle et favorite du grand Frédéric. Comme on sait, il méprisait l'allemand, et le sien laisse beaucoup à désirer; c'est une sorte de jargon macaronique dont les licences doivent révolter la délicatesse et le patriotisme de tous les puristes d'outre-Rhin. On y rencontre presque à chaque ligne des mots français fort expressifs, affublés d'une terminaison germanique qui les rend plus expressifs encore, tels que *inquietiren, embarrassiren, soupçoniren, menagiren, cajoliren, contrecarriren, dissimuliren, Casaque tourniren, attrapiren, amusiren* et *abimiren*. Frédéric recommandait à son ministre d'état, Henri de Podewils, d'agir *sonder Bruit* et de faire *den geringsten Eclat;* il l'exhortait à s'exprimer, le cas échéant, *in sehr polien, modesten Terminis*, et à n'accepter que d'*acceptable Propositiones;* il se plaignait à lui que les Bavarois manœuvraient *mit der grössesten Lenteur und Confusion*.

Ce n'est pas à la correspondance du grand Frédéric qu'il faut renvoyer les jeunes gens désireux de châtier leur style ou de se perfectionner dans la langue de Lessing et de Goethe; mais il faut la recommander comme un document unique, comme un véritable trésor à quiconque a le goût de s'occuper des affaires humaines et d'en débrouiller le mystère. Si l'académie de Berlin mène à bonne fin sa vaste et courageuse entreprise, elle aura rendu à l'histoire et aux historiens un inappréciable service. Jamais on n'aura répandu une plus vive lumière sur les dessous les plus obscurs d'un grand règne; jamais nous n'aurons été mis plus à même de découvrir par nos propres yeux tout ce qui se passe à chaque heure du jour et de la nuit dans la tête d'un grand homme qui a toutes les ambitions, toutes les convoitises et fort peu de scrupules. Le premier volume qui vient de paraître n'embrasse que les dix-neuf mois qui s'écoulèrent depuis la mort du roi-caporal, Frédéric-Guillaume I^er^, jusqu'au 31 décembre 1741; mais dans ce volume Frédéric II est déjà tout entier. A vingt-huit ans, il n'avait plus rien à apprendre; il était en possession de tout son génie, de toutes ses ressources, de tous ses moyens. Il savait son métier avant de l'avoir pratiqué; il

(1) *Politische Correspondenz Friedrich's des Grossen*, Erster Band. Berlin, 1879.

avait son idée, qui lui était plus précieuse que la vie et surtout beaucoup plus chère que la morale. On peut dire que le 31 mai 1740 la politique réaliste est montée sur le trône de Prusse, et que ce jour-là les cendres de Machiavel ont dû tressaillir dans leur tombeau. Sans doute ce que nous avons vu depuis mérite notre admiration; mais en toute chose la gloire des commenceurs sera toujours la plus belle, et les disciples doivent s'incliner devant leur maître.

Le premier principe de la politique réaliste est qu'en politique il n'y a point de principes, qu'il n'y a que des occasions, que les occasions sont fugitives, qu'il faut les prendre aux cheveux, que, si on les laisse échapper, elles ne reviennent plus, que le devoir d'un homme d'état est de les guetter sans cesse et de les mettre à profit sur-le-champ, que partant il doit être toujours attentif et toujours prêt, c'est-à-dire avoir beaucoup d'argent en réserve dans ses caisses et beaucoup de baïonnettes bien disciplinées. Frédéric II était prodigieusement attentif, et dès les premiers jours de son règne il était prêt, ayant eu le bonheur de succéder à un roi qui avait passé sa vie à entasser plus de 20 millions d'écus dans des tonneaux et à se procurer les plus beaux grenadiers et les plus belles troupes de l'Europe, que le prince d'Anhalt avait disciplinées pendant trente ans. Quand on apprit en France que le Vandale venait d'être remplacé sur le trône par un jeune prince plein de grâces et de talens, qui jouait de la flûte, qui aimait les petits vers et la philosophie, et qui avait réfuté Machiavel, on s'imagina que le nouveau roi s'empresserait de licencier « ces géans qui avaient tant fait crier. » Quelques jours plus tard Frédéric II annonçait à Voltaire qu'il avait commencé par augmenter les forces de l'état de seize bataillons, de cinq escadrons de hussards et d'un escadron de gardes du corps. Si bien garnies que fussent ses caisses, il s'occupait aussi d'arrondir son trésor; à cet effet, il chargeait le conseiller Rambonnet et deux mille hommes bien équipés de rançonner l'évêque-prince de Liège et de lui extorquer un million en ducats de poids. On ne peut jamais être ni trop attentif, ni assez prêt.

Les politiques réalistes ne sont pas des aventuriers; ils savent que la fortune ne seconde les ambitieux qu'à la condition qu'ils soient prévoyans, que les grandes entreprises veulent être préparées, que, si fort que l'on soit, on a besoin de se ménager des alliés et des complices, qu'il importe de compter avec ses voisins et de les gagner à ses projets par la crainte ou par l'espérance, les deux passions qui gouvernent le monde. On a dit que la petite morale tue la grande; on a dit aussi que les petites considérations sont le tombeau des grandes choses. Les politiques réalistes méprisent les petites considérations, et leur sagesse a quelquefois un air de folie. Ils ressemblent à cet acteur à qui un homme de goût reprochait de jouer contre toutes les règles

et qui répondit : « Je connais mes planches et je connais aussi mon public, c'est pour lui que je joue. » Les politiques réalistes s'affranchissent volontiers des lois de convention établies par la sagesse vulgaire et qui sont considérées généralement comme les principes de l'art de réussir; ils gagnent la partie contre toutes les règles, c'est qu'ils connaissent leurs planches et leur public. Il leur arrive souvent d'éventer eux-mêmes leurs secrets par *des paroles ailées*, par des indiscrétions volontaires et calculées. Ils ne craignent pas de déclarer hautement à l'avance qu'ils nourrissent de grands desseins, qu'ils sont résolus à tout oser; ils excitent ainsi partout des étonnemens, des inquiétudes, des jalousies. Les uns refusent de les prendre au sérieux; ces incrédules seront surpris et déçus par l'événement. Les autres, toute réflexion faite, sont disposés à entrer dans le jeu; on leur répond : « Nous mettons notre amitié aux enchères, elle est acquise non au plus digne, mais au plus offrant. »

Le premier soin de Frédéric en montant sur le trône fut d'expédier à la cour de France et au cardinal de Fleury, en qualité d'envoyé extraordinaire, le colonel de Camas, ci-devant réfugié français. Il y avait alors à Berlin un ministre de France à qui il manquait une main, et le jeune roi disait que pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au souverain de la France, il lui envoyait un ambassadeur qui n'avait qu'un bras. Il rédigea en personne les instructions qu'il donnait à ce manchot. Elles portaient que, « si la France voulait entrer en liaison avec la Prusse, il fallait que ce fût sur des fondemens solides. » Elles contenaient aussi ces lignes fort caractéristiques : « L'augmentation qui se fera dans mes troupes pendant votre séjour de Versailles vous fournira l'occasion de parler de ma façon de penser vive et impétueuse; vous pouvez dire qu'il était à craindre que cette augmentation ne produisît un feu qui mît l'incendie dans toute l'Europe, que le caractère des jeunes gens était d'être entreprenant, et que les idées d'héroïsme troublaient et avaient troublé dans le monde le repos d'une infinité de peuples. Vous pouvez dire que naturellement j'aime la France, mais que, si l'on me négligeait à présent, ce serait peut-être pour toujours et sans retour, mais qu'au contraire, si l'on me gagnait, je serais en état de rendre à la monarchie française des services plus importans que Gustave-Adolphe ne lui a jamais rendus. Vous ferez mille amitiés et civilités au cardinal, vous payerez paroles veloutées de paroles veloutées, et les réalités d'autres réalités. » En même temps il envoyait à la cour de Hanovre, pour complimenter le roi d'Angleterre, un autre colonel, le comte Truchsess, et il lui recommandait « de faire des assurances d'amitié personnelle à l'infini, d'affecter devant les ministres ou les créatures françaises beaucoup de cordialité avec les ministres anglais, quand même il y en aurait très peu. » Il ajoutait : « Vous ferez

beaucoup valoir l'envoi de Camas en France; vous direz avec un air de jalousie que c'est un de mes intimes, qu'il possède ma confiance et qu'il ne va pas en France pour enfiler des perles. Si l'on veut vous parler d'affaires, dites toujours que vous ne désespérez pas de réussir, pourvu que l'on vous fasse des conditions qui vaillent mieux que celles que les Français me font. » Quelques semaines plus tard il écrivait à Camas, déjà installé à Paris : « Si nous n'avançons point, il ne nous reste qu'à les amuser. Parlez un peu de l'Angleterre, voyez ce qu'ils diront. Voyez si la jalousie ne serait pas un ressort capable de les faire agir en notre faveur; mettez en mouvement toutes les machines de la rhétorique. » Il les mettait aussi en mouvement à Saint-Pétersbourg pour se ménager un traité d'alliance secrète avec la Russie, et il s'engageait à garder là-dessus le secret le plus inviolable, à enfermer le traité non dans les tiroirs de sa chancellerie, mais dans les archives du cabinet, « dont l'accès était fermé à tout autre qu'à ses ministres chargés du département des affaires étrangères, de la fidélité et de la discrétion desquels, disait-il, je dois être assuré ou je serais fort à plaindre.» Cependant la czarine Anne Ivanovna paraissait médiocrement disposée à se lier les mains, et quand il apprit qu'elle était dangereusement malade, il adressa à Podewils ce billet éloquent dans sa concision : « L'impératrice de Russie va mourir; Dieu nous favorise et le destin nous seconde. »

La fortune, toujours complaisante pour les réalistes qui ont beaucoup d'argent comptant, une armée en bon état et des agens diplomatiques pleins de zèle, ne tarda pas à lui fournir l'occasion qu'il attendait en la guettant. Dans la nuit du 19 au 20 octobre 1740, l'empereur Charles VI meurt d'une indigestion de champignons, avant d'avoir fait élire roi des Romains son gendre François de Lorraine. Avec lui s'éteint la race masculine d'Autriche; sa fille Marie-Thérèse se porte son héritière universelle; mais déjà l'électeur de Saxe, l'électeur de Bavière, le roi de Sardaigne, la France, s'apprêtent à lui disputer la succession. Pendant que les autres larrons se consultent, délibèrent, s'agitent, négocient, Frédéric agit. Il s'était adjugé d'avance sa part dans le butin; il voulait la Silésie, il la prend. C'est encore un grand principe de la politique réaliste que dans certains cas l'audace est le parti le plus sûr, qu'avant de plaider, soit qu'il s'agisse de la Silésie ou du Slesvig, il est sage de se garnir les mains, de s'emparer, s'il se peut, de l'objet en litige. *Beati possidentes!* s'est écrié un jour, pendant la guerre d'Orient, un homme que l'Europe écoute toujours avec étonnement ou avec crainte, ou avec admiration. Frédéric était pénétré de la justesse de cet adage. Il estimait que, « si l'on se trouve une fois en possession d'un pays, on traite beaucoup mieux par rapport à sa cession que si on la doit obtenir par la voie d'une négociation ordinaire. »

Il nous a appris dans l'*Histoire de mon temps* que, lorsqu'on eut vent à Berlin de ses projets sur la Silésie, l'émotion publique y fut vive et qu'il y régna de grandes appréhensions mêlées d'effarement. Les âmes faibles ou timorées présageaient la ruine de l'état; on accusait le jeune roi de se jeter dans les aventures et d'avoir choisi pour modèle Charles XII. On critiquait ses préparatifs, ses mesures; les frondeurs trouvaient à redire à tout. « Le prince d'Anhalt était furieux de ce qu'il n'avait pas conçu le plan; il prophétisait comme Jonas des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive, ni à la Prusse. » On a revu à Berlin quelque chose de pareil dans les mois de mai et de juin 1866. Le premier volume de la *Correspondance politique*, publiée par l'Académie royale de Prusse, démontre de la manière la plus décisive qu'au milieu de l'émoi universel Frédéric n'eut pas une heure d'hésitation ni d'inquiétude. Quelques semaines avant la mort de l'empereur, il s'occupait déjà d'acquérir la Silésie. La cour de Vienne, toujours nécessiteuse, avait envoyé à Berlin un émissaire juif pour y négocier un emprunt. Frédéric fit dire à l'émissaire que, sans de bonnes hypothèques et des possessions réelles, « où il pourrait avoir des garnisons, » il n'y aurait rien à faire; mais que, si l'empereur consentait à lui engager un district de la Silésie, on pourrait conclure le marché. L'empereur n'était plus, il n'y avait plus lieu de prendre hypothèque. Frédéric interrogea son épée, qui lui conseilla de changer de méthode, et ce conseil lui parut bon. « Des troupes toujours prêtes à agir, mon épargne bien remplie et la vivacité de mon caractère, c'étaient les raisons que j'avais de faire la guerre à Marie-Thérèse, reine de Bohême et de Hongrie. L'ambition, l'intérêt, le désir de faire parler de moi, l'emportèrent, et la guerre fut résolue. »

Un rapport rédigé par son ordre, à la date du 29 octobre, fait foi qu'il avait tout prévu. Il s'était dit : — Quand j'aurai fait la conquête de la Silésie, je m'efforcerai de persuader à la cour de Vienne que c'est pour son bien que je l'ai prise et dans l'unique intention d'empêcher que d'autres ne la prennent, après quoi je l'engagerai à me la céder pour reconnaître un service aussi signalé. En récompense, je lui promettrai de lui garantir ses autres possessions *contra quoscumque* et d'employer tout mon crédit à faire élire empereur le grand-duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse. La cour de Vienne est toujours près de ses pièces, le meilleur moyen de la réconcilier avec mes plans « sera de lui lâcher une couple de millions, l'argent étant un objet présent, qui parle vivement à l'esprit. » Si elle refuse d'entendre raison, je m'adresserai aux puissances maritimes, à l'Angleterre, à la Hollande, ou même à la Russie, pour qu'elles pèsent sur ses décisions et qu'elles la déterminent à agréer mes offres. Si ces puissances répugnent à entrer dans mes intérêts, alors je lierai partie avec les ennemis de la maison d'Autriche, avec la Saxe, avec la Bavière, et je signerai avec elles un traité de par-

tage sous la garantie de la France, qui m'assurera à perpétuité la possession entière et tranquille de la Silésie *contra quoscumque*. — On voit qu'il avait pensé à tout, pourvu d'avance à tous les futurs contingens; les politiques réalistes n'oublient jamais rien.

Certains ministres entreprenans ont eu quelque peine à faire goûter leurs projets à leur souverain, ils ont dû raisonner longtemps avec lui avant de le décider à passer le Rubicon. En 1740, c'était le roi de Prusse qui raisonnait avec ses ministres pour leur mettre l'esprit et la conscience en repos. Il leur rappelait « que la Silésie était, de toute la succession impériale, le morceau sur lequel il avait le plus de droits, » et qu'au demeurant ses troupes étaient bien supérieures à celles de ses voisins. Il leur représentait qu'il n'y avait pas une heure à perdre, que, si on laissait à la Saxe le temps d'ouvrir les premières hostilités, on ne pourrait l'empêcher de s'agrandir, ce qui était contraire à tous les intérêts de l'état. Il leur représentait aussi que, l'Angleterre et la France étant brouillées, l'une ou l'autre lui offrirait toujours une bonne alliance, que l'Angleterre ne saurait être jalouse de son acquisition, que la Hollande la regarderait d'un œil indifférent, pourvu qu'on garantît aux négocians d'Amsterdam les capitaux qu'ils avaient prêtés sur la Silésie, qu'au surplus, si on ne trouvait pas son compte avec l'Anglais, on le trouverait sûrement avec le cabinet de Versailles. Restait la Russie, mais la Russie ne l'inquiétait pas. « Si l'impératrice vit, disait-il, le duc de Courlande, qui a de très riches terres en Silésie, me ménagera pour se les conserver, et de plus il faut faire tomber parmi les principaux du conseil de la pluie de Danaë, qui les fera penser comme on voudra. Si l'impératrice est morte, les Russiens seront si occupés de l'intérieur de leurs affaires qu'ils n'auront pas le temps de penser aux étrangères, et en tout cas, faire entrer un âne chargé d'or à Pétersbourg n'est pas une affaire impossible. »

L'essentiel était de tenir toutes les puissances en suspens et dans le doute, afin qu'elles laissassent faire le coup, se flattant toutes également d'y trouver leur compte. Frédéric eut à ce sujet avec son ministre d'état Podewils un entretien écrit qui ne manque pas de piquant. Podewils lui demandait si, toutes les dispositions étant prises pour envahir la Silésie, il convenait que Borcke, ministre de Prusse à Vienne, expliquât au cabinet autrichien les motifs de cette entrée en campagne. — Oui, répond le roi, et il doit dire que c'est par amitié. — Podewils demande encore si, dans le cas où la cour de Vienne se prêterait de bonne grâce à céder la Silésie, on doit lui promettre de la secourir contre tous ses ennemis et combien d'argent il faut lui offrir. Le roi répond : — Il faut marchander jusqu'à deux millions tout au plus. — Podewils désire savoir s'il convient de communiquer aux puissances maritimes les propositions faites à l'Autriche, pour les porter à presser la cour de Vienne

d'y donner les mains. Le roi répond : « Oui, mais à chaque cour d'une manière différente. A Londres il faut dire que, sachant sûrement que le duc de Lorraine veut conclure avec la France, je m'approche de Vienne pour le forcer en quelque façon à se mettre du parti des marins et de la religion. Aux Hollandais, il faut ajouter qu'on ne veut pas troubler le repos de l'Europe, que leurs capitaux leur seraient assurés et qu'enfin cette démarche ne tend qu'au bien public. A Hanovre, Mayence et Ratisbonne, il faut parler du cœur patriote et que je veux soutenir l'empire, protéger les débris d'une maison faible et les tirer dans le bon chemin, pourvu qu'ils veuillent le suivre. » Enfin Podewils s'informe si l'envoyé à Paris, Camas, en faisant part aux ministres français des motifs qui ont déterminé sa majesté à entrer en Silésie, ne doit pas leur laisser entrevoir à mots couverts que cette entreprise pourrait tourner au plus grand avantage de la France, pour se ménager une porte avec cette couronne. — « Bon, réplique le roi, il faut faire la patte de velours avec ces bougres. » Des paroles plus ou moins veloutées, *cajoliren, amusiren, attrapiren,* voilà bien le fond de la correspondance du grand Frédéric. On pense au chat de la fable, doux, bénin, gracieux, « au modeste regard, et pourtant l'œil luisant. » Ce sont les chats qui ont inventé la politique réaliste.

Le bon Podewils n'avait pas encore approfondi cette science, il avait des naïvetés, des candeurs, des ignorances singulières. La question de droit lui tenait au cœur, lui inspirait des scrupules. Il ne savait pas que le droit de la force, le droit du succès, le droit de l'épée suffit, que le reste est l'affaire des casuistes, qu'on paie grassement pour qu'ils donnent bon air aux actions équivoques et qu'ils les réconcilient avec la morale. Le 7 novembre il écrivait à son roi : « Pour la question de droit, il faut que je dise avec un profond respect à votre majesté que, quelques prétentions bien fondées que la maison de Brandebourg ait eues autrefois sur les duchés de Liegnitz, de Brieg et de Wohlau, sur Ratibor et Oppeln, sur la principauté de Jægerndorff et le cercle de Schwiebus en Silésie, il y a des traités solennels que la maison d'Autriche réclamera et par lesquels la maison de Brandebourg s'est laissée induire, quoique frauduleusement, à renoncer pour des bagatelles à des prétentions si considérables. » Frédéric se contentait de lui répondre : « L'article de droit est l'affaire des ministres, c'est la vôtre; il est temps d'y travailler en secret, car les ordres aux troupes sont donnés. » Et le lendemain, pour l'encourager, il lui écrivait encore : « Je vous prie, faites bien mon charlatan et prenez du meilleur orviétan et du bon or pour dorer vos pilules. » Il ajoutait, le 12 novembre : « Tenez bonne contenance et ne faites semblant de rien; la bombe crèvera au 1er de décembre 1740. » Il lui recommandait d'amuser jusque-là les ministres étrangers : « Voyons-les venir, rien ne nous con-

venant mieux que de recevoir des propositions de tous côtés et de choisir. Les lettres de Russie me font grand plaisir, celles de Paris nous sont favorables. Les Anglais font les sots et les Hollandais les gilles; profitons en attendant des conjectures et leurrons-les tous ensemble. » Il avait déjà le pied à l'étrier, et il envoyait à Vienne le comte de Gotter, chargé d'y faire agréer ses propositions ou d'y déclarer la guerre; mais deux jours avant que son ambassade arrivât à Vienne, ses troupes étaient en Silésie. — « Mon cher Podewils, — lisons-nous dans un billet qu'il lui adressait de Schweinitz et qui respire la jeunesse, la joie, une indomptable audace, l'espérance dans sa fleur, — j'ai passé le Rubicon enseignes déployées et tambour battant .. Mon cœur me présage tout le bien du monde; enfin un certain instinct, dont la cause nous est inconnue, me prédit du bonheur et de la fortune, et je ne paraîtrai pas à Berlin sans m'être rendu digne du sang dont je suis issu et des braves soldats que j'ai l'honneur de commander. » Six semaines plus tard il était devant Breslau, et il complimentait son cher Podewils sur la façon dont il s'acquittait de ses ordres. « Mon cher charlatan, vous faites votre métier à merveille. Nos affaires vont très bien ici, et si votre galbanum se débite bien d'un autre côté, vous pouvez compter que l'affaire est faite. Adieu, mon cher charlatan, soyez le plus habile charlatan du monde et moi le plus heureux enfant de la fortune, et nos noms ne seront jamais mis en oubli. »

Les politiques réalistes sont à la fois les plus passionnés et les plus indifférens des hommes. Ils sont fanatiques de leur idée et prêts à lui tout sacrifier; ils affectent une suprême indifférence en ce qui concerne le choix des moyens. Toutes les combinaisons leur sont bonnes pourvu qu'elles conduisent au but; il en est sans doute qui répondent mieux à leurs penchans secrets, à leurs convenances naturelles, mais ils se défient de leurs penchans, ils résistent à leurs sympathies ; ils ne consultent que leur intérêt et les circonstances, ils ne s'inspirent que de l'opportunité. Pour avoir la Silésie, ils feront un pacte avec quelque diable, fût-ce avec un diable français; ils se promettent de se venger de lui en le dupant. Obtenir la médiation des puissances maritimes pour obliger la maison d'Autriche à s'entendre avec son voleur, sinon se jeter dans les bras de la France et de ses alliés, voilà les deux partis entre lesquels devait opter le jeune et audacieux conquérant; le premier lui agréait davantage. Il avait dit au marquis de Beauvau, en quittant Berlin : « Je vais jouer votre jeu; si les as me viennent, nous partagerons. » Ce n'était pas là sa vraie pensée; il considérait l'alliance française « comme un pis-aller, » et il déclarait le 14 janvier 1741 qu'il fallait mettre tout en œuvre pour s'en passer et ne l'adopter que s'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il dut pourtant se résoudre à avaler ce calice. Ses propositions indignaient la fierté de Marie-Thérèse; elle

se refusait à comprendre qu'il lui avait rendu service en lui prenant son bien; elle s'obstinait à le lui réclamer. Elle lui offrit par l'entremise du ministre d'Angleterre à Vienne deux millions d'écus pour qu'il évacuât la Silésie, et cette offre « lui fit lever le cœur comme à une femme grosse. » Pour qui le prenait-on? Avait-il gagné une bataille, avait-il forcé les portes de deux villes « pour attraper de l'argent? » — « Faites partir ce faquin d'Anglais, ce coquin de négociateur que je ne puis souffrir, mandait-il à Podewils. Comptez que, s'il reste plus de vingt-quatre heures à Breslau, je prends l'apoplexie. Si je le rencontre ou si je le trouve dans mon chemin, je le dévisagerai. Sa... reine de Hongrie et son fol de roi d'Angleterre n'ont qu'à être la dupe, l'une de son orgueil, l'autre de sa sottise. » Il avait renoncé « à ajuster ses flûtes avec l'Angleterre; » il s'était convaincu qu'elle le bernait, et il reprochait à Podewils sa crédulité. « On veut nous amuser, pour nous empêcher de nous lier avec la France et pour faire de nous ensuite tout ce que l'on voudra. On vous joue en petit garçon, vous croyez ce que vous souhaitez, mais vous n'examinez pas ce qui est vrai, et vous voulez vous persuader qu'une maîtresse p... vous est fidèle; moi je suis le témoin de sa coquetterie et je vois de mes yeux comme elle fabrique des cornes... Nous avons affaire d'un côté aux gens les plus têtus de l'Europe et de l'autre aux plus ambitieux. Que faire donc? La guerre et la négociation. S'il y a à gagner à être honnête homme, nous le serons, et s'il faut duper, soyons donc fourbes. »

On peut suivre jour par jour dans sa correspondance tous les tours et les détours, toutes les évolutions tortueuses de sa politique; il nous y livre le secret de ses machinations, de ses trames. Quand il se fut résolu à lier partie avec la France, il écrivit au cardinal de Fleury le 30 mai 1741 : « Monsieur mon cousin, je viens de signer l'alliance avec le roi votre maître, ma fidélité à cet engagement vous fera oublier mes délais; je vous dispute à présent, monsieur le cardinal, d'être meilleur Français que je le suis. » Cet excellent Français ne laissa pas de continuer à négocier avec les ennemis de la France. Il se flattait, non sans raison, que le malheur ferait fléchir l'inflexible fierté de Marie-Thérèse, que cette cour de Vienne, « embourbée jusque par-dessus les oreilles, » finirait par se prêter à un accommodement, et il se ménageait une sortie, il se réservait de planter là ses alliés, quand il lui conviendrait, et de tirer au bon moment son épingle du jeu. Sa politique se résume tout entière dans cette apostille à une lettre qu'il adressait à Podewils le 1er septembre 1741 : « Rassurez les Français, fortifiez les Bavarois, intimidez les Saxons, flattez les Hollandais, donnez de l'encens aux Danois, jouez-vous des Hanovriens et f...-vous des Autrichiens. »

On a eu raison de dire que le secret des succès remportés par le plus grand politique réaliste de ce temps est qu'il possède au suprême

degré l'art de se renseigner, et qu'il sait son Europe sur le bout du doigt. En ceci comme en d'autres choses, il n'a fait que suivre les traditions du grand Frédéric. Le vainqueur de Molwitz, sa correspondance en fait foi, avait plus que personne le génie de l'information et toutes les curiosités utiles. Pour les satisfaire, il mettait sur les dents ses espions militaires ou civils aussi bien que ses agens diplomatiques, et il se servait des renseignemens qu'il tirait de toutes mains pour assurer la réussite de ses négociations, car ce n'est pas tout de prendre la Silésie, il faut négocier pour la garder, et un homme bien renseigné négocie presque à coup sûr. Frédéric, avant d'avoir trente ans, savait son Europe sur le bout du doigt; on la savait bien mal à Versailles et à Paris; c'est la plus utile des sciences et souvent la plus négligée. Frédéric gourmandait vertement ceux de ses agens qui, paresseux ou inhabiles à s'enquérir, empruntaient aux gazettes les matériaux de leurs dépêches. Il se plaignait que celles de son ministre à Londres étaient un peu sèches et dénuées d'intérêt; il lui fit adresser par Podewils un questionnaire en forme et le mit en demeure de lui faire savoir tout ce qui se disait dans les coulisses du parlement, sur combien de voix le roi pouvait compter dans la chambre des communes, les intentions secrètes de la cour et les dispositions des partis, ce qui se passait dans la famille royale et dans le cœur de M[me] Walmoden, les bruits qui en couraient, toutes choses qui lui paraissaient dignes de son attention. Ses envoyés à La Haye, à Versailles, à Vienne étaient tenus d'avoir l'œil à tout, d'être tout oreilles et de lui tout raconter, même les commérages, les balivernes; les politiques réalistes savent qu'il est des balivernes utiles. Il ordonnait à Chambrier de s'informer s'il était vrai que « la Mailly » commençât à se mêler d'affaires, et si on pouvait se servir d'elle pour tenir le cardinal de Fleury en échec. Il recommandait au comte de Finckenstein de s'occuper beaucoup du père Guarini, confesseur du roi et de la reine de Pologne, et qui passait pour être tout-puissant à la cour de Dresde. Il enjoignait au baron de Mardefeld, son ministre à Saint-Pétersbourg, d'observer de près un certain chirurgien Lestocq, intrigant fort attaché aux intérêts de la maison de Hanovre et qui, au dire des chroniqueurs, avait été assez avant dans les bonnes grâces de la nouvelle impératrice. « C'est souvent par les gens de mince étoffe que se frappent les grands coups. » Les politiques réalistes ne négligent ni les petits hommes, ni les petites choses, ni les petits moyens; ils savent que les Guarini et les Lestocq jouent quelquefois dans les affaires de ce monde un rôle décisif et qu'on va à dame avec des pions.

Renseigné comme il l'était, il connaissait le fort et le faible de tous les gouvernemens, de tous les gens à qui il avait affaire, et il traitait chacun selon son humeur. Au cardinal de Fleury il prodiguait les flatteries, même les plus grosses, les plus épaisses; il l'appelait l'Atlas de

l'Europe, il se proclamait son très humble disciple, il se déclarait heureux d'être le contemporain du plus habile ministre que la France eût jamais possédé, il lui témoignait son pressant désir de le connaître « au moins par une vision béatifique, » il se félicitait des lumières qu'il puisait sans cesse « dans la correspondance d'un grand homme, en qui l'âge ne diminuait en rien la force de l'esprit, du génie et de l'exécution. » Il prenait l'électeur de Bavière par le sentiment, par les protestations d'éternelle amitié; il se gagnait le cœur du père Guarini « par des présens, par des cajoleries, par des promesses de favoriser en tout la religion catholique. » Avec d'autres il employait le ton sec, impérieux, ou la menace, avec d'autres encore l'âne chargé d'or. Il avait inscrit dans ses registres le nom de tous les hommes « accoutumés de longue main à prendre de bonnes aubaines, » et il faisait offrir 100,000 écus à Toussaint, secrétaire du duc de Lorraine, 200,000 au grand chancelier comte de Zinzendorf, pourvu qu'ils voulussent bien se prêter « à lui faire avoir la Silésie. » Quelquefois il combinait adroitement les méthodes contraires. « Je regarde dans les conjonctures présentes l'accession de la Saxe comme le coup de partie qui détermine tout, mandait-il au marquis de Valory le 21 septembre 1741. Il faut les flatter, les intimider et les corrompre, mais il ne faut absolument pas se rebuter et les avoir à quelque prix que ce soit. Le propos des quartiers d'hiver était un argument *ad hominem;* ensuite de cela, patte de velours. Faites hurler le diable dans l'enfer et chanter les séraphins au ciel, et présentez-leur l'alternative. » Il s'entendait à tous les genres de musique, toutes les rubriques lui étaient connues.

> Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant.
> C'est tour de vieille guerre, et vos cavernes creuses
> Ne vous sauveront pas, je vous en avertis.

Quiconque aura lu dans sa correspondance qu'il recommandait à ses négociateurs de faire de leur mieux « pour se procurer quelque chose d'écrit, » mais de ne jamais rien écrire eux-mêmes, quiconque saura qu'au milieu des hasards et des fatigues d'une campagne il trouvait le temps de s'occuper des journaux et « d'y faire insérer certaines choses avec les couleurs assorties au sujet, » sera forcé de convenir qu'il a tout inventé et que ses disciples n'ont pu que le copier.

Mais est-il possible de le copier en tout? Il est un point par où Frédéric le Grand est un homme vraiment unique, un point par lequel il diffère de tous les réalistes qui l'ont précédé ou suivi. Cet homme extraordinaire était un ambitieux sans scrupules, mais cet ambitieux était doublé d'un philosophe; il y avait en lui deux hommes dont l'un jugeait l'autre. Après avoir lu et médité sa correspondance politique, qu'on relise quelques-unes de ses lettres à Voltaire, et en particulier celle qu'il

lui adressait d'Olmütz le 3 février 1742. Il y confesse que le monde s'abuse singulièrement sur les grandes révolutions des empires, que ceux qui sont dans les coulisses savent à quoi s'en tenir; qu'en définitive tout se meut par les ressorts les plus communs, « que la supercherie, la mauvaise foi, la duplicité, sont malheureusement le caractère dominant de la plupart des hommes qui sont à la tête des nations et qui en devraient être l'exemple, » et que voilà le fond de la politique, bien que le vulgaire s'en fasse une idée superstitieuse. « Je me rappelle à ce propos, disait-il, le conte que l'on fait d'un curé à qui un paysan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote. — Allez, allez, lui dit le bon prêtre, vous en imaginez bien plus qu'il n'y en a; moi qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.» Et il ajoutait : « Aurait-on dû présumer, cher Voltaire, qu'un nourrisson des muses dût être destiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous, que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événemens de l'Europe? Cependant c'est un fait qui est authentique et qui n'est pas fort honorable pour la Providence. C'est une chose bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils sujets; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis et mon indépendance. » Aussi Voltaire assurait-il qu'il était dans la nature du nouveau roi de Prusse de faire toujours tout le contraire de ce qu'il disait et écrivait, non par dissimulation, mais parce qu'il écrivait et parlait avec une espèce d'enthousiasme, et agissait ensuite avec une autre. « Depuis qu'il y a des conquérans ou des esprits ardens qui ont voulu l'être, je crois qu'il est le premier qui se soit ainsi rendu justice. Jamais homme peut-être n'a plus senti la raison et n'a plus écouté ses passions. »

Cela est vrai; mais sa haute et lumineuse raison lui a servi pourtant à réparer les maux de la guerre, à rebâtir des villes et des villages, à donner à ses états agrandis le meilleur code civil, les meilleures lois qu'on eût encore inventées, à leur assurer le bienfait de la tolérance religieuse, à y faire prospérer l'agriculture, l'industrie et les finances. C'est une gloire que bien des politiques réalistes ne partagent pas avec Frédéric II. Ils sont aussi habiles que lui dans l'art de duper le Français, d'amuser l'Anglais, de cajoler le Russe et d'attraper l'Autrichien; ils s'entendent beaucoup moins que lui à bien conduire leur ménage en temps de paix, et ils en sont réduits à lui envier la souplesse de son génie, qui embrassait tout et qu'il ployait à son gré.

G. VALBERT.

# REVUE LITTÉRAIRE

*Les Ennemis de Racine au* XVII^e^ *siècle*, par M. F. Deltour. Paris, 1879.

Sous ce titre, *les Ennemis de Racine,* pour prévenir toute méprise, hâtons-nous de déclarer qu'il ne s'agit ni de M. Perrin, administrateur du Théâtre-Français, ni de M. Maubant, le dernier Mithridate, ni de M. Paul Albert, professeur au Collège de France. M. Paul Albert est l'auteur d'une amusante histoire de la littérature française où, Louis XIV ayant d'abord été traité comme il le mérite, on apprend, parmi beaucoup d'autres choses inattendues, que Racine a manqué du « génie tragique, » d'ailleurs « qu'il n'a, non plus que son siècle, ni su ni compris l'histoire, » et qu'enfin, redoutant les « expressions vraies » à l'égal des « situations violentes, » il n'a jamais possédé, ni même peut-être « soupçonné cette originalité supérieure qui crée les œuvres, forme et fond, de toutes pièces. » Les romantiques en ont dit bien d'autres : ce n'est pas d'eux non plus qu'il s'agit. Nous n'aurons affaire, pour cette fois, qu'avec *les Ennemis de Racine au* XVII^e^ *siècle.*

Ils sont nombreux, nombreux et divers, si nombreux qu'ils ont pu fournir la matière de tout un livre, si divers qu'il a fallu les ranger, les classer, les enrégimenter, les grands seigneurs d'abord et la cabale aristocratique, les poètes ensuite et les gens du métier, la cabale académique, et les gazetiers, et le *Mercure Galant*, et ces « quatre ou cinq petits auteurs infortunés qui attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre. » Jamais peut-être un grand homme n'a traîné derrière soi plus d'envieux que Racine. Voltaire lui-même n'a pas été plus harcelé des Nonotte et des Patouillet. Toutes les histoires de la littérature nous ont raconté le succès douteux de *Britannicus*, la bataille de *Phèdre*, la disgrâce d'*Athalie*. Bien plus, un parterre du XVII^e^ siècle a failli siffler *les Plaideurs*. Et l'on peut dire avec vérité que, dans toute sa carrière, l'auteur d'*Andromaque* et de *Bajazet* n'a pas

remporté de haute lutte une seule victoire ni pu s'endormir dans un seul triomphe qu'on ne lui ait aigrement et déloyalement contesté. Soyez certain qu'il en souffrit plus qu'on ne le croit d'ordinaire. Nos contemporains sont nos contemporains, c'est-à-dire nos juges naturels, ceux dont nous souhaitons d'abord d'emporter le suffrage, et l'on a beau se dire « que le *Mercure Galant* est immédiatement au-dessous de rien, » les blessures qu'il fait n'en sont pas moins cruelles à la sensibilité d'un poète : « Quoique les applaudissemens que j'ai reçus m'aient beaucoup flatté, disait Racine à son fils, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrins que toutes les louanges ne m'ont fait de plaisir. » Au lendemain de *Britannicus*, il eût déjà cessé d'écrire pour la scène, si le ferme bon sens et la solide amitié de Boileau ne l'eussent consolé, relevé, soutenu. En dépit de Boileau, le désespoir le prit et le courage l'abandonna, dans toute la maturité du génie, dans toute la force de l'âge, au lendemain de l'insuccès de *Phèdre*. Pradon n'est pas seulement responsable et coupable d'avoir osé refaire une tragédie de Racine, il est responsable encore de ce silence de douze ans que garda le poète. C'est lui qui nous a privés de cette *Iphigénie en Tauride* dont on a retrouvé le plan dans les papiers de Racine, c'est lui qui nous a privés de cette *Alceste* dont Lagrange-Chancel assure que Racine avait achevé de nombreux fragmens. Au moins si la haine et l'envie s'en fussent tenues là, mais jusqu'au dernier jour elles le poursuivirent, jusque dans *Esther*, et jusque dans *Athalie*, si bien qu'après l'avoir découragé de composer pour la scène, elles réussirent à le faire douter de lui-même. Quand il vit contre son *Athalie* le déchaînement des insultes, « il s'imagina, dit son fils, qu'il avait manqué son sujet. »

D'où vint, d'où put venir cet excès d'injustice? D'où cette malveillance de la ville et cette hostilité des gens de lettres, plus fortes, par un hasard unique dans l'histoire du XVII[e] siècle, que l'approbation de la cour et la faveur marquée du prince? En effet, parmi les grands hommes de ce temps, nul, pas même Molière, ne fut distingué plus particulièrement ni plus manifestement préféré de Louis XIV, et nul pourtant, pas même ce redoutable Boileau, n'essuya plus de dégoûts ni ne compta plus d'ennemis. Pour toute réponse, on s'est avisé depuis quelques années d'accuser le caractère de Racine, sa vivacité de premier mouvement, l'irritabilité de sa fibre de poète, sa susceptibilité toujours en éveil, attestée par plus de vingt épigrammes. Quelques-uns même ne seraient pas éloignés de prendre contre Racine le parti de Leclerc, de Boyer, de Pradon. C'est qu'à leurs yeux Racine a eu deux torts : le premier de se brouiller avec Molière, je veux dire avec l'auteur de *Tartuffe*, et le second de se convertir, ou plutôt de joindre en Port-Royal le commencement et la fin de sa vie. A coup sûr, Racine n'aimait ni ne souffrait volontiers la critique, en quoi je pense qu'il ressemblait à quantité de gens qui n'ont cependant écrit ni *Bérénice*,

ni *Phèdre*. Il devait avoir quelque sentiment de sa valeur, quelque conscience de son génie; d'ailleurs il avait cette fragilité des âmes tendres et passionnées : les plus susceptibles, ce sont les plus aimans. Mais, si l'on prend la peine de considérer que toujours ou presque toujours, vis-à-vis de ses pires détracteurs, Racine s'est trouvé dans le rôle du légitime offensé, l'explication ne paraîtra plus suffisante. On s'en contenterait à la rigueur si dans le camp des ennemis on n'apercevait que des Boursault, des Donneau de Visé, des Subligny, gens de peu de poids et de médiocre renom littéraire. Quand on y rencontre M^me^ de Sévigné, Saint-Évremond, Corneille, c'est autre chose. Il faut alors chercher d'autres raisons de cette hostilité persistante, et des raisons qui soient également dignes de Racine et de Corneille.

On peut dire que, par un effet naturel d'éloignement et comme par une illusion de perspective, nous n'estimons pas à sa juste importance le rôle de Racine dans l'histoire de notre théâtre et de notre littérature. Depuis que Fontenelle, neveu des Corneille, comme on sait, et lui-même auteur d'une tragédie d'*Aspar*, a remarqué, dans un parallèle célèbre, que le grand Corneille « n'avait eu devant les yeux aucun exemple pour le guider, » tandis que Racine précisément n'aurait eu qu'à marcher sur les traces de Corneille, comme dans une voie royale ouverte devant lui, l'erreur, — car c'en est une, — semble avoir fait loi pour la critique. Des historiens, même scrupuleux, et qui peut-être n'hésiteraient pas, s'il fallait, non pas donner des rangs, mais exprimer une préférence, à mettre la perfection soutenue de Racine au-dessus de la vigueur et du sublime intermittens de Corneille, n'en considèrent pas moins Corneille comme le légitime ancêtre de Racine. Si donc nous disions que, Corneille ayant créé le théâtre en France, Racine et Molière l'ont porté jusqu'au plus haut degré de perfection scénique et littéraire, nous reproduirions assez bien l'opinion commune et le jugement consacré. Mais l'opinion commune se trompe, et nous appelons du jugement consacré. Nul plus que nous n'admire *le Cid* ou *le Menteur*, nous n'en prétendons pas moins que du *Cid* à *Bajazet* comme du *Menteur* à *l'Avare*, il y a non-seulement l'intervalle d'une génération, c'est-à-dire l'intervalle de la jeunesse à la maturité, mais encore l'abîme d'une révolution de la scène, de la littérature et du goût. Forme et fond, il n'y a rien de plus différent du théâtre de Corneille que le théâtre de Racine, pas même le théâtre de Shakspeare. Ni Racine, ni Molière ne sont venus, comme on le dit quelquefois, ajouter quelque chose au théâtre de Corneille; ils l'ont transformé, *præponentes ultima primis*, mettant devant ce qui était derrière et prenant justement le contre-pied de la conception cornélienne. Et Corneille ne s'y est pas trompé. Quand ce grand homme, fatigué du poids de son propre génie, vit la faveur publique se détourner de lui vers son jeune rival, et que depuis lors il ne laissa pas échapper une seule occasion de manifester son dépit, ne pen-

sez pas qu'un juste orgueil froissé lui dictât seul sa malveillance. Quand, après la lecture d'*Alexandre*, il déclara, parmi beaucoup de louanges, que l'auteur n'était pas « propre à la poésie dramatique, » Corneille était sincère, absolument sincère. Et s'il faut tout dire, je crains que ni *Bajazet*, ni *Phèdre* n'aient été du théâtre pour ses yeux involontairement aveugles à tout ce qui n'était pas du théâtre selon la manière de Corneille. En effet, c'étaient les chefs-d'œuvre d'un art nouveau.

Depuis tantôt deux cents ans, nous avons en quelque sorte immobilisé les grands hommes du XVIIe siècle dans une attitude de génie et de majesté. Ils sont pour nous des demi-dieux classiques, des demi-dieux de marbre et de bronze, et nous mêlons, malgré nous, à notre admiration je ne sais quel respect superstitieux qui semble gêner la liberté de nos jugemens, parce qu'il gêne en effet la liberté de notre vue. Ils ont vécu pourtant, et vécu de la vie de tout le monde, ils ont combattu surtout, quelques-uns même, comme Racine et comme Molière, succombant à la tâche. Ils ont été dans leur temps les plus audacieux novateurs, et, si l'on excuse l'anachronisme de l'expression, ils ont été, dans ce siècle de la tradition, les plus hardis révolutionnaires. On n'oserait le nier ni pour Molière, ni pour Boileau, ni pour La Fontaine. On ne peut pas le nier davantage pour Racine. Renversons les termes d'un jugement qu'on accepte avec trop de docilité. Corneille n'a pas créé le théâtre du XVIIe siècle. Il n'y a rien dans Corneille qui ne soit dans ses prédécesseurs et dans ses contemporains d'âge ou de popularité : du moins il n'y a que le génie; mais les élémens dramatiques, les lois convenues de la scène, les ressorts accoutumés de l'action, vous les retrouverez dans Mairet, dans du Ryer, dans Rotrou, dans vingt autres. C'est ainsi qu'il n'y a rien dans Shakspeare qui ne soit à quelque degré dans Ben Jonson, dans Beaumont, dans Webster, dans Marlowe, rien, si ce n'est Shakspeare lui-même, c'est-à-dire le don plus qu'humain de communiquer l'étincelle et la flamme de la vie. Et c'est pourquoi Corneille, Corneille jeune, avec ses aspirations vers l'héroïsme, avec son admirable poétique de l'honneur, du devoir et du sacrifice, avec son style, avec son vers si franc d'allure, si sonore et si plein, Corneille n'a évité ni l'un ni l'autre des deux grands défauts de son temps, l'emphase espagnole et la préciosité italienne. Ce ne sont pas les Britannicus, quoi qu'on en dise, les Bajazet, les Hippolyte, qui sont « galans et damerets, » ce sont les Sévère, les Cinna, les Curiace, Rodrigue lui-même. Et les grands vers pompeux, ce n'est ni dans *Athalie*, ni dans *Mithridate* qu'ils frapperont les oreilles attentives, c'est dans *Horace* et c'est dans *Cinna* :

Impatiens désirs d'une illustre vengeance
A qui la mort d'un père a donné la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément....

On parlait ainsi, vers 1640, dans les cercles bourgeois du bon ton et du bel air. Ce fut là précisément ce langage et le système littéraire dont il était l'expression que Racine essaya de discréditer, quand il donna son *Alexandre*. Et c'était beaucoup déjà, puisque ce n'était rien moins que ramener le théâtre aux conditions de la réalité, substituer l'observation de la nature, suivie, serrée de près, à la libre invention romanesque, essayer enfin dans le tragique la même réforme que Molière vers le même temps accomplissait dans le comique. On connaît ce passage de la *Critique de l'École des femmes :* « Je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentimens, de braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux que... de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros... vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor... mais, lorsque vous peignez des hommes, il faut peindre d'après nature. » L'allusion à Corneille était là transparente. Or cette poétique nouvelle, ce n'était pas seulement la poétique de Molière, c'était la poétique aussi de La Fontaine, c'était celle de Boileau, c'était celle de Racine. Je vais dire une chose monstrueuse, en apparence du moins, vraie pourtant si l'on y réfléchit : ces quatre grands poètes et dans la prose, avec eux, Bossuet et La Bruyère, ce sont les *naturalistes* du XVII^e^ siècle. Dans ce sens, Sainte-Beuve a pu dire que le style de Racine « rase volontiers la prose, sauf l'élégance toujours observée des contours. » En effet, on ne rencontre pas dans le style de Racine ces grands vers cornéliens qui, du milieu d'un dialogue ou d'une tirade, se détachant en vigueur, resplendissent d'une beauté pour ainsi dire indépendante. Les plus grands effets sont obtenus ici par les moyens les plus simples. Dans la trame de ce style, si savant et si voisin de la perfection, je ne vois concourir que les mots les plus humbles de la langue et les tournures de la conversation presque familière. Écoutez l'un après l'autre ces cris immortels de la passion qui se déborde, le cri d'Hermione maudissant Oreste :

> Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
> Qui te l'a dit ?

le cri de Roxane condamnant Atalide :

> Qu'elle soit cependant fidèlement servie.
> Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie ;

le cri de Phèdre apprenant l'amour d'Hippolyte pour Aricie :

> Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi !

Dans aucune littérature peut-être, il n'y a rien de plus fort, parce qu'il n'y a rien de plus profondément humain, et qu'y a-t-il de plus

simple? Et que l'on ne dise pas que ce soit hésitation ou timidité : si l'on y regarde de très près, non-seulement il ne manque pas de hardiesses dans Racine, mais on y découvrira quelques incorrections même qui, comme un bon nombre des incorrections que l'on reproche à Molière, procèdent presque toutes d'une constante préoccupation de la promptitude et de la presque familiarité de l'expression.

Corneille s'était formé à l'école du génie latin, Racine se forma à l'école du génie grec. De là ce penchant de Corneille à la déclamation, quelquefois à l'enflure; de là chez Racine, au contraire, ce goût de la noblesse dans l'extrême simplicité. De là, chez Corneille, ce goût des actions implexes, où l'épisode complique l'épisode, où l'intrigue renaît en quelque sorte d'elle-même au moment que l'on croyait déjà toucher le dénoûment; de là cette respectueuse admiration de Racine pour la simplicité presque nue de l'antique. Il a plusieurs fois, en termes semblables, insisté sur cette simplicité. « Que faudrait-il pour contenter des juges si difficiles, demandait-il dans sa première préface de *Britannicus?* Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, et qui s'avançant par degrés vers sa fin... n'est soutenue que par les intérêts, les sentimens et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidens, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'une infinité de déclamations. » Et là-dessus on se rappelle de quel ton de juvénile arrogance il maltraitait l'*Attila*, l'*Agésilas*, le *Pompée* même de Corneille. Il disait encore dans la préface de *Bérénice :* « Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens... Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas au contraire que toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien. » On le voit, c'étaient bien là deux manières d'entendre le théâtre et les lois de l'action dramatique. On le verra mieux encore si l'on relit les tragédies de la vieillesse de Corneille. Rien n'a plus contribué à égarer l'auteur d'*Héraclius* et de *Nicomède* et de tant d'autres drames encore où les plus beaux vers et les belles scènes brillent dans l'obscurité de la plus laborieuse intrigue, que le propos délibéré de varier à tout prix les moyens dramatiques. Sous ce rapport, quoi de plus instructif et qui soit en même temps d'une bonhomie plus aimable que les *Examens* dont il a fait précéder la plupart de ses pièces? « Voici, dit-il en présentant *Nicomède* au lecteur, une pièce d'une constitution extraordinaire ! » Visiblement, il se complaît au souvenir de cette « constitution extraordinaire. » Il en arrive même un jour jusqu'à tirer une gloire naïve de l'obscurité de son *Héraclius*. Il convient que le poème est « si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention; » on s'est plaint de ce que « sa représentation fatiguait l'esprit autant qu'une étude sérieuse; » pourtant il n'a pas laissé de plaire; « mais je crois, ajoute-t-il avec un air de contente-

ment qui double le prix de l'aveu, je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence. » Ce n'est pas le lieu de rechercher si de ces deux conceptions du théâtre nous devons préférer l'une à l'autre; mais il devient aisé de comprendre déjà l'antagonisme de nos deux grands tragiques. Il y avait autre chose entre eux certainement qu'une mesquine rivalité d'amours-propres. Et quand les contemporains de Corneille, quand Saint-Évremond par exemple ou Mme de Sévigné résistaient à l'enthousiasme de la jeune cour pour le jeune poète, quand ils résistaient même contre leur propre émotion, ce n'était pas seulement le cher souvenir de leur propre jeunesse qu'ils aimaient en Corneille, c'était vraiment un autre théâtre, d'autres mœurs dramatiques, d'autres sources d'inspiration. Et quand les moindres ennemis de Racine lui contestaient ses meilleurs succès, quand ils lui marchandaient même les plus maigres éloges, ce n'était pas seulement une basse envie qui leur dictait leur hostilité, c'est qu'ils sentaient et c'est qu'ils comprenaient, comme les ennemis de Molière et comme les ennemis de Boileau, qu'il y allait de tout ce qu'ils avaient jadis applaudi, aimé, glorifié, respecté.

Pénétrons en effet plus avant dans le théâtre de Racine; voici de bien autres différences encore : « J'ai cru, disait Corneille, que l'amour était une passion chargée de trop de faiblesse pour être dominante dans une pièce héroïque. J'aime qu'elle y serve d'ornement et non pas de corps et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. » Racine a cru précisément le contraire, et de cette même passion de l'amour que Corneille subordonnait sévèrement à l'honneur comme dans *le Cid*, au patriotisme comme dans *Horace*, à la passion politique, comme dans *Cinna*, Racine a fait le ressort agissant de son théâtre. Puisqu'il n'y a pas une histoire de la littérature française où la remarque n'ait été faite et que personne jusqu'ici ne s'est avisé de contester à Racine la gloire d'avoir été le peintre, s'il en fut, des passions de l'amour, il est inutile d'insister. Je ferai seulement observer que par là encore, comme par la simplicité de l'action et comme par la qualité de la langue, Racine se rapprochait de la réalité, c'est-à-dire de la vie. « Racine fait des comédies pour la Champmeslé ; ce n'est pas pour les siècles à venir, disait Mme de Sévigné, qui venait de voir *Bajazet*. Si jamais il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. » Elle dira plus tard, au lendemain d'*Esther*, que « Racine aime Dieu comme il a aimé ses maîtresses. » Je ne sais si de telles critiques ne sont pas plutôt des éloges. Car si c'est en un certain sens mettre Racine au-dessous de Corneille, il me semble qu'aussi c'est involontairement déclarer, comme nous le dirions aujourd'hui, que le drame de Racine est « vécu. » Si Racine a fait de l'amour le ressort agissant de son théâtre, c'est que, dans l'histoire des particuliers comme dans l'histoire des peuples, l'hé-

roïsme a des intermittences, et que le sacrifice est vraiment hors de l'ordre commun; mais l'amour, au contraire, est de tous les âges et de toutes les conditions. Si nous avions la main sur la garde de l'épée de Rodrigue, combien sommes-nous qui tirerions l'épée hors du fourreau contre le père de Chimène, mais surtout combien qui prononcerions à la face de Chimène l'héroïque parole :

Je le ferais encor si j'avais à le faire ?

Hélas! comme dit un autre poète : « Nous sommes trop pleins du lait de l'humaine tendresse. » Et si l'on a par hasard cette gloire d'être Rodrigue ou Polyeucte, on ne l'est qu'une fois dans sa vie, par le privilège d'une situation singulière, dans des conditions qui ne se reproduisent pas deux fois les mêmes; mais on est Bérénice, et Roxane, et Phèdre du jour que l'on a vu Titus, Bajazet, Hippolyte, on l'est pour toujours, et si l'on n'en vit pas, on en meurt. Changez les noms, c'est notre histoire à tous. Roxane assassinait hier le Bajazet qui la trompait et s'asphyxiait sur son cadavre. Phèdre se jettera demain dans la Seine, et sous toutes les latitudes, à toute heure du jour, il y a quelque part quelque Titus qui brise et qui broie le cœur de quelque Bérénice. *Dimittit invitus invitam.* Puisse la mémoire de Racine pardonner ces comparaisons presque irrespectueuses! En découronnant ces nobles et charmantes figures de leur auréole de poésie, j'ai comme la conscience de commettre une sorte de crime. Les transposer c'est les trahir, et c'est presque les insulter que de leur enlever leur diadème de sultane et de reine. Je crois cependant que c'est montrer aussi plus clairement que de toute autre manière ce qu'il y a, dans cette poésie pénétrante et dans ce drame qu'on ose bien qualifier d'*artificiel*, de *vide et* de *froid*, non-seulement d'observation et de connaissance du cœur humain, mais de réalité.

L'opposition n'est pas encore assez profondément marquée. Saint-Évremond, grand partisan et défenseur de Corneille, a dit un jour : « J'avoue qu'il y a eu des temps où il fallait choisir de beaux sujets et les bien traiter, il ne faut plus aujourd'hui que des caractères. » Nous touchons ici le fond du débat. « J'ai soutenu, disait-il encore, qu'il fallait faire entrer les caractères dans les sujets et non pas former la constitution des sujets après celle des caractères... et qu'enfin ce n'est pas tant la nature que la condition humaine qu'il faut représenter sur le théâtre. » Saint-Évremond a bien vu. La subordination des caractères aux sujets, voilà ce qu'on appellerait justement la formule du théâtre de Corneille, — la subordination des sujets aux caractères, voilà l'originalité du théâtre de Molière et de Racine. Corneille, comme le font ses contemporains, choisit son sujet d'abord et le choisit, selon le mot de Racine, « chargé de matière, » fécond en incidens, fertile en

épisodes, riche de péripéties. Il semble que d'abord ce soit l'originalité d'une situation qui le frappe, une ou deux scènes à faire qui s'emparent de son imagination tyranniquement, qui la dominent, qui l'obsèdent et qui, devenues ainsi le point du drame où tout doit aboutir, en distribuent, en règlent, en gouvernent l'économie. Aussi ne suis-je pas étonné qu'il ronge en quelque sorte le frein et qu'il subisse impatiemment cette loi fameuse des trois unités. Il est visible que partout il la rencontre comme une barrière aux caprices de son invention dramatique et que, s'il l'osait, s'il ne redoutait les critiques de l'abbé d'Aubignac et les *sentimens* de l'Académie, — car il les redoute, le pauvre grand homme, et lui aussi, ce qu'il veut conquérir avant tout c'est le suffrage de ses pairs, — rompant au pseudo-Aristote dont on lui impose l'autorité, il disposerait de l'action, du temps et de l'espace avec la souveraine liberté des Calderon et des Lope de Vega. Mais au contraire, de cette même loi Molière et Racine ont fait la loi intérieure de leur art. Je n'ignore pas que depuis quelques années on a prétendu voir dans les conditions matérielles de la scène et de la représention théâtrale au XVIIe siècle l'origine et l'explication de la règle des trois unités. Comme la scène même était encombrée de spectateurs « en habits de marquis, en robes de comtesses, » qui se donnaient d'étranges libertés parfois, comme les acteurs pouvaient à peine s'y mouvoir, on aurait dû renoncer à tout effet décoratif, et réduire l'action dramatique à n'être plus guère qu'une *conversation sous un lustre*. Mais on oublie que ce détestable usage ne s'introduisit au théâtre, selon toute vraisemblance, que vers 1656 ou 1657, que Corneille à cette époque en était à composer son *Œdipe*, et que *le Cid* est de 1636. A raisonner de la sorte, on en arriverait à prétendre que la liberté du drame de Shakspeare ne procède que de l'indulgence du public de son temps, et que, si le décor de *Macbeth* ou du *Roi Lear* changeait vingt ou trente fois en cinq actes, c'est qu'il y suffisait d'un écriteau portant à volonté l'inscription « ceci représente un palais » ou « ceci représente une forêt. » Conclusion en vérité d'autant plus inattendue qu'il paraît bien qu'au temps d'Élisabeth la scène anglaise, comme la scène française au temps de Louis XIV et non pas de Richelieu, ni même de Mazarin, était garnie de bancs où les élégans de l'époque « venaient faire figure. » L'une et l'autre raison, si l'on y tient, peuvent bien avoir leur valeur, mais ce sont de petites raisons. Il en est une plus générale, plus littéraire surtout, c'est que, pour peindre des caractères, il est à peine besoin des secours extérieurs, du décor, du costume, des jeux et des coups de théâtre. Si Corneille, intérieurement, a maudit plus d'une fois le pédantisme des d'Aubignac et la règle des trois unités, c'est qu'en effet, dans un système dramatique où les situations décident des caractères, les d'Aubignac sont d'impertinens censeurs et la règle devient une entrave. Mais, si Molière et Racine

ont accepté docilement cette même règle et l'ont subie sans se plaindre, c'est que précisément dans leur système le caractère décidait, engendrait, créait les situations.

La différence est si profonde que, vers les dernières années du XVIII[e] siècle, quand les novateurs, conduits par Diderot, essaieront de secouer la domination que le souvenir de Racine et de Molière exerce encore sur le théâtre français, la formule de Saint-Évremond deviendra leur mot d'ordre. Parcourez les longs commentaires explicatifs, justificatifs et laudatifs que Diderot a mis en tête de son *Fils naturel* et son *Père de famille*. « Subordonner dans tous les genres les conditions aux caractères, » tel est selon lui le progrès que le XVIII[e] siècle doit accomplir sur le siècle qui l'a précédé. « C'est aux situations à décider des caractères, » voilà ce qu'il ne cesse de proclamer sur tous les tons, ce qu'il tente de prêcher d'exemple, ce qu'il considère comme la formule d'une révolution qui renouvellera l'art dramatique. Ce sont aussi les expressions de Grimm dans sa *Correspondance*. Les situations d'abord, les caractères ensuite, et les caractères décidés par les situations. Diderot a échoué, comme on sait; Sedaine a presque réussi; quelques années plus tard, au grand dommage de la littérature et du goût, Beaumarchais a triomphé. Certes, loin de nous la pensée de comparer un seul instant ce grand et noble Corneille à quelque homme que ce soit du XVIII[e] siècle. Un poète est toujours poète et dans le XVIII[e] siècle tout entier vous chercheriez vainement l'ombre d'un poète. Il est permis toutefois d'indiquer le rapprochement. La théorie de Diderot, c'est bien la théorie de Corneille ou du moins la théorie de Saint-Évremond et de ses contemporains, un poète comme l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* étant toujours fort au-dessus et par conséquent un peu en dehors des théories. Et cette théorie, à cent ans d'intervalle, par Saint-Évremond comme par Diderot, c'est bien contre Molière et contre Racine que nous la voyons dirigée. Je n'en veux d'autre preuve que ce passage de Grimm, rompant une lance pour Sedaine : « Si l'on était curieux de se faire lapider par la canaille des beaux esprits, on leur prouverait que, sans rien diminuer de l'admiration pour le génie de Molière, *la véritable comédie n'est pas encore créée en France.* » A plus forte raison la tragédie. Examinerai-je maintenant la question de savoir quelle était, de la conception dramatique de Corneille ou de Racine, la plus voisine de la perfection? C'est une vieille querelle, une querelle oiseuse vraisemblablement et peut-être impossible à trancher. A une certaine hauteur, les règles s'évanouissent en quelque sorte, et devant la critique toutes les belles œuvres deviennent égales. C'est ici qu'il faut se souvenir de la leçon de Molière et ne pas chicaner son plaisir ou raffiner sur son émotion. Il serait puéril de mettre *Polyeucte* d'une part, *Athalie* de l'autre, et de se demander si c'est *Athalie* qu'il faut préférer à *Polyeucte* ou si c'est *Polyeucte* qu'on doit mettre au-dessus d'*Athalie*. Et puis com-

mençons d'abord par sentir et par comprendre toute la beauté de Racine et de Corneille, il sera temps alors de disserter, de peser et de donner des rangs. En attendant, c'est l'humeur, c'est le goût de chacun, ce sont nos sympathies qui décident et qui peuvent seuls décider. Tout ce qu'on peut dire, d'une manière générale, c'est que l'œuvre de Corneille, avec toutes ses imperfections de détail, est plus variée que l'œuvre de Racine, d'un effet plus soudain et plus sûr à la scène, que l'inspiration surtout en est plus haute, plus généreuse, plus élevée au-dessus de l'ordre commun et des conditions ordinaires de la vie; mais qu'il en coûte de l'avouer au sortir d'une lecture de Racine!

Je crois en avoir assez dit pour expliquer brièvement d'où sont venues ces hostilités que Racine, avec tout son génie, ne put jamais complètement réduire au silence. Entre Racine et ses ennemis, j'entends ceux qui sont dignes que l'histoire les nomme et les discute, ce n'étaient pas des questions de personnes, c'était une question de doctrine qui se débattait. C'est pourquoi les ennemis de Racine furent aussi les ennemis de Molière, comme ils furent les ennemis de Boileau. Mais Boileau, plus habile, ne mourut pas en 1673, comme Molière, il ne mourut pas en 1699, comme Racine, il vécut jusqu'en 1711, il sut durer. Il demeura debout, pour les générations nouvelles, comme le presque unique représentant du grand siècle, comme le dernier survivant de tant de grands hommes, et c'est alors qu'il conquit cette pleine autorité dont on a depuis si souvent essayé de le déposséder, mais qu'on ne lui a pas évidemment ravie, puisque de nos jours encore il se livre autour de son nom des batailles, comme s'il était encore pour nous un contemporain. C'est alors que ses jugemens prirent force de loi, qu'il vengea ses illustres amis et que, devenu l'arbitre des lettres, il continua de leur rendre après leur mort les mêmes offices, les mêmes services qu'il leur avait rendus pendant leur vie.

Que maintenant, dans ces luttes qu'il soutint, Racine n'ait pas toujours fait preuve de patience et de modération, il peut être pénible, mais il est loyal de l'avouer. On regrettera toujours, pour la dignité des lettres et l'honneur d'un grand nom, qu'il ait si cruellement et plusieurs fois maltraité Corneille, comme on regrettera toujours qu'après avoir en quelque façon débuté sous les auspices de Molière, il se soit brouillé brusquement et sans cause avec lui. Je voudrais seulement qu'on fût juste et que l'on divisât les reproches. Rappelons donc que Racine, le Racine presque inconnu dont Molière avait joué *la Thébaïde*, lui donna son *Alexandre*, et, mécontent des acteurs, le retira du Palais-Royal pour le porter à l'hôtel de Bourgogne, enlevant du même coup à la troupe de Molière la pièce et M^lle^ du Parc, sa meilleure actrice. Mais rappelons aussi que, quand *Andromaque* parut et remporta d'abord ce succès de popularité qui balança presque celui du *Cid*, Molière accueillit et joua sur son théâtre la mauvaise et très malveillante parodie

que, sous le titre de *la Folle querelle*, en fit le médiocre et très envieux Subligny. Rappelons encore la préface de *Britannicus* et celle de *Bérénice;* rappelons à l'égard de l'auteur d'*Agésilas* et d'*Attila* la vivacité d'impertinence de Racine et sa hauteur d'orgueil, mais rappelons aussi tant de mots blessans échappés à Corneille, et cette phrase, qu'il ne craignit pas de prononcer un jour en pleine Académie sur le *Germanicus* de Boursault : « qu'il ne manquait à cet ouvrage pour être achevé que de porter le nom de M. Racine. » Par malheur, on dirait que les ennemis de Racine ne sont pas tous morts avec lui. Jusque de nos jours on est volontiers injuste, injuste pour son œuvre, injuste pour sa mémoire. Et je sais tels écrivains qu'il ne faudrait pas pousser beaucoup pour qu'ils lui fissent un crime de sa conversion. Sans doute il eût mieux fait, comme cet inimitable artiste, vrai bohème du XVII^e^ siècle, franc égoïste d'ailleurs, que nous continuerons d'appeler « le bonhomme, » de ne se convertir qu'à son lit de mort, mais il crut qu'il était décent de ne pas attendre pour quitter le monde que le monde l'eût quitté. Peut-être qu'après tout ce n'est pas de quoi le honnir.

Il semblera que nous ayons, chemin faisant, oublié le livre dont nous avons mis le titre en tête de ces quelques pages. L'auteur, du moins, ne nous en fera pas le reproche. Il lui sera facile de reconnaître son bien et que nous n'avons guère fait que lui emprunter ses documens et ses idées, en appuyant sur quelques points et, je crois, en forçant un peu la note. Nous n'avons pas été plus hardi, à vrai dire, mais nous avons été moins prudent que lui. Ajoutons, pour être complet, que son livre, nouveau dans la forme, date au fond de quelques années déjà. C'était alors une thèse de doctorat, une de ces thèses comme on les aimait encore dans l'Université, que l'on choisissait de bonne heure, que l'on préparait avec amour, que l'on enrichissait à mesure des découvertes de la science ou de l'histoire. Ce n'était pas assez : si le livre réussissait, on le reprenait, on le refaisait, on le refondait, on y mettait à loisir son expérience de professeur et ses raffinemens de lettré. La thèse devenait ainsi, sur un point particulier de l'histoire littéraire, une étude que l'on n'abandonnait plus avant de l'avoir conduite à la perfection de son genre. Et l'on prenait sa place dans le cortège de quelqu'un de nos grands écrivains. M. Deltour l'a prise et ne la perdra pas. Et vraiment est-ce que cela ne valait pas bien mieux que de composer, comme celui-ci, des romans médiocres, ou comme tel autre qui nous est tombé sous la main et que nous ne nommerons pas, parce que déjà s'est-il peut-être repenti, de faire rimer *idéal* avec *Saint-Graal*, ou d'appeler Shakspeare, — dans la langue des dieux! —

**L'insaisissable Atlas aux bonds cosmopolites.**

F. BRUNETIÈRE.

LES

# COLORATIONS DE LA RÉTINE

ET LES

# PHOTOGRAPHIES DANS L'ŒIL

Il n'est guère d'année maintenant où les journaux n'annoncent que les photographies sur la rétine sont enfin découvertes. Chaque fois les imaginations s'enflamment; mais chaque fois aussi force est de reconnaître, après examen, que le but a été dépassé, et que l'*optographie* est encore à trouver. Néanmoins il y a dans les divers travaux publiés sur la matière une part certaine de vérité. C'est cette part de vérité que nous voudrions rechercher et démêler ici.

On sait que l'œil est un organe des plus complexes, constitué essentiellement par des membranes résistantes destinées à protéger les parties intérieures, à les maintenir et à conserver leur forme, par des milieux semi-liquides et solides, jouant le rôle de lentilles, destinées à concentrer les rayons lumineux, et enfin par une membrane contenant les extrémités périphériques du nerf optique sur lesquelles viennent agir ces rayons. Parmi ces parties constituantes, la rétine joue un rôle des plus importans. Cette membrane a la forme d'un segment de sphère dont la concavité regarde en avant; c'est la plus profonde des membranes de l'œil, elle est située directement en arrière de la dernière lentille oculaire; l'épaisseur en varie de 1 à 4 dixièmes de millimètre. Elle est lisse, unie, et présente une sorte de tache jaune à contours vagues, dont le centre répond à l'axe antéro-postérieur du

globe oculaire. Cette tache, due à la présence de granulations pigmentaires, ne se rencontre que chez l'homme et le singe. A sa partie centrale se trouve un petit orifice résultant de l'amincissement de la membrane. La tache jaune est la région la plus sensible de la rétine, c'est sur elle surtout que viennent tomber les rayons lumineux.

Au siècle dernier, les anatomistes se contentaient de voir dans la rétine deux couches superposées; aujourd'hui, le microscope aidant, et peut-être l'imagination, nous en voyons de cinq à douze, selon les observateurs. Parmi celles-ci, il en est une, la plus extérieure, la plus superficielle, que l'on considère comme contenant les organes terminaux du nerf optique. Ces sortes de papilles, comparables, pour les fonctions, à celles que l'on rencontre dans la peau, où elles constituent les terminaisons des nerfs de sensation tactile, portent le nom de cônes et de bâtonnets. Ce sont de petits organes en forme de cylindres et de cônes, aboutissant en dehors à la choroïde, membrane qui entoure immédiatement la rétine, en dedans à la couche rétinienne sous-jacente, par l'intermédiaire de petits filamens. Les cônes abondent dans la tache jaune, les bâtonnets occupent surtout le reste de la membrane. Les premiers ne seraient impressionnés que par les différences qualitatives de la lumière : c'est-à-dire qu'ils ne serviraient qu'à percevoir les couleurs; les derniers n'apprécieraient que les différences d'intensité. L'ensemble de ces élémens constitue la couche des bâtonnets, qui serait, directement ou indirectement, en relation avec les filets périphériques du nerf optique.

Pendant longtemps cette couche a été considérée comme étant absolument incolore chez l'homme et la plupart des animaux : la coloration pourpre que Leydig et Schultze lui avaient attribuée chez quelques vertébrés était regardée comme une exception ou une anomalie. M. J. Chatin, il y a peu de temps encore, observa cette teinte pourpre chez la *locusta viridissima*, et pensa que cette couleur pouvait se rencontrer dans toutes les rétines. Enfin, tout récemment, M. Boll, professeur à l'université de Rome, s'est vu conduit par ses expériences à la conclusion suivante : la véritable couleur de la rétine est le rouge pourpre, mais cette coloration ne se présente que dans l'obscurité; la lumière la détruit au fur et à mesure qu'elle se produit; enfin cette coloration disparaît avec la vie, ou du moins ne persiste que peu d'instans après la mort.

Les expériences de M. Boll ont été faites sur les martyrs ordinaires de la physiologie : les grenouilles et les lapins. Le procédé opératoire pour mettre en évidence la décoloration de la *pourpre visuelle* (c'est un des noms donnés à la matière colorante de la rétine) est des plus simples. Si l'on décapite un lapin, après avoir eu la précaution de le tenir d'abord une heure ou deux dans une complète obscurité,

qu'on ouvre l'œil, toujours dans l'obscurité, et qu'on le regarde alors à la lumière, la rétine est d'un beau rouge, qui s'efface rapidement. Ce qui prouve que cette décoloration n'est pas simplement la conséquence de la mort, mais le résultat de l'action de la lumière, c'est qu'elle se produit déjà chez l'animal vivant. En effet, dans les yeux de grenouilles maintenues au grand jour, la pourpre rétinienne fait généralement défaut, on ne l'observe que si l'animal a été préalablement gardé à l'obscurité. La lumière détruit donc la pourpre visuelle; mais, une fois détruite, celle-ci se régénère à mesure chez l'animal vivant. Éblouissez des grenouilles en les exposant au grand soleil, leur rétine est entièrement décolorée; maintenez-les ensuite pendant une heure ou deux à l'obscurité, leur rétine sera d'un beau rouge; c'est la preuve que la pourpre visuelle se régénère sous l'influence de l'obscurité.

Accordant un léger répit aux grenouilles, M. Boll répéta ses expériences sur des poissons, des mammifères, des amphibies, et il put se convaincre encore que ce n'est point à la mort qu'il faut attribuer la décoloration de la rétine, mais toujours à la lumière. Il suffit en effet de garder des yeux morts à l'abri de la lumière pour qu'au bout de vingt-quatre heures on retrouve la pourpre rétinienne inaltérée. Il n'est même pas besoin d'une obscurité absolue : des yeux morts conservés à une faible lumière ne se décolorent que très lentement.

L'existence de la pourpre visuelle étant ainsi mise hors de doute, il restait à déterminer la véritable nature du phénomène. On pouvait supposer, d'une part, que la coloration était due à une substance particulière, contenue dans la couche des bâtonnets; on pouvait aussi soutenir qu'elle résultait de phénomènes d'interférence que la structure des bâtonnets suffirait à expliquer. Les deux hypothèses étant également admissibles *a priori*, il a fallu recourir à des expériences très délicates pour résoudre la question. En faisant congeler la rétine, M. Boll n'a pu en détruire la couleur. Au contraire, l'éther, l'alcool, le chloroforme, la détruisent sans que pour cela le liquide employé se colore lui-même en pourpre; la matière colorante, si elle existe, ne se dissout donc pas dans le liquide comme le font certaines couleurs qui ne mordent pas sur les substances qu'elles rencontrent. Enfin on peut faire disparaître la coloration par une simple compression de la rétine. Il y avait lieu de douter de l'existence d'un pigment particulier, quand M. Kühne, professeur de physiologie à l'université d'Heidelberg, parvint à isoler la matière colorante des bâtonnets. Le liquide qui dissout le mieux le rouge rétinien est la bile de bœuf, pure et débarrassée de ses propres matières colorantes. En faisant digérer des rétines fraîches dans ce liquide, M. Kühne obtient une solution rouge-carmin que décolore la lumière. En la concentrant, on découvre un résidu constitué par la pourpre visuelle et par une substance chimique particulière, très

résistante. Ce résidu se décolore à la lumière, s'il est humide, mais non s'il est sec; la putréfaction n'en altère pas la couleur. On obtient des résultats analogues avec d'autres dissolvans : l'acide gallique, une solution de chlorate de soude au vingtième, etc.

Bien que la pourpre visuelle ait pour siège unique la rétine, il ne faut pas croire qu'elle soit répandue dans toutes les couches de cette membrane; loin de là. On ne l'a pas rencontrée chez tous les animaux; et là où elle existe, elle ne se trouve pas toujours dans la même partie de la rétine : ce sont tantôt les cônes, tantôt les bâtonnets qui la renferment. Kühne ne l'a pas trouvée dans les cônes de la grenouille, du pigeon, de la chauve-souris, de l'orvet; ceux du hibou au contraire en contenaient beaucoup. Les bâtonnets sont les dépositaires les plus habituels de la matière colorante.

Quand la rétine est une fois décolorée sur l'œil mort, il n'y a plus de régénération comme durant la vie : la pourpre visuelle ne se régénère que dans une rétine en contact avec une choroïde encore vivante.

L'action de la lumière sur la rétine est intéressante à plus d'un titre, car elle peut jeter un jour considérable sur la physiologie de la vision. Avant tout, il importe de rechercher quels sont les rayons du spectre qui exercent plus spécialement cette action. La lumière solaire décolore la rétine en quelques secondes; celle du gaz n'amène ce résultat qu'au bout d'une demi-heure environ; la flamme du sodium agit si peu que la pourpre visuelle résiste à son action pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures. Si l'on opère avec les couleurs du spectre, on observe des effets très variés. Le rouge agit très faiblement : chez le hibou, il ne décolore la rétine qu'après soixante-douze heures d'exposition; il en est de même du violet. Les couleurs qui agissent le plus sont le bleu et le jaune-vert. L'intensité des sources lumineuses employées est pour beaucoup dans les altérations produites : aussi bien y a-t-il à tenir compte de circonstances dont l'importance échappe quelquefois, mais qui peuvent modifier du tout au tout le résultat. Quoi qu'il en soit, Kühne croit pouvoir tirer de ses expériences les conclusions suivantes : toute lumière visible décompose le rouge rétinien, mais dans des temps variables, toutes choses égales d'ailleurs. Le temps dans lequel s'opère la décomposition est proportionnel à l'absorption de la lumière monochromatique. Les rayons dépourvus d'action chimique agissent peu, ou n'agissent pas du tout. En se décolorant, quelle que soit d'ailleurs la source lumineuse employée, la rétine passe par trois phases : d'abord pourpre, elle passe au jaune, de jaune elle devient blanche.

Mais le rouge rétinien, nous l'avons dit, se régénère continuellement; on peut se demander quelle est la partie de la rétine chargée de reconstituer cette substance. Selon plusieurs observateurs, le rôle prépondérant dans la formation de la pourpre rétinienne doit être attribué aux

cellules de la couche dite *couche pigmentaire*. On a en effet observé des modifications remarquables dans cette couche, selon que la coloration de la rétine avait été abolie ou non par la lumière. Après séjour à l'obscurité, cette couche se sépare facilement du reste de la membrane; au contraire, après l'action de la lumière il y a adhérence considérable entre ces deux couches. Dans le premier cas, il n'y a pas de pigment dans les interstices des bâtonnets, dans le second il y en a beaucoup. Voilà donc une relation certaine entre le pigment et la coloration rétinienne. D'autre part, M. Boll a observé que les bâtonnets prennent sous l'influence de l'acide acétique une coloration jaune d'or analogue à celle des gouttelettes huileuses que renferment les cellules du pigment rétinien. Étant donnés les rapports intimes, embryogéniques et histologiques qui existent entre ces cellules et la couche des bâtonnets, l'on a pensé immédiatement que la pourpre visuelle vient de ces cellules. D'après Kühne et Capranica, c'est décidément dans la couche pigmentaire qu'il faut chercher l'origine de la pourpre rétinienne; mais la question n'est rien moins que résolue. Toutefois il est un fait très important qui se dégage de ces expériences, et qu'il convient de noter en passant: c'est la première fois que nous voyons des modifications matérielles palpables correspondre à la transformation d'une excitation physique en courant nerveux. Sans doute nous connaissons l'anatomie des organes des sens, mais ce que nous ignorons absolument, c'est la modification physique intime, au delà de laquelle il n'y a qu'ébranlement nerveux, c'est la transformation de l'agent qui sert d'excitant au mouvement nerveux. Affirmer au delà nous paraît téméraire, et nous laissons à M. Boll toute la responsabilité de ces lignes écrites sous l'influence de l'enthousiasme : « L'action des différens agens, tels que la lumière et la couleur, les ondes acoustiques, la chaleur, les substances sapides, produit dans les organes terminaux des nerfs sensitifs certaines altérations objectives, identiques au contenu des sensations et des idées subjectives qui sont provoquées par ces altérations. »

Quoi qu'il en soit, si toutes les conditions de la production de la pourpre visuelle ne sont pas connues, il est un fait certain, c'est que la choroïde vivante est indispensable pour que la régénération se fasse. Sans doute, MM. Ewald et Kühne ont vu que des rétines décolorées par le soleil, dépourvues de couche pigmentaire, ont repris une partie de leur coloration normale après exposition à l'obscurité, et que cette propriété de régénération a subsisté plusieurs jours; sans doute la couche des bâtonnets joue un certain rôle par elle-même; mais on n'observe jamais, dans ces conditions, de régénération complète. Pour que celle-ci se fasse, il faut qu'il y ait contact de la rétine avec une choroïde vivante : aucun autre tissu de l'organisme ne jouit de ce privilège, exclusivement dévolu à cette dernière membrane.

Cette action de la choroïde est facile à mettre en évidence au moyen de l'expérience suivante. Kühne décolle les bords de la rétine, dans un œil frais, sur une certaine étendue, et, dans la cavité ainsi formée, il glisse un fragment de porcelaine quelconque, afin que le contact entre la choroïde et la rétine soit absolument impossible. Il porte alors l'œil à la lumière jusqu'à décoloration complète. Cela fait, il le reporte à l'obscurité ou à la lumière de sodium, il enlève le fragment et reconstitue le contact : au bout de quelques minutes, toute la rétine est uniformément rouge; le seul contact de la choroïde vivante avec la portion de rétine isolée a suffi pour provoquer la régénération de la coloration pourpre. On peut même procéder autrement : on détache entièrement un fragment de rétine, on le fait blanchir au soleil, sur une assiette; puis on le replace sur une choroïde encore vivante, à l'obscurité, et la pourpre visuelle se reproduit encore. Il n'y a pas là teinture de la rétine par un liquide rouge de la choroïde, car il n'y a pas de liquide de cette couleur dans la membrane en question; ce n'est pas non plus une simple action physique, puisque la choroïde morte ne provoque aucune régénération. Force nous est donc d'avouer que la cause de la régénération de la pourpre visuelle nous échappe, et, bien que nous en connaissions les conditions indispensables, nous n'en saisissons pas le mécanisme.

La physiologie de la pourpre visuelle est donc encore à faire. Nous avons vu que cette substance ne se rencontre pas chez tous les animaux, ni, chez ceux où elle se trouve, dans les mêmes parties de la rétine. Quelquefois on voit des rétines colorées, non en pourpre, mais en bleu-vert, en violet. On ne peut donc pas établir de relation positive entre l'excellence de la vue et la présence ou l'absence de la pourpre visuelle. Aussi Kühne, se posant la question de savoir si la coloration rétinienne est indispensable à la vision, est obligé de la résoudre négativement, car chez l'homme même, s'il est des sujets où on la rencontre, il en est d'autres où l'on ne peut la trouver. Que la pourpre visuelle joue un rôle dans l'acte de la vision et qu'elle ait son importance dans la physiologie de l'œil, c'est vraisemblable; mais quel rôle, quelle importance, nous ne saurions le dire. En résumé, un fait essentiel se dégage des recherches de Boll, de Kühne et des autres observateurs, c'est qu'à l'état vivant, la rétine colorée en rouge est continuellement décolorée par la lumière, qu'après la mort elle peut se décolorer encore, mais non reprendre sa teinte normale.

En considérant ces résultats obtenus, l'on a pensé que l'optographie était découverte, et que dès lors la justice se trouvait en possession d'un instrument aussi formidable que nouveau, puisque les yeux des victimes devaient présenter, à moins de circonstances particulières, la photographie de leur bourreau et du théâtre du crime. Cette application des expériences précédentes mérite, par son intérêt pratique,

de nous arrêter un instant; cherchons donc quelle part de vérité elle comporte.

Grâce à la présence de l'iris, sorte de diaphragme percé à son centre d'une ouverture circulaire, l'œil se trouve être une chambre noire sur le fond de laquelle viennent se peindre les objets extérieurs. Les rayons émanés des parties claires d'un objet décolorent les parties de la rétine qu'ils frappent; aux parties moins éclairées correspondent dans l'œil des régions décolorées plus faiblement, et les parties sombres sont indiquées par des régions qui ont gardé leur couleur foncée. En somme, l'image de l'objet sera reproduite sur la rétine, qui en présentera pour ainsi dire une épreuve *positive*.

Mais une objection se présente dès l'abord. La rétine est décolorée par la lumière, soit; mais dès que l'obscurité survient, même relative, la pourpre visuelle reparaît; comment fixer l'image qui s'est momentanément produite? Dans l'œil normal, il y a compensation continue entre la fonction purpurogène de la rétine et l'action décolorante de la lumière. Pour obtenir un *optogramme,* il faut au contraire que cette compensation cesse et que la décoloration proportionnelle puisse être fixée.

S'appuyant sur le fait que l'action purpurogène de la rétine s'éteint peu après la mort, Kühne opéra sur des yeux fraîchement extirpés, ainsi que l'indiquait la théorie. Il immobilisa des yeux frais dans une position déterminée, devant des objets quelconques, pensant que les images se formeraient au fond de l'œil comme d'habitude, que la décoloration proportionnelle aurait lieu et que les parties décolorées resteraient dans cet état : il n'y aurait plus qu'à fixer la photographie ainsi obtenue. Toutes les expériences faites dans ces conditions échouèrent. Sans doute l'on voyait sur la rétine une tache blanchâtre représentant la forme et la grandeur relative de l'objet: l'expérience réussissait dans ce qu'elle a d'essentiel, mais les images obtenues avaient des contours vagues et indéterminés.

La cause de cet insuccès paraissait résider surtout dans l'opacité que produit la mort dans la rétine des mammifères. On pouvait échapper à cette circonstance fâcheuse en opérant sur les yeux vivans. Mais ici nouvel obstacle; la pourpre se régénérait, et l'image ne pouvait se fixer. Néanmoins Kühne tenta l'expérience et obtint des résultats inespérés. Un animal vivant fut immobilisé devant une ouverture carrée pratiquée dans un volet de fenêtre. L'animal fut d'abord recouvert d'un drap noir pour que la pourpre visuelle pût se régénérer en entier; pendant trois minutes, ses yeux subirent l'impression lumineuse, après quoi il fut décapité. Un œil fut rapidement extirpé à la lumière du sodium et plongé dans une solution d'alun. L'autre, deux minutes après la mort, fut traité de même; seulement le globe oculaire fut laissé en place. Le lendemain l'on détacha les deux rétines, et l'on aperçut fort

bien une image carrée dans chacune d'elles, représentant l'ouverture lumineuse, et mieux accentuée dans le second œil que dans le premier. Mais à la lumière toute image disparut, car les rayons lumineux conservent toujours leur propriété décolorante.

Encouragé par ces succès, Kühne entreprit de photographier des objets plus compliqués. Il fixa un lapin vivant de telle sorte que ses yeux regardaient une fenêtre ou un châssis vitré, et le laissa pendant trois minutes dans cette position. L'animal fut décapité, l'un des yeux mis dans de l'alun; il ne présentait à ce moment aucune image. L'autre œil, laissé en place, fut traité aussi par l'alun, quelque temps après la mort. Après vingt-quatre heures de séjour dans la solution, le premier œil ne présentait rien qu'une tache blanchâtre; le second œil, au contraire, présentait l'image parfaite de la fenêtre qu'on avait voulu photographier. Ce résultat devait être attendu, car l'on sait que la première condition de la formation des optogrammes est la non-compensation de l'action de la lumière par la fonction purpurogène de la rétine.

Mais les conditions où se sont faites ces expériences sont des conditions artificiellement réalisées. L'optographie ne serait donc qu'une expérience de laboratoire? Néanmoins Kühne a voulu pousser plus loin ses recherches et savoir si un œil mort, resté en place, exposé au jour, peut recevoir la photographie des objets vers lesquels il est dirigé. Les conditions dans lesquelles se feront ces phographies, s'il s'en fait, seront absolument réalisables dans la pratique journalière. Une tête de lapin, fraîchement coupée, fut exposée pendant dix minutes au milieu d'un laboratoire éclairé où le jour pénétrait librement, et dirigée vers une fenêtre. L'œil fut traité par l'alun comme d'habitude, et lorsque la rétine fut mise à découvert, l'image était parfaitement dessinée. L'expérience est des plus concluantes : l'optographie existe. Kühne ne doute pas de la possibilité d'obtenir des photographies plus compliquées, des paysages, et des portraits. La chose serait possible, en tout cas, une négation serait trop absolue.

Il y a certainement des difficultés à vaincre et des problèmes à résoudre avant que l'on puisse compter sur des optogrammes obtenues en dehors de l'expérimentation des laboratoires : l'on ne saurait nier toutefois qu'un grand progrès ait été réalisé. Jusqu'où la science ira-t-elle dans cette voie? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Henry de Varigny.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1879.

Au moment où s'agitent encore à Versailles tant de questions pressantes dont la solution peut décider de la paix intérieure de la France et peut-être de l'avenir des institutions nouvelles, ce qu'il y aurait de mieux à faire pour les politiques du jour ce serait de lire, de méditer ces discours de M. Thiers recueillis par un sentiment de fidélité à une grande mémoire. Rien de plus lumineux, rien de plus attrayant que cette vive et familière éloquence, telle qu'elle apparaît dans la publication que le zèle éclairé de M. Calmon vient d'inaugurer.

Ces discours sont d'un autre temps, il est vrai, ils ne représentent encore que la première partie de la carrière parlementaire de M. Thiers; ils ne dépassent pas pour le moment les derniers mois de 1836 : ils ne sont pas moins instructifs et moins saisissans. C'est le début d'un homme qui dès son entrée en scène se dévoile tout entier avec sa raison pénétrante, sa vivacité impétueuse, son esprit pratique et ses allures décidées, d'un homme qui, après avoir été un des premiers soldats de la parole sous la monarchie constitutionnelle, devait avoir au déclin de sa vie l'étrange fortune de contribuer plus que tout autre à accréditer, à rendre possible la république. Ce temps où apparaît M. Thiers est aussi un moment de luttes ardentes où une révolution accomplie de la veille cherche à se fixer, où un régime nouveau, né d'une grande commotion populaire, est occupé chaque jour à se disputer aux factions, à régulariser sa marche, à imposer aux partis déchaînés la paix intérieure et extérieure, par un système de modération. Le temps et l'homme revivent dans ces discours, qui semblent traiter des affaires d'autrefois et que tous les matins, avant de partir pour Versailles, députés ou ministres d'aujourd'hui pourraient certes relire avec fruit. Ils

y trouveraient d'abord une grâce d'éloquence et de bon sens qu'ils ne sont pas exposés à rencontrer tous les jours sur leur chemin; ils y trouveraient aussi mille lumières, mille règles de conduite, l'art d'éviter les écueils et de discerner les choses possibles. Ils apprendraient par cette lecture à quel prix les gouvernemens nouveaux se fondent, quels prodiges de raison et d'habileté prévoyante sont nécessaires en certains momens pour remettre l'ordre dans une société troublée, comment la politique conservatrice est encore la seule manière de sauvegarder les garanties libérales.

A cette œuvre de vigoureuse sagesse qui a paru un moment accomplie par le gouvernement de 1830 et dont l'énergique Casimir Perier, ce premier consul civil, avait donné le signal, M. Thiers est un des plus actifs de la génération nouvelle. Il est dès le début un des premiers dans un temps où il y a le duc de Broglie, M. Molé, M. Guizot, M. Royer-Collard, Dupin, Odilon Barrot, et où, par une bizarrerie qui semble une ironie amère aujourd'hui, on disait déjà que les hommes manquaient. M. Thiers est un des premiers par la parole comme par l'action, et il était certes lui-même la preuve vivante que les hommes ne manquaient pas à l'œuvre de salutaire préservation. Lieutenant de Casimir Perier dans le parlement, ministre après lui avec le duc de Broglie, avec M. Guizot, il est toujours sur la brèche. Il y a dans ces premiers discours d'autrefois deux sentimens qui reviennent sans cesse et qui sont certes d'une frappante vérité encore aujourd'hui. Fils de la société nouvelle et ancien adversaire de la restauration, élevé au pouvoir par la révolution de 1830, il n'entendait nullement renier son origine, ses opinions, ses traditions; mais en même temps, avec son instinct de gouvernement, il avait été un des plus prompts à comprendre qu'une révolution victorieuse qui ne sait pas se modérer et se conduire est une révolution fatalement condamnée, qu'un régime nouveau qui ne sait pas résister aux emportemens de ses partisans eux-mêmes est un régime perdu d'avance. Il le pensait et il le répétait sans hésiter, sans se laisser intimider par la violence des attaques, défiant au besoin ses adversaires, revendiquant tout haut le nom de ministre de résistance. Il se déclarait le fils reconnaissant de la révolution française, le partisan résolu des changemens de 1830, et il en avait certes le droit plus que tout autre; « mais à côté de cela, ajoutait-il, il est au fond de mon âme une conviction tout aussi profonde, tout aussi solennelle : c'est que le jour où la révolution était victorieuse, il fallait avoir le courage de l'arrêter et de résister, car je suis convaincu que toutes les révolutions n'ont péri que pour avoir été dépassées... Eh bien ! je ne veux pas de surprise, je veux que la chambre sache, ainsi que le pays, que je suis ministre du gouvernement de juillet pour résister à la révolution quand elle s'égare. Je ne saurais rem-

plir ma mission à d'autres conditions... Si je me trompe, que l'on imite ma franchise ; que l'on vienne dire qu'il ne faut pas résister à la révolution qui s'égare, qu'il ne faut pas chercher à arrêter le char lancé avec toute sa rapidité, qu'il faut le laisser se précipiter dans l'abîme!.. Pour nous, nous sommes les ministres de la résistance... » Il s'exprimait ainsi en 1834, et aux propositions d'amnistie dont on cherchait à l'embarrasser, il répondait en faisant remarquer spirituellement que c'était fort bien d'être généreux, mais qu'en parlant d'amnistie on avait toujours des trésors d'indulgence pour ceux qui attaquaient les lois, et on avait l'air de vouloir amnistier ceux qui les défendaient. Il revendiquait hautement sa responsabilité dans les répressions nécessaires, et en refusant de subir la loi des minorités turbulentes, il savait bien qu'il répondait à l'instinct de la masse du pays.

Il y a dans les discours de la jeunesse de M. Thiers un autre sentiment très vif et toujours juste : c'est que le régime parlementaire ne vit pas d'incohérences et de fantaisies, c'est que pour garantir la sincérité, l'efficacité de ce régime il faut une politique clairement définie, un ministère sérieux pour pratiquer cette politique, et une majorité réelle pour soutenir ce ministère. Aussi M. Thiers ne voulait-il pas dès lors et n'a-t-il jamais voulu d'un pouvoir marchandé ou toléré; il a été toute sa vie l'homme le plus prompt aux démissions et aux abdications : il l'a bien prouvé depuis! Il n'entendait ni braver, ni violenter les chambres; il tenait tout simplement à sauvegarder la dignité du gouvernement, l'intégrité de ses prérogatives. Il demandait la netteté, et lorsque par subterfuge on essayait de glisser quelque amendement qui semblait inoffensif, mais qu'on n'aurait pas manqué le lendemain de représenter comme un échec pour le gouvernement, il disait avec vivacité : « Non, non, je comprends qu'on veuille renverser un ministère, mais qu'on veuille l'affaiblir sans le renverser, voilà ce que je ne comprends dans aucun gouvernement. Nous n'y pouvons pas consentir... On doit, dans le gouvernement représentatif, souhaiter qu'il y ait un ministère le meilleur possible. Il faut, si le ministère n'est pas bon, le renverser. Quand il y est, on ne doit pas l'affaiblir, le pays n'y peut rien gagner... » Et un autre jour, pressant la chambre de se prononcer nettement, sans détour, il ajoutait : « Quand un ministère est mis en doute, croyez-vous qu'il puisse traiter avantageusement avec les cabinets étrangers? croyez-vous qu'on donne sa confiance à des ministres qui vont passer?.. On parle d'améliorations matérielles! Quel est le ministre qui, ayant en perspective une retraite prochaine, peut concevoir des vues utiles et lointaines?.. » M. Thiers, mieux que tout autre, savait le pouvoir de l'esprit de division dans les chambres, l'influence dissolvante des prétentions et des fantaisies individuelles, l'hésitation de beaucoup d'hommes improvisés législateurs à écouter la simple rai-

son, à reconnaître les plus évidentes nécessités, et il se laissait aller à dire avec une bonhomie piquante : « Un homme de gouvernement doit avoir du bon sens, c'est la première qualité politique, et quand on a le bonheur d'en avoir, il faut une seconde qualité, c'est le courage de montrer qu'on en a. *Dans les temps où nous vivons, ce que je dis a une grande portée.* Il ne manque pas de gens de bon sens, cela n'est pas si rare, puisqu'on l'appelle le sens commun. Ce dont nous manquons, c'est de gens qui osent prouver qu'ils en ont. » Oui, assurément, ces paroles avaient une « grande portée, » comme tout ce que disait M. Thiers sur les majorités incohérentes, sur les ministères qui se laissent affaiblir, faute de décision, sur les mouvemens politiques qui tendent à dépasser le but, et la meilleure preuve que ces paroles avaient une « grande portée, » c'est qu'elles sont toujours vraies. Dans ces vieux discours, il y a comme une lumière qui se dégage et éclaire les affaires présentes.

Les circonstances peuvent changer en effet, l'essence des choses ne change pas autant qu'on le croit. Aujourd'hui comme autrefois il s'agit d'un grand mouvement politique à fixer dans ses vraies limites, d'un gouvernement à fonder, de tout un ordre nouveau à inaugurer dans des conditions rassurantes pour le pays, et il ne faut pas s'y tromper, l'œuvre n'est pas plus facile aujourd'hui qu'il y a plus de quarante ans; elle s'est compliquée au contraire de toutes les révolutions qui se sont succédé depuis près d'un demi-siècle et qui ont laissé des traces douloureuses dans notre histoire. A l'heure qu'il est, à ce moment où le régime républicain semble arrivé à une sorte de pleine possession de lui-même, le problème reste peut-être plus difficile que jamais. Les nouveaux satisfaits de la république, car la république a déjà ses satisfaits comme tous les régimes, n'ont pu pardonner, il y a quelques jours, à M. le ministre de l'intérieur d'avoir osé avouer qu'il y avait dans les esprits une certaine disposition au malaise, à une vague inquiétude, que rien ne justifiait et qui n'existait pas moins. Ils se sont récriés aussitôt en protestant qu'il n'y avait jamais eu un régime plus puissant et plus fort que celui qui est définitivement constitué depuis un mois. C'est possible, et peut-être les deux assertions, celle de M. le ministre de l'intérieur et celle de ses contradicteurs ne sont point absolument inconciliables. A la vérité, au premier aspect, cette situation qui a été créée a une certaine force; elle a en sa faveur la légalité, l'accord au moins apparent des pouvoirs réguliers, la bonne volonté du pays qui ne demande qu'à être dirigé et protégé dans son repos, dans ses intérêts. Ce n'est point dans tous les cas le caractère de M. le président de la république qui serait la faiblesse du nouveau régime et inspirerait de la défiance. Le ministère lui-même tel qu'il existe, avec des hommes comme M. Waddington, M. Léon Say, offre des garanties de prudente modération. Il y a donc des élémens de sécurité si on le veut. Et cependant M. le

ministre de l'intérieur ne se trompait pas en dévoilant un mal qu'il atténuait, loin de l'exagérer. Il est évident que cette situation extérieurement régulière, suffisamment forte ou réputée telle, reste à travers tout aussi incertaine que laborieuse, si bien qu'on en est encore à se demander incessamment si on touche à quelque crise ministérielle, à quelque crise de gouvernement, à quelque explosion nouvelle de l'imprévu.

A quoi tient ce phénomène singulier dont tout le monde est frappé, excepté les optimistes disposés à trouver que tout est pour le mieux depuis qu'ils se croient assurés du triomphe de leurs idées ou de leurs rêves? A quoi tient ce malaise intime dans une situation qui n'a sans doute rien d'immédiatement menaçant? C'est que toutes les illusions des partis ne peuvent déguiser la vérité des choses et que précisément ces conditions que réclamait M. Thiers pour la marche d'un régime régulier sont loin d'être réalisées de façon à dissiper toutes les inquiétudes; c'est qu'il n'y a dans le parlement, tout au moins dans la chambre des députés, qu'une majorité confuse et mobile, livrée presque sans défense à toutes les excitations, à toutes les surprises, et que le ministère à son tour, si bien intentionné qu'il soit, ne peut éviter des concessions ou des réticences qui l'affaiblissent; c'est que cette république que M. Thiers a fait accepter en lui donnant son esprit et sa politique, qui a son symbole et sa loi dans une constitution modérée, semble arrivée au point où elle pourrait d'un instant à l'autre changer de caractère, au risque de rallumer les conflits, de retomber dans les agitations. C'est qu'enfin depuis un mois toutes les prétentions et toutes les fantaisies sont à l'œuvre, multipliant les incidens pénibles, embarrassant ce gouvernement nouveau, dont on vante la force, de toutes ces questions importunes dont la solution, fût-elle favorable, risque désormais d'être trop laborieusement conquise pour dégager la situation de tous les nuages.

On en a du moins fini pour le moment avec l'amnistie à la chambre des députés et on va en finir d'ici à peu au sénat par le vote de l'acte concerté entre le ministère et les commissions parlementaires. C'est là assurément une de ces questions qu'on aurait pu épargner au gouvernement nouveau et à la république elle-même, qui ne répondent ni à un mouvement d'opinion, ni à une nécessité des choses, qui ne sont au contraire qu'un embarras ou une expression du trouble des idées. Quelles raisons sérieuses ont pu produire les partisans de l'amnistie, ceux qui auraient voulu une amnistie entière et complète? On a eu beau faire, la discussion qui s'est engagée dans la chambre des députés n'a révélé rien de nouveau. Les défenseurs de l'amnistie plénière, M. Louis Blanc, M. Clémenceau, n'ont pas réussi à relever la cause qu'ils soutenaient, à lui donner le caractère d'un de

ces actes faits pour saisir et intéresser l'opinion. Vainement on a essayé de faire intervenir le pays comme un inspirateur souverain de clémence universelle et d'oubli; le pays est visiblement resté indifférent et froid, il n'avait rien demandé, pas même les mesures partielles qui ont été soumises aux chambres. On parle d'un apaisement nécessaire dans l'intérêt de la république, sans prendre garde qu'en apaisant les uns on risque de troubler les autres, et que la république elle-même n'a rien à gagner à se laisser soupçonner d'indulgence ou de faiblesse pour des crimes qui l'ont compromise. Au lieu d'apaiser on ne réussit qu'à inquiéter, à réveiller des souvenirs irritans, et toutes ces propositions d'amnistie, ces motions prétendues pacificatrices ne sont peut-être pas étrangères à ce malaise que signalait l'autre jour M. le ministre de l'intérieur. M. Louis Blanc, par un artifice oratoire, a cru embarrasser le gouvernement en l'accablant du souvenir de toutes les amnisties passées, même de l'amnistie proclamée par Bonaparte au début du consulat à vie. Franchement quelle analogie y a-t-il entre la situation telle qu'elle existait à l'issue de cette révolution française qui avait été une guerre, la guerre de deux sociétés, et la sinistre sédition des malfaiteurs qui ont profité de la plus grande misère nationale pour s'abattre sur Paris, pour le ravager et l'incendier en 1871? Et puis M. Louis Blanc serait-il disposé à laisser au gouvernement de la république toutes les armes que le pouvoir consulaire gardait dans ses mains, et l'omnipotence administrative partout présente dans le silence universel, et la surveillance de haute police s'exerçant sans contrôle, et l'autorité discrétionnaire sur ceux qui rentraient, et même la faculté de retenir ou de rendre les biens dont les émigrés avaient été dépouillés? Napoléon, dans l'éclat d'une puissance irrésistible et visant déjà à l'empire, accomplissait un acte par lequel il comptait clore à son profit la révolution en ralliant à son pouvoir la plus grande partie de l'ancienne société française par la paix civile, par la paix religieuse, par la restitution éventuelle des propriétés confisquées. Quel rapport peut-il y avoir entre l'amnistie consulaire et ce qui existe, ce qui est possible aujourd'hui?

La vérité est qu'on a cédé à de dangereux engagemens, à la pression de vieilles et compromettantes solidarités. On a cru le moment venu de tenter un grand coup, d'enlever sinon une réhabilitation de la commune, on l'a nié, du moins une sorte de désaveu des répressions de 1871, un acte de réparation qui eût été représenté bientôt comme une revanche. Le gouvernement a résisté, et, appuyé sur le sentiment évident du pays, sur une partie considérable du parlement, il a pu résister avec succès; mais en même temps il a craint de pousser trop loin ce succès, il a voulu tout au moins désarmer l'extrême gauche par certaines concessions; le ministère nouveau s'est cru obligé de faire un peu plus que ne proposait le projet préparé par M. Dufaure, et il en

est résulté cette loi d'amnistie partielle sur laquelle on a fini par s'entendre tant bien que mal, qui garde nécessairement un caractère assez équivoque. Pour une mesure d'humanité, la grâce suffisait, l'amnistie était de trop; pour un acte politique, c'était insuffisant et dangereux. Le ministère lui-même ne s'y est point mépris. Il savait qu'il dépassait sa propre politique aussi bien que la pensée du pays en prononçant ce mot d'amnistie. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'a rien négligé pour atténuer l'inévitable équivoque; il n'a pas déguisé qu'il croyait être allé bien loin, qu'il avait peut-être fait une œuvre bizarre, et en avouant sans subterfuge les défectuosités juridiques de ses combinaisons, M. le garde des sceaux a tenu du moins à définir, à limiter la portée des propositions qu'il a acceptées; il l'a fait avec une chaude et courageuse éloquence, mettant son honneur à imprimer une flétrissure nouvelle à l'insurrection de 1871, en laissant à la commune le caractère indélébile d'un crime de trahison nationale. M. Le Royer, qui a été le vrai vainqueur de cette discussion, n'a point hésité à avouer que ce qu'il demandait avant tout c'était une marque de confiance politique, et le seul avantage de cette loi qui a été votée par la chambre des députés, qui va être sanctionnée par le sénat, c'est d'en finir avec cette question de l'amnistie, dont les passions de parti ont seules pu faire un embarras sérieux. Le ministère peut se considérer comme délivré de ce côté. Qu'en sera-t-il maintenant de cette autre affaire de la mise en accusation des ministres du 16 mai, soulevée et prolongée avec aussi peu d'à-propos, avec aussi peu de raison politique?

Rien n'est encore décidé sur ce point, à ce qu'il paraît. La commission parlementaire chargée depuis deux ans de recueillir les petits papiers de la grande enquête n'a pas eu jusqu'ici le temps de se prononcer, de dire le secret de ses délibérations et de son rapport qui doivent étonner le monde. La commission doit entendre M. le président du conseil, M. le garde des sceaux, M. le ministre de l'intérieur, dont l'opinion n'est certes pas douteuse. Les membres du cabinet ne peuvent qu'être des conseillers utiles et opportuns pour ces politiques des accusations à outrance qui ne trouvent rien de mieux que de laisser traîner dans nos affaires cette menace d'un procès plein de périls et d'irritantes péripéties. Ils ne peuvent que faire remarquer à ces juges incorruptibles ce qu'il y a d'étrange à parler sans cesse d'apaisement quand il s'agit de la commune et à montrer un tel acharnement contre des ministres qui après tout, quelles qu'aient été leurs erreurs, ont quitté le pouvoir devant la manifestation souveraine d'un scrutin solennel et décisif. Les ministres, d'autant plus désintéressés qu'ils sont décidés d'avance à ne point s'associer à une semblable entreprise, les ministres ne pourront que montrer à la commission le dangereux effet de ce malencontreux procès au dehors, le retentissement qu'il va avoir dans le pays, les

passions qu'il remettra en présence, les conflits qu'il ravivera peut-être, la crise qu'il rouvrira certainement. Car enfin il n'y a pas à s'y tromper ce serait une crise ouverte au moins pour plusieurs mois, et la première difficulté serait de savoir comment l'affaire s'engagerait, comment elle serait instruite. Jusqu'ici il y a eu une enquête; mais c'est une enquête toute politique, électorale, poursuivie plus ou moins correctement en dehors des usages et sans les garanties d'une justice régulière. Le jour où le sénat serait légalement saisi par une mise en accusation formelle, il aurait à son tour à recommencer une véritable instruction judiciaire; il aurait des témoins à faire comparaître, des documens sans nombre à recueillir, à apprécier, la vérité à ressaisir à travers les commérages que suscitent les luttes d'élections, les rivalités locales, les compétitions personnelles; il aurait à batailler sur les interprétations plus ou moins abusives qu'on a pu donner à des décrets, des circulaires, des lois contradictoires. Et c'est gratuitement, sans un intérêt évident, supérieur, qu'on irait s'engager dans ce fourré où l'on cheminerait entre la violence et le ridicule, au risque d'une crise ministérielle inévitable, peut-être d'une crise de gouvernement!

Il n'y a qu'une chose évidente, c'est que cette affaire a déjà trop duré. Le vrai jugement du 16 mai, c'est le pays qui l'a prononcé; c'est tout ce qui est arrivé depuis près d'un an, c'est cette série d'élections et d'incidens qui ont transformé tous les pouvoirs, modifié absolument la situation. Revenir aujourd'hui sur tout cela par une sorte d'acharnement de parti, ce ne serait plus qu'une dangereuse superfluité. Vainement désormais on se donnerait des airs de juges, on n'a plus devant soi des accusés, on n'a que des adversaires politiques qu'on peut combattre, si l'on veut, avec des armes politiques. Il faut en prendre son parti, et si l'on veut voir les choses avec quelque sang-froid, il n'y a plus même à se donner la maigre consolation d'un débat parlementaire rétrospectif qu'on dénouerait, comme on le dit, par un ordre du jour de flétrissure. On serait bien avancé! A quoi cela servirait-il? Des votes de flétrissure, il y en a eu dans tous les temps, sous l'influence de quelque exaspération de parti. Quelle était la sanction de ces représailles bruyantes, de ces violences de langage? Quel en a été le plus souvent le résultat? Les votes de flétrissure parlementaire n'ont jamais flétri ceux qui avaient à les subir; ils ont quelquefois pesé moralement sur ceux qui les avaient provoqués ou qui s'y étaient trop complaisamment associés. Franchement, renouveler de ces votes sans portée pour le plaisir de mettre encore une fois sur la sellette ce qui n'est plus, serait-ce sérieux? Est-ce de la prudence politique? Et qu'on le remarque bien : il en est ainsi de toutes ces questions qu'on soulève, qu'on agite avec une ardeur factice et à l'aide desquelles on affaiblit tout, on tient tout en échec.

Question de l'amnistie, question de la mise en accusation du 16 mai, question du retour des chambres au Palais-Bourbon et au Luxembourg, pressions exercées sur le gouvernement, prétentions agitatrices du conseil municipal de Paris, enquête sur la préfecture de police, c'est avec tout cela qu'on crée cette atmosphère troublée, cette incertitude, ce malaise qu'on a reproché à M. de Marcère d'avoir constaté. Il faut évidemment en finir avec ces confusions, et le ministère s'honorerait en prenant une sérieuse initiative, en montrant aux chambres le danger des incohérences parlementaires, en se rendant compte à lui-même de la nécessité d'une politique précise et résolue. Cette nécessité le ministère la sent, et il doit la faire sentir autour de lui. Il n'y a plus de temps à perdre pour redresser une situation qui, si elle se prolongeait, deviendrait désastreuse et stérile, d'autant plus désastreuse que sous toutes les formes les intérêts publics sont pressans. Il y a les relations commerciales de la France à régler; il y a la réorganisation de l'armée à poursuivre et à conduire jusqu'au bout, en dehors de toutes ces pressions de parti auxquelles M. le ministre de la guerre n'est vraiment pas tenu de se soumettre; il y a les questions les plus graves qui sont la juste préoccupation de M. le ministre des finances et qui ne peuvent être résolues dans des conditions incertaines. Que le ministère ne craigne pas d'agir avec décision, d'aller droit aux difficultés, il sera certainement soutenu. Si on ne se décide pas sans plus de retard à revenir aux affaires sérieuses, on aura beau triompher, proclamer la république définitive et éternelle, on n'aura rien fait. Il n'y a de gouvernemens durables et définitifs que ceux qui savent gagner la confiance du pays par leur sagesse et assurer à tous les intérêts nationaux la protection d'une vigilance active et féconde.

Ce monde d'aujourd'hui aux destinées si incertaines ne vit pas seulement de politique, de guerres qu'on dit civilisatrices, d'agitations diplomatiques ou parlementaires, il vit aussi par l'esprit, par les arts, par toutes les cultures libérales, et, si affairé qu'il soit, il se sent particulièrement atteint lorsqu'il voit disparaître ceux qui sont le mieux faits pour représenter l'esprit avec honneur. En peu de jours les lettres françaises viennent d'avoir leurs deuils successifs; elles ont perdu coup sur coup deux hommes, deux écrivains d'élite, dont l'un du moins semblait promis à une plus longue existence. A peine M. Silvestre de Sacy venait-il de succomber à un mal que l'âge rendait implacable, une mort soudaine, inattendue, nous a enlevé en un instant un de nos plus anciens, un de nos plus chers compagnons de travail à cette *Revue*, M. Saint-René Taillandier. L'un et l'autre honoraient notre pays par le talent autant que par l'aimable droiture du cœur et du caractère; l'un et l'autre ont eu la carrière la mieux remplie, et en cessant de vivre, ils emportent l'estime aussi bien que la sympathie douloureuse de leurs

contemporains. M. de Sacy était, quant à lui, de cette forte et brillante génération d'autrefois qui a été mêlée à tout, à la politique comme à la littérature, depuis plus d'un demi-siècle. Il avait commencé sous la restauration, il avait débuté dans les grandes luttes libérales du temps avec l'ami de sa jeunesse, Saint-Marc Girardin; il avait été sous la monarchie de juillet un des plus infatigables polémistes, un des plus habiles défenseurs du régime nouveau. Dégoûté et détaché depuis de la politique trop fertile en mécomptes, il s'était réfugié dans les lettres, sa première et invariable passion. Les lettres, il les aimait pour elles-mêmes, en vrai raffiné, et, pour être moins exposé à se tromper, il avait fini par se rattacher à ce qu'il y a de plus auguste, aux plus hautes traditions, à Cicéron dans l'antiquité, au XVIIe siècle, à Bossuet, à Bourdaloue, à Mme de Sévigné, à Fénelon. Il n'était insensible ni aux conquêtes libérales du siècle, ni au talent chez ses contemporains, il avait son monde préféré où il aimait à vivre; il s'y tenait sans effort, ou s'il en sortait, c'était pour y rentrer aussitôt, et dans tout ce qu'il a écrit sur cette littérature ancienne, il mettait autant de feu que de sûreté et de goût. Il est mort avec son culte pour les lettres, pour les livres, pour la vie de famille.

M. de Sacy du moins était arrivé à un grand âge. Atteint d'une maladie qu'il savait inexorable, dont il pouvait suivre les progrès, il a vu venir la mort avec la sérénité d'une âme religieuse, et peu avant sa fin il s'est plu à transmettre à l'Académie française, dont il était depuis longtemps, qu'il appelait sa seconde famille, d'émouvans adieux. M. Saint-René Taillandier au contraire a été frappé à l'improviste, dans un âge bien moins avancé, dans toute la maturité, dans le plein essor de l'esprit; il a été enlevé en un quart d'heure, lorsque tout semblait lui promettre encore de longues années de vie et des succès dignes de son talent. M. Saint-René Taillandier laisse assurément, lui aussi, le souvenir de la plus honnête et la plus studieuse carrière. Il n'a jamais rien dû aux hasards de la politique, et s'il s'est trouvé un instant en 1870-1871 secrétaire général du ministère de l'intruction publique, il n'a été à ce poste que pour être à l'épreuve et à la peine pendant le siège de Paris et pendant les tristes mois qui ont suivi.

La vie de M. Saint-René Taillandier a été une vie d'étude et de travail. Elle s'est passée tout entière, depuis les premières années de sa jeunesse, dans le haut enseignement, à Strasbourg, à Montpellier, puis à la Sorbonne. Cette vie littéraire, nous pouvons bien le dire avec l'émotion d'une amitié contristée, elle s'est passée aussi dans cette *Revue* dont l'éminent écrivain a été un des collaborateurs les plus assidus et les plus fidèles. Il est entré ici pour la première fois il y a plus de trente-cinq ans, et il y est resté jusqu'au bout, jusqu'à la dernière heure, puisqu'il y a quinze jours à peine, il écrivait sur M. de La-

prade des pages qui aujourd'hui semblent porter comme un reflet de la mort. M. Saint-René Taillandier a été un des écrivains de notre temps qui ont le plus contribué à initier la France aux travaux et à la littérature de l'Allemagne. Avec la loyauté de son esprit, il rêvait entre les deux nations une sorte d'alliance intellectuelle! Mais ce n'est là qu'un épisode pour cette intelligence sérieuse et active qui s'est appliquée tour à tour à débrouiller les annales obscures de la Serbie, à raviver l'image du maréchal de Saxe, à étudier avec une curiosité sympathique toutes les littératures, à commencer par celle de la France.

L'œuvre de M. Saint-René Taillandier est immense : elle touche à tous les domaines de la pensée, à tous les pays. Rien n'était étranger à cet infatigable travailleur qui connaissait familièrement presque toutes les langues, qui s'intéressait à tout, et dans tout ce qu'il faisait, dans sa critique comme dans ses études d'histoire, de philosophie ou de religion, il portait un esprit à la fois sincèrement croyant et sincèrement libéral, un savoir étendu, un jugement sûr et conciliant. Le talent de l'écrivain chez lui se ressentait de la droiture et de la dignité du caractère. Nous l'avons vu dans des momens difficiles, aux premiers temps de l'empire, opposant une fermeté courageuse et douce à toutes les pressions, restant auprès de nous malgré des menaces qui s'adressaient au professeur, gardant une indépendance dont il a usé parfois dans ces dures années pour rendre hommage à des exilés. C'était en tout un homme de bien sachant bien dire, et à tous ces mérites, honneur de sa carrière, il joignait le bonheur, prix de la sagesse et de la modération, un bonheur qui n'a été pour la première fois interrompu que par cette mort prématurée. M. Saint-René Taillandier était de l'Académie française comme M. de Sacy; comme lui il était de ceux qui représentent les lettres françaises, ces lettres sérieuses qui en dépit de tout vivent encore, qui restent l'objet du culte des esprits bien faits, et qui plus d'une fois dans l'histoire ont reconquis pour la France le prestige, l'ascendant compromis par la guerre ou par la politique.

CH. DE MAZADE.

---

# ESSAIS ET NOTICES.

—

*La Monnaie dans l'antiquité*, par M. François Lenormant, 2 vol. in-8°; Paris 1878. Lévy et Maisonneuve.

M. F. Lenormant commence la publication des leçons qu'il a professées pendant deux ans dans sa chaire d'archéologie de la Bibliothèque nationale; elles formeront un grand travail d'ensemble sur la numismatique ancienne. Aucun ouvrage de ce genre et de cette étendue n'a été publié depuis le livre admirable d'Eckel (*Doctrina nummorum veterum*), qui parut vers la fin du siècle dernier. Jamais pourtant les travaux de détail n'ont été plus nombreux et plus féconds que depuis cette époque. Sur beaucoup de points, la science a été renouvelée; le nombre des monumens découverts et étudiés a plus que quintuplé; des domaines complètement ignorés des savans d'autrefois ont été parcourus par ceux de nos jours. La numismatique de l'Orient existait à peine du temps d'Eckel; c'est une conquête récente. On ne se doutait guère, il y a un siècle, de l'existence des monnaies indigènes de la Gaule; on en possède aujourd'hui des suites considérables. Même pour la Grèce et pour Rome, qu'Eckel connaissait admirablement, il n'est pas douteux que les progrès de l'épigraphie n'aient beaucoup servi la numismatique. Elle a aussi tiré un grand profit de découvertes qui semblaient lui être fort étrangères. Les gravures étaient si négligées autrefois, et l'on reproduisait si imparfaitement les monnaies antiques que, lorsqu'on ne les avait vues que dans les livres, on ne pouvait pas dire qu'on les connaissait. Aujourd'hui la photographie nous les met devant les yeux comme elles sont, et on les connaît sans les avoir jamais vues. Ce sont ces études amoncelées, ces progrès de détail accomplis pendant près d'un siècle qui ont donné à M. Lenormant l'idée de l'ouvrage qu'il publie. « Un tableau général, dit-il, des résultats acquis et des lacunes qui restent encore à combler n'est jamais un travail oiseux, car il fournit une aide efficace aux débutans qui abordent la carrière, il intéresse le public à la science, et même pour les savans spéciaux une semblable récapitulation de ce qui a été déjà fait peut servir à préparer de nouveaux progrès. C'est comme un inventaire du trésor amassé par une longue suite d'efforts, inventaire indispensable à renouveler d'intervalle en intervalle pour se rendre compte de ce qui compose ce trésor, et aussi de ce qui y manque. » Cet inventaire, M. Lenormant entreprend aujourd'hui de le dresser, et peu de personnes étaient aussi capables de le faire que lui.

Dès le début de son ouvrage, il nous fait voir combien de questions douteuses ont été éclaircies par les dernières conquêtes de l'érudition. Avant de nous montrer, dans ses prolégomènes, comment la monnaie a été inventée, il remonte jusqu'aux temps où on ne la connaissait pas et où l'on essayait d'y suppléer. Ces temps nous sont beaucoup plus familiers qu'ils ne l'étaient aux savans d'autrefois. Par exemple, depuis que nous lisons les hiéroglyphes et l'écriture cunéiforme, nous avons pénétré dans ces deux grandes civilisations mystérieuses de l'Égypte et de l'Assyrie. Nous savons de quelle manière les Assyriens et les Égyptiens remplaçaient la monnaie dont ils ne connaissaient pas l'usage. Ils avaient adopté de bonne heure les métaux précieux, surtout l'or et l'argent, comme le moyen d'échange le plus commode et le plus sûr; mais c'était pour eux une marchandise ordinaire; on pesait à chaque fois la poudre d'or ou le lingot qui devait servir à payer ce qu'on achetait (1). Les Assyriens pourtant étaient un peuple intelligent, inventif; ils n'avaient rien négligé pour faciliter les relations commerciales. Parmi les inscriptions qu'on a retrouvées dans les ruines des palais babyloniens, on a pu lire des lettres de change ou plutôt de véritables chèques, écrits, suivant l'usage du pays, sur des sortes de petites tuiles ou de gâteaux d'argile molle qui ont été ensuite mis dans le four, de manière à devenir inaltérables et indestructibles. Comment se fait-il que dans une civilisation si avancée, où l'on semblait si désireux de rendre les transactions plus faciles, quand on créait le mécanisme compliqué de la lettre de change, on ne se soit pas avisé de l'idée beaucoup plus simple de remplacer le lingot par la monnaie régulière? Nous n'en devons pas être plus surpris que de voir les Grecs si ingénieux, les Romains, dont l'esprit était si pratique, ne pas arriver à trouver l'art de l'imprimerie, quoiqu'ils s'en soient tant de fois approchés. C'est en Grèce qu'on imagina de donner pour la première fois à des morceaux de métal d'un poids régulier une empreinte officielle qui garantit leur valeur. « Dès lors, dit Aristote, on fut délivré de l'ennui de continuels mesurages, » et la monnaie fut créée.

Dans la monnaie antique, M. Lenormant étudie d'abord la matière, c'est-à-dire le métal dont elle est faite. Une des premières questions qu'il se trouve amené à traiter est celle du simple ou du double étalon monétaire qui nous préoccupe tant aujourd'hui. Elle n'était pas étrangère aux anciens, et les économistes feront bien de chercher dans le

(1) « Encore aujourd'hui, dit M. Lenormant, la Chine nous présente un état de choses tout à fait analogue qu'il est intéressant de comparer. Le cuivre en sapèques y est la seule monnaie marquée d'une empreinte officielle, ayant cours légal mais à côté de l'emploi de cette monnaie, il y a une grande circulation d'or et d'argent, d'argent surtout, en lingots, à l'état de marchandise. C'est avec ces lingots que s'opèrent la plupart des transactions commerciales, dès qu'elles ont quelque importance. »

livre de M. Lenormant comment ils l'avaient résolue; ils pourront trouver dans le passé des leçons qui ne seront pas inutiles au présent. A propos des alliages de métaux, M. Lenormant nous entretient des altérations de monnaies dont l'antiquité abusa comme le moyen âge. Elles furent d'abord une invention de la fraude privée, et devinrent ensuite une ressource des états embarrassés. Rome surtout s'en servit largement. Elle commence à l'époque des guerres puniques, après la bataille de Trasimène, à mêler des pièces fourrées aux pièces régulières qu'elle répand dans le public. A ce moment, les nécessités patriotiques justifiaient ce manque de foi; mais, le danger passé, on trouva le moyen commode, et on continua d'en user. Cette sorte de banqueroute permanente dura jusqu'à l'établissement de l'empire. Auguste revient à la monnaie sincère, ou plutôt il ne fait plus frapper de monnaie fausse que pour l'exportation. Il ne veut plus tromper ses sujets, mais pour les étrangers il n'a pas les mêmes scrupules, et l'on retrouve encore aujourd'hui dans l'Inde des quantités considérables de deniers à l'effigie d'Auguste qui sont tous altérés. Les empereurs qui vinrent après lui reprirent les habitudes de la république; ils firent frapper des écus faux qu'ils distribuèrent aux Romains aussi bien qu'aux autres, et trompèrent tout le monde. M. Lenormant a très bien montré quelles furent les suites fâcheuses de toutes ces fraudes. Les Romains n'avaient pas de peine à distinguer la mauvaise monnaie de la bonne; ils gardaient avec soin cette dernière, pour la thésauriser ou la fondre, et l'autre était seule en circulation. Dans tous les trésors qu'on a trouvés, il n'y a pas une pièce fausse.

Après avoir traité de la « matière » dans la monnaie antique, M. Lenormant s'occupe de « la loi, » c'est-à-dire du caractère officiel que lui donne l'empreinte qu'elle porte. Cette étude importante remplit tout son second volume, et je prévois que ce volume sera celui dont les historiens feront le plus d'usage. Le droit de battre monnaie a été partout regardé comme un attribut de la souveraineté. Dans les royaumes, il appartient au roi; dans les pays divisés comme la Grèce, chaque ville se l'attribue. Il arrive pourtant qu'effrayées de leur morcellement, elles essaient de se réunir pour résister à l'ennemi commun, qu'elles forment des alliances et des ligues, et que leurs monnaies en portent la trace. On peut dire qu'on suit sur celles de la Grèce toute l'histoire douloureuse de ces efforts avortés. L'étude de la monnaie romaine, considérée sous le rapport de la loi, c'est-à-dire du droit de monnayage, contient encore des renseignemens curieux. Quoiqu'elle fût émise au nom de la république, par les soins du sénat et des premiers magistrats, on avait pourtant permis aux généraux en campagne d'en faire frapper aussi dans leur camp ou dans les villes qui leur étaient soumises pour subvenir aux nécessités de la guerre. C'est ce qui forma

la transition avec la monnaie impériale. M. Lenormant montre que les généraux avaient la faculté d'y graver leur effigie. César ne fit donc qu'user d'un privilège régulier quand il émit des pièces d'or avec son portrait; les chefs républicains agissaient de même sans aucun scrupule, et ici encore l'empire, dans ce qu'on regarde comme une de ses innovations les plus graves, s'appuyait sur les traditions et les usages de la république. L'étude de la numismatique romaine nous apprend encore, par un côté nouveau, comment Rome usa des droits que lui donnait la conquête du monde, ce qu'elle prit pour elle, ce qu'elle laissa aux peuples soumis et dans quel esprit elle administra l'univers. Elle se garda bien d'indisposer ses nouveaux sujets par des mesures tracassières, quand elles n'étaient pas indispensables. Autant que possible, elle ne fit pas violence à leurs habitudes. Dans tout l'Orient, elle permit la circulation des drachmes grecques, auxquelles on était accoutumé. A côté de la monnaie de l'état, elle laissa subsister presque partout une monnaie provinciale et une monnaie municipale : c'était un moyen sûr et peu dangereux de flatter la vanité des provinces et des villes, et de les attacher à la domination romaine.

Dans cette analyse rapide d'un ouvrage si riche en détails curieux qu'il ne peut guère s'analyser, je voudrais avoir donné quelque idée des services de tout genre qu'il est appelé à rendre aux historiens. L'histoire ne peut plus avoir aujourd'hui la prétention de marcher toute seule. Il est des secours dont elle ne pourrait se passer sans courir le risque d'être inexacte ou incomplète. Quand on entreprend d'étudier l'antiquité, il faut joindre à l'examen des textes une certaine connaissance de la numismatique, aussi bien que de l'épigraphie, pour contrôler les affirmations des historiens ou suppléer à leur silence. Malheureusement la numismatique est une science difficile et que les profanes n'abordaient jusqu'ici qu'avec peine. Le livre de M. Lenormant, si clair, si méthodique, en même temps que si savant et si complet, la met à la portée de tous sans l'abaisser, il en rend l'étude non-seulement aisée, mais attrayante; c'est le plus grand éloge qu'on puisse en faire.

G. BOISSIER.

*Le directeur-gérant,* C. BULOZ.

